LE

SECRET DU PRÉCEPTEUR

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Après avoir été d'abord professeur de seconde, j'étais depuis quatre ans professeur de philosophie à Reims, quand il me vint une idée baroque et malheureuse. Je n'avais pas l'intention de finir mes jours en Champagne ni dans la peau d'un professeur de lycée. J'aspirais à l'enseignement supérieur et je voulais retourner à Paris. Je n'ai pas le génie de l'intrigue ; ma mère m'avait dit plus d'une fois : « Mon pauvre Maximin, tu es tenu d'avoir beaucoup plus de mérite qu'un autre, car tu ne sais pas te faire valoir. » Heureusement j'étais un grand travailleur ; au goût des abstractions, j'ai joint de bonne heure l'amour des langues sémitiques, et je suis devenu un bon arabisant. J'avais consacré à Avicenne ma thèse de docteur ; cette thèse fut remarquée ; encouragé par mon succès, j'employais tous mes loisirs à préparer une histoire de la philosophie chez les Arabes, sur laquelle je comptais pour me faire un avenir. Une si glorieuse entreprise devait, ce semble, suffire au bonheur d'un homme. Mais quoi ! l'homme n'est jamais content. J'étais las de ma vie de garçon, las de la cuisine des pensions bourgeoises ; je

rêvais d'avoir un intérieur, et je formai le projet de me marier. J'aimais beaucoup les fleurs; comme j'ai l'imagination romantique, je pensais, en arrosant mes géraniums, que la plus belle des fleurs est un sourire de femme et qu'il doit être doux, quand on rentre chez soi, de pouvoir se dire : « Il est là, derrière cette porte, et il m'attend. »

Je cherchais une femme; qu'avais-je à lui offrir? Fils d'un instituteur de village, je n'avais guère hérité que des nippes de mon père, mort depuis peu, et les modestes sous que je pouvais amasser en me refusant les plus honnêtes plaisirs, je les dépensais tout le long de l'année en achats de livres et quelquefois, durant les vacances, en séjours dans les capitales de l'Europe dont les bibliothèques contenaient des manuscrits arabes. Mais ce qui m'embarrassait le plus, ce n'était pas ma pauvreté, c'était ma figure. Je ne me suis jamais fait d'illusion sur moi-même, et dès ma première jeunesse, il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'on pût me regarder avec quelque plaisir. Représentez-vous un gros corps porté sur de petites jambes grêles, un dos assez rond pour que les malveillans aient le droit de me traiter de bossu, des cheveux fins et rebelles, que le moindre vent dérange, une tête trop forte, et pour m'achever, un grand nez de polichinelle, qui, dit-on, n'est point sot, mais qui est un peu de travers. Je n'étais pas seulement laid, je craignais d'être grotesque. Tous les ans, à la rentrée des classes, j'entendais autour de moi un murmure de surprise, accompagné de sourds ricanemens. Il est vrai que, par quelques coups d'autorité, je rangeais bientôt tout le monde à son devoir. J'avais le don de la discipline, je savais me faire respecter, je savais aussi me faire aimer. Le proviseur prétendait que mes succès professoraux étaient un des plus beaux exemples du triomphe de l'esprit sur la matière. Mais est-il beaucoup de jeunes filles capables d'oublier la matière pour ne penser qu'à l'esprit? En est-il beaucoup qui fassent grâce à la laideur quand elle n'est sauvée ni par la naissance, ni par la fortune, ni par la gloire? Maximin Tristan convenait de tout cela, et cependant il voulait se marier.

J'avais lu quelque part qu'une jeune aveugle s'était éprise d'un bossu dont la voix lui plaisait, c'était cette voix qui lui avait pris le cœur. On a bien voulu m'assurer que la mienne n'est point désagréable, qu'elle plaît par la franchise de son timbre, par la douceur de ses inflexions. Malheureusement je ne trouvai pas à Reims la jeune aveugle sur qui j'aurais voulu en faire l'essai; mais je me flattai quelque temps d'avoir trouvé mieux encore.

Je passais de loin en loin mes soirées chez une Mme Bellesme, petite bourgeoise qui jouissait d'une honorable aisance. Elle était

restée veuve avec deux enfans ; son fils avait été mon élève, sa fille Clémence n'était ni laide ni jolie, ni spirituelle ni sotte. Si insignifiante qu'elle fût, elle me paraissait agréable et tout à fait bonne pour l'usage que j'en voulais faire. Elle avait de la tenue, des manières, de l'égalité dans l'humeur ; elle me faisait bon visage, souriait quelquefois en me parlant. Je croyais savoir aussi qu'elle apporterait quarante mille francs à son mari. Le sourire et la dot, c'était bien là le bonheur médiocre qui me convenait, que j'avais le droit de souhaiter. Après de longues hésitations, je fis ma demande, et ma demande fut agréée. J'étais si content que je m'empressai de publier sur les toits mon heureuse aventure. Tout marchait à merveille et je me félicitais de plus en plus de mon choix. Je n'étais pas amoureux ; ce que j'aimais dans Mlle Bellesme, ce n'était pas elle, mais l'idée que j'avais eue de l'épouser et qui semblait lui plaire.

Une semaine avant le jour fixé pour la cérémonie qui devait me donner un chez-moi, je vins sonner comme d'habitude à une porte que j'avais prise en amitié. La maison était vide ; la mère et la fille étaient parties sans dire où elles allaient, et une femme de chambre me remit une lettre par laquelle avec force ménagemens, force excuses, la veuve m'apprenait dans un style entortillé, mais suffisamment clair, que décidément sa chère Clémence, dont elle s'était promis de respecter les goûts et les dégoûts, ne pouvait se faire à ma figure. J'employai tout ce que j'avais de courage à supporter vaillamment ce coup. Je jurai que désormais mon cœur appartiendrait tout entier à la philosophie arabe, que je n'aurais plus d'autres amours qu'Alfarabi et Averroès, que la femme n'existerait plus pour moi, et je prononçai des vœux d'éternelle solitude. Je vois encore l'endroit où je fis ce serment ; il y a des choses qu'on n'oublie pas. J'étais sur la butte Saint-Nicaise. Mon regard embrassait les boulevards de la ville, des clochers, des tours, l'imposante masse de Notre-Dame et d'innombrables cheminées d'usines, que je pris toutes à témoin. Le ciel était couvert, sombre, et, l'instant d'après, il plut à verse. Je fus quelques minutes sans m'en apercevoir ; je m'en aperçus enfin et je me réfugiai sous un arbre. En ce moment, je vis venir un chiffonnier, la hotte au dos, son crochet à la main ; il était suivi d'un roquet noir, ruisselant d'eau, et il s'écria en passant devant moi : « Quel sacré temps ! quelle sacrée vie ! »

Le ciel soit loué ! Je n'étais pas blessé au cœur. Je l'ai dit, ce n'était pas Mlle Clémence Bellesme que j'aimais, c'était le rêve d'une vie à deux, et je ne voyais plus en elle qu'une odieuse petite pécore dont le sourire m'avait trompé. Mais quelque philosophe qu'on soit, on a son amour-propre et le mien souffrait cruellement. J'avais eu

l'imprudence d'annoncer à tout le monde mon prochain mariage; il fallait bien confesser que tout était rompu ; on me demandait des explications, je disais la vérité, et je me sentais profondément ridicule. Je ne pouvais plus traverser une rue sans m'imaginer que les passans s'égayaient à mes dépens, et que les chiens eux-mêmes me regardaient d'un air narquois. « Tu as une figure à faire peur, me disais-je sottement ; tu es un de ces disgraciés de la nature qui sont hors de la loi commune et à qui les bonheurs les plus médiocres sont interdits. » C'est une science compliquée que celle des causes et des effets. Faut-il croire que mon chagrin fut assez violent pour me rendre malade ou que je fus si sensible à ma mésaventure parce que je couvais sans le savoir une fièvre typhoïde? Le fait est qu'elle se déclara bientôt et que, pendant plus d'une semaine, on me crut perdu.

Ma convalescence fut moins pénible et les forces me revinrent plus vite qu'on ne le pensait. Dès que je fus capable de lier deux idées, je m'examinai moi-même comme on examine un bateau avarié, en se demandant quelles réparations il faut y faire pour le mettre tant bien que mal en état de reprendre la mer. Je n'eus pas besoin de réfléchir longtemps pour m'assurer que j'étais absolument dégoûté de Reims et non-seulement de la ville, de ses rues, des badauds et des chiens qu'on y rencontre, mais de son lycée, de mes collègues, de mes élèves, de mes occupations. J'étais décidé plus que jamais à retourner à Paris, mais je ne voulais pas y retourner tout de suite. Je savais qu'il me faudrait du temps pour y faire mon chemin, et j'entendais débarquer à la gare de Strasbourg avec un boursicaut bien garni et la certitude de n'avoir pas à vivre d'expédiens, sous peine de crever de faim. Comment allais-je m'y prendre? — « Sacré temps! sacrée vie! » avait dit le chiffonnier. — Le monde était-il vraiment trop mal fait pour qu'il fût possible d'y découvrir quelque millionnaire désireux de donner à son fils un précepteur qui ne fût pas le premier venu? J'arrangeais tout à ma fantaisie ; je me voyais déjà vivant dans une maison riche, où j'aurais assez de loisirs pour travailler à mon gros livre et où, défrayé de tout, je pourrais mettre de côté les trois quarts de mon traitement. Je comptais y rester deux ans, trois au plus, après quoi surviendrait quelque incident qui me rendrait ma liberté. Pour m'agréer tout à fait, il fallait que la maison de mon millionnaire ressemblât à une charmante villa qui m'était apparue en songe, à plusieurs reprises, pendant mes nuits de fièvre : tapissée d'un lierre touffu qui grimpait jusqu'au toit, elle était assise au sommet d'un coteau et commandait une admirable vue; impatient de m'y installer, j'en avais fait souvent le tour, sans réussir à trouver l'entrée. « Cette villa

existe, me dis-je, et elle a sûrement une porte que je finirai par trouver. » Vous voyez que, si j'étais guéri, je me souvenais d'avoir été malade ; les philosophes bien portans font peu de cas de leurs rêves.

Il n'est pas nécessaire d'être beau pour se concilier les bonnes grâces d'un proviseur. Le mien avait pour moi autant de goût que d'estime. L'année scolaire allait finir quand je lui fis part de mon projet. Il en fut sincèrement affligé et employa les grands moyens pour ramener mon cœur rebelle. Il me traita d'insensé, me représenta le tort immense que j'allais me faire, me prophétisa cent malheurs, qui après tout ne me sont pas arrivés. Le seul que je me sois attiré par ma fatale détermination, il n'en dit mot, et, en vérité, il aurait dû être doublement prophète pour le prévoir. Je me rejetai avec un entêtement de mule sur l'état de faiblesse où m'avait laissé la fièvre typhoïde, et qui me rendrait pour longtemps impropre à l'enseignement public. Il se fit fort d'obtenir pour moi un congé indéfini. Peu m'importait ; ma seule idée était de m'en aller. Je ne mentais pas, je me sentais faible, j'avais besoin de repos, et je ne pouvais me reposer qu'en changeant de régime et de vie. Je voulais faire peau neuve, mes vieilles habitudes me faisaient horreur ; me contraindre à creuser une fois encore mon éternel sillon, c'était me condamner à mourir d'ennui et de dégoût. Je n'étais plus maître de mon imagination. Elle m'a joué depuis de bien autres tours.

Il ne restait plus qu'à dénicher mon millionnaire, son fils et sa villa ; c'était là le point difficile. Je m'adressai à quelques personnes haut placées qui me voulaient du bien ; leurs réponses furent peu satisfaisantes. Je commençais à me décourager lorsque, dans les premiers jours de septembre, je reçus la visite d'un de mes anciens collègues, M. Rustaud, excellent mathématicien, devenu par une erreur des hommes ou du destin un méchant professeur de troisième. Il me demanda s'il était bien possible qu'un savant de mon mérite songeât sérieusement à quitter le service de l'Université pour s'adonner quelque temps au préceptorat. Sur ma déclaration que c'était non-seulement possible, mais certain, il tira de sa poche un numéro de l'*Indépendant rémois* et me fit lire à la quatrième page un avis imprimé en gros caractères et ainsi conçu :

« Un professeur retraité, sachant l'anglais et l'allemand, qui voudrait faire pendant deux ou trois ans un usage lucratif de ses loisirs, pourrait trouver une place de précepteur chez M. Brogues, à Hautvillers, près Épernay. Traitement à débattre à l'amiable. Inutile de se présenter sans d'excellentes références. Prière d'envoyer au préalable sa photographie. »

Qui était ce M. Brogues ?

— Vous devriez le savoir, me répondit M. Rustaud; son nom est bien connu, vous avez dû le lire dans plus d'un journal et sur plus d'une bouteille. M. Brogues est un gros fabricant de vins de Champagne, qui a été jadis député. S'étant aperçu que ses affaires en souffraient, qu'il est difficile d'être en même temps à Épernay et à Paris, il a eu la sagesse rare de ne pas solliciter de nouveau les suffrages des électeurs.

N'avait-il qu'un fils? en avait-il plusieurs? M. Rustaud n'en savait rien.

— Puisqu'on demande un précepteur d'âge mûr, repris-je, ces jeunes gens ont sûrement un caractère difficile. Bah! je saurai bien les mater. Je n'ai pas ma retraite, mais je me sens très mûr. Dans une vie comme la nôtre, les années comptent double; me voilà donc sexagénaire. Ce qui m'embarrasse, c'est la nécessité d'envoyer mon portrait. Je n'ai jamais eu l'immodestie de me faire photographier.

Il eut l'obligeance de ne pas sourire.

— L'occasion est bonne, profitez-en, me dit-il.

— Oh! bien, repartis-je, s'il leur faut un Antinoüs sur le retour et ayant de beaux restes, je serai sûrement leur fait.

Et pour la première fois, je me fis photographier.

Deux semaines plus tard, un phaéton s'arrêta sous ma fenêtre, un valet de pied me remit une carte et je vis entrer chez moi un gros homme trapu, de physionomie avenante, aussi rond de visage qu'il était carré d'épaules; mais à sa rondeur se mêlait quelque solennité : il avait la voix pleine, sonore, la parole haute, un peu lourde, et je ne sais quoi de tragique dans l'attitude et le geste qui s'accordait mal avec la jovialité de son sourire. Après s'être plaint que ses occupations l'eussent empêché jusque-là de venir me voir, il garda quelques instans le silence. Il braquait sur moi ses yeux gris, ombragés d'épais sourcils, il examinait curieusement ma personne. Apparemment il voulait s'assurer que le photographe ne m'avait pas flatté, que mon image et moi, nous nous ressemblions trait pour trait, et à mon vif étonnement, ma figure semblait lui plaire, il me regardait avec un air d'intime satisfaction.

— Monsieur, me dit-il avec un peu d'emphase, vous m'avez fait l'honneur de m'indiquer vos références; je suis allé aux informations, elles sont excellentes; oserai-je même dire qu'elles le sont trop? Tout le monde s'accorde à déclarer que vous êtes un homme de premier mérite, d'un caractère très honorable et d'un grand avenir. Mais ce que j'aime surtout en vous, c'est que, comme moi, vous êtes le fils de vos œuvres; j'ai un goût particulier pour les jeunes gens qui doivent tout à eux-mêmes et à leur travail. La vie vous a été difficile; votre père n'était qu'un maître d'école; vous avez été

boursier dans un des lycées de Paris, vous êtes entré fort jeune et dans un bon rang à l'École normale, vous en êtes sorti licencié et agrégé. Pendant que vous étiez professeur de seconde, vous avez préparé votre doctorat; votre thèse a été fort remarquée, et vous travaillez à un livre qui vous fera un nom dans le monde savant. En vérité, je suis honteux de n'avoir qu'une place de précepteur à offrir à un homme tel que vous, qui un jour peut-être sera professeur au Collège de France. Mais nous aurons pour vous, croyez-le bien, toutes les attentions, tous les égards que vous méritez. Quant à vos honoraires, vous me demanderez ce qu'il vous plaira; votre chiffre sera le mien. On me dit que vous avez été gravement malade. Nous vous ménagerons, nous vous soignerons, nous tâcherons de vous prouver que l'air de Hautvillers fait des miracles.

Je m'inclinai profondément, et je lui demandai quel âge avait son fils, s'il était déjà bachelier. M. Brogues se mit à rire.

— Je n'ai point de fils, me répondit-il; mais j'ai deux filles. L'aînée a dix-huit ans, la cadette en a seize.

— Et c'est pour ces demoiselles...

— Eh! vraiment oui, c'est pour ces demoiselles.

Là-dessus, pendant que je me remettais de ma surprise, il entama un second discours. J'ai su depuis que lorsqu'il était député, il s'était promis souvent de prendre la parole et qu'au dernier moment, n'ayant pas le pied marin, le courage lui avait manqué. Sans doute, il regrettait d'être rentré dans la vie privée sans avoir remporté quelque brillant succès oratoire; les beaux discours qu'il n'avait pas prononcés, qui lui étaient restés au fond de la gorge, l'incommodaient. Il se soulageait par intervalles en s'imaginant qu'il était à la tribune, que la personne à qui il parlait était une assemblée, et en donnant carrière à son éloquence. Il lui arriva quelquefois de s'en trouver mal, comme on le verra plus tard : le génie oratoire appliqué aux affaires de famille a de grands inconvéniens.

— Oui, monsieur, j'ai deux filles, reprit-il en se penchant vers moi, écartant les jambes et posant ses larges mains sur ses deux genoux. Je vous les ferai connaître d'un mot : j'ai surnommé Sidonie, qui est l'aînée, ma jeune doctoresse, et j'appelle quelquefois sa sœur Monique la folle ou Niquette la mâtine. C'est vous dire que l'une est fort sérieuse, qu'elle aime à approfondir les choses, qu'elle a mille curiosités que ni sa mère ni moi ne pouvons satisfaire, et que l'autre a grand besoin d'être gouvernée, conseillée, tenue. Je vous ai dit leur âge, et vous vous étonnez peut-être que je ne considère pas leur éducation comme terminée. Mon opinion très arrêtée et que partage ma jeune doctoresse est qu'on ne saurait trop instruire les jeunes filles, que jusqu'à leur mariage il faut oc-

cuper et meubler leur esprit, et il importe, selon moi, de ne pas les marier trop tôt. « Mais, me direz-vous, pourquoi ne leur procurez-vous pas une bonne institutrice, qui leur servirait de dame de compagnie? » Voici encore une opinion dont je ne démordrai jamais : je fais peu de cas de l'enseignement donné par les femmes, et sur ce point encore Sidonie s'accorde entièrement avec moi. Sept années durant, mes filles ont passé l'hiver à Paris avec leur mère, et toutes leurs leçons leur étaient données par des professeurs de choix. Depuis deux ans, hiver et été, nous ne quittons plus la Champagne, et nous avons grand besoin de ne pas nous laisser rouiller l'esprit, de nous perfectionner dans l'anglais, dans l'allemand, d'apprendre un peu de physique, de chimie, de botanique, et on me dit que vous savez tout. Dans le commencement j'avais cherché de bons maîtres de langues à Épernay ; je n'y ai rien trouvé qui me convînt. L'un était un jeune homme à prétentions, qui soignait un peu trop son nœud de cravate ; l'autre était un pédant de collège, que ces demoiselles ne pouvaient prendre au sérieux. Faute de mieux, je fis venir d'Angleterre une institutrice dont on me disait grand bien. Dès le premier jour, Sidonie lui avait adressé cent questions auxquelles la malheureuse n'avait su que répondre, et au surplus, cette jeune miss était incapable d'avoir aucune autorité sur Monique. Elle nous avait quittés depuis deux mois déjà quand je fis insérer dans l'*Indépendant* une annonce qui attira votre attention. Je fus bien avisé ce jour-là ; quoique vous n'ayez pas encore les cheveux gris, j'ai trouvé en vous tout ce que je cherchais, tout ce que je pouvais désirer, le mérite et le reste.

Il me regarda de nouveau d'un air de complaisance. J'avais enfin compris pourquoi je lui revenais. Ma figure était tout à fait rassurante, elle offrait toutes les garanties imaginables à un père désireux de donner un précepteur à ses filles.

— Un mot encore, poursuivit-il. Vous joignez, monsieur, à l'indépendance du caractère une grande liberté d'esprit. Certains parens, m'a-t-on dit, vous accusent de panthéisme et se plaignent que votre enseignement n'est pas toujours très orthodoxe... Ne vous justifiez pas, c'est un titre de plus à mon estime, j'ai toujours aimé les esprits libres. J'irai plus loin. Vous voulez bien vous charger de mettre la dernière main à l'éducation de mes filles ; ne craignez pas de les initier à vos doctrines, à vos principes. Réglées par vous, ces deux montres marqueront l'heure vraie, j'entends par là celle que marque notre siècle. Vous trouverez dans vos élèves de jeunes personnes très disposées à vous écouter. Bien que Monique ne soit encore qu'une enfant, j'ose dire qu'elles sont l'une et l'autre des jeunes filles vraiment modernes.

Elles ont été bien commencées; ayant été instruites, élevées par des hommes, elles n'ont point de préjugés et les vieilles croyances n'ont aucun empire sur leur esprit et leur conduite. Grâce à Dieu, elles n'éprouvent pas le besoin de se lever tous les jours à six heures pour aller à la messe. Si mes filles étaient des béguines, ah! monsieur, j'aurais peine à m'en consoler.

Il avait parlé jusque-là d'un ton grave et posé; il s'échauffa tout à coup et fit une longue et virulente diatribe contre la dévotion des femmes. Il ne tenait qu'à moi de croire que c'était un mal dont il avait eu personnellement à souffrir, qu'il y avait quelque part dans le monde une dévote contre laquelle il nourrissait de secrètes et amères rancunes. Ce ne fut pas ce jour-là qu'il me fit ses confidences; il était orateur, mais il savait se taire.

— Voulez-vous savoir, monsieur, continua-t-il d'un ton plus calme, quel est le plus grand malheur de notre temps? C'est que l'homme et la femme, n'ayant plus les mêmes croyances, n'ont plus les mêmes règles de conduite. Le moyen que désormais les parens s'entendent en matière d'éducation! Passe encore si, à l'exemple des Orientaux, qui sont peut-être des gens fort sensés, nous enfermions les femmes, nous les tenions sous clé. Comme les poupées, comme les airs de guitare, comme la confiture aux roses, les petites pratiques religieuses peuvent servir à désennuyer des captives, et il faudrait être bien cruel pour les chicaner sur leurs amusemens. Mais dans notre Europe où les femmes sont devenues l'une des forces dirigeantes de la société, il importe qu'elles croient ce que nous croyons, qu'elles aiment ce que nous aimons. Jusque-là, sur quel point pourraient-elles s'accorder avec nous? Nous n'avons pas la même morale. Elles en sont restées au XIIIe siècle, et nous sommes du nôtre; nous n'en croyons que notre raison, et il leur faut des superstitions pour gouverner leur vie, pour sanctifier leurs vertus et surtout pour excuser leurs fautes et blanchir leurs péchés. Dès lors, il n'y a plus partout que confusion et désordre. Les enfans, tirés à deux chevaux, ne savent à qui entendre; ils ne peuvent avoir que des demi-convictions, et on ne voit plus dans le monde que des moitiés de caractères. Qu'est-ce que la société où nous vivons? Une société bicéphale, et les bicéphales sont des monstres...

Je ne sais ce qu'il ajouta; je ne l'écoutais plus; je pensais à Sidonie la doctoresse et à Niquette la folle, et je me demandais si c'était un métier agréable que celui de précepteur de jeunes filles.

Il avait regardé sa montre, qui sans doute marquait l'heure vraie. Il se leva, et m'ayant serré les deux mains :

— Ainsi nous sommes bien d'accord?

— Vous me prendrez à l'essai, lui répondis-je.

Et il fut convenu qu'avant la fin de la semaine, une voiture viendrait me chercher à Reims pour m'emmener à Hautvillers, et qu'elle serait suivie d'un fourgon qui y transporterait mon bagage.

Pour me rendre à destination, je n'avais qu'à traverser la haute colline boisée qu'on appelle la montagne ou la forêt de Reims, et qui sépare cette ville de la vallée de la Marne. Je gravis la côte à pied, peut-être pour gagner du temps. J'étais soucieux, perplexe; je n'étais plus si sûr d'avoir pris le bon parti ; je regrettais mon coup de tête. N'aurais-je pas mieux fait de surmonter mes dégoûts et de rester où j'étais? Quelle apparence que je m'acquittasse à ma satisfaction du sot et étrange emploi que j'avais eu l'imprudence d'accepter et qui sûrement me procurerait beaucoup d'ennuis et peu de joies? J'aurais voulu savoir si quelqu'un avant moi avait été précepteur de jeunes filles.

Je me dis, en remontant en voiture :

— Soyons gai, mon garçon ; il n'est pas de sots métiers, et d'ailleurs je ne me suis pas donné, je me prête à un essai, et je me réserve le bénéfice d'inventaire.

Mon voyage s'accomplit sans incident, à cela près qu'en passant près d'une statuette miraculeuse de la Vierge, exposée sur le bord de la route et qui a été trouvée, dit-on, sous l'écorce d'un chêne, l'un de nos chevaux butta et eut vraiment l'air de s'agenouiller : il n'avait pas l'esprit libre. J'avais quitté Reims depuis trois heures, et je n'étais plus qu'à un kilomètre de Hautvillers, quand je vis s'ouvrir une grille encastrée entre deux piliers de marbre noir, où je lus cette inscription : Villa de Mon Désir. La voiture roula le long d'une avenue sablée et s'arrêta devant une grande maison de très bonne apparence, assise au sommet d'un coteau et commandant une vallée où coulait la Marne. C'était à peu près la villa que j'avais vue en rêve, avec cette différence qu'elle avait un perron et une porte, sur le seuil de laquelle M. Brogues, qui guettait mon arrivée, était venu m'attendre et me recevoir.

Il me conduisit dans sa chambre, où il me fit servir une collation.

— Je vous présenterai tout à l'heure vos élèves, me dit-il, et vous les examinerez. Je dois vous prévenir que vous ne les trouverez pas l'une et l'autre dans les mêmes dispositions. Sidonie vous fera le meilleur accueil ; elle est enchantée, ravie de mon choix. Malheureusement sa sœur cadette a quelquefois de l'humeur et l'esprit de travers ; elle a ses bons et ses mauvais jours, et celui-ci n'est pas un des meilleurs. Elle a eu l'audace de me déclarer qu'à son âge, elle n'a plus besoin de rien apprendre, que les demoiselles

Brogues n'oseraient plus se montrer à Hautvillers, Épernay et autres lieux circonvoisins, le jour où l'on saurait qu'elles ont un précepteur.

— Ajoutez, lui dis-je en riant, que vous lui avez montré mon portrait, et que le visage de son précepteur lui a paru peu décoratif; ce n'est pas une figure à promener dans les lieux circonvoisins.

— Elle me plaît beaucoup à moi, s'écria-t-il, et je voudrais bien voir qu'elle déplût à quelqu'un des miens! Bah! vous aurez bientôt fait de mettre au pas cette folle. Si elle vous manque de respect, si elle se permet la moindre impertinence, si ses procédés ne sont pas absolument corrects, vous aurez l'obligeance de m'avertir.

— Joli commencement! pensais-je.

Et je fus sur le point de lui demander par où l'on s'en allait. Le vin était tiré et je le bus. M. Brogues me conduisit sur la terrasse, où ces demoiselles m'attendaient en compagnie d'un énorme terre-neuve blanc, tacheté de noir, la queue en panache. Il me présenta et laissa Daniel dans la fosse aux lions. J'avoue que le cœur me battait; ces deux jeunes filles, vêtues de robes claires, coiffées de chapeaux fleuris, me faisaient grand'peur. L'aînée était une grande belle personne, aux traits fins et réguliers, aux cheveux cendrés, la peau fine, blanche comme la crème, la taille imposante, l'air tranquille et gracieusement superbe. La cadette était plus jolie que belle et me parut d'abord plus singulière que jolie; mais elle avait tout le charme de son étrangeté. C'était une de ces figures qu'il suffit de voir une fois pour ne jamais les oublier. Sa taille effilée et souple, ses formes menues, la petitesse de ses mains, de ses pieds, sa petite bouche aux lèvres un peu fortes, son nez mince aux narines bien ouvertes, ses cheveux couleur de jais tirés en arrière, son teint ambré, ses yeux longs, très fendus et légèrement relevés aux coins, donnaient à sa personne quelque chose d'exotique; je crus me trouver en présence d'une petite Japonaise, récemment arrivée de Yeddo ou d'Osaka.

Si différentes qu'elles fussent, ce qu'avaient de commun ces jeunes filles vraiment modernes, c'est que ni l'une ni l'autre n'étaient timides. Elles avaient la parole brève et nette, une parfaite aisance dans les manières, le regard assuré. Il me parut que jamais créatures humaines n'avaient été plus certaines d'exister et d'avoir toujours raison, et voilà ce qui m'épouvantait : c'est un genre de certitude à laquelle les philosophes n'arrivent jamais. Par bonheur, si j'ai des effaremens, je me familiarise assez vite avec le danger.

Leur père m'avait prié de les examiner, ce furent elles qui m'examinèrent. M'ayant fait asseoir sur un banc, Sidonie me de-

manda tout d'une haleine et dans l'espace de vingt minutes ce que je pensais du symbolisme, de l'évolutionisme, du pessimisme et de l'hypnotisme. C'étaient là sans doute les questions qu'elle avait posées à l'institutrice anglaise et dont la malheureuse ne s'était pas tirée. Mes premières réponses furent précises et limpides; je vis qu'elles plaisaient peu. Changeant de système, j'eus soin d'y laisser un peu de mystère. Quelques termes scientifiques, qu'elle ne comprenait qu'à moitié et que je plaçais aux bons endroits, firent beaucoup d'effet sur la jeune doctoresse, et je constatai avec plaisir que j'avais eu peu de peine à me donner pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle s'était faite de moi.

Monique ne prenait aucune part à cet entretien. Elle s'était assise en face de nous, de l'autre côté de la terrasse, sur un petit mur à hauteur d'appui, et avec une longue baguette de noisetier qu'elle tenait à la main, elle traçait des lignes sur le sable. Elle dit enfin :

— A mon tour! Je vous prie, monsieur Tristan, que pensez-vous des femmes en général et de ma sœur et de moi en particulier?

— Rien encore, lui répliquai-je, je suis comme ce peintre qui disait : Aujourd'hui je regarde, je verrai demain.

— Monsieur Tristan, préférez-vous les blondes ou les brunes? M[lle] Bellesme est-elle brune?

— Ah! fi donc! s'écria sa sœur indignée.

Apparemment M. Brogues avait appris à Reims l'histoire de mon mariage manqué, et il n'avait pas été discret. Je ne répondis point; mais m'adressant à Sidonie :

— Si les jeunes filles, lui dis-je, savaient à quel point de vilains sentimens peuvent enlaidir un joli visage, elles s'arrangeraient pour n'en point avoir.

— C'est un compliment que vous me faites? demanda la jeune effrontée.

— Si vous vous en contentez, mademoiselle, vous n'êtes pas difficile.

Et je lui jetai un regard de pitié hautaine, qui lui parut méprisant. Elle reprit d'un ton plus acerbe :

— Vous n'avez pas un nom gai, monsieur Maximin Tristan.

— Ce n'est pas moi qui l'ai choisi.

— Sidonie, toi qui sais tout, n'y eut-il pas jadis un chevalier Tristan, célèbre par ses tristes amours?

— Ne l'écoutez pas, me dit Sidonie. Elle est insupportable aujourd'hui, elle sera charmante demain.

En ce moment, le terre-neuve, qui sentait qu'il y avait de

l'orage dans l'air, vint à moi en faisant entendre un sourd grondement.

— Monsieur Tristan, me cria Monique, avez-vous peur des chiens?

J'ouvris la gueule du molosse et le complimentai sur la beauté de ses crocs. Il me laissa faire, cette marque d'audacieuse confiance l'avait touché.

Cependant Sidonie s'était approchée de sa sœur et la grondait à voix basse sur son impertinence. Puis, ayant regardé à terre :

— Ah! fi donc! s'écria-t-elle de nouveau.

Je m'approchai à mon tour et regardai. C'était mon portrait qu'avait dessiné avec tant d'application la baguette de noisetier; il me parut ressemblant, mais à coup sûr il n'était pas flatté.

— Eh! oui, c'est bien moi, mademoiselle... Mais voici monsieur votre père; nous allons lui montrer votre chef-d'œuvre.

Elle rougit légèrement; elle semblait me dire:

— Seriez-vous capable de cela? C'est là-dessus que je vous jugerai.

J'effaçai du pied le dessin.

— Eh bien! qu'examinez-vous là? me demanda M. Brogues.

Je lui répondis que pour m'assurer si Mlle Monique était forte en géographie, je l'avais priée de me tracer sur le sable une carte d'Afrique, qu'elle lui avait donné la forme d'une poire, qu'elle avait oublié le golfe de Guinée.

Il pinça la joue de sa fille, qui retira vivement la tête, comme une pouliche que les familiarités effarouchent autant que les coups de cravache.

— Et tu as osé me soutenir, lui dit-il, que tu n'avais plus rien à apprendre? Soyez impitoyable, monsieur le professeur; je vous livre cette mauvaise tête; vous y trouverez, j'en suis certain, plus d'une case vide; c'est à vous de les remplir.

— Les remplisse qui voudra, pensais-je, mais sûrement ce ne sera pas moi. J'ai découvert que cette maison a une porte, et si les portes servent à entrer, elles servent aussi à s'en aller.

La cloche du dîner sonna, et M. Brogues me prit le bras pour me conduire dans la salle à manger. Sa femme ne parut pas : elle était sujette à de violentes migraines, et depuis la veille, soit par nécessité, soit par caprice, elle n'avait pas quitté son lit. Quoique je n'eusse aucun appétit, je me forçai de manger, et quoique disposé à garder un morne silence, je me fis un devoir de parler beaucoup. Je tenais à prouver que je n'étais ni un sot ni un pédant, que je ne manquais pas de monde, que je méritais d'être regretté, et je racontai quelques anecdotes qui furent écoutées avec plaisir.

Après avoir fumé un cigare avec M. Brogues, je me retirai de bonne heure dans ma chambre. Deux minutes plus tard, j'entendis gratter à ma porte. Je criai : Entrez. On n'entra pas, mais on gratta de nouveau. J'ouvris et me trouvai en présence d'une jeune fille, qui, ayant reculé de trois pas, me dit en baissant la tête et m'observant du coin de l'œil :

— Monsieur, pardonnez-moi, je suis une sotte et vilaine créature. Je m'étais juré de me rendre si désagréable que je vous obligerais à partir. Ce n'est pas ma faute, c'est celle du diable. Quoique je sois, dit-on, une jeune fille moderne, je crois au diable, j'ai souvent affaire à lui. Il est vrai que c'est un diable de ma façon, mon diable particulier. Je vous le présenterai quand nous serons bons amis.

— La présentation est toute faite, mademoiselle, lui repartis-je sans me dérider, et je puis vous affirmer que votre diable particulier est un personnage fort déplaisant.

Elle se redressa et me regarda en face.

— Oui, je suis une sotte créature, poursuivit-elle d'une voix caressante qui chatouillait l'oreille, et je ne sais vraiment où j'avais la tête. Je vous ai bien étudié tout à l'heure : vous avez de beaux yeux, une jolie voix et un charmant sourire; ne riez pas, il est charmant. Vous m'allez tout à fait, nous finirons par nous entendre. Faites-moi la grâce d'oublier les gentillesses que je vous ai dites, et je vous garantis qu'avant peu je vous aimerai beaucoup. Est-ce convenu?

Elle n'attendit pas ma réponse, elle partit brusquement. Je la regardai s'éloigner; en arrivant au bout du corridor, elle se retourna et me tira une profonde révérence, qui ressemblait à une génuflexion de pénitente.

Je m'étais promis de passer deux jours à Mon-Désir; deux ans après j'y étais encore.

II.

Cette villa, où j'ai ressenti des joies et des douleurs qui m'étaient jusqu'alors inconnues et que j'avais juré de ne jamais connaître, est située à la lisière de la grande forêt que j'avais traversée le cœur gros, en regrettant mon coup de tête, et elle domine les magnifiques vignobles qui s'étendent d'Aï jusqu'à Cumières. La vue qu'on avait de la terrasse me semblait tous les jours plus belle; mais je ne saurais la décrire : en matière de paysages, mes impressions sont toujours confuses, ou, selon mon humeur, un détail me cache le reste. Je sais seulement que le haut coteau crayeux où

mûrit le raisin qui produit « la goutte d'or, » descend à la Marne par des pentes rapides, qu'il est très accidenté et se déploie en forme d'éventail, que çà et là ces vignes célèbres sont encadrées par des ressauts de terrain, par des arêtes boisées, promontoires avancés, dernières saillies de la forêt de Reims, que, dans les jours clairs, leurs échalas vernis brillent comme de l'argent, que le matin la Marne était grise ou verte, que le soir elle était souvent couleur de rose, que sur sa rive gauche, au-delà d'Épernay, les hauteurs qui séparent la Champagne de la Brie forment des plans successifs, des enlacemens de lignes capricieuses et des lointains vaporeux, où mes yeux aimaient à se perdre.

Mais ce qui m'agréait encore plus que le pays, c'était la maison. J'y fis connaissance avec la vie large, élégante et facile, que me rendait plus doux le souvenir de mes privations passées et des taudis que j'avais habités. M. Brogues était le meilleur des hommes; dès les premiers jours, par les égards qu'il s'était plu à me témoigner, il avait montré à tout le monde dans quelle estime il me tenait, et à son exemple, tout le monde, jusqu'au terre-neuve, me traitait avec égards. Mes nouvelles occupations m'intéressaient; je passais mes matinées dans une salle d'études qui sentait tour à tour la fleur d'oranger ou la verveine. Mes leçons finies, je m'appartenais, j'étais libre d'employer mon temps à ma guise, et avec le goût du travail, l'ambition, l'espérance, m'étaient revenues. On voit dans les contes de fées d'affreux nains, qui possèdent des palais dorés où ils sont servis par des génies. Mon-Désir n'était pas un palais, je n'étais pas un nain, et je n'avais point de génies à mon service; mais je vivais dans l'intimité de deux jeunes princesses, dont Mlle Bellesme n'était pas digne de lacer les bottines, et leurs yeux me disaient qu'elles n'avaient pas eu de peine à se faire à ma figure, qu'il y a des laideurs qui par un tour d'escamotage se font oublier, des laideurs que par instans du moins on ne voit plus, et que, ne pouvant être autrement, j'étais très bien dans mon genre. Leurs prévenances, leurs attentions me faisaient éprouver un sentiment très doux de gratitude et d'orgueil, que je désespère de faire comprendre aux hommes que la nature a plus favorisés que moi.

Dieu sait pourtant que je ne leur faisais pas ma cour! Prenant au sérieux mes fonctions de précepteur, j'en usais librement avec elles comme avec les grands garçons auxquels j'enseignais naguère la philosophie, sans leur ménager les bons avis et même les remontrances. Tout système d'éducation a ses avantages et ses inconvéniens. On s'apercevait bien vite que mes deux écolières n'avaient pas été élevées, façonnées par des femmes. Exemptes de

toute afféterie, de toute mignardise, elles n'étaient ni maniérées, ni prudes, ni coquettes. Elles ne connaissaient ni les petits mensonges, ni les petites feintes, ni les petits artifices, ni les petites hypocrisies féminines, ni la crainte de l'opinion, ni la peur du monde, ni les timidités et les pudeurs du respect humain. Elles se donnaient franchement pour ce qu'elles étaient, et je les trouvais sincères jusqu'à l'excès. Fières de leurs défauts autant que de leurs qualités, elles ne se mettaient pas en peine de les cacher; elles avaient l'air de dire : « Nous sommes ce que nous sommes, et pourvu que nous soyons contentes de nous, qu'importe ce qu'en pense le monde? » D'autre part, elles ne s'étaient jamais pliées à la discipline d'un lycée, et je me doutais bien que les galans professeurs qui leur avaient donné des leçons particulières s'étaient appliqués surtout à se rendre agréables, à capter leurs bonnes grâces, que, se faisant leurs très humbles serviteurs, ils n'avaient eu garde de leur dire une seule vérité désobligeante et de les tenir dans le devoir. L'aînée ne respectait d'autres règles que celles qu'elle s'imposait à elle-même; la cadette ne s'en imposait point, elle parlait, elle agissait au gré de son humeur, elle se laissait aller au hasard de ses fantaisies. Leur nouveau précepteur arrivait bien tard; leurs caractères étaient formés, certains plis étaient à jamais pris. Le mieux que je pusse faire était d'apprendre à l'une beaucoup de choses qu'elle désirait savoir, et de gourmander, de sermonner l'autre, sans me faire de grandes illusions sur l'efficacité de mes sermons.

Ce n'était pas une personne ordinaire que M[lle] Sidonie Brogues. Il y avait en elle beaucoup de choses à reprendre, mais aussi beaucoup de choses à louer, et on ne peut faire son portrait, sans y mettre beaucoup de *mais*.

Elle avait, j'en conviens, le col roide, un orgueil de sultane, et elle professait un souverain mépris pour les provinciaux et surtout pour les provinciales, qu'elle traitait presque toutes de sottes, de précieuses ou de caillettes. Il n'y avait à son avis qu'un endroit dans le monde où une femme intelligente pût trouver des occupations et des plaisirs dignes d'elle, une seule ville dont l'air fût respirable. Mais elle était assez sensée pour se dire qu'une Sidonie Brogues, qui sept années durant a respiré cet air vivifiant et sacré, en emporte dans ses poumons une provision suffisante pour le reste de ses jours, et que pourvu qu'elle se préserve des contacts fâcheux, des commerces rapetissans, et qu'elle se fasse abonner par son père à deux ou trois journaux et à quatre ou cinq revues, il ne tient qu'à elle de vivre à Paris sans quitter la Champagne. J'ajoute que quand les gens d'Épernay, comme elle les appelait dédai-

gneusement, venaient dîner à Mon-Désir, elle leur en faisait les honneurs de bonne grâce, qu'elle était polie, attentive, après quoi elle rentrait dans sa tour d'ivoire, du haut de laquelle elle les regardait s'en aller comme des fourmis qui regagnent leurs granges, où leurs larves les attendent.

Elle avait une haute idée de son intelligence ; mais elle était réellement fort bien douée, elle avait l'esprit ouvert et délié. Bien m'en prenait d'être fort en allemand et en anglais, autrement elle en eût remontré à son maître. Ces deux langues et ces deux littératures ne lui suffisant pas, elle me supplia de lui apprendre l'arabe ; je fus surpris de la rapidité de ses progrès. Elle était décisive, elle avait des opinions personnelles sur toutes choses et n'en démordait pas facilement. Sa sœur se plaignait surtout, avec quelque raison, qu'elle fût déplorablement méthodique. Chaque matin, elle savait exactement comment de quart d'heure en quart d'heure elle emploierait sa journée ; mais survenait-il quelque incident qui dérangeait son programme, elle en prenait son parti sans témoigner aucune humeur. Elle se piquait de se connaître en médecine ; elle s'était fait son hygiène, qu'elle prêchait à tout venant. Elle avait longuement médité la théorie microbienne, elle se défiait des poussières dangereuses et essuyait son pain avant de le manger. Elle avait un cachet où était gravée cette devise : « Défie-toi et défends-toi. » Elle se défendait avec acharnement et surtout avec méthode. Très occupée d'elle-même, elle s'étudiait, s'analysait, s'interrogeait, notait par écrit toutes ses impressions, enregistrait toutes ses pensées dans de petits calepins élégamment reliés. Elle avait un respect infini pour sa personne, et ce respect lui tenait lieu de morale et de théologie. Elle me confessa un jour que la mort lui faisait horreur parce qu'elle ne pouvait se résigner à l'idée d'être mangée des vers. Je lui causai un plaisir extrême en l'assurant que les vers ne nous mangent point, que nous nous réduisons tout doucement en poudre impalpable, que nous retournons dans le sein de notre grande mère. Mais prétentions ou faiblesses, il n'y avait en elle aucune affectation ; elle était sincère jusqu'à la candeur. Elle avait quelques travers, mais elle s'arrêtait à la limite où les défauts se changent en ridicules. Elle étonnait, mais on n'était jamais tenté de se moquer d'elle.

Comme plus d'une jeune fille d'aujourd'hui, elle accusait les hommes de ne pas rendre justice au sexe faible et de le tenir, soit mépris, soit jalousie, dans un état d'humiliante dépendance. Elle disait : « Filles, on nous comprime ; femmes, on nous opprime. » Elle pensait travailler à l'affranchissement des femmes en prouvant par son exemple qu'elles sont capables de tout comprendre, de

ne reconnaître d'autre autorité que leurs convictions personnelles et de se conduire par des principes raisonnés. Elle raisonnait beaucoup, méprisait les préjugés, ne respectait que la vérité vraie; mais les vérités ne lui semblaient vraies que lorsqu'elles avaient un air de nouveauté. Elle faisait venir de Paris ses idées et ses toilettes; il fallait que les unes et les autres fussent au goût du jour; et elle eût rougi de professer sur un sujet quelconque une doctrine vieillie, surannée, autant que de porter un chapeau démodé. Quand elle avait dit: « C'est du vieux jeu! » — le jugement était rendu. J'avais beau lui représenter que le nouveau jeu d'aujourd'hui sera le vieux jeu de demain, je ne gagnais rien sur elle. Je m'y pris autrement: pour la dégoûter d'opinions aussi fausses que nouvelles, je lui déclarais que les esprits vraiment modernes en étaient depuis longtemps revenus, que ces prétendues nouveautés n'étaient que des vieilleries et je la réconciliais avec le bon sens, en le lui présentant comme une invention récente e toute fraîche.

S'il était possible de modifier ses opinions, elle demeurait immuablement attachée aux règles de conduite qu'elle avait adoptées pour son usage particulier. Elle avait un grand éloignement pour le mariage, qui, à vrai dire, est une très vieille institution, une antiquaille. Elle avait décidé que, selon toute apparence, elle coifferait sainte Catherine. Elle eût mieux aimé mourir que de se donner un maître, en épousant un homme médiocre qui se croirait supérieur à elle. Si un écrivain de génie, éperdûment amoureux, lui avait demandé sa main à genoux, en lui promettant de la traiter comme son égale, peut-être eût-il été agréé; mais les écrivains de génie sont rares, et les écrivains modestes sont plus rares encore. Le célibat ne l'effrayait point; elle avait trop de ressources dans l'esprit pour ne pas trouver en elle-même tout ce qu'il lui fallait pour être heureuse; et il est certain que dans la solitude comme dans le monde, elle ne s'ennuyait jamais: c'est un mérite qui efface bien des torts. Bref, bien qu'elle m'irritât, qu'elle m'agaçât quelquefois par sa superbe et ses prétentions, je ne laissais pas d'avoir pour elle autant d'amitié que d'estime. Quand je voyais de ma fenêtre cette belle fille se promener seule sur la terrasse en causant avec ses pensées, il me semblait qu'elle était du bois dont on faisait jadis les nobles et doctes abbesses, qu'elle en avait le port de tête, les grandes manières, et qu'il ne manquait à sa gloire comme à son bonheur qu'une crosse et un peuple de religieuses, obéissant à ses lois et pratiquant humblement ses méthodes.

Pour Monique, ma première connaissance avec elle nous avait laissé un si fâcheux souvenir qu'après ces tristes débuts, il fallait

cesser de nous voir ou devenir une paire d'excellens amis ; ce dernier parti nous avait semblé le meilleur. Le précepteur lui plaisait peu, mais l'homme lui avait paru d'un commerce sûr et facile. Elle m'avait dit dès le second jour : « Je n'ai aucune envie d'apprendre l'arabe, je sais assez d'histoire et de géographie pour savoir combien ces deux sciences sont inutiles, et quant à votre philosophie, je m'en soucie comme de ce qui se passe dans la lune. Mais pour vous faire plaisir, j'apprendrai votre fastidieux anglais et votre chien d'allemand. » Chaque matin, elle partageait deux heures durant les leçons de sa sœur, et pourvu qu'elle fît ses devoirs en conscience, je n'exigeais pas davantage. Le reste de la matinée, tandis que Sidonie et moi dissertions à perte d'haleine sur toutes les choses intelligibles et même sur celles qui ne le sont pas, juchée sur une échelle, sa palette dans sa main gauche, un pinceau dans sa main droite, un autre entre ses dents, elle décorait d'arabesques, de fleurs, de paysages, d'anges et de diables, les panneaux et les lambris de la salle d'études. Je tremblais sans cesse qu'elle ne tombât, et elle se divertissait de mes frayeurs ; les écureuils ne tombent pas. J'avais constaté à mon dam qu'elle attrapait facilement les ressemblances ; je m'étais aperçu depuis, avec plus de plaisir, qu'elle avait de grandes dispositions, un vrai talent pour la peinture. N'a-t-on pas dit que, si l'équitation est le seul art où excellent les jeunes princes, c'est que leur cheval est le seul maître qui ne les flatte pas ? Monique avait travaillé longtemps dans l'atelier d'un peintre célèbre, qui l'avait prise en goût, mais qui ne flattait personne, pas même les jolies filles.

Qu'elle était différente de sa sœur ! Tout en elle coulait de source ; rien d'étudié, rien d'appris, point de méthode, point de principes ; nulle autre règle de conduite que le désir intermittent de se rendre agréable aux gens qu'elle aimait et de jouer des tours à ceux qu'elle n'aimait pas. Excessive en tout, dans ses gaîtés comme dans ses déplaisirs et ses colères, ses impressions étaient toujours violentes, et, se grisant de sa parole, elle les exagérait en les exprimant, ce qui les rendait plus violentes encore. Délicieuse quand elle le voulait bien, insupportable quand l'idée lui en venait, son humeur ressemblait trop souvent à ces climats fantasques où le baromètre descend et monte brusquement, comme il plaît à Dieu ou au diable : instruit par l'expérience, si brillant que fût le soleil, j'appréhendais les giboulées et prenais toujours mon parapluie. J'étais cependant de tous les habitans de Mon-Désir celui qui souffrait le moins de ses inégalités. Elle n'avait pas eu de repos qu'elle n'eût découvert à quoi je pouvais lui servir ; s'étant assurée que j'étais complaisant et discret, elle s'était dit : « Les jeunes

filles modernes ont elles-mêmes besoin de se confesser, j'en ferai mon confesseur. » Et quand nous étions seul à seule, elle me confessait tout, ses rêves, ses projets, ses désirs, ses tentations, ses bonnes et ses mauvaises pensées. La plupart du temps, elle s'amusait à m'épouvanter par son diabolisme ; je me fâchais quelquefois, le plus souvent je me moquais d'elle, c'était à son tour de se fâcher ; et tout cela me semblait aussi charmant que nouveau. Dans nos tête-à-tête presque quotidiens, nous en usions familièrement l'un avec l'autre ; je la traitais d'endiablée petite Japonaise, elle m'appelait son chien. — « Venez ici, mon bon chien, et je vous raconterai une histoire. » — Du plus loin que je l'entendais, cette voix d'argent me faisait tressaillir, et plantant là Alfarabi et Alkendi, j'accourais.

Quelques jours m'avaient suffi pour pénétrer le caractère de mes élèves, pour découvrir qui elles étaient ; il me fallut plus de temps pour savoir qui était leur mère. A la vérité, je n'avais avec elle que des relations peu suivies ; elle ne m'adressait la parole que dans les cas d'urgente nécessité. Elle faisait peu d'attention à moi, et je ne lui portais qu'un médiocre intérêt ; mais elle excitait ma curiosité.

Si elle était beaucoup moins belle que sa fille aînée, elle avait de plus beaux cheveux, des cheveux admirables, d'un blond chaud, et quelque abondans qu'ils fussent, ils étaient vraiment à elle ; ce sont là de ces choses dont les philosophes eux-mêmes s'aperçoivent. Cette magnifique chevelure de déesse accompagnait une figure qui n'avait rien de divin, un visage sans traits, un minois chiffonné, pâlot, travaillé par ses nerfs, qui n'exprimait d'habitude que l'indifférence ou l'ennui, mais qui avait des rajeunissemens soudains et devenait pour quelques heures aussi agréable que mobile. Au surplus, elle avait pour elle son grand air de distinction, l'exquise élégance de sa taille, de ses manières, de sa démarche, du moindre de ses mouvemens. C'était par là, comme par la beauté de ses cheveux, qu'elle était un peu déesse.

Cette femme frêle, qui dans les jours où il lui convenait d'être malade, avait la force d'un poulet et semblait prête à expirer de langueur, était, malgré son apparente faiblesse, d'une constitution robuste ; ce roseau était de bronze. Chaque matin, eût-elle la migraine, elle se levait à six heures pour entendre la première messe, quitte à se recoucher dès son retour et à garder le lit jusqu'au lendemain. Il lui en coûtait peu de faire dix visites d'affilée, et les corvées sociales étaient pour elle des bains de santé qui lui rafraîchissaient le sang. Excellente pianiste, elle pouvait passer des demi-journées à déchiffrer des opéras nouveaux ou à jouer par cœur les nocturnes de Chopin, son musicien favori. Si elle avait

une dévotion particulière pour saint Remi, elle rendait aussi un culte à saint Hubert. Elle possédait une ferme et une grande chasse dans la forêt de Reims. Je l'ai vue au fort de l'hiver partir de bon matin dans un tilbury qu'elle conduisait elle-même. Elle déjeunait à la ferme où l'attendaient ses rabatteurs et ses chiens, et jusqu'au soir elle tirait des lapins, des faisans et des chevreuils. On racontait qu'elle avait tué de sa main un sanglier vieil ermite.

Elle ne s'occupait guère de l'éducation de ses filles. Elle ne s'est jamais enquise de ce que je pouvais bien leur apprendre, elle ne s'est jamais informée si j'étais content de leurs progrès. Jamais non plus elle n'a pris la peine de leur faire quelque observation ou de leur donner des conseils. L'eût-elle essayé, à quoi bon? On ne se serait pas compris, on ne parlait pas la même langue. Elle les emmenait quelquefois dans sa voiture, soit pour les promener, soit pour aller faire avec elles des visites ou des emplettes. Ces demoiselles avaient pour leur mère plus de respect que de tendresse; j'en dis trop, leur respect était une politesse froide et attentive. Elle avait pourtant ses fonctions réservées, sur lesquelles personne n'usurpait. Dès qu'il s'agissait de questions de toilettes et de chiffons, on rendait hommage à la sûreté infaillible de son goût, on reconnaissait sa haute compétence, on s'inclinait devant son autorité, ses décisions étaient presque sans appel. Sidonie, l'orgueilleuse Sidonie, la consultait modestement et sur la coupe de ses robes et sur la couleur des étoffes; elle la priait d'examiner les croquis et les échantillons que lui envoyait de Paris son couturier, et alors s'engageaient d'interminables discussions, où coulaient des torrens de paroles.

Ce qui me frappait surtout, c'était son air de contrainte en présence de son mari. Il se rendait de bonne heure à Épernay et demeurait tout le jour enfermé dans ses bureaux et dans ses immenses caves, où se fabriquait son champagne par le mélange de quatre crus, qui lui donnaient, comme il me l'avait expliqué, l'un la vinosité, le second du corps, le troisième un parfum, le quatrième du montant. Mme Brogues déjeunait avec ses filles et moi, et n'ayant pas son mari pour vis-à-vis, c'était le meilleur de ses repas. Elle n'était point gaie, mais elle semblait moins soucieuse, la vie lui était moins lourde, elle respirait plus librement. A peine avait-il reparu, elle s'assombrissait à vue d'œil, un nuage de mélancolie s'amassait sur son front pâle, sa physionomie exprimait tour à tour l'inquiétude ou une muette protestation. De son côté, il lui lançait quelquefois des regards de reproche ou il attachait sur elle des yeux de médecin qui cherche à découvrir où en est son malade.

Qu'y avait-il entre eux? Lui en voulait-elle de la confiner depuis deux ans en province, de ne plus l'autoriser à passer ses hivers à Paris? Lui en voulait-il d'être une dévote et d'aller tous les matins à la messe? J'étais tenté de croire que ce n'était pas tout, qu'il y avait autre chose encore. Cette femme, qui ne s'intéressait point à moi et à laquelle je m'intéressais peu, m'intriguait comme une énigme, et quand on condamne un philosophe à déjeuner et à dîner tous les jours avec une énigme, il n'a pas de cesse qu'il ne l'ait devinée. Quel était le secret de son âme? Mais avait-elle un secret? Avait-elle seulement une âme, ou n'était-elle qu'un paquet de nerfs? J'aurais voulu le savoir, et je ne le sus à peu près que plusieurs mois après mon arrivée à Hautvillers.

III.

Je m'étais fait un ami dans la personne d'un ecclésiastique, l'abbé Verlet, qui venait de loin en loin dîner à Mon-Désir; c'était le seul prêtre des environs dont le père de mes élèves ne dît jamais de mal, et le seul à qui Mme Brogues ne témoignât qu'une froide politesse. Il était simple desservant dans un petit village de quelque cinq cents âmes, séparé de la villa par un grand bois et un ravin. Quoiqu'il n'eût pas encore atteint la cinquantaine, de dures expériences avaient vieilli sa figure avant l'âge; mais son imagination était restée jeune et fraîche. Quand on a comme lui un bon sang, les blessures sont bientôt cicatrisées. Il avait le visage creusé, sévère et une grande sérénité d'humeur. Sa parole était traînante, et son esprit avait des ailes. Cet homme sec, maigre, vigoureux, possédait le charme des forts qui n'usent pas de leur force et dont les mouvemens sont très doux. Ses mains noueuses semblaient faites pour tenir les cornes d'une charrue, et quand il touchait à une fleur, à un enfant, l'enfant comme la fleur se laissaient caresser sans crainte par ses grosses pattes, qui n'avaient jamais fait de mal à personne. Nous nous promenions quelquefois ensemble; il me conduisait dans de jolis coins, qui n'étaient connus que de lui. Mais j'aimais mieux le voir dans son presbytère, quand il était assis, que, le front plissé, il ruminait une idée et que je pouvais le regarder dans les yeux, qu'il avait fort beaux. Dès notre première rencontre, il m'avait séduit par sa bonhomie champenoise, fourrée de malice et d'ironie. Je le trouvais supérieur à sa destinée; il n'était pas à sa place.

Il n'avait jamais été en faveur à l'archevêché, et on le lui avait fait sentir. Je ne crois pas cependant qu'il y ait jamais eu de prêtre plus régulier dans sa conduite, plus attaché à ses devoirs, plus exact à

les remplir, plus dévoué à ses ouailles. Je ne pense pas non plus qu'on l'ait jamais soupçonné de relâchement dans la doctrine, d'infidélités cachées. Autant que j'en puis juger, l'abbé Verlet était un orthodoxe sans peur et sans reproche; mais il était tolérant pour les hérétiques; sa foi les condamnait, son cœur leur faisait grâce. Comment s'arrangeait-il pour les aimer en les détestant? C'était son secret; les grands cœurs arrangent tout, et leurs contradictions sont leur gloire. Au demeurant, il ne raisonnait jamais avec moi de théologie et de métaphysique; mais il me décochait des épigrammes. — « Le raisonnement, me disait-il, est la viande des forts, la plaisanterie est le lait des faibles, et c'est la seule nourriture qui vous convienne. » Il me demanda un jour si je croyais au Dieu personnel.

— Non, lui répondis-je avec ma franchise accoutumée. Pour être une personne, il faut être un individu, et je ne croirai jamais que Dieu soit un individu.

— Je vous entends, me répliqua-t-il. Celui qui a tout créé et qui est au-dessus de tout ce qui existe n'est pour vous que le principe universel des choses, l'âme du monde. Je ne sais, mais il me semble qu'à sa place je pardonnerais plus facilement aux francs athées qu'aux panthéistes, qui ne sont, comme vous, que des athées artificieux et rusés. Les premiers le mettent à la porte de l'univers, les autres le mettent dedans, et il est toujours désagréable d'être mis dedans... Vous le verrez un jour face à face, ajouta-t-il d'un ton solennel et narquois, et je vous en préviens, vous passerez un mauvais quart d'heure; je n'en dis pas davantage, je veux vous laisser le plaisir de la surprise.

Pourquoi ce prêtre exempt de tout blâme et de tout soupçon était-il mal vu de ses supérieurs? Ils lui reprochaient sans doute l'indépendance de son caractère, la raideur de ses jointures, une fierté rustique, qui ne savait pas faire sa cour. Peut-être aussi avait-il commis des imprudences. On lui avait donné d'abord une assez riche paroisse, en pays de vignobles, non loin de la Marne. Il y avait à trois kilomètres de là un château, vendu récemment à un marchand de soieries. Le nouveau châtelain était accueillant, hospitalier et, comme l'abbé Verlet, grand amateur du jeu des échecs. Si j'en crois M. Brogues, ce goût innocent dégénérait en fureur. On se voyait souvent, et après dîner, on jouait partie, revanche et le tout. Plus d'une fois l'abbé rentra dans son village après minuit. Des malveillans incriminèrent ses promenades nocturnes, répandirent le bruit que M. le curé découchait. Un homme en qui il avait une entière confiance le dénonça à Reims. Il reçut une semonce et gâta ses affaires en se défendant avec trop de vivacité; il eut d'autant plus tort qu'un des vicaires-généraux avait

un protégé à placer. Il tomba en disgrâce, fut expédié dans un pays de loups, dans un vrai trou de montagnes. Cependant ses amis intercédèrent pour lui; ils obtinrent à force d'instances qu'une partie de sa peine lui fût remise, et on l'envoya à Bussigny, C'était, comme je l'ai dit, un très petit village de peu de ressources; les notables de l'endroit étaient de petites gens, et leur curé n'avait personne à qui parler. Mais il était heureux de ne plus vivre avec les loups, heureux surtout de se retrouver dans la Champagne grasse et vineuse où il était né, et qu'on ne quitte jamais sans esprit de retour.

Désormais il n'avait plus d'autre ambition que de finir ses jours dans son hameau, où il renfermait ses désirs et ses espérances. Il aimait sa vieille église, surmontée d'un clocher roman dont il faisait gloire; il aimait son presbytère, encadré d'une vigne grimpante, et qui, par les soins de sa sœur avec laquelle il vivait, reluisait de propreté. Il avait trouvé, en arrivant, sa paroisse divisée par des rivalités de familles; il l'avait pacifiée. Ses paroissiens lui étaient attachés; les pauvres et les malades le déclaraient bon comme du pain. C'était un homme à secrets: il avait celui de ne rien posséder et d'avoir toujours quelque chose à donner. Je ne crois pas qu'il eût un seul ennemi. L'instituteur lui demandait des conseils et l'introduisait secrètement dans l'école; c'est un scandale dont M. l'inspecteur primaire n'a jamais eu connaissance. Le maire, qui passait pour avoir des opinions très avancées, lui avait fait voter, par le conseil municipal, une allocation de 200 francs, qu'on avait retirée à son prédécesseur. Aimé de ses ouailles, il l'était aussi de ses confrères. Les curés du canton le chargeaient toujours de tenir la plume dans leurs conférences mensuelles, et bien leur en prenait. Ses procès-verbaux étaient rédigés avec un soin extrême; mais il ne se piquait point d'y reproduire les rapports tels qu'ils avaient été lus, les discours tels qu'ils avaient été prononcés. Il retouchait, il ajoutait, il étoffait, il embellissait; il prêtait un peu de son esprit aux sots, un peu de sa science aux ignorans, et chacun de ses auditeurs charmés aurait pu s'écrier: « Je ne me croyais pas tant de mérite! » Aussi le proclamaient-ils d'une commune voix le plus habile des secrétaires, et lorsqu'ils passaient, selon l'expression consacrée, « de la conférence à la circonférence, » c'est-à-dire lorsque, las de discuter, ils s'étaient mis à table, ils le proclamaient aussi le plus agréable des convives. Je tiens tous ces détails de M. Brogues, et quand il louait un homme d'église, on pouvait l'en croire.

L'abbé Verlet avait trop d'imagination pour n'avoir pas ses heures de mélancolie. Il disait alors: « Mon instrument est détraqué,

je ferai venir l'accordeur. » Je fus quelque temps sans savoir ce qu'il entendait par là. Il avait pour principe que, toutes les vocations, tous les états de vie ayant leurs amertumes et leurs dégoûts, nous devons chercher un dérivatif à nos ennuis dans de petites occupations subsidiaires, qui font diversion aux grandes. C'est ce qu'il appelait l'à-côté, en ayant soin de déclarer que l'à-côté ne doit jamais devenir l'essentiel. « Le sommeil et l'oubli qu'il nous procure, pensait-il, sont aussi nécessaires à l'homme que le pain; mais le sommeil de la nuit ne suffit pas, il faut des heures d'oubli dans le jour, on en fait mieux son métier. » Il prétendait que ceux de ses confrères qui étaient le plus contens de leur sort et les meilleurs curés pratiquaient tous la morale de l'à-côté et des dérivatifs. L'un était habile jardinier, un autre était un excellent charpentier et réparait lui-même le toit de son église, un troisième collectionnait les fossiles, un quatrième fabriquait des buffets en poirier. Il y en avait un qui, après avoir fait de brillantes études au séminaire, était venu s'échouer dans un misérable hameau de bûcherons, où il se consumait de tristesse. L'abbé Verlet lui avait dit: « Faites de la botanique, vous agrandirez ainsi considérablement votre paroisse. Si vous ne m'en croyez pas, vous deviendrez buveur et pis encore; il n'y a pas loin de l'amour de la bouteille à l'amour de la jupe. »

Quant à lui, c'était à la poésie qu'il demandait un remède contre ses dégoûts passagers, et c'était le dieu des vers qui était son accordeur. Il en faisait de charmans. La facture n'en était pas moderne; aussi, quoiqu'elle l'en priât, se gardait-il de les réciter à Mlle Sidonie Brogues. Chose curieuse, les prêtres poètes sont, en matière de versification, de fervens et endurcis voltairiens, réfractaires à tout romantisme. Dans ses années d'exil, l'abbé Verlet avait, comme Ovide, composé ses *Tristes;* il y racontait ses douleurs et ses résignations sur un ton d'enjouement mélancolique; je lui disais quelquefois qu'il était un Parny chrétien. Depuis qu'il avait pris possession du presbytère de Bussigny, il n'écrivait plus des élégies, mais des épîtres, des contes rimés, surtout des fables; il les polissait et les repolissait, et relisant sans cesse son La Fontaine, il tâchait d'apprendre de ce grand magicien cet art mystérieux de faire parler les bêtes, que les bêtes elles-mêmes lui avaient appris.

Grâce à sa sœur, à son goût tendre pour ses fonctions, à l'intérêt qu'il portait à ses paroissiens, grâce à son clocher roman, à ses contes et à ses fables, l'abbé Verlet était un homme heureux, à moins que l'on n'aime mieux dire qu'il était le plus philosophe des curés de campagne. Je m'étais lié avec ce sage en soutane parce que je

l'estimais beaucoup, et aussi parce que, comme lui, j'aimais le jeu des échecs. L'expérience lui avait servi, l'amour ne dégénérait plus en fureur. Un seul jour par semaine je m'échappais après mon dîner, j'arrivais tout courant à Bussigny, et nous engagions aussitôt la bataille, en vidant à petits coups une demi-bouteille de cet excellent vin de Champagne non mousseux, rouge ou blanc, qui, n'étant pas transportable, n'est guère connu que des Champenois. Il avait été stipulé d'un commun accord que nous ne jouerions jamais qu'une partie. Était-elle encore indécise à onze heures sonnantes, l'affaire était remise à huitaine, et l'abbé, laissant chaque pièce dans sa case, soulevait délicatement l'échiquier et l'enfermait dans une armoire. Il était plus fort que moi; dans les premiers temps, il me rendait une tour. Je fis des progrès, et pour soutenir l'honneur de la philosophie, je voulus combattre l'église à armes égales; mais je dois avouer que l'église me battait six ou sept fois sur dix.

Un soir qu'étant distrait, je ne m'étais pas avisé d'un abominable traquenard qu'il m'avait tendu, j'y donnai tête baissée comme un nigaud, et en six coups j'étais mat.

— Cela se trouve bien, me dit-il. J'ai besoin de me dégourdir les jambes. La lune éclaire et les chemins sont secs. Je vous reconduirai jusqu'au ravin.

— Et demain, lui répondis-je, on rapportera à monseigneur que l'incorrigible abbé Verlet rentre fort tard chez lui.

— Bah! fit-il, je suis devenu le plus prudent des imprudens.

Nous cheminions depuis quelques minutes, quand tout à coup je lui dis :

— Je vous prie, mon cher abbé, vous connaissez depuis longtemps Mme Brogues; quelle sorte de femme est-ce donc?

— Oh! oh! quel intérêt avez-vous à le savoir?

— N'est-elle pas la mère de mes élèves?

— A la bonne heure, mais je la connais fort peu. Pour la connaître, il faudrait que je fusse son confesseur, et vous croirez sans peine que si j'étais son confesseur, je ne vous dirais rien.

— Décidément, répliquai-je, vous êtes devenu trop prudent.

Il garda quelques instans le silence, puis prenant son parti :

— Je vous dirai ce que tout le monde sait, hormis vous. Mme Brogues appartient à une famille noble ruinée, comme il y en a beaucoup en France et ailleurs. Par le temps qui court et avec la baisse continue de l'intérêt, ceux qui se contentent de garder ce qu'ils ont ne le gardent pas longtemps; aujourd'hui, pour conserver, il faut acquérir, et ne pas gagner, c'est perdre.

Il cherchait de nouveau à m'échapper.

— Ne dissertons pas, interrompis-je. Vous me disiez que Mme Brogues...

— Elle est née Béatrix de Gisvres. Son père possédait dans la Champagne pouilleuse un château et des terres qui lui rapportaient peu et lui coûtaient beaucoup. Il menait grand train; on vantait sa magnificence, sa cuisine, ses équipages, ses chevaux, surtout sa meute. Il était grand chasseur et il avait communiqué son goût à sa fille, vous avez pu vous en apercevoir, et sans doute vous avez constaté aussi qu'elle est une forte musicienne; elle avait pris à Paris des leçons des meilleurs maîtres... Aimez-vous la musique?

— Je vous répondrai quand vous aurez fini votre histoire.

— Le marquis de Gisvres mourut d'une rupture d'anévrisme, poursuivit-il avec la mauvaise grâce d'un homme qu'on oblige à s'engager dans un mauvais chemin. Il s'était endetté jusqu'aux dents, et il fallut tout vendre pour satisfaire tant bien que mal les créanciers. Sa fille fut recueillie par une vieille tante avare, qui s'était retirée près de Reims et qui lui fit payer cher la dure hospitalité qu'elle lui donnait. Elle lui reprochait sans cesse sa pauvreté et son malheur, elle la tenait de court, elle l'habillait de sa défroque, elle la faisait coucher l'hiver dans une chambre sans feu, et l'été comme l'hiver, elle lui comptait les morceaux. M. Brogues rencontra l'orpheline dans une maison tierce. Il la prit en pitié, trouva son sort digne d'intérêt. En tomba-t-il amoureux? Je suppose qu'il éprouva pour cette fille de marquis le sentiment qu'on peut avoir pour une pierre précieuse, pour un fin bijou; il acheta cette bague et la passa à son doigt. Mlle de Gisvres ne se sentait pas née pour épouser un Brogues; mais elle n'hésita pas, et, du jour au lendemain, cette pauvre et fière demoiselle au ventre creux et aux robes reprisées devint la femme d'un bourgeois millionnaire... Une nuit de l'autre hiver, un vagabond, qui se mourait de froid, vint frapper à ma porte; si vous l'aviez vu se chauffant à une de ces flambées de sarmens qu'on appelle en Champagne des régalées, vous auriez dit: Voilà le bonheur! Mlle de Gisvres n'était pas moins heureuse, et sûrement elle pensa, durant quelques années, que son opulence lui tiendrait lieu de tout. Dans ses détresses elle avait imploré souvent l'assistance du grand évêque qui convertit les Francs et baptisa Clovis; vous étonnerez-vous si elle a fait pour la vie amitié avec lui! Quand vous étiez à Reims, m'avez-vous dit, vous ne passiez jamais devant l'église Saint-Remi sans y entrer; il vous semblait, j'en suis certain, que cette nef merveilleuse, ce chœur orné d'éblouissantes verrières et d'une guirlande de roses sculptées, ces bas côtés mystérieux, qui ressemblent à un cloître de monastère, étaient le plus bel endroit du

monde pour méditer les théorèmes du divin Spinoza, que c'est là leur vraie destination. Si vous avez eu le loisir d'examiner un instant le soubassement de la riche balustrade qui entoure le tombeau du saint, vous y aurez remarqué des plaques de marbre revêtues d'inscriptions, et peut-être avez-vous lu celle-ci : « Grâces soient rendues à saint Remi pour une délivrance miraculeuse! 4 octobre 1869. » C'est, paraît-il, un *ex-voto* de Mme Brogues, née Béatrix de Gisvres.

Il se tut comme s'il n'avait plus rien à dire.

— Et après, monsieur le curé?

— Vraiment, vous êtes insatiable... Quand les deux demoiselles à qui était réservé l'insigne honneur de vous avoir un jour pour père spirituel commencèrent à se faire grandes, leur mère persuada facilement à son mari qu'il n'y avait qu'une ville où l'on sût élever les filles. Il lui acheta dans je ne sais quel quartier de Paris un petit hôtel, qui depuis a été revendu. Il allait souvent l'y voir, mais il était plus souvent encore à Épernay... En conscience, mon cher ami, M. Brogues était-il le mari qui convenait à Mlle de Gisvres? Et d'abord, il aurait pu être son père; le jour de leur mariage, elle avait dix-sept ans, il en avait quarante au moins. Ensuite, quelque estime que nous ayons tous les deux pour lui, nous sommes bien forcés de convenir qu'il a l'air un peu commun et qu'elle a l'air fort distingué; on ne marie pas un gros percheron à la plus fine pouliche d'une grande écurie. Troisièmement, vous le savez encore mieux que moi, il aime un peu trop à discourir, et je doute qu'il soit toujours heureux dans le choix de ses argumens, de ses mots. Je crois l'entendre; il lui a répété cent fois, lorsqu'il était mécontent d'elle : « Songez, madame, à tout ce que vous me devez! Souvenez-vous de vos misères passées, de la noire prison d'où je vous ai tirée! » Et à force de lui dire : Souvenez-vous! il lui a donné l'envie d'oublier. Et puis la vieille tante avare est morte, en lui laissant vingt-cinq mille livres de rente. Quoiqu'il y ait là de quoi faire vivre bien des curés de campagne, vous me direz que ce n'était pas le Pérou. Eh! oui, ce n'était pas le Pérou, mais c'était l'indépendance. Dès lors, elle ne devait plus tout à son mari.

Et il me récita le passage de l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague : « Maîtresse de ses désirs, elle vit le monde, elle en fut vue; bientôt elle sentit qu'elle plaisait, et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées. »

— Que vous êtes un habile conteur! lui dis-je. Comme on voit bien qu'en composant vos fables, vous avez étudié l'art des préparations!

— Je ne prépare rien du tout, et si vous attendiez de moi un de

ces récits croustilleux dont vous me paraissez friand, vous demeurerez sur votre appétit. Mais peut-être de méchans bruits sont-ils venus jusqu'à vous; peut-être quelque médisant a-t-il réussi à vous faire croire que Mme Brogues avait eu pour amant un peintre célèbre, qui avait fait son portrait et dont le nom m'échappe; s'il est célèbre à Paris, il l'est moins à Bussigny. Vous êtes vraiment bien crédule. M. Brogues est un excellent homme; mais il a le sang chaud et il n'est pas endurant. Si l'histoire était vraie, il aurait de ses puissantes mains étranglé sur place le grand peintre, et les gazettes n'en ont point parlé, — ou bien il aurait incontinent demandé son divorce, en se donnant ainsi le double plaisir de se venger de sa femme et de chagriner l'église.

— Oui, lui répliquai-je, mais il aime tendrement ses filles, et plutôt que de compromettre leur avenir, il est, j'en suis certain, capable de tout supporter.

— Le temps n'est pas encore venu de le canoniser, reprit-il. Je suis certain, quant à moi, qu'il a pu avoir des inquiétudes, mais qu'il n'a pas eu d'affront à venger, que jamais ni peintre, ni musicien n'ont chassé sur ses terres. J'admets, pour vous obliger, que Mme Brogues ait eu quelques légèretés, qu'elle fût en train de se déranger, comme on dit chez nous, et qu'il en fût moralement sûr, comme disent les gens qui parlent pour ne rien dire, car enfin on sait ou on ne sait pas. Je crois qu'il ne savait rien, mais qu'il avait des craintes, de vagues soupçons, et qu'un matin il a dit à sa femme : « Vous vous amusez trop à Paris ; vous ne quitterez plus Mon-Désir ; l'air y est plus pur que dans la grande Babylone, et je serai toujours là. » Voilà ce qu'on croit quand on a l'esprit critique.

— Et depuis ce temps, Mme Brogues n'a plus fait parler d'elle?

Cette fois, il ne répondit pas. Mes questions l'irritaient, il en avait assez, il lui en coûtait d'avouer à un spinoziste qu'une femme qui entendait tous les jours la messe eût pu manquer à ses devoirs. Mais il avait une revanche à prendre, il la prit.

— Vous me parlez toujours de cette mère coupable, s'écria-t-il. Si nous parlions un peu de ses filles, de ces deux demoiselles si étrangement élevées, à qui vous prodiguez les trésors de votre incorruptible sagesse! « Plus de superstitions! les vieilles croyances, les vieilles règles ont fait leur temps; Sidonie et Monique se gouverneront par les nouveaux principes. » La phrase est belle, je l'ai souvent entendue, et je serai charmé de voir quelle figure feront les nouveaux principes quand viendra l'heure des tentations.

— Ne vous inquiétez pas de Sidonie; elle a l'orgueil qui sauve.

— Fort bien; mais vous avouez du même coup que vous n'êtes

pas aussi rassuré sur l'avenir de sa cadette. Je crains bien qu'elle n'ait l'orgueil qui perd, et en tout cas, elle a la tête chaude et du vif-argent dans les veines. Oui, mon grand philosophe, si jamais notre petite tête venait à prendre feu ou si nous prenions goût à l'œuvre de la chair, je serais curieux de savoir ce que vous trouveriez à nous dire. Nous parlerez-vous de votre Dieu qui devient et n'est pas, de ce Dieu muet et sourd qui n'est pas une personne, de ce Dieu confus qui ne se débrouillera jamais? Il doit être prodigieusement tolérant pour les erreurs des petites filles.

— Par saint Spinoza, repartis-je d'un air dégagé, je n'ai pas charge d'âmes, et d'ailleurs vous oubliez que Mlle Monique Brogues croit au diable. Si elle tombe dans ses griffes, c'est vous que j'appellerai pour l'exorciser.

Il me répondit sur ce ton goguenard qu'il prenait volontiers avec moi :

— Je conviens que le diable n'est pas une idée moderne, mais Mlle Niquette a une façon toute moderne d'y croire... Vous n'y croyez pas, vous, grand penseur? Vous avez tort; c'est une croyance utile et bienfaisante. Avant d'être curé, j'ai été chargé pendant plusieurs années de la surveillance d'un grand garçon de très bonne famille. Je ne lui ai donné, je pense, que de bons conseils et de bons exemples, et il est devenu un fier polisson, *insignis nebulo*. Je me console en me disant que le diable s'en est mêlé; c'est une consolation que vous n'aurez pas si l'une ou l'autre de ces demoiselles vient à mal tourner. Conclusion : il faut croire au diable. Il y a des gens qui se flattent de tout comprendre; ce pauvre monde est plein de mystères; et, quoique le diable ne soit pas une idée moderne, je le tiens pour la meilleure explication d'une foule de choses qui nous étonnent ou nous contrarient.

Nous arrivions au bord du ravin; il s'était échauffé en parlant; il s'appuya contre un arbre et tira de sa poche son mouchoir à carreaux pour s'essuyer le front. Le murmure d'un ruisseau montait jusqu'à nous, et de seconde en seconde une chouette jetait dans l'air son funèbre hôlement. Il était devenu rêveur; je crois que cette chouette et ce ruisseau venaient de lui fournir un sujet de fable.

— Ils nous disent quelque chose, fit-il, mais nous ne savons pas ce qu'ils disent.

Et m'ayant tendu la main :

— Un jour nous saurons le grand secret. D'ici là, monsieur le précepteur, j'espère vous faire mat plus d'une fois encore.

IV.

Les récits écourtés, incomplets, de l'abbé m'avaient édifié et instruit. Je comprenais maintenant pourquoi le père de mes élèves aimait peu les dévotes et préférait les nouveaux principes aux vieilles croyances. Désormais aussi Mme Brogues n'était plus pour moi une énigme. Ses mélancolies, ses longs silences, ses langueurs et ses subits accès de fièvre, ses procédés envers son mari, ses protestations muettes, le peu d'intérêt qu'elle prenait à sa maison et le besoin qu'elle avait d'en sortir, tout s'expliquait, et sa figure me racontait son histoire. Mme Brogues était une prisonnière. Sa prison était belle, riche et ornée, le préau était vaste, et le geôlier, qui était un galant homme, la traitait avec égards, lui passait bien des fantaisies. Il n'aurait tenu qu'à elle de se croire libre et heureuse; mais ce n'était pas son humeur. Si longue que fût sa chaîne, elle en trouvait bientôt le bout; si vaste que fût le jardin fleuri où elle promenait ses rêveries, elle finissait toujours par se heurter contre un mur gris, derrière lequel il y avait peut-être quelqu'un qui l'attendait. Le mur était haut, elle se sentait surveillée, et quelques complaisances que son geôlier eût pour elle, il avait souvent l'œil dur et semblait dire: « On ne me trompe pas deux fois. »

Cette prisonnière impénitente désespérait-elle de reconquérir jamais sa liberté? Ce n'était pas une question à lui faire. J'étais depuis un an à Mon-Désir, et je n'avais encore fait aucun progrès dans sa confiance et son estime. Je ne dis pas l'exacte vérité. J'ai le don d'inspirer de la confiance à tout le monde, c'est ma partie, c'est ma spécialité, et je suis persuadé que Mme Brogues, comme son mari, comme ses enfans, me faisait l'honneur de croire à la sûreté de ma parole et de mon caractère. Elle se doutait aussi que je n'étais pas un sot. Au surplus, que lui importait? Je n'étais pas à ses yeux un homme, elle me regardait comme un meuble utile, qui à vrai dire ne contribuait guère à l'embellissement de sa villa. Bref, elle était polie, irréprochablement et froidement polie, et c'était tout. Un soir cependant, elle parut s'aviser que je pouvais lui être bon à quelque chose, qu'en s'y prenant bien, mon esprit et ma candeur serviraient peut-être à la désennuyer. Cette aventure insignifiante me sembla si extraordinaire qu'elle me fit l'effet d'un rêve et qu'en la contant, je crois rêver encore.

On parlait beaucoup à Épernay d'un grand mariage, que l'évêque de Châlons devait bénir en personne. Quelques jours avant la cé-

lébration, le père de la future donna une grande soirée, à laquelle Mme Brogues avait promis de se rendre, elle et son monde. Au dernier moment, comme la voiture était déjà attelée, elle fit dire à son mari qu'elle était hors d'état de l'accompagner, et il partit seul avec ses filles. Quoi qu'elle fît ou ne fît pas, elle avait ses raisons, qu'on ne devinait pas toujours. Pendant le dîner, elle avait paru souffrante. Il est possible qu'elle eût vraiment la migraine; il est possible aussi qu'en achevant sa toilette et en jetant un dernier regard dans sa glace, elle n'eût pas été contente de son visage.

Quoi qu'il en soit, une heure après le départ de la calèche, je m'étais installé au salon, où je parcourais un journal, quand j'eus la surprise de voir entrer cette malade. Je m'empressai de lui demander des nouvelles de sa migraine; elle me répondit qu'elle avait pris une forte dose d'antipyrine et se sentait soulagée. Elle se dirigea vers son piano, ôta ses gants et joua un nocturne de son bien-aimé Chopin. Après l'avoir joué, elle le recommença; puis, ayant quitté son tabouret, elle me regarda un instant, en ayant l'air de se demander ce qu'elle allait faire, et aussitôt prenant son parti, elle vint s'asseoir près de moi.

— Vous aimez la musique, monsieur Tristan, me dit-elle. A quoi pensez-vous quand vous entendez un nocturne?

— Au talent de la musicienne, madame.

— Ce n'est pas un compliment que vous me faites. Les bonnes musiciennes cherchent à se faire oublier, elles savent que la musique est destinée à nous faire rêver... Rêvez-vous quelquefois, monsieur Tristan?

Je cherchais dans ma tête les termes d'une réponse qui pût la satisfaire sans me compromettre, quand la porte s'ouvrit et un domestique annonça M. Louis Monfrin, l'un de nos visiteurs les plus assidus et celui de tous qui m'agréait le plus. Il revenait de la soirée de contrat, où il n'avait fait que paraître. L'hôtel n'était pas grand, et la presse était telle qu'après avoir fait d'inutiles efforts pour s'approcher de M. Brogues et de ses filles et s'être assuré que Mme Brogues avait gardé la maison, faute de mieux, ne trouvant dans cette cohue personne qui l'attirât, il s'était décidé à gravir à pied la côte de Hautvillers pour venir s'informer si cette femme capricieuse était sérieusement malade. Quoiqu'il n'aimât pas le monde, il était d'une exquise courtoisie, et il fut payé de ses peines: il trouvait cette belle dame occupée à converser familièrement avec Maximin Tristan, spectacle intéressant, tout nouveau pour lui.

M. Louis Monfrin avait eu pour père un ami de jeunesse de M. Brogues, qui avait créé près d'Épernay une importante verrerie

et fait si rapidement fortune que dix ans plus tard il achetait sur la rive gauche de la Marne, à trois kilomètres de sa fabrique, un grand domaine et un beau château ; mais à quelques mois de là, il mourait d'une fluxion de poitrine. C'est le sort des demeures seigneuriales de tomber dans des mains bourgeoises, et quelquefois aussi c'est le sort des bourgeois qu'à peine ont-ils couché une nuit dans leur château, la mort y entre sur leurs talons.

Le fils unique de cet habile manufacturier, qui à l'époque où je le connus venait de dépasser la trentaine, était un homme de moyenne taille, aux cheveux châtain clair, très barbu, dont les yeux noirs, enfoncés, à la fois vifs et doux, rappelaient ceux de certains barbets qu'on voit luire comme braise à travers les poils follets de leur museau. Il avait d'excellentes manières, il était réfléchi, judicieux, d'une instruction peu commune ; mais aussi avare de ses paroles qu'il était prodigue de ses visites, Monique le surnommait tantôt le Frère visiteur, tantôt Louis le Taciturne. On aurait pu croire qu'il tenait de sa mère, qui était Anglaise, un grand sentiment de dignité personnelle, accompagné d'une timidité mélancolique; mais cette impérieuse Anglaise n'était point timide et parlait beaucoup. C'était sa destinée qui l'avait assombri, déprimé. Dans sa jeunesse, il avait fait à Paris de brillantes études et montré de grandes dispositions pour les sciences. Après la mort de son père, Mme Monfrin, à laquelle il témoignait une excessive déférence et qui s'obstinait à le traiter en petit garçon, avait exigé qu'il reprît la conduite de la fabrique. Il s'était résigné, avait fait à sa mère le sacrifice de ses goûts. Il s'était mis bien vite à ses nouvelles fonctions, et ses affaires prospéraient; mais quoiqu'il n'en dît rien à personne, il se disait souvent à lui-même : « J'étais né pour autre chose. »

Mme Brogues, qui semblait encourager ses visites, lui faisait toujours le meilleur accueil ; mais, dans cette occasion, quoiqu'elle dût lui savoir gré d'avoir gravi à pied une côte de plus de deux kilomètres pour s'assurer que sa vie n'était pas en danger, elle le reçut avec quelque froideur, se donna peu de peine pour le faire parler, laissa languir la conversation, qui expirait à chaque instant. Il était trop avisé pour n'en pas conclure qu'il avait mal choisi son moment, qu'il était survenu au milieu d'une importante conférence où il était de trop, et il ne tarda pas à se retirer sans qu'elle essayât de le retenir.

Dès qu'il fut parti, se retournant vers moi :

— Où en étions-nous? demanda-t-elle... Ah! j'y suis; nous disions que les nocturnes de Chopin procurent quelquefois de beaux rêves. Il doit vous arriver, comme à moi, de souhaiter de

temps à autre quelque chose d'impossible, et voilà l'effet que produit la musique, elle fait paraître possible l'impossible. Tout à l'heure, quand j'étais assise à mon piano, j'habitais un monde où tout est facile, où l'on possède tout ce qu'on désire, où il y a des ressources pour tous les besoins, des remèdes à tous les maux, un monde où les chemins conduisent toujours où l'on veut aller, un monde où les cailloux ne blessent jamais les pieds, où les murs eux-mêmes sont complaisans; il suffit de leur dire un mot, et ils s'ouvrent pour vous laisser passer... Vous ne désirez rien d'impossible, monsieur Tristan?

Je me tenais sur mes gardes, et, au risque de lui sembler pédant :

— Les philosophes, lui répondis-je, tâchent de rester maîtres de leurs désirs.

— Et les philosophes ne rêvent jamais?

— Le moins qu'ils peuvent.

— C'est pourtant la seule diversion à l'ennui. En conscience, vous ne vous ennuyez jamais ici?

— Jamais, madame, en quoi je ressemble à M[lle] Sidonie.

— Vous êtes, elle et vous, des gens heureux. C'est une terrible maladie que l'ennui. On la chasse, elle revient, et tout ce qu'on fait pour la guérir l'exaspère. Les médecins n'y savent point de remède; si la philosophie en guérit, enseignez-moi la philosophie, monsieur Tristan.

J'eus l'audace de lui répondre : — Je croyais, madame, que saint Remi guérissait de tout.

Je lui parus indiscret; elle me le prouva par un froncement de sourcils; mais elle ne se fâcha point.

— Monsieur Tristan, on vous a donc raconté mon histoire?

Je tressaillis. Elle me semblait disposée aux épanchemens; allait-elle me parler du grand peintre? Elle ne m'en dit pas si long.

— Telle que vous me voyez, j'ai connu pendant quelques années la pauvreté, la misère, et, sans rien exagérer, la faim et la soif. On me traitait bien durement, et j'avais des accès de désespoir; il me semblait que j'étais maudite du ciel, que je vivais dans un enfer. Aujourd'hui, j'ai tout ce qu'il faut pour être heureuse, un mari excellent, de charmantes filles, de bons amis. Eh bien, à certains momens, je regrette mes chagrins d'autrefois, tout me semble préférable à mon ennui, et je voudrais rentrer dans mon enfer, je m'imagine que j'y trouverais le bonheur... Mais on ne recommence pas sa vie... Heureusement, il y a la musique.

— Et la chasse, lui dis-je.

Elle me demanda si j'aimais à chasser; je lui répondis que je n'en savais rien, n'ayant jamais tâté de cet exercice. Elle me proposa

de m'apprendre quelque jour à tirer les faisans; je lui repartis que j'étais un assez bon tireur, mais que, lourd de corps, je craindrais de me déshonorer à ses yeux par une gaucherie. Elle m'assura que je pouvais m'en remettre à elle, qu'elle ferait en peu de temps mon éducation.

Puis, laissant là les faisans et les lapins :

— Êtes-vous jamais entré dans l'église de notre paroisse? Vous y verrez un tableau qu'on est un peu surpris d'y trouver, et qui n'a pas été mis là pour l'édification des fidèles de Hautvillers. Il représente des moines qui, surpris par un orage à la tombée de la nuit, en sont réduits à chercher un refuge dans un couvent de femmes. Les religieuses effarées et ravies se pressent autour d'eux; l'abbesse, très digne, mais souriante, semble leur offrir la table et le gîte. Son visage exprime le contentement, elle est visiblement charmée qu'un incident fortuit, une faveur du hasard lui permette d'oublier quelques instans l'austérité de la règle et la monotonie de son existence. Quel que fût son attachement à ses devoirs, elle avait ses heures d'ennui. Je ne pense jamais à cette abbesse et à son demi-sourire sans faire un retour sur moi-même. Comme elle, je suis très attachée à mes devoirs, mais si le hasard entrait chez moi, je lui ferais peut-être bon accueil, je lui offrirais l'hospitalité.

Je ne répondis rien et j'affectai de ne pas comprendre. Elle ne lâcha pas sa proie :

— Non, je ne puis vous croire. Vous êtes un homme trop distingué pour ne pas être sujet à l'ennui. Mais peut-être avez-vous des chagrins, et les chagrins remplacent les rêves; c'est un autre genre de distractions... Vous n'avez point de confidences à me faire ?

— Ah! madame, je suis un homme si peu intéressant!

— Dites plutôt que vous ne me jugez pas digne de m'intéresser à vous. On prétend que les vrais philosophes méprisent les femmes.

— La vérité, madame, est qu'elles leur font peur. Ils peuvent dans l'occasion offrir leur cierge à la beauté, en ayant soin de ne pas s'y brûler les doigts; mais, leurs dévotions faites, ils se retirent modestement, surtout quand ils sont laids comme Socrate ou comme Ésope.

Elle me considéra un instant avec un air de divine indulgence. On eût dit une marraine miséricordieuse, à laquelle on présente son filleul qui est un vilain marmot : — Mais non, vous le calomniez, répond-elle aux parens qui s'excusent de l'avoir si mal servie; laissez-le grandir, il sera charmant.

— Croyez, monsieur Tristan, reprit l'ensorceleuse sur un ton d'émotion contenue, croyez qu'il y a toujours une femme au moins à qui l'homme le plus laid du monde paraît beau. Croyez surtout

qu'un homme qui aime n'est jamais laid et que Mlle Bellesme est une sotte... La regrettez-vous? pensez-vous quelquefois à elle?

— Je n'y pense jamais que lorsqu'on m'en parle.

— Vous me trouvez indiscrète, mais vous m'aviez parlé de saint Remi... Vous ne l'aimiez donc pas?

— Je désirais me marier, et il n'en était pas autre chose.

— Vous n'avez donc jamais aimé, monsieur Tristan? Vous n'avez jamais connu ce délicieux supplice?

Et s'étant redressée dans son fauteuil, ses mains blanches et fluettes, dont les bagues étincelaient, mollement allongées sur ses genoux, immobile comme une sainte dans sa niche, la bouche entr'ouverte et mystérieuse, les yeux à demi fermés, elle darda sur moi à travers ses cils un de ces regards aigus de grande coquette qui déconcertent les plus intrépides philosophes. J'avais étudié l'arabe beaucoup plus profondément que la femme ; mais j'ai de la facilité pour toutes les langues, et je déchiffrai ce regard à livre ouvert aussi facilement qu'un verset du Coran. Il signifiait : — « La chose impossible, c'est moi, et je veux qu'on me désire. » — Je ne savais quelle contenance faire, je savais encore moins ce que je devais penser et dire. Paraître refuser quelque chose qu'on ne m'offrait point, c'était me couvrir d'un ineffaçable ridicule, et si je semblais en faire peu de cas, j'étais un homme à souffleter. J'avais vu dans la forêt de Reims, quelques jours auparavant, un oiseau fasciné par une couleuvre ; je devais ressembler à cet oiseau, et avant de me manger, la couleuvre se délectait de mon épouvante et de ma stupidité.

Par bonheur, la porte du salon s'ouvrit de nouveau, et je vis paraître deux jeunes filles qui accouraient à mon secours. Dans la chaleur de notre entretien, nous n'avions pas entendu revenir la voiture. Monique fit un geste d'étonnement, et se coulant jusqu'à moi :

— Mon chien causant tête à tête avec maman! murmura-t-elle à mon oreille. Et on ose dire qu'il ne se passe jamais rien de nouveau!

Mme Brogues avait changé de visage; ses yeux s'étaient subitement éteints, elle était redevenue la plus indifférente des femmes, et ce fut du bout des lèvres qu'elle dit à sa fille aînée :

— Eh bien! cette soirée de contrat était-elle belle? était-elle amusante?

— Aussi amusante, répondit Sidonie, que peuvent l'être les préparatifs d'un enterrement.

— Le mot n'est pas exact! s'écria Monique. On dit que les mariages ressemblent à des enterremens, parce qu'ils servent à enterrer l'amour. Mais ce soir l'amour n'était pas de la partie. Le futur

et la future étaient froids comme glace, froids comme deux nigauds à qui leurs parens ont dit : — « Mariez-vous, mes enfans, cela nous convient. » — Et voilà ce que c'est qu'un mariage de convenance. Quand on voudra s'amuser et avoir chaud, on n'aura qu'à venir au mien. Le thermomètre marquera ce jour-là quarante degrés au-dessus de zéro, et nous dégèlerons tous les cœurs d'Épernay.

M. Brogues venait d'entrer :

— As-tu déjà fait ton choix? lui demanda-t-il.

— Pas encore, et je ne le ferai jamais. Quand on aime, il n'y a plus qu'un homme au monde, et on ne choisit pas.

— Fort bien, minette, répliqua-t-il. Mais quand tu auras trouvé ton homme unique, encore faudra-t-il t'assurer qu'il nous convient; car si les convenances ne sont pas tout, elles ont quelque chose à dire dans toutes les affaires humaines et surtout dans les mariages.

Puis, s'approchant de sa femme :

— Le fait est, ma chère, que nous nous sommes ennuyés ferme et que vous avez choisi la bonne part.

Il s'informa de sa santé; elle répondit d'un ton languissant à ses questions, et cette victime résignée se retira bientôt dans ses appartemens sans avoir daigné me regarder.

Telle fut mon aventure. Quand la chasse s'ouvrit, Mme Brogues ne se souvint plus qu'elle m'avait proposé de me faire tirer des faisans, et je n'eus garde de le lui rappeler. Que s'était-il passé dans sa tête? Elle avait eu une soirée à tuer, et l'exaspération de son ennui l'avait mal conseillée. Elle s'était flattée sans doute que le benêt se laisserait prendre, que pendant quelques semaines, quelques mois, elle aurait le plaisir de le voir courir après un feu follet et s'embourber jusqu'au cou dans des terres mouvantes. Le benêt ne s'était pas laissé prendre, et pourtant son aventure lui avait laissé une impression inoubliable. Une parole fatale prononcée par Mme Brogues d'une voix émue, une parole délicieuse et empoisonnée m'était restée à jamais dans l'esprit; l'eau-forte avait mordu sur la planche de cuivre : — « Croyez bien, monsieur Tristan, qu'un homme qui aime n'est jamais laid. » — Je lui avais menti, il y avait une chose impossible que je désirais du plus profond de mon âme. A partir de ce jour, quand je me souvenais de ce qu'elle avait dit, mon sang s'allumait et l'impossible me semblait presque possible; l'instant d'après, revenant à moi, je maudissais mon absurde chimère, et j'aurais voulu pouvoir fuir mon propre cœur comme on s'enfuit devant un fou dangereux.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La deuxième partie au prochain n°.)

LES

JUIFS ET L'ANTISÉMITISME

IV[1].

LE GÉNIE JUIF ET L'ESPRIT JUIF.

Un mot en commençant : vous revenez donc aux Juifs, me dira-t-on peut-être ; vous quittez, pour ces peu intéressans sémites, les grandes questions sociales et religieuses, les questions vitales qui passionnent aujourd'hui les intelligences ? — Non, vraiment, car l'antisémitisme aussi est une question sociale, — et en étudiant les Juifs et l'esprit d'Israël, comme en examinant les enseignemens du pape sur le socialisme et la démocratie, j'ai toujours en vue le même objet : la liberté religieuse et la paix sociale. *Caritas et Pax*, telle reste ma devise, et, si je ne m'abuse, c'est une devise chrétienne que peut arborer un Français.

J'ai essayé de faire la physiologie et la psychologie du Juif. C'est là chose malaisée. Tous les Israélites n'ont pas été satisfaits du portrait que j'ai tracé d'eux. Quelques-uns ont cru de leur devoir de me répondre. Un grand-rabbin a pris la peine de me montrer que j'avais été sévère, parfois même injuste pour Israël (2).

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 15 mai et 15 juillet 1891.

(2) Voir, dans l'*Univers israélite* du 1er novembre 1891, la lettre de M. le grand-rabbin Lehmann : « Qu'auriez-vous pensé, m'écrivait-il, si nous avions accepté sans révolte certaines de vos appréciations ? Vous n'auriez eu que trop raison alors ! Sans

D'autres, israélites ou chrétiens, m'ont fait observer que je m'étais arrêté à mi-chemin. « C'est bien d'avoir fait la psychologie du Juif, m'écrivait un anonyme, — de ces correspondans d'occasion, plus ou moins bienveillans, nous en avons souvent à la *Revue*, — mais pour nous faire connaître le Juif, et nous montrer son rôle chez les nations modernes, il ne suffit point de nous dépeindre les qualités de son intelligence ou les défauts de son caractère. Il faudrait autre chose. Il serait bon d'examiner s'il y a un génie, et s'il y a un esprit juif, c'est-à-dire si dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, dans la politique, le Juif se distingue par un génie national, ou un esprit national, foncièrement différent de celui des nations soi-disant aryennes au milieu desquelles il vit. » Mon correspondant avait raison; car, si le Juif a vraiment un génie national distinct et un esprit national particulier; si, par sa nature intellectuelle et par ses tendances morales, il diffère radicalement de nous, c'est alors que l'ascendant que prend Israël parmi les peuples modernes menace de les dénationaliser. Le Juif, au contraire, n'a-t-il ni génie, ni esprit national, que signifie « la judaïsation » des sociétés contemporaines?

Cette question, pourquoi ne pas le dire? je me la suis souvent posée depuis quinze ans. Elle est des plus délicates et des plus complexes. Pour qui ne veut pas la trancher selon sa fantaisie ou ses préjugés, je ne vois qu'une manière de la résoudre : c'est de prendre les écrivains, les artistes, les savans, les philosophes, les politiques d'origine juive, et de voir s'il y a entre eux quelque chose de commun qui les distingue des écrivains, des savans, des artistes du même pays et de la même époque. Ce travail, pour ne pas dire ce jeu d'esprit, je m'y suis souvent amusé, en dilettante cosmopolite, curieux de tous les arts et habitué à voyager à travers les cinq ou six grandes littératures. J'ai toujours beaucoup aimé ce qu'on pourrait appeler la psychologie nationale comparée; c'est pour moi le grand attrait des études de politique étrangère, aussi bien que de l'histoire de l'art. A quoi je suis arrivé pour le Juif, je vais essayer de le dire sans pédantisme, ni prétentions scientifiques. Je m'en tiendrai, de préférence, aux artistes et aux écrivains, laissant pour une autre étude ce qui touche la politique ou l'économie so-

honneur et sans conscience, qu'est-ce qui restera aux Juifs? » — Ce grand-rabbin n'avait pas tort, je ne lui en veux point de se révolter contre certains de mes jugemens; cela même montre qu'ils ne sauraient s'appliquer à tous ses coreligionnaires. Quelques-uns d'entre eux, des officiers de notre armée, ont protesté, à leur façon, l'épée à la main; et la rencontre où est tombé le capitaine Meyer ne permet plus de dire que le point d'honneur est un sentiment étranger aux Juifs. Je n'en crois pas moins mes jugemens fondés, au moins pour le grand nombre, en expliquant, comme je l'ai fait, ces défectuosités morales par les traitemens infligés aux Juifs dans le passé.

ciale et la grosse question de nos temps d'abaissement, la question d'argent.

I.

Premier point : Le Juif a-t-il un génie national qui lui soit propre? et, s'il en a un, en quoi consiste ce génie juif? quels en semblent les principaux traits et quels en sont les principaux représentans? — Veut-on remonter aux origines, Israël a un génie aussi fortement marqué que celui de Rome, ou celui de la Grèce. N'en déplaise aux frivoles détracteurs du sémite, Israël a été unique entre toutes les nations. Il n'a pas été un peuple artiste, il a été le peuple prophète; comme celles du fils d'Amos, ses lèvres ont été brûlées par le charbon du chérubin, et elles n'ont plus eu de paroles pour les choses profanes. Son génie national, la Bible est là pour en témoigner. La poésie de la *Genèse* vaut bien la poésie d'Homère; Isaïe est aussi original que Pindare; si le rigide génie hébraïque reste inférieur au génie hellénique, ce n'est pas qu'il s'élève moins haut, c'est qu'il se ramifie en moins de branches, qu'il a infiniment moins de variété et moins de nuances. Le génie hébraïque était tout d'une pièce, pareil aux rochers nus qui se dressent au loin sur le désert. A cet égard, rien de plus différent de ses lointains aïeux, les Beni-Israël, que le Juif moderne, si souple et si agile. Or, ce que nous avons en vue, c'est le Juif moderne, le judaïsme contemporain, issu du ghetto et du *talmud-tora*, et non l'antique hébraïsme, le farouche lion de Juda que n'ont pu apprivoiser ni le sourire des dieux de la Grèce, ni l'épée du Romain.

Y a-t-il, aujourd'hui encore, après les deux mille ans de dispersion et le contact prolongé des civilisations et des races, un génie juif? S'il en est un, il se manifestera chez les écrivains, les artistes d'origine israélite, chez les hommes distingués de toute sorte que Jacob a fournis au monde moderne. Considérons-les, un instant, de l'œil du naturaliste qui classe et étiquette les êtres vivans : y a-t-il, parmi ces Juifs, de quoi constituer une famille, une espèce, une variété intellectuelle, distincte de tous les autres types contemporains? Voyons quels semblent être les caractères qui permettent de les classer à part. Aussi bien, cette étude est relativement facile; ce ne sont point les sujets qui nous manquent.

L'on compte bien peu de générations depuis qu'au signal de la France sont tombées les noires murailles des ghettos et les portes verrouillées de la *Judengasse;* et déjà un grand nombre de Juifs de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre, d'Italie, de Russie même, non contens de s'établir dans les rues de nos villes, ont en-

vahi les chaires de nos universités, la scène de nos théâtres, jusqu'à la tribune de nos assemblées politiques. Cet essor inattendu d'une race si longtemps comprimée a été tellement rapide que plusieurs ont cru assister à une sorte de renaissance nationale, telle que l'Europe en a salué plus d'une au XIXe siècle. Beaucoup de ces affranchis d'hier se sont hardiment essayés dans nos arts, dans nos sciences; on eût dit des oiseaux dont on ouvrait la cage, si prompt a été leur vol; on les a vus s'élancer de rameau en rameau sur toutes les branches de l'arbre touffu de notre culture moderne, comme si aucune n'était trop haute pour leurs ailes. Cela seul est un fait considérable. Comment, après cela, nous faire croire que le Juif est impropre à notre civilisation, que les fatalités de race font du sémite un Oriental, condamné à être simple spectateur de notre culture d'Occident? Cette civilisation, le Juif à peine affranchi y a pris sa place d'emblée, une place trop large au gré de beaucoup d'entre nous. Chose singulière, ce prétendu Oriental réussit d'habitude beaucoup mieux en Occident qu'en Orient, tant il s'assimile aisément le génie de l'Occident. En dehors de la France et de la Hollande, il n'y a pas un siècle que ce paria circoncis est émancipé; et dans tous les pays où il a obtenu l'égalité des droits, ce petit juif, hier encore parqué dans son ghetto, ne se contente pas de régner à la Bourse; il rivalise avec nous, sur notre terrain, dans ce qui lui était le plus étranger, dans les arts et les sciences les plus modernes. Phénomène peut-être sans précédent dans l'histoire, il ne lui a même pas fallu, pour cela, un stage de deux ou trois générations. Que conclure de là, sinon qu'entre le sémite et nous, malgré toutes les différences d'origine et d'éducation historique, il existe une secrète conformité de nature, une incontestable parenté intellectuelle? Dans presque tous les domaines, ce nouveau-venu d'Israël s'est montré de force à lutter avec le chrétien, avec l'aryen. Quel est le pays moderne qui n'en ait fait l'expérience? Les Juifs ont beau être parmi nous en minorité infime, — un ou deux pour cent; parfois, comme en France ou en Italie, un ou deux pour mille, — dans presque toutes les carrières, dans celles surtout qui n'exigent que de l'intelligence et du travail, on trouve, depuis moins de cent ans, quelques Juifs qui se sont élevés aux premiers rangs. Ces succès du sémite dans les champs les plus divers sont même peut-être le principal facteur de l'antisémitisme. Pour être si peu, les Juifs tiennent partout trop de place. Comme je le disais en commençant, ils ont le tort de montrer que le nombre n'est pas tout; et cela, le nombre ne le pardonne point.

Comparez en effet cette infime minorité juive à la majorité chrétienne, comptez le nombre d'hommes distingués sortis des rangs d'Israël. Nul doute que, à nombre égal, le Juif, le soi-disant sémite,

fournit à notre civilisation aryenne plus d'hommes de talent que les soi-disant aryens (1). Et cela est d'autant plus merveilleux que, dans la course à la renommée et aux honneurs où tant de concurrens de toute race se disputent le prix, le Juif, en qualité de Juif, avait hier encore une infériorité marquée; en beaucoup de pays, la lice ne lui était même pas ouverte; sa naissance le disqualifiait. Là où il était admis sur le *turf*, il portait une surcharge, un poids de plus que les autres: sa religion, son nom de Juif; si bien que pour s'alléger et pour mieux courir, beaucoup des plus célèbres ont dû rejeter ce poids incommode. Ils n'ont gagné le prix qu'en tendant la tête aux eaux du baptême et se déguisant en chrétiens.

Un Israélite anglais a eu l'idée singulière de réduire en chiffres et en formules ce qu'il appelle *the comparative ability* des Juifs en regard des Anglais et des Écossais (2). Pour calculer le tant pour cent de Juifs plus ou moins célèbres, il a recouru aux dictionnaires biographiques et aux annuaires des académies. Il a trouvé que la proportion des Juifs qui, depuis cent ans, se sont fait un nom dans toutes les branches de l'activité humaine était supérieure à celle des chrétiens. Personne, je crois, n'en doutait. Les 6 ou 7 millions de Juifs de l'Europe ont fourni relativement plus d'hommes de talent que les 300 millions de chrétiens: catholiques, protestans, orthodoxes. Si l'on devait toiser à pareille mesure l'intelligence des races et la valeur des religions, le Juif et le judaïsme auraient sans conteste la première place. Et la proportion en faveur des Juifs est notablement plus forte, si l'on met de côté l'Orient et l'empire russe, où les fils d'Israël ont toujours au cou le lourd carcan des lois d'exception. Il y a trois ou quatre fois plus de chances de trouver un homme distingué, un savant ou un artiste, sur 1,000 Juifs d'Occident que sur 1,000 Anglais, 1,000 Français, 1,000 Allemands. Dirons-nous, pour cela, que les Israélites sont trois ou quatre fois, souvent même, semble-t-il, dix fois mieux doués pour la science, les lettres, les arts, que le commun des gentils? Je n'irai pas jusque-là, quant à moi, attendu que la proportion des Juifs qui se livrent au travail intellectuel est sensiblement plus forte que celle des non-Juifs. Leur supériorité d'aptitudes n'en semble pas moins établie. Elle est telle qu'un Anglais, un Israélite, sans doute, en conclut que les fils de Jacob représentent

(1) Le calcul est curieux à faire pour l'Institut de France, par exemple; — et je n'imagine pas que l'on puisse dire que les israélites, de religion ou d'origine, admis depuis un siècle ou un demi-siècle dans nos académies, aient dû leurs sièges à la faveur.

(2) Joseph Jacobs, *The comparative distribution of Jewish ability:* Londres, Harrison, 1886. Cf. Servi, *Gli Israeliti d'Europa*, 1873. Un Autrichien, M. Alf. Schönwald, si je ne me trompe, a entrepris un dictionnaire biographique des Juifs célèbres, sous ce titre : *Das Goldene Buch des Judenthums.*

dans l'humanité un degré d'évolution supérieur (1). Je ne serais pas étonné que ce fût l'opinion secrète de nombre de Juifs. Est-ce vrai, c'est là une de ces vérités qu'Israël doit se garder de faire sonner trop haut, car elle risquerait de lui valoir bien des ennuis. De toutes les supériorités, celle de race est peut-être celle que les hommes admettent le moins volontiers. On n'aime pas confesser qu'on appartient à une race mal douée. Par bonheur pour nous, et aussi pour les Juifs, nous n'en sommes pas encore réduits là. Nous verrons tout à l'heure que certains croient avoir de quoi rabattre l'orgueil des « sémites » et persistent, malgré tout, à les regarder comme une race inférieure.

Cette fréquente supériorité du Juif, comment l'expliquer? Pour ma part, je n'en suis pas embarrassé; elle s'explique par ce que j'ai déjà dit, par son éducation historique, par l'antiquité de sa culture, par le long entraînement que lui ont donné les siècles, par la sélection héréditaire en un mot, sélection cruelle de deux mille ans de souffrances et d'efforts. Je ne vois là ni mystère, ni fatalité de race. Un fait plus singulier, c'est que la proportion des hommes distingués, des *eminent men*, comme disent les Anglais, est encore plus considérable, — elle devient tout à fait extraordinaire, — lorsqu'il s'agit d'hommes de demi-sang juif (2). Nous en rencontrerons tout à l'heure des exemples. La chose est d'autant plus étonnante que plus rares ont été longtemps les mariages entre Juifs et chrétiens, la loi ancienne et la loi nouvelle y répugnant presque également. Ce serait à faire suivre le conseil donné, avec une tout autre intention, par ce grand humoriste de Bismarck : « Croisez un étalon chrétien avec une pouliche juive. » Ironie des choses! En contractant de semblables alliances, la noblesse besogneuse, jalouse de fumer ses terres, et la banque israélite, avide de s'ouvrir les salons mondains, travailleraient, à leur insu, au relèvement de l'espèce; la cupidité aryenne et la vanité sémitique seraient dupes de la bonne nature qui ne songerait qu'à procréer des enfans d'élite. Ce n'est point, par malheur, qu'elle y réussisse toujours; et quand il en serait souvent ainsi, peut-être n'y a-t-il là qu'un cas particulier d'une loi générale, un exemple nouveau de l'avantage du croisement des races voisines.

Naturellement, les fils d'Israël ne se montrent pas également bien doués dans toutes les sphères de l'activité humaine. Les arts et les sciences où ils se sont le plus distingués, c'est, d'après les calculs de notre auteur, la musique, l'art dramatique, la poésie,

(1) Luc. Wolf, *What is Judaïsm*, *Fortnightly Review*; August, 1884.

(2) Voyez J. Jacobs, *ibidem*. Le fait, d'après lui, avait déjà été remarqué par M. Grant Allen, *Mind*, t. VIII, p. 504.

la médecine, les mathématiques, la philologie (1). Nous nous en doutions, nous n'avions pas pour cela besoin de statistique. C'est pour la musique et pour la philologie, pour l'art des sons et pour la science du langage, deux choses après tout peut-être secrètement apparentées, que les Juifs ont sans conteste manifesté le plus d'aptitudes. Les musiciens d'origine juive, inutile de les nommer, beaucoup sont connus. Les philologues, les archéologues, les érudits en général sont peut-être encore plus nombreux. On pourrait dire, à cet égard, qu'une bonne partie de la science contemporaine, de la science française surtout, est juive. Je citerai au hasard, chez nous, les Munck, les Oppert, les Bréal, les Weil, les Derenbourg, les Halévy, les Loeb, les deux Darmesteter, les deux Reinach. Cette disposition des Juifs pour la philologie et les sciences d'érudition, je l'ai déjà remarquée; elle s'explique par leur éducation historique, par l'étude héréditaire des textes anciens, et aussi par les migrations, les exodes successifs de Juda, par la fréquence de ses voyages, libres ou forcés, chez des peuples de langues diverses. Contraint d'être polyglotte, le Juif est plus aisément devenu philologue, quoique les deux choses n'aillent pas toujours ensemble. Un chrétien de mes amis, philologue lui-même, s'amusait à en donner une autre explication. Il voyait dans la philologie, spécialement dans la phonétique, dans les permutations des voyelles et des consonnes, une sorte de change des sons, dont le Juif, habile à toute sorte de change, saisissait aisément les lois.

De ce que la musique est l'art, et la philologie la science où le Juif a le mieux réussi, il ne faudrait pas conclure qu'il est impropre aux autres. Rien de plus faux. Il n'est peut-être pas une science, pas un art où les fils d'Israël n'aient fait leurs preuves. Cela n'est point pour nous surprendre, puisque nous avons montré que leur faculté maîtresse est le don d'adaptation. Quelques-uns regardent l'intelligence comme un instrument qui se prête également à tout. Si cela semble parfois vrai, c'est peut-être du Juif. Il y a des arts pour lesquels il a longtemps paru dénué de toute aptitude: la peinture, la sculpture, les arts plastiques en général. Mais voici qu'en Hollande, en Allemagne, en France, en Russie même, il a commencé à s'y mettre. On compte chaque année, à nos expositions, une cinquantaine d'artistes juifs. Beaucoup y ont obtenu des récompenses; quelques-uns se sont fait un nom, tels qu'Émile Lévy, Lehmann, Heilbuth, Worms, tels que l'Allemand Liebermann ou l'Américain Mosler; un ou deux ont une réputation européenne;

(1) M. Jacobs ajoute la finance, ce qui me paraît superflu. En revanche, il prend la peine de noter l'infériorité des Juifs comme généraux et comme marins; les raisons en sont assez claires.

Josef Israëls, le peintre hollandais, et Antokolsky, le plus grand sculpteur qu'ait encore eu la Russie. D'où vient ici l'infériorité relative des Juifs? De leur loi sans doute, de ce que, pendant trois mille ans, les images peintes ou sculptées leur ont été interdites comme des idoles. C'est là, si l'on veut, un trait de race, un trait sémitique, encore semble-t-il revenir plutôt à la religion qu'à la race.

Faut-il en dire autant du goût de tant des fils de Jacob pour la musique, le plus moderne et à la fois le plus ancien des arts? Je ne sais s'il est permis de voir là quelque chose de sémite et d'oriental, car je ne vois pas trop que les Orientaux aient montré de faculté spéciale pour la musique; et s'il est vrai que l'Orient a ses quarts de ton, ses gammes, ses modes différens des nôtres, nos oreilles ne distinguent chez les compositeurs d'origine juive rien d'oriental ou de sémitique. Je croirais encore ici que cette prédilection de tant de Juifs pour le plus pénétrant et le plus intime de nos arts modernes tient, avant tout, à des causes historiques : à l'intimité de leur vie domestique, à leur isolement et à leur retraite forcée derrière les grilles du ghetto, à la liturgie de leur synagogue qui a toujours associé le chant à la prière, peut-être aussi à leurs souffrances qui les contraignaient à se replier sur eux-mêmes et leur rendaient plus chère la consolation des mélodies nationales. La nervosité même que nous avons remarquée chez eux les prédispose au plus vibrant de tous les arts, à celui qui a le plus de prise sur les nerfs; c'était le seul, en tout cas, par où pût s'épancher leur sensibilité. Si les déportés de Babylonie, encore novices aux douleurs de l'exil, n'avaient pas le cœur de chanter devant leurs maîtres de Chaldée, la harpe d'Israël, tant de fois suspendue aux saules de l'étranger, ne pouvait longtemps demeurer muette. La harpe et le psaltérion ont accompagné les fils de Juda à travers toutes leurs pérégrinations, et l'hymne des cantiques de Sion a résonné au bord des fleuves des gentils.

Chez les Juifs du reste, comme chez toutes les races musiciennes, le goût de la poésie, l'amour des vers, le sens du rythme s'est joint à l'amour de la musique. David, le roi poète, est demeuré un de leurs types favoris. Le Juif de la dispersion a plié l'hébreu aux lois du vers et l'a fait chanter en des mètres inconnus du psalmiste et des *cohanim* du temple. Le Juif a eu sa poésie nationale au moyen âge, en Espagne; et, depuis qu'il s'est mêlé aux peuples modernes, Ahasvérus, enfin au repos, a modulé sa complainte dans presque toutes les langues contemporaines. Des *Sionides* de Jehuda Halévy au *Romancero* de Heine, et du Champenois inconnu qui chantait en vieux français le martyre de ses frères de Troyes, aux froids versificateurs castillans des Séphardim de Hollande, et aux sonores poésies russes de Minsky et de

Natson, on recueillerait, à travers tous les dialectes, comme des églantines de pierres multicolores, une curieuse anthologie de poésies juives. Me croira qui voudra : poètes ou prosateurs, l'on retrouve souvent, chez les écrivains d'origine israélite, un sentiment poétique, une veine de lyrisme que l'on n'attendait pas de cette race mercantile. Comment toute poésie n'a-t-elle pas été étouffée partout, chez elle, sous le prosaïsme des viles besognes auxquelles nous l'avions ravalée et sous le formalisme pédantesque de ses écoles rabbiniques ? C'est qu'au fond des ruelles du ghetto sordide, le Juif avait conservé, dans sa Bible et dans sa *Haggada*, deux sources de poésie auxquelles rafraîchir ses lèvres : l'une profonde, aux eaux vives et jaillissantes, pareille aux sources ombragées des pentes du Liban ; l'autre, moins pure et moins fraîche, semblable à ces fontaines des bazars d'Orient au dôme arrondi et aux capricieuses arabesques. Il y avait, chez lui, comme une poésie latente, souterraine, qui devait reparaître à la surface, là où Jacob n'a pas été trop desséché par le formalisme ritualiste, ou trop dégradé par l'oppression et les métiers avilissans.

Cette faculté poétique, souvent recouverte de vulgarité, des filles de Sion de basse naissance nous l'ont révélée aux feux de la rampe. Après la musique, l'art où les Juifs, les Juives surtout, ont eu les succès les plus bruyans, c'est l'art dramatique, comme disent les comédiens. De ces tribus si longtemps sans théâtre, de cette race sémitique réputée incapable de sortir de soi, il nous est venu des acteurs et des actrices. L'art dramatique lui a tenu lieu d'art plastique ; il a été sa statuaire. Les figures vivantes, les émotions, les passions, que le Juif a rarement su exprimer avec la palette ou le ciseau, ses fils et ses filles les ont sculptées avec les muscles de leur visage, les ont peintes avec l'accent de leur voix. Il n'y a du reste, ici, rien pour nous surprendre ; cela confirme ce que nous savions de la souplesse du Juif, de son don d'imitation, de sa faculté d'assimilation. Ses ennemis diront que, chez lui, le talent de comédien est inné ; qu'il a, de longue date, approfondi l'art de feindre et de se grimer ; que c'est là un des caractères du sémite, habile, de tout temps, à composer ses traits, à prendre tous les masques, à mentir avec toute sa personne comme avec sa langue. Je le veux bien ; mais s'il a appris à jouer des personnages divers, s'il sait à volonté changer de visage et de regard, c'est nous qui le lui avons enseigné par les métiers que nous lui imposions et par l'estime que nous faisions de lui. Le Juif était trop peu de chose, il était trop incertain du respect et de la tolérance d'autrui, pour avoir la hardiesse de se montrer tel qu'il était. Une remarque pourtant ; ce n'est point dans l'expression des passions basses ou mesquines qu'a excellé le sang d'Israël.

Ses filles, du moins, — comme si, par une mystérieuse sélection du sexe, elles avaient plus cruellement ressenti l'outrage séculaire fait à leur race, — ont moins brillé dans les jeux de la comédie que dans les péripéties de la tragédie et du drame. Singulière revanche de l'art ou du génie, c'est une fille de cette race déchue, une Juive sans culture, ramassée un matin sur la place publique, qui a le plus noblement incarné les royales créations des poètes du grand siècle.

Quant aux sciences mathématiques, aux sciences physiques ou naturelles, nul ne contestera que la postérité de Jacob est bien douée pour elles. Par là encore se montre l'aptitude du Juif pour notre civilisation. Dans ce domaine, la faculté peut-être la plus fréquemment développée chez lui, c'est la faculté mathématique. « Ces Juifs ont souvent la bosse des mathématiques, comme ils ont celle de la musique, » me disait un professeur. On sait, du reste, qu'il n'est pas rare que les deux « bosses » se rencontrent sur la même tête. Cette race, en apparence absorbée dans la recherche du concret et des biens matériels, a, depuis la dispersion, toujours montré du goût pour les sciences abstraites, pour la géométrie et l'astronomie, comme pour la philosophie. Cela s'explique par l'histoire, par l'antiquité de la culture, par les professions des ancêtres, peut-être aussi par les besoins de la religion. Israël n'est pas cependant le seul sémite qui ait eu du penchant pour la métaphysique ou pour les mathématiques. L'on sait que les Arabes n'en faisaient pas fi, et que l'astronomie a été fondée par les Chaldéens. C'est à Babylone, sur les gradins des pyramides à degrés, que les Juifs ont appris les rudimens de l'astronomie. Les rabbins s'en servaient pour fixer les fêtes de leur calendrier, et la science du ciel a sa place dans le *Talmud*. Est-ce pour cela que, de Herschel au frère de Meyerbeer, W. Beer, l'astronome de Berlin, les coupoles des observatoires ont abrité nombre de Juifs? En France, où ils sont à peine deux ou trois pour mille, on n'a qu'à prendre les annuaires de l'Académie des Sciences, on y découvre côte à côte plusieurs Israélites. Halphen, par exemple, passait pour un des premiers mathématiciens de notre temps. Un détail encore: plusieurs des plus célèbres joueurs d'échecs des deux mondes étaient Juifs. N'est-ce pas toujours que l'esprit de combinaison et de calcul a été développé chez eux par l'hérédité? Peut-être même sont-ils, plus que d'autres, enclins à faire abus de l'esprit mathématique et de la méthode déductive; ainsi Spinoza dans la philosophie, Ricardo dans l'économie politique, Marx dans le paradoxe socialiste (1).

(1) Pour ne pas sembler trop incomplet, il faudrait signaler le grand nombre de

S'il est une science ou un art auquel leur passé semble les rendre impropres, c'est, assurément, la politique, le gouvernement des hommes. Ils en ont été exclus durant des siècles, quoiqu'au moyen âge, en Espagne et ailleurs, ils y aient encore souvent pris part. A peine émancipé, le Juif ne s'en est pas moins jeté dans la confuse mêlée des partis. La tentation était forte : il n'avait qu'à mettre le pied sur l'escabeau du pouvoir pour atteindre, du même coup, à la fortune et aux honneurs. Son agilité, son élasticité faite d'opiniâtreté et de souplesse, devaient lui rendre facile l'accès des emplois, dans les pays où la carrière était librement ouverte. Aussi les États en possession du régime électif, la France, l'Angleterre, l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie, ont-ils eu déjà nombre de politiciens de sang juif. La politique, a-t-on dit, est devenue une cuisine assez malpropre. Cela n'est pas pour rebuter les descendans de Jacob ; il leur a fallu longtemps se résigner à des métiers plus répugnans. Circoncis ou baptisé, le moderne politicien est une engeance peu édifiante ; et s'il n'est pas pire que les autres, le Juif ne vaut pas mieux. Nous n'avons pas toujours à nous louer de son intervention dans les affaires publiques, — alors même qu'il y voit autre chose qu'une « affaire. » J'ai déjà remarqué qu'il y apportait parfois un esprit sectaire, une sorte de rancune contre les croyances au nom desquelles ses aïeux étaient persécutés. Mais je n'ai en vue, aujourd'hui, que le jeu de ses facultés intellectuelles. L'action des Juifs en politique ne s'est pas du reste toujours exercée dans le même sens. Les ministres et les orateurs qu'ils ont donnés à nos parlemens, les Crémieux, les Goudchaux, les Fould, les Raynal, les Lasker, les Bamberger, les Disraëli, les Goschen, les Luzzatti, n'ont pas tous siégé sur les bancs de gauche.

Laissons là les personnages de second plan, arrêtons-nous devant trois des figures les plus curieuses du XIXe siècle, trois hommes bien divers qui, en trois pays différens, ont fait une fortune presque également inouie. Je veux parler de Benjamin Disraëli, de Ferdinand Lassalle et de Léon Gambetta, ce dernier un Juif mâtiné de Gascon (1). Ne voilà-t-il pas de singuliers types de juifs ? Ce qu'il

Juifs qui se sont distingués dans la médecine et la physiologie, en Allemagne surtout. M. C. Lombroso, lui-même un Juif, en a dressé une liste, dans *l'Homme de génie*, si je ne me trompe. D'autres israélites se sont fait un nom dans l'enseignement du droit, ce qui se comprend d'autant mieux que le rabbin était une sorte de juriste, comme le Talmud un *Corpus juris*.

(1) Gambetta était bien Juif par son père ; c'était un de ces demi-sang dont nous avons parlé. Le fait m'a été confirmé par un israélite qui le tenait de Gambetta lui-même. — De Gambetta, on pourrait rapprocher un autre avocat, lui aussi dictateur, Daniel Manin, qui dirigea l'héroïque défense de Venise contre l'Autriche en 1848-49. Le père de Manin sortait du ghetto.

y a de commun entre eux, partant ce qu'il y a de sémite en eux, — beaucoup de savoir-faire, un grand art de la mise en scène, un peu de charlatanisme peut-être, et peut-être aussi un fond latent d'aristocratique dédain pour le peuple caressé en public, — au lecteur de le chercher. Voilà, toujours, trois saints de trois calendriers politiques différens ; ce n'est point les mêmes églises qui se placent sous leur vocable. Chose rare en politique, tous trois ont fait école : leur action sur leur parti a survécu à leur éloquence. Arrivés à la popularité par des routes diverses, après avoir mis leur ambition au service de causes presque opposées, tous trois, le tory anglais, le socialiste allemand, le républicain français, sont devenus, pour leur patrie de rencontre, des fétiches. Ces fils d'une race proscrite, ennemie des idoles, ont eux-mêmes été érigés en idoles par l'enthousiasme servile des foules aryennes. Dans les trois nations les plus cultivées de l'Europe, aristocrates, bourgeois, ouvriers, se sont presque simultanément courbés sous la royauté d'un « sémite ; » que dis-je ? l'aristocratie britannique, la petite bourgeoisie française, le prolétariat allemand, se sont tous trois, à leur heure, personnifiés dans un descendant d'Abraham. Aujourd'hui encore, en ce siècle où la vague de l'oubli recouvre tout si vite, ces fils d'Israël ont gardé dans la mort des dévots qui fêtent pieusement leur anniversaire. Je ne sais auquel de ces trois rejetons de Juda l'incurable anthropolâtrie de nos races païennes a décerné la plus bruyante apothéose. Vous rappelez-vous les triomphales funérailles faites à ce fils d'épicier, au nom étranger, qui, à l'heure de la détresse, eut la gloire d'incarner l'âme de la France ? On dit que la maison où il est mort, usé avant l'âge, est devenue pour certains un lieu de pèlerinage. Et en fait de vénération posthume, Gambetta le cède à Lassalle, le jeune dieu de la plèbe germanique, à Lassalle salué de son vivant comme le messie du socialisme et glorifié après sa mort dans un duel imbécile, comme le Christ souffrant, comme le rédempteur adoré des masses ouvrières. Mais le plus heureux des trois, celui dont la haute fortune a donné le plus d'orgueil à Israël et a fait le plus d'envieux dans les juiveries, c'est encore Disraëli, le *sephardi* de Venise, à la lèvre dédaigneuse, qui, dans la société la plus exclusive, a réalisé le rêve de tant de ses congénères avides de s'imposer au monde *select*. Que valent les acclamations de Belleville ou de Dusseldorf, les grossiers hommages de foules ignorantes et les vivats de milliers de voix rauques, à côté des applaudissemens des salons de Piccadilly et en regard des couronnes apportées sur la tombe du vieux Beaconsfield par l'élite de la plus aristocratique nation du globe ? Pour lui, la jalouse Angleterre a inventé une fête nouvelle ; et à chaque printemps, l'an-

cien *dandy* aux boucles noires, déguisé en pair d'Angleterre, voit du haut de sa statue, au *primrose-day*, la main des *ladies* les plus titrées, répandre à ses pieds des corbeilles de sa fleur favorite. — Plus que Disraëli, le *self-made leader* des aristocrates britanniques, qui a rajeuni pour un demi-siècle le torysme décrépit, Lassalle et Gambetta, l'apôtre du socialisme et le patron des nouvelles couches, nous ont fait voir le Juif dans un rôle nouveau : le roi de la parole, dompteur des assemblées et fascinateur des masses, le prophète des derniers temps, annonçant aux peuples l'Évangile démocratique, acteur lui aussi, tour à tour tragédien et comédien, mais avec une fougue, avec une puissance de vie animale, une ardeur de tempérament, une génialité en un mot qu'on n'attendait guère du vieux sang d'Israël. Que reste-t-il en ces riches natures du juif étriqué des ghettos? Prenez le profil de Gambetta à la courbe judaïque si marquée : la maigre face du Juif s'y élargit en masque léonin. De même au moral, où se retrouve chez eux le sémite? Dans leur aplomb, peut être, dans leur imperturbable confiance en soi? dans leur sens du réel et du possible, dans la netteté de leur vision, au milieu de leurs emportemens et de leurs violences, dans leurs calculs à froid jusqu'en leurs témérités et leurs folies apparentes? Et tout cela encore s'est rencontré chez qui n'avait pas une goutte du sang des tribus. De tous les avatars du Juif contemporain, ce moderne Protée, c'est là, en tout cas, le plus récent et le plus étonnant. Ne pas l'indiquer, c'eût été donner de lui un portrait tronqué.

Veut-on les considérer comme une race, une sorte de nationalité éparse au milieu des autres, que d'aptitudes diverses se rencontrent chez les fils de Jacob! Cela serait déjà, chez eux, un trait ancien, témoin les grands rabbins du moyen âge à la fois ou tour à tour médecins, mathématiciens, grammairiens, poètes, philosophes, parfois financiers et administrateurs. Vous plaît-il de réunir sur une seule tête, dans un personnage imaginaire, les principaux traits de la race, le Juif moderne, le Juif cultivé qui s'est insinué dans notre société, ressemble à un jeune homme d'une intelligence précoce, ouverte presque également en tous sens, calculateur d'instinct, pratique de caractère, cachant parfois sous des tendances positives un grain de poésie vite desséché, — à un de ces jeunes gens tels qu'il nous en arrive chaque année de province, du Midi notamment, se sentant plus ou moins aptes à tout, et grâce à leur agilité intellectuelle ayant en effet de quoi réussir partout.

Mais cette variété d'aptitudes n'implique pas l'originalité. Elle ne prouve nullement qu'Israël ait un génie national. Loin de là, elle laisse croire que le Juif se distingue moins par la personnalité

que par le don d'adaptation. Il s'assimile tout, pourrait-on dire, et il n'invente rien. On l'a dit en effet. Qu'en faut-il penser?

II.

Il y a sur le Juif deux opinions courantes. Les uns lui attribuent un esprit, sinon un génie étranger, antipathique à notre race, ce qu'ils dénomment l'esprit sémitique. Les autres, et souvent les mêmes, assurent que le Juif est dénué de tout génie propre, de toute originalité. A les entendre, il n'a jamais rien inventé, il n'est dans l'art ou dans la science, comme partout, qu'un arrangeur, un apprêteur. « Voyez-les, me disait un de mes amis, ils montent lestement avec une agilité de singe ou d'écureuil les premiers barreaux de toutes les échelles, ils grimpent parfois jusqu'au sommet, mais n'y ajoutent jamais un échelon. » Soit ; mais combien d'entre nous ajoutent un échelon à la mystérieuse échelle que nous dressons vers l'infini dans le ciel vide?

Des hommes qui tiennent les débris d'Israël pour un élément ethnique distinct entre tous affirment que, dans l'art, la poésie, la philosophie, Israël n'a jamais eu rien d'original. Pour eux, il est dépourvu de toute faculté créatrice. C'est la marque de l'esprit sémitique opposé à l'esprit aryen. Le sémite est stérile. Il en est de son cerveau comme de ses bras, le Juif ne produit rien. Il se contente de s'approprier, pour le mettre en œuvre, le travail des autres; il fait valoir les idées et les inventions comme il fait valoir les écus, il les combine, il les exploite, il les met dans le commerce. Il vit toujours sur autrui; pour un peu, l'on dirait qu'il est le parasite de l'art ou de la science.

C'est à peu près la théorie de Wagner pour l'art le plus cultivé des juifs, pour la musique (1). Selon Wagner, des Juifs tels que Mendelssohn, Meyerbeer, Halévy, Hérold, ont pu réussir à composer une symphonie allemande ou un opéra français; ils n'ont pas su inventer une forme d'art nouvelle. Mais pour être artiste et original, faut-il inventer des formes d'art nouvelles? Et suit-il de là que le génie juif consiste uniquement dans une faculté de combinaison? Incapacité de créer, défaut de spontanéité et d'originalité, telle serait partout la marque du juif. Israël aurait, à cet égard, quelque chose de la femme. Le sémite serait une race féminine possédant à un haut degré le don de réceptivité; il lui manquerait toujours l'énergie virile, la puissance génératrice. Par là, ce serait bien, malgré tout, une race inférieure.

En est-il ainsi vraiment, il nous vient une réflexion; c'est que

(1) Wagner, *Das Judenthum in der Musik*.

si le Juif ne fait qu'imiter, copier, emprunter, comment une pareille race pourrait-elle dénationaliser nos fortes races aryennes? Mais doit-on voir dans ce défaut d'originalité un signe de race, la marque du sémite et d'Israël à travers les âges? Pour moi, je le confesse, s'il est, dans l'antiquité, un peuple qui me semble original, c'est celui-là. Ceux-mêmes qui lui ont refusé l'imagination créatrice (1) ont dit qu'il avait donné au monde la religion, ce qui, en fait d'invention, en vaut bien une autre. Comment nier toute spontanéité chez ce Lilliput du Jourdain, d'où sont sortis le monothéisme hébraïque et le christianisme, la Bible et l'Évangile? Veut-on s'en tenir à l'étroit point de vue littéraire? Qu'est-ce que le sentiment spontané et la *vis poetica* s'il n'y en a ni dans les *Psaumes*, ni dans *Job*, ni chez les *Prophètes?* On peut discuter la valeur historique des livres juifs; impossible d'en contester la poésie, poésie impersonnelle, jaillissante, qui sourd du fond de l'âme populaire. S'il y a, dans le monde, au-dessus de nos vaines littératures de rhéteurs et de polisseurs de phrases, quelque chose d'inspiré, n'est-ce pas ces livres sans art et sans apprêt, éternellement vivans, où tant d'hommes de toutes nations ont senti le souffle de l'esprit de Dieu? Ce qui est vrai, ce qui est une marque de la race, c'est que les Hébreux n'ont pas inventé de genre littéraire, qu'en ce sens, ils n'ont eu ni art, ni littérature, ne possédant ni drame, ni épopée, ni peinture, ni sculpture. Ce qui est vrai, c'est que le génie d'Israël (et si l'on veut celui du sémite) s'est exercé dans un champ étroit, entre deux parois de rochers, d'où l'œil n'apercevait que le ciel; mais il y a creusé une citerne si profonde que les siècles n'ont pu en tarir les eaux et que, des quatre coins du monde, les nations sont venues s'y abreuver.

Mettons hors de cause les anciens Hébreux; ce n'est pas eux qui ont toujours vécu d'emprunt, contens d'exploiter les inventions de l'étranger. Quant aux Juifs de la *diaspora*, aux Juifs modernes surtout, nous avons remarqué qu'ils ont d'ordinaire reçu l'impulsion sans la donner. Et que de raisons pour cela : leur petit nombre, la double servitude à laquelle ils ont été pliés, la compression spirituelle du dedans et du dehors, l'esprit routinier pris dans le ghetto, le morcellement et l'insécurité de leurs écoles, l'amour superstitieux du passé national entretenu par l'oppression du maître chrétien ou musulman. Était-ce sous la verge du persécuteur que pouvait grandir l'esprit d'initiative? Le Juif a-t-il eu part à l'élaboration de la culture moderne, c'est surtout comme agent de transmission, comme roulier des idées et colporteur des

(1) Renan, *Histoire générale des langues sémitiques:* « Le caractère éminemment subjectif de la poésie arabe et de la poésie hébraïque tient à un autre trait de l'esprit sémitique, à l'absence complète d'imagination créatrice et par conséquent de fiction. »

sciences, des découvertes, des histoires, des contes. Israël a été un trait d'union entre l'Orient et l'Occident, entre l'antiquité et le moyen âge, entre le monde musulman et le monde chrétien. Tel a été son rôle capital ; et cette fonction qu'il garde encore parfois de nos jours, Israël la tient bien moins de ses instincts ethniques que de son histoire, de sa dispersion aux confins des races et aux confluens des civilisations. Que l'ancien peuple de Dieu n'ait apporté à notre culture que ce qu'il avait reçu d'autrui ; qu'au milieu des peuples modernes, il n'ait pas montré de génie distinct, spécifiquement juif, cela ne semble-t-il pas prouver qu'il n'a plus de génie national particulier? que s'il en a eu un, chez lui, jadis, en Palestine, il l'a, depuis longtemps, perdu en son mélange avec nous? Et encore une fois, s'il n'a plus de génie propre, s'il n'est bon qu'à imiter, à emprunter, à transmettre aux uns ce qu'il reçoit des autres, comment ce mince résidu de Juda, dilué entre cent peuples, peut-il mettre en péril notre génie national ?

Ici prenons garde de confondre le Juif et la race juive, l'originalité nationale et les facultés individuelles. De ce qu'Israël, en tant que peuple, en tant que race, ne semble plus témoigner de génie national, il ne suit point que le Juif, en tant qu'individu, comme homme moderne, comme Français, Anglais, Allemand, soit toujours dénué de toute originalité, de toute spontanéité. Est-il vraiment certain que le don d'invention a été uniquement dévolu aux aryens et reste la marque de la race? Combien d'entre nous pourraient alors faire preuve de sang aryen? Je vois des peuples entiers qui, depuis des siècles, n'ont pas produit de génie créateur. Faut-il les ranger parmi les sémites? Ne soyons pas dupes de cette vague notion de race. Le petit nombre relatif des Juifs, l'épaisseur des nuages hier encore amoncelés sur le ciel de Juda, expliquent assez qu'à leur firmament ne scintille pas d'étoile de première grandeur. Peut-on dire pour cela que, poètes, artistes ou penseurs, les Juifs n'ont jamais été que des reflets de notre flambeau ou des échos de notre voix? Parce que, sans Descartes, il n'y aurait peut-être pas eu de Spinoza, irons-nous affirmer que Spinoza était un philosophe sans idées, sans vues et sans génie?

Et ce que nous n'oserions écrire de Spinoza, le plus grand des fils d'Israël, le dirons-nous d'un poète tel que Heine? Est-il faux que, à la lyre germanique, ce sceptique héritier du psalmiste ait ajouté une corde d'une finesse étrange? ou notre oreille n'en perçoit-elle plus les vibrations subtiles et les dissonances délicates? Si démodé que soit le poète juif en Allemagne, répèterons-nous que ses *Lieder* ne sont qu'une insipide versification de copiste sans spontanéité, sans imagination, sans humour, sans imprévu, sans génialité en un mot? Il me semble, quant à moi, que

dans toute cette riche poésie allemande, il n'y a pas de fantaisie plus libre. Arrêtons-nous un instant sur Heine. S'il reste aux Juifs un génie national, c'est chez l'auteur des *Reisebilder* que nous avons le plus de chance de le découvrir. Il a eu beau se faire baptiser, il garde la marque d'origine. Vous ne le comprendrez point si vous oubliez qu'il est né juif. Il y a chez lui, jusqu'en ses chants d'amour et ses plus naïves mélodies, une note étrangère à l'Allemagne du temps, quelque chose de douloureux et à la fois de mauvais, une saveur âcre, une pointe de malignité qui tient à ses origines, à son éducation, à la situation des Juifs alors en Allemagne. C'est l'oiseau échappé de la cage du ghetto et qui se souvient de sa prison, tout en volant bruyamment en tout sens pour essayer sa liberté ; il y a du défi et de la rancune dans ses roulades et ses battemens d'ailes. Je sais que la critique allemande lui est sévère ; on dirait que dans le poète elle se plaît à ravaler le Juif. Aux yeux de l'Allemagne, imbue de l'orgueil de race, n'être pas de sang teutonique est, pour un poète allemand, un péché originel, malaisé à racheter. Le nouvel empire ne veut rien devoir qu'au sang de Hermann. Du classique Walhalla, élevé sur la rive du Danube aux gloires germaniques, l'ingrat teutomane s'efforce d'expulser tout ce qui n'est pas fils de Thor. Heine a été traité par les critiques d'outre-Rhin, comme ses congénères, les musiciens, par Wagner. A lui aussi on a contesté toute originalité, tout don d'invention. Wilhem Scherer, l'historien de la littérature allemande, ne lui reconnaît qu'un rare talent d'imitation. Il est vrai que le moule des *Lieder* n'est pas à Heine ; il appartient au romantisme des Schlegel, de Tieck, de Novalis. Selon W. Scherer, le poète de la *Heimkehr* n'est que le dernier et le plus brillant des romantiques. On ne lui laisse même pas en propre ce qu'il semble avoir de plus personnel, cette ironie que d'aucuns appelaient l'ironie juive ; — elle aussi revient au romantisme allemand. Heine n'en est que la fleur suprême, fleur maladive aux parfums malsains, car il y a un ver dans cette rose allemande, le judaïsme (1).

Quand on trouve si aisé de faire rentrer l'auteur d'*Atta-Troll* dans le cadre historique de la poésie allemande, comment admettre qu'il y ait un génie juif, une poésie juive ? A travers ses partis-pris, la critique allemande montre à quel point le plus personnel des écrivains sortis de Jacob est de son temps et de son pays. Elle a

(1) L'historien Treitschke et le philosophe Hartmann, deux des éducateurs de l'Allemagne contemporaine, ne sont pas plus tendres pour Heine. Tous deux, du reste, laissent voir que chez le poète ils poursuivent le Juif, et, comme dit Hartmann, l'entrée du judaïsme dans la civilisation allemande. Le lecteur français lira avec profit le livre de M. L. Ducros : *Heine et son temps*, sa jeunesse (1886), et l'article de M. J. Bourdeau, *Revue Bleue*, 8 janv. 1887. Cf. Ad. Strodtmann, *Heine's Leben und Werke*.

raison : Heine est un Allemand et un romantique d'outre-Rhin. Il est beaucoup plus Allemand que ne le soupçonnent nombre de Français, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait rien de personnel. Loin de là, il a un esprit, une verve légère, une agilité de pensée, si rare chez les Allemands (comparez Heine à Jean-Paul), que nous sommes portés à l'attribuer à son origine juive, ou à son séjour en France. Nous n'avons peut-être pas tout à fait tort. Si Allemand qu'il soit, il y a du Juif et du Français chez lui. De même que son contemporain et congénère Börne, Heine a subi l'influence de l'esprit français, non-seulement des idées françaises, mais du génie même de la France. Il s'en est imbu à un degré impossible peut-être à un Allemand de sang teutonique. Cela est une part de son originalité, et cela tient sans doute au sang d'Israël. Veut-on qu'il y ait un génie juif, c'en est là le principal trait ; il se ramène à cette faculté peu commune partout, même chez les fils de Juda, de s'assimiler à la fois le génie de deux peuples. Mais cela ne saurait constituer un génie national distinct. Cet avantage (en est-ce toujours un ?), le Juif le doit à ce que, si marquée qu'elle soit sur son cerveau par l'éducation et par le milieu intellectuel, l'empreinte nationale, française, anglaise, allemande, est chez lui moins profonde, étant d'habitude moins ancienne, n'ayant pas été imprimée dans sa chair et ses moelles durant des siècles et des siècles. Par cela même, à l'inverse de la plupart d'entre nous, dont les pores sont fermés à l'esprit du dehors, le Juif reste perméable au génie des peuples où baignent son intelligence et ses membres. Il s'en imprègne comme une éponge, il en absorbe l'esprit, il en prend pour ainsi dire la teinte. C'est ainsi que nous voyons des Juifs russes ou allemands se faire si vite Français et Parisiens. Au rebours de ses pères, recouverts du Talmud comme d'un cuir épais, le Juif moderne subit plus rapidement que nous l'action du milieu et du moment.

Des poètes, si nous passons aux artistes, aux musiciens, ils nous suggèreront des réflexions analogues. C'est peut-être dans l'art où ils ont remporté les triomphes les plus retentissans que les Juifs ont montré le moins de facultés créatrices. Remarquons d'abord qu'il n'y a pas plus de musique juive que de poésie juive. Il y a eu seulement des musiciens juifs qui, tous, se rattachent au pays où ils sont nés, ou au pays où ils ont vécu. Dans ces rejetons de Jacob, on reconnaît du plant d'Allemagne, de France, de Russie, d'Angleterre (1). Rien, chez ces musiciens juifs, qui ressemble à un génie national juif. Autrement, qui eût osé contester leur origi-

(1) Parmi les musiciens qui ont essayé de doter l'Angleterre d'une musique anglaise, beaucoup sont d'origine juive : ainsi J. Nathan, sir Julius Benedict, sir M. Costa, F. Cowen, sir A. Sullivan.

nalité? Halévy, Hérold, sont Français, et entre les plus Français de nos compositeurs, ils ont, à un haut degré, les qualités de notre race, l'esprit, la vivacité, la grâce enjouée, la mesure, l'art de la composition. Mendelssohn, le *Wunderkind* de Goethe, est Allemand par l'inspiration autant que par les formes de son art. Il a de l'Allemagne le sérieux, la science, la poésie, la profondeur, le sentiment de la nature. Si le Juif perce chez lui, c'est par l'effort de la mise en œuvre et le voulu de la composition, par le sens critique, par une sorte d'éclectisme. Pour Meyerbeer, le fond, chez lui aussi, est allemand; a-t-il quelque chose de juif, c'est la faculté de s'approprier tour à tour le goût ou le style allemand, italien, français; c'est l'art de les associer, sans toujours réussir à les fondre ensemble. Il est Juif en tant qu'il semble cosmopolite, qu'il sait emprunter à des peuples différens des élémens contraires. C'est chez lui surtout que l'esprit de combinaison prédomine. A ce titre, il est éminemment représentatif. A lui pensait Wagner, en refusant aux Juifs tout génie créateur. S'il est vrai que la musique juive est une sorte d'amalgame de styles divers, quelque chose de composite, comme le nom dont s'était affublé l'auteur de l'*Africaine*, cela est surtout vrai de Giacomo Meyerbeer. Mais cela ne constitue pas une musique nationale juive; cela en est plutôt la négation. Y a-t-il parfois chez Meyerbeer (et j'en dirai autant de Mendelssohn) une inspiration proprement israélite, c'est l'inspiration religieuse, c'est l'austère écho biblique qui traverse telle page du *Prophète*.

Et maintenant, faut-il nous demander quel sera le rang des musiciens israélites, de Meyerbeer, notamment, dans l'histoire de l'art? Ce n'est pas ici le lieu (1). Le fait est que l'opéra, un royaume qui, lui aussi, a ses révolutions, est demeuré tout un demi-siècle sous le sceptre de Meyerbeer. C'est déjà un long règne pour un Juif d'originalité mince. On a dit de lui qu'à force de volonté, il s'était élevé du talent au génie: beaucoup de talent cuisiné dans beaucoup de patience, notait, je crois, Thomas Graindorge. Cela encore pourrait être donné comme un trait de race; car, nous le savons, ce qui fait la force du Juif, c'est la ténacité associée à la souplesse. Quant à n'accorder à l'auteur des *Huguenots* que du savoir-faire, de la facture, des trucs de métier, ou encore la science de l'effet, l'entente du décor, la connaissance de la scène, l'art d'exploiter une situation de théâtre ou une idée musicale, comme ses congénères de la Bourse exploitent une situation de place, il faudrait,

(1) Je remarquerai en passant qu'un des premiers détracteurs de Meyerbeer a été son congénère Mendelssohn, importuné sans doute des succès au théâtre d'un artiste qu'il se sentait inférieur. (Voyez les lettres de Mendelssohn Bartholdy : *Briefe aus den Jahren* 1830-1847, *passim*. (Leipzig, H. Mendelssohn.)

pour cela, ignorer le duo de Valentine et de Raoul, et l'acte de la cathédrale dans le *Prophète*. Ses opéras français pourront passer de mode comme son *Crociato* et ses opéras italiens ; il n'en restera pas moins qu'un Juif berlinois aura donné à deux générations de chrétiens le sentiment du sublime. Certes, sa musique a vieilli ; nous en sentons aujourd'hui les taches, l'artifice. Elle nous choque par ses italianismes, par la banalité de ses formules ou la vulgarité de son instrumentation. De tous les compositeurs de son siècle, Meyerbeer n'en a pas moins été le plus dramatique. On peut railler, avec Wagner, l'opéra historique, trouver que c'est un genre faux, bâtard ; on est libre de préférer le drame lyrique et les symboliques légendes. Cela n'empêche que cet opéra historique a régné sur les deux mondes, et que Meyerbeer en a marqué l'apogée. Juif ou chrétien, c'est assez pour la gloire d'un artiste.

Ainsi donc, qu'on leur concède ou qu'on leur refuse la spontanéité de l'art, l'imagination, la force créatrice, il est manifeste qu'il n'y a plus, chez les enfans d'Israël, de génie national. Il y a seulement des facultés qui se rencontrent plus souvent chez les Juifs que chez d'autres : l'esprit de combinaison, le don d'adaptation, l'art d'associer des élémens divers, l'aptitude à comprendre des génies nationaux différens (1). Au fond, cela se ramène toujours à ce que nous avons appelé la faculté maîtresse du Juif, à sa capacité d'assimilation. En dehors de cette flexibilité, de cette élasticité intellectuelle, je ne sais trop s'il reste à ses artistes ou à ses écrivains quelque chose de spécialement juif. Vous noterez bien, chez eux, deux ou trois traits ; encore sont-ils loin d'être communs à tous. C'est ainsi que nous nous figurons parfois reconnaître en eux quelque chose d'oriental. Je leur saurais gré, quant à moi, de nous apporter sous notre ciel brumeux un rayon du ciel d'Orient. Mais ce reflet d'Orient, que nous croyons apercevoir dans la prunelle de leurs filles, beaucoup des fils de Jacob l'ont-ils dans l'âme? Alors même que leur imagination nous paraît avoir une teinte orientale, est-ce bien là un fait d'atavisme, un obscur souvenir de Sion et du Carmel transmis à travers les migrations séculaires? — « Ce que vous prenez chez nous pour un trait de race, me disait à ce propos un Israélite, n'est le plus souvent que l'empreinte de l'éducation ; les livres y ont plus de part que le sang. Nous nous sommes si longtemps tournés vers les collines de

(1) De là peut-être le succès des Juifs comme exécutans et interprètes de la musique d'autrui. A cet égard, aucun pianiste peut-être n'a égalé Antoine Rubinstein. A Bayreuth même, la direction de *Parsifal* est réservée à un artiste d'origine juive, M. Hermann Lévy. Le célèbre violoniste allemand, J. Joachim, est également d'Israël comme l'était la grande cantatrice Pauline Lucca. A rapprocher de ces musiciens les acteurs juifs.

Jérusalem, que la vision de l'Orient flotte encore dans nos yeux, que les voix de l'Orient nous tintent encore aux oreilles. Quand nous avons vingt ans et le loisir de rêver, il y a des palmiers dans nos rêves, — plus de palmiers peut-être qu'il n'y en a jamais eu dans la Palestine. De fait, nous ne sommes plus guère Orientaux qu'en tant que nous nous figurons l'être. Comme celui de Disraëli, l'auteur de *Tancrède*, notre orientalisme est un orientalisme de tête, qui ressemble fort à celui d'un pasteur anglais nourri de métaphores bibliques. »

Un trait fréquent chez les écrivains juifs, c'est l'ironie; la plupart en ont un grain. On pourrait dire que cela remonte loin chez Israël, jusqu'à cette terrible ironie des prophètes d'une âpreté parfois féroce. Mais ce penchant leur vient-il de Juda et d'Éphraïm, ou de leurs pères de la *rue aux Juifs* ? Plutôt de ces derniers, croyons-nous, de leurs humiliations, de leurs souffrances. C'est encore un fruit de la persécution, une âcre fleur d'amertume éclose sur les eaux saumâtres des rancunes séculaires. Prend-elle parfois, cette ironie, quelque chose de satanique, cela vient de l'enfer du ghetto et de la longue damnation de la *Judengasse;* ou bien, c'est le juif baptisé qui, avec Heine, se venge sur Dieu et sur la société chrétienne de l'opprobre du baptême forcé (1). Opprimés ou disgraciés, l'ironie, la raillerie, le sarcasme, ont toujours été l'arme des faibles. On connaît l'esprit caustique des bossus, et le judaïsme a été, durant des siècles, comme une difformité. L'ironie du Juif n'a du reste rien épargné ; il s'est moqué de lui-même comme du reste. Les chrétiens n'ont guère plus mal parlé des Juifs que les Juifs eux-mêmes. En cela, ils nous ressemblent à nous Français, et ce n'est peut-être point leur seule ressemblance avec nous.

N'y a-t-il pas, par certains côtés, par la souplesse légère de l'esprit, par une sorte de désinvolture intellectuelle, une secrète affinité entre l'esprit juif et l'esprit français ? Des étrangers l'ont affirmé. Je confesse l'avoir cru jadis. Cela m'expliquait la prompte acclimatation des Juifs sur nos boulevards, et comment, parmi les oracles de nos badauds, il y en a tant de Parisiens importés d'outre-Rhin. Mais non, Israël nous a tout bonnement prouvé par là sa merveilleuse faculté d'adaptation. « Prenez garde, me répondait un Juif alsacien, ce que vous dites du Juif et du Français, d'autres l'ont dit du Juif et de l'Allemand, du Juif et de l'Anglo-Saxon. Pour apercevoir des ressemblances différentes, il suffit de changer de place ou de changer de jour. » Je me rappelai en effet certaines pages de Heine où le

(1) Il s'en faut, du reste, que l'ironie juive ait toujours ce fiel diabolique. Loin de là, témoin Disraëli, Lud. Halévy et plus d'un écrivain français. En Allemagne, comme représentant de l'ironie enjouée, on peut citer David Kalisch (1820-1872), le populaire auteur de la *Posse* berlinoise et le fondateur du *Kladderadatsch,* de Berlin.

versatile auteur de *Lutèce* célèbre la parenté de l'esprit allemand et de l'esprit juif, tous deux uniques, par la moralité, par la profondeur de la pensée et le sérieux du sentiment (1). Un israélite anglais ne serait-il pas encore mieux venu à dire que le Juif se rapproche de l'Anglo-Saxon par son esprit pratique et son esprit d'entreprise, par son ardeur contenue, son énergie, sa ténacité? Le Juif d'Italie découvrirait aisément des affinités entre le génie italien et la finesse, la fécondité en ressources, la dextérité d'Israël. Et ainsi de suite en tout pays, même en Russie, où la participation de certains Hébreux à la propagande nihiliste pourrait servir de preuve à la parenté du Juif et du Slave. C'est un jeu d'esprit auquel il est facile de se divertir (2). Qu'en conclure, sinon qu'il y a toujours quelque artifice dans les rapprochemens de ce genre, et que, de leur passage à travers tous les climats et de leur contact avec toutes les civilisations, les Juifs ont gardé une étrange plasticité qui les rend partout assimilables à leurs compatriotes de souche aryenne.

Inutile, après cela, d'insister sur la rapidité avec laquelle le Juif, l'Israélite cultivé surtout, se nationalise dans chaque pays. Mais en devenant Français, Allemand, Anglais, Américain, il garde parfois, à son insu, quelque chose des pays où vécurent ses ancêtres. Je ne dirai point qu'il demeure plus ou moins cosmopolite, le petit nombre seul est cosmopolite; mais il est, moins que nous, exclusivement national; il a plus d'ouvertures sur le dehors. Les langes traditionnels de préjugés nationaux dont chaque peuple est comme emmailloté, le Juif a moins de mal à s'en défaire. C'est là souvent son originalité et sa supériorité. L'Israélite cultivé arrive plus aisément que nous à voir son pays du dedans et à la fois du dehors. Il en sent le génie national comme un indigène, et il le juge comme un étranger. Par là Israël reste toujours propre à servir d'intermédiaire entre les divers peuples, à les rapprocher les uns des autres, à les expliquer les uns aux autres. C'est ainsi que Heine et Börne ont jeté par-dessus le Rhin, entre l'esprit français et l'esprit allemand, un pont aujourd'hui en ruines. C'est ainsi encore qu'une mince juiverie du Danemark nous a donné un critique comme G. Brandes, l'homme de l'Europe peut-être qui a le mieux pénétré le génie des diverses littératures.

Nous avons beau battre tous les buissons, impossible de décou-

(1) Heine, *Shakspeare's Mädchen und Frauen.*

(2) Quelques érudits s'y sont laissé prendre et ont cru découvrir là un argument en faveur de l'origine hébraïque de telle ou telle nation chrétienne. Chez quel peuple ne s'est-on pas flatté de retrouver les dix tribus d'Israël? Entre les innombrables essais de ce genre, je citerai le suivant, dont le titre parle assez : *Anglo-Israel and the Jewish problem. The ten lost tribes of Israel found and identified in the Anglo-Saxon Race*, by Th. Rosling Howlett, B. A.; Philadelphia, Spangler, 1892.

vrir un génie national juif, ce qui ne veut pas dire que les fils de Jacob, pareils à la statue de Condillac, n'aient d'impressions et d'idées que celles que leur suggère notre contact. Je ne sais si l'âme du sémite diffère beaucoup de celle de l'aryen ; mais l'âme juive ne rend pas toujours le même son que l'âme chrétienne. Cela tient à ce qu'elle n'a pas été, comme la nôtre, bercée dans la crèche de Bethléem, et que la religion laisse sur les âmes une empreinte plus durable qu'on ne l'imagine. Cela tient, non moins, à la longue humiliation d'Israël. J'admets donc volontiers qu'entre le Juif et nous, il puisse subsister des différences de caractère, des nuances de sentiment ; mais je ne vois pas que ce soit un désavantage pour nous et pour notre civilisation. J'ai peu de goût, je l'avoue, pour l'uniformité ; je laisse cela aux jacobins. A mes yeux, l'idéal d'une nation n'est pas un monolithe d'un seul bloc, ni un bronze fondu d'un seul jet. Mieux vaut, pour un peuple, être formé d'élémens divers et de races multiples. Si le Juif diffère de nous, tant mieux ; il y a plus de chances pour qu'à notre monotone et plate culture moderne, en train de faire du globe un potiron bien lisse, il apporte parfois un peu de variété. Je suis tenté de leur reprocher, à ces fils de Sem, comme aux Orientaux qui s'habillent à notre mode, de trop nous ressembler, de trop nous imiter. Mais à quoi bon! Quand ils n'auraient aucune originalité spécifique, quand ils ne seraient, ainsi que les Slaves, au dire des Allemands, qu'une matière ethnique brute, ne serait-ce rien que de nous fournir l'étoffe de philosophes comme Spinoza, de compositeurs comme Mendelssohn, de virtuoses comme Rubinstein, de poètes tels que Heine, d'orateurs tels que Gambetta, d'actrices telles que Rachel ? Lorsque je rencontre le lamentable convoi de ces Juifs russes en voie d'exode, qui, refaisant en sens inverse, à des siècles de distance, le long chemin d'exil suivi par les pères de leurs pères, vont chercher la liberté aux pays où le soleil se couche, je me demande si quelqu'une de ces piteuses Juives, amaigries par les fatigues de la route, ne porte pas dans ses flancs quelque futur Messie de l'art ou de la science. La mère de Spinoza a dû débarquer ainsi en fugitive sur les plages basses de la Néerlande. Quant à moi, pour un métaphysicien tel que Baruch de Spinoza, pour un poète comme Heine, pour une Rachel seulement, je me résignerais à doubler le nombre des Juifs de France.

III.

Soit, dira-t-on, le Juif n'a plus de génie national, partant il ne peut guère dénaturer le génie français, le génie allemand, le génie slave. Cela ne suffit pas à nous rassurer : à côté du péril intellec-

tuel, il y a le péril moral. Vous nous avez dit que le Juif, notre égal, parfois notre supérieur pour l'intelligence, nous était fréquemment inférieur pour l'âme, pour le caractère. S'il n'y a pas de génie national juif, n'y a-t-il pas un esprit juif qui est en train de corrompre l'esprit français, de corrompre l'esprit allemand, l'esprit russe, l'esprit américain? car, Néo-Latins, Teutons, Slaves ou Anglo-Saxons, c'est une croyance reçue de chacun de nous que notre sang est pur et notre race saine. Chaque nation se persuade volontiers que la corruption lui vient du dehors. Ingénuité ou hypocrisie peu digne de grands peuples!

Y a-t-il un esprit juif, c'est-à-dire les Juifs ont-ils des tendances morales et sociales radicalement différentes des nôtres? Cela encore me paraît douteux. S'il y a un esprit juif, c'est dans le sens où il y a un esprit catholique, un esprit protestant, dans le sens confessionnel. Cet esprit juif, on le retrouve presque intact dans les juiveries de l'Est, là où les fils d'Israël vivent en groupes compacts; il est respectueux du passé, attaché à la tradition; il est formaliste et défiant des nouveautés. Voilà l'esprit judaïque tel que l'ont façonné le Talmud et le ghetto. Ce n'est pas là ce que d'habitude, en Occident, on appelle l'esprit juif; c'en est plutôt le contraire, — car, j'en ai déjà fait la remarque, ce que notre ignorance entend d'ordinaire par l'esprit juif, c'est l'esprit du Juif déjudaïsé à notre contact, esprit de négation que le Juif a pris chez nous en respirant l'air et les miasmes de notre atmosphère. Cet esprit trop commun chez eux, esprit de révolte contre toute tradition et toute autorité, il est juif à peu près comme l'esprit de Voltaire et de Diderot est catholique. Il a été inoculé aux fils de la Synagogue par des chrétiens. La démonstration en a encore été faite sous nos yeux en Russie. J'ai dit ailleurs comment le nihilisme russe déteignait sur la jeunesse juive qui fréquentait les écoles russes (1). Il en a été de même en Allemagne, de l'hégélianisme, du pessimisme, du matérialisme. Ici ce qui caractérise le Juif, c'est que de même que le catholique et à l'inverse du protestant, il passe souvent sans étapes, et comme d'un saut, de la foi de ses ancêtres à la négation totale, — et à l'inverse du catholique, le dogme et le rituel qu'il abandonne, il est rare que le Juif y revienne.

Laissant de côté, pour aujourd'hui, les questions sociales et la politique, à quoi reconnaissons-nous l'esprit juif et en quoi se manifeste-t-il? Est-ce dans le mercantilisme qui s'est glissé partout; dans la recherche du bien-être et de ce qu'on appelle, d'un nom étranger à Israël, le confortable? Est-ce dans l'amour du lucre et

(1) Voyez l'*Empire des Tsars et les Russes*, t. II, livre VII, ch. II; cf. t. III, livre IV, ch. III.

du luxe, dans la passion de jouir, dans le matérialisme pratique que nous respirons et que nous exhalons partout autour de nous? Est-ce dans la vénalité qui ronge nos hommes publics, et qui, pareille à un chancre honteux, menace de dévorer peu à peu les chairs d'une nation naguère encore brillante de santé? Cette corruption parlementaire qui nous envahit depuis une douzaine d'années, le courtier juif d'outre-Rhin en est trop souvent le véhicule; mais pourquoi est-ce dans notre France républicaine que le bacille corrupteur semble trouver le meilleur bouillon de culture? Cela tient, hélas! à bien des causes: à nos dissensions politiques, à notre désunion sociale, aux préjugés artificiellement entretenus des classes populaires contre les classes élevées et les familles où l'honneur était un héritage toujours intact; cela tient aux appétits des nouvelles couches qui assiègent avidement la table du pouvoir, impatientes d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent, à la voracité des politiciens faméliques, dupeurs effrontés du suffrage universel; cela tient, en un mot, à l'abaissement graduel du niveau social et du niveau moral de nos assemblées électives. Ne connaissons-nous pas, de l'autre côté de l'Atlantique, un grand pays où le sémite ne passe point pour régner, et qui, pour des causes analogues, souffre d'un mal semblable? C'est le résultat de la prédominance des intérêts matériels et de la transformation démocratique de nos sociétés; et s'il plaît à notre patriotisme de lui donner un nom étranger, nous pouvons aussi bien dire que c'est de l'américanisme.

Où donc est la marque de l'esprit juif, et quelle en est l'expression dans l'art, dans la littérature? Elle est bien avilie, bien salie, notre littérature moderne, notre littérature française surtout; elle vous a trop souvent un fumet de faisandé, un relent de pourri qui soulève le cœur. La faute en serait-elle au Juif? Mais est-ce bien Israël qui, depuis cinquante ans, a donné le ton aux lettres françaises? et comment est-ce en France, un des pays où il y a proportionnellement le moins de Juifs, que la littérature s'est le plus gâtée? Qu'ont donc de sémitique notre théâtre ou notre roman? Le naturalisme qui se plaît à ravaler la nature humaine, l'énervant pessimisme, le dilettantisme affadissant, le niais cabotinage, sont-ils des produits de la synagogue? Est-ce du *talmud-tora* que sortent les jongleurs de mots, les inventeurs de l'écriture artiste qui font de l'art un puéril kaléidoscope de sons et de couleurs? Je distingue bien au théâtre, dans le roman, dans la presse surtout, quelques fils de Jacob; mais qui s'aviserait de voir en eux les chefs d'orchestre de notre littérature? Serait-ce d'Israël que nous sont venus le décadentisme, le symbolisme, le baudelairisme dépravé, l'occultisme mystificateur? Sont-ce des Juifs exilés de la terre sarmate qui nous ont apporté

dans leurs crasseuses lévites la dernière épidémie littéraire, l'égotisme, le culte du moi, insipide et malsaine fadaise dont sont victimes tant de novices ingénus? Dans la cohue tapageuse des « jeunes, » mûrs ou adolescens, qui s'évertuent à surprendre l'attention par l'étrangeté bariolée de leur prose alanguie, ou par le déhanchement rythmique de leurs vers désarticulés, j'aperçois bien quelques arrière-neveux d'Abraham, et non peut-être des moins lestes. Je ne sais qui l'a dit : Il y a presque autant de sémites dans nos petits cénacles littéraires qu'à la petite Bourse ; mais je ne vois pas qu'on puisse réclamer pour eux l'initiative. Ni M. Mikhaïl Éphraïm, ni M. Kahn, n'auraient eu pareille prétention. Ils se bornent, ces fils de Jacob, à suivre la mode du jour en cherchant à deviner celle de demain. Là comme partout, ils font preuve de savoir-faire, d'agilité, de subtilité ; mais si l'on est en droit de leur dénier l'imagination créatrice, c'est ici. Ils ne sont même pas, ces Juifs d'outre-Rhin ou d'outre-Vistule, les seuls étrangers d'origine qui se délectent à renouveler notre prose ou notre poésie française. Grecs, Roumains, Flamands, Slaves, créoles, ils s'y sont tous attelés ; c'est dans notre vieille langue comme une invasion de barbares raffinés. Puissent-ils l'assouplir sans la trop déformer !

Il y a bien, au théâtre, un genre secondaire, à demi démodé, où les fils de Juda ont longtemps primé. Sans Hervé, l'auteur du *Petit Faust,* peut-être même eussent-ils pu réclamer un brevet d'invention. Je veux parler de l'opérette française, de l'opéra-bouffe du second Empire. Voilà, semble-t-il, un genre français. Or, poètes et musiciens, les créateurs de l'opérette avaient, pour la plupart, du sang des tribus. Faut-il croire pour cela que c'est un genre juif? Mais comment cette opérette est-elle née en France et n'a-t-elle fleuri qu'à Paris? Dirons-nous qu'*Orphée aux enfers*, *la Belle-Hélène*, *la Grande-Duchesse* personnifient l'esprit juif dont la verve sacrilège se rit des rois et des dieux? Ces irrévérencieuses parodies de l'héroïque et du divin sont-elles un jeu de l'ironie juive? Je le veux bien ; l'ironie juive, cette fois, n'est pas bien cruelle ; mais comment n'y pas reconnaître la gaîté française et la « blague » parisienne, qui n'ont jamais été très fortes sur la notion du respect? Hector Crémieux et Offenbach ont eu bien des précurseurs depuis l'*Énéide travestie*, depuis *la Pucelle* et *les Galanteries de la Bible*, sans remonter au *Gargantua* et aux *Dialogues* de Lucien. Quelle est la chose sainte pour le croyant ou le patriote que n'ait tournée en ridicule l'esprit gaulois? Que de Français de la vieille France, — qui, elle, n'était pas juive, n'ont point rougi de traiter les patriarches de la Bible, les saints de l'Évangile, et les héros de notre histoire, comme les librettistes des Variétés ou des Bouffes ont accommodé les héros d'Homère et les demi-dieux de la Grèce ! Ne faisons point les Pha-

risiens; soyons francs vis-à-vis de nous-mêmes : c'est bien là un plant de notre sol qui ne pouvait guère pousser ailleurs. Offenbach a beau être venu d'Allemagne et avoir cueilli des motifs dans les partitions d'outre-Rhin, c'est Paris qui l'a inspiré, Paris qui lui a fourni ses sujets, son style, sa musique pimpante et piquante. Tous les auteurs, compositeurs, acteurs de *la Belle-Hélène* et de *la Grande-Duchesse*, eussent été d'Israël que le genre n'en resterait pas moins français et parisien. Ici, comme d'habitude, les Juifs n'ont pas donné le branle, ils n'ont fait qu'entrer dans la danse.

Autre exemple : la chronique des journaux du boulevard, encore un genre frivole, spirituel à vide, né spontanément en France. Là aussi plusieurs Juifs se sont fait un nom ou, ce qu'ils aiment mieux, se sont fait des rentes. C'est toujours même histoire, même souplesse et même faculté d'adaptation des fils de Juda. Journal ou théâtre, ils se montrent les plus Parisiens des Parisiens de Lutèce, et tous ces Parisiens parisiennans ne sont pas nés en France. Rien de plus divertissant à cet égard que la carrière d'Albert Wolf, le juif allemand, admiré pour son bagout, par tant d'ingénus, comme le type du journaliste parisien. On connaît le mot d'une jeune Berlinoise à un de nos compatriotes : — « Quel est, pour vous, en français, le meilleur style du jour? N'est-ce pas celui d'Albert Wolf? » — J'ai retrouvé cette opinion dans de graves feuilles anglaises ou américaines. Le plus drôle est qu'elle était partagée de nombre de Français, — de provinciaux, il est vrai. Israël a souvent fourni la presse, la nôtre surtout, d'acrobates de lettres, de pitres de journal, de clowns de feuilleton. Il singe, au besoin, le Français, né danseur, comme on sait, et il dépasse son maître ; il est plus Parisien, plus boulevardier que nature. Tristes exploits et vils triomphes pour les héritiers des prophètes et les descendans des Machabées! Ils me rappellent ces ingénieux petits Juifs, bons à toutes les joyeuses besognes, les Grecs de l'empire, les *Græculi* de Rome qui, après avoir, eux aussi, donné au monde des héros et des dieux, épuisèrent le résidu de leur génie à divertir l'ennui des Romains de la décadence. Mais non ; c'étaient leur frivolité vicieuse et leur corruption de peuple usé que ces Grecs d'Achaïe ou d'Ionie apportaient à Rome ; tandis que c'est notre propre frivolité, c'est notre pourriture et nos vices, appris et imités de nous, que, pour notre plaisir et pour leur profit, cultivent, chez nous, ces *Hebraïculi*, ces *Judaïculi* dégénérés. Ils nous versent, hélas ! de l'eau de notre fontaine et du vin de notre cru. Ce n'est ni des rochers du Carmel, ni des neiges du Liban que découlent la légèreté gouailleuse du Parisien, le scepticisme irrévérent du Français. Interrogez un étranger, un Anglais, un Allemand, voire un de nos amis russes. Il vous dira que cela tient au sol, à la race, à l'histoire, — au sang celte, à la

tradition latine, à l'Église romaine, aux Jésuites, — car, au dehors, non moins que chez nous, il est des gens qui mettent tout sur le compte du jésuite, comme d'autres sur le compte du Juif. Jésuite ou Juif, l'un comme explication vaut l'autre : ce sont nos deux boucs émissaires; on peut tout rejeter sur eux. Ils ont tous deux bon dos.

Il nous reste une primauté que personne ne dispute à la France de la troisième république : c'est celle de la pornographie. Sur ce terrain, nous sommes sans rivaux. Pour certains de nos journaux, littéraire est devenu synonyme de pornographique. Cette abjecte royauté, à qui la devons-nous? Est-ce au Juif? est-ce le sémite, avec ses antiques *kedeshoth*, qui nous a fait passer du culte de la dame au culte de la fille? Mais l'Angleterre compte autant et plus de Juifs que la France, l'Allemagne en possède sept ou huit fois plus que nous; et anglaise ou allemande, la littérature de nos voisins n'est pas contaminée comme la nôtre. Le conteur galicien, Sacher-Masoch, raconte qu'un relieur israélite d'une bourgade de Hongrie, ayant reçu d'une de ses coreligionnaires un roman de Zola, répondit à sa cliente qui lui réclamait le volume : — « Je l'ai fourré au poêle, ce n'est pas un livre pour une femme juive. » — De combien de livres ou de journaux rédigés ou édités par des Juifs, n'aurions-nous pas à dire : cela n'est point pour une femme chrétienne? — Mais les Juifs ont-ils la spécialité de cette marchandise littéraire? sont-ils seuls à étaler dans nos feuilletons ces élégantes turpitudes? Certes, le métier est trop profitable pour qu'aucun n'y mette la main. Nos ancêtres avaient des peintres qui peignaient à la cire et au jaune d'œuf, nous avons une école qui peint à l'ordure et trempe ses pinceaux dans l'immondice. Tels directeurs de feuilles populaires, qui font profession d'éclairer les foules, réclament la liberté de polluer la jeunesse et tiennent publiquement boutique d'obscénités, comme ailleurs, en des pays arriérés, ils auraient ouvert, dans une ruelle écartée, un bouge mal famé. Mais les tenanciers de ces bazars de lettres sortent-ils tous de Jacob? — De même pour les écrivains dont la Muse, aux grâces de courtisane, s'ingénie aux poses lascives, experte à tous les artifices propres à chatouiller les sens des petits vieillards libidineux. Sont-ce bien toujours des fils de la maison d Israël, retombés aux fornications d'Ohola et d'Oholiba, qui se font les prêtres d'Astarté, la Syrienne, et qui dansent en chantant d'impures litanies devant la Bête apocalyptique, vêtue de pourpre et d'écarlate, aperçue naguère par M. Alexandre Dumas (1)? Sont-ils tous de Juda les chorèges de ces immodestes théories, les maî-

(1) Lettre à M. Cuvillier-Fleury (préface de *la Femme de Claude*).

tres de cette poésie lubrique, habile à jongler avec les équivoques luxurieuses, à rehausser les voluptueuses images de la gaze indiscrète de vocables transparens comme des maillots couleur de chair? Hélas! je reconnais plus d'un chrétien, baptisé au nom du Christ, parmi ces poètes de l'indécence qui inventent dans l'impur et, comme on l'a dit, idéalisent dans l'obscène (1). Si c'était là tout ce qui nous reste de poésie, nous n'aurions, avec Platon, qu'à bannir les poètes, — sans les couronner de fleurs; et si c'était là vraiment l'esprit juif, je demanderais qu'on relevât le ghetto.

Mais y a-t-il, chez nous, une poésie qui ait quelque chose d'israélite, ce n'est pas celle de M. Catulle Mendès; c'est plutôt celle de l'auteur des *Ouvriers*, de M. Manuel, le petit-fils du lévite, modeste et discrète poésie, intime, domestique, un peu courte peut-être, mais chaste, mais saine. La lyre aux cordes lydiennes et les cymbales phrygiennes n'ont rien de commun avec le psaltérion des filles de Juda et la harpe du roi prophète. Les Juifs qui nous chantent la volupté sur le mode ionien sont les élèves des Gentils. Allez voir, là-bas, les juiveries où la loi et les rabbins ont gardé l'autorité; on y fait encore des vers en hébreu et en jargon; je vous assure que la mère les laisserait chanter devant sa fille. Des prophètes à Jehuda Halévy et du moyen âge à nos jours, les *Hebraïca* et les *Judaïca* constituent une littérature immense; je ne crois pas que, dans aucune, les *erotica* tiennent moins de place. *Shir Hashirim, le Cantique des cantiques*, cette brûlante églogue de l'amour oriental, chaste jusqu'en sa crudité (comparez *Daphnis et Chloé*), *Shir Hashirim* est isolé dans la poésie hébraïque, et la Synagogue, qui ainsi que l'Église n'y voit qu'une allégorie, n'en permettait la lecture qu'aux hommes de trente ans. Les peuples qui pratiquent la Bible et qui se sont le plus imprégnés de l'esprit de Juda sont les moins indulgens aux jeux délétères de la pornographie. Je ne sais rien de plus opposé à l'esprit d'Israël, esprit de pureté et de sainteté domestique, qui a toujours traité les rapports des sexes en chose sérieuse, y apportant une sorte de pédantisme médical. Les Juifs qui en font un objet de divertissement spirituel, ou de raffinement sensuel, sont infidèles aux traditions de leur race; ce sont, comme disent leurs coreligionnaires d'Orient, des *apicoresim*, des épicuriens, des mécréans qui n'allument plus les flambeaux de Chanouka. On ne badinait pas avec l'adultère dans les écoles de Judée. Nous savons quel châtiment lui réservait la loi; et, cette peine, un vieux Juif parisien avait naguère le mauvais goût d'en demander le rétablissement, insis-

(1) Le mot est de M. James Darmesteter.

tant pour qu'elle fût appliquée aux pornographes du feuilleton aussi bien qu'aux épouses coupables (1). Eux aussi, affirmait-il, tombent sous la loi du retranchement. Ici encore, loin du pharisaïsme! ce n'est pas un défaut français, et nous avons assez des nôtres sans emprunter ceux de nos voisins. Ici encore, y a-t-il une tradition, une filiation, c'est chez nous, Aryens, fils de Rome et de la Grèce, que les eaux du baptême n'ont pas purifiés. Cette veine de corruption, cette moisissure morale qui va s'élargissant et s'étalant à la surface de nos sociétés, elle remonte loin chez nous : de la littérature secrète du XVIIIe siècle, à la Renaissance, au moyen âge, à l'antiquité. Si l'Angleterre de la restauration n'avait eu son théâtre, et l'Italie du *Quattro* ou du *Cinque cento* ses conteurs et son divin Arétin, on pourrait croire que c'est encore là un produit de l'esprit gaulois ; d'aucuns diraient de l'esprit latin. D'où vient-elle, en réalité, cette abjecte littérature, tout ensemble grossière et raffinée, hymne impudique à la glorification des voluptés réprouvées par l'Église et par la Synagogue? Elle vient du néo-paganisme, du culte restauré de la chair et des sens, auxquels cèdent à la fois le Juif déjudaïsé et le chrétien déchristianisé. Pour s'en laver et s'en guérir, ils n'auraient tous deux, Juif et chrétien, qu'à se replonger, au pied de l'Hermon, dans les eaux frigides des sources du Jourdain.

Ne nous flattons point; tout, pour le Juif, n'est pas bénéfice dans son rapprochement avec nous. Comme aux Orientaux, chrétiens ou musulmans, le brusque contact avec notre civilisation lui est souvent funeste. En même temps que la contagion de nos idées, il subit l'infection de nos vices. Contre ces maladies-là, il n'a pas d'immunité. Ce n'est point la faute de sa morale; la morale juive est la même que la morale chrétienne. Elle n'en diffère que par des nuances; elle est fondée sur la même foi en Dieu et sur le même décalogue. Ce qui est vrai du Juif, peut-être encore plus que du chrétien, c'est qu'en abandonnant les rites et la foi de ses aïeux, il garde rarement intacte la morale incorporée à cette foi et enveloppée dans ces rites, comme l'amande dans la noix. Cela est vrai surtout de la morale des sexes, de la chasteté, frêle vertu qui, pour résister à l'orage des passions, semble avoir besoin d'un support religieux et comme d'un tuteur divin.

Il y a un peuple qui aurait peut-être plus de raison que nous d'accuser le Juif d'avoir travaillé à sa corruption. C'est l'Allemagne. Israël a tenu, dans la littérature et dans la vie intellectuelle de nos voisins, une place plus large qu'en France. Au pays de Heine, de

(1) Al. Weill, *le Lévitique*, p. 109-113. Paris, 1891.

Marx, de Lassalle, les écrivains d'origine juive sont légion. Parmi eux beaucoup ont longtemps vécu en France et goûté l'esprit français. Que des patriotes teutomanes reprochent aux Juifs d'avoir inoculé à la vertueuse Germanie le virus de l'esprit français, son persiflage, son scepticisme superficiel, son immoralité, son défaut de respect, ses instincts de révolte, je ne m'en offusque point, à condition de reconnaître qu'ils lui ont aussi injecté quelque chose de notre amour de la justice, de notre liberté d'esprit, de notre dédain des castes et des hiérarchies surannées, de notre haine de l'hypocrisie et des mensonges conventionnels. Ainsi notamment de Bœrne et de Heine, les deux frères ennemis, les deux coryphées israélites de la « Jeune Allemagne » qui, d'après Menzel, n'était qu'une jeune Palestine. A. Graetz, l'historien du judaïsme (1), Bœrne et Heine apparaissaient comme deux anges, armés de verges pour flageller les travers allemands. Fort bien, mais ces verges vengeresses ont été trempées dans de l'essence française. Ces deux archanges ne sont pas les seuls Juifs allemands qui aient pris quelque chose chez nous. On en pourrait citer bien d'autres en des régions moins élevées; Paul Lindau, par exemple, et Max Nordau, parmi les contemporains. Chez tous ces Juifs d'Allemagne, chez Heine et Bœrne eux-mêmes, tout comme chez Lassalle et chez Karl Marx, les deux demi-dieux du socialisme d'outre-Rhin, on n'en sent pas moins l'éducation allemande, le fond allemand, le *substratum* germanique. S'il y a dans leurs veines un virus secret, il n'est ni tout juif, ni tout français. On y reconnaît à l'analyse un poison plus subtil, qui vient tout droit de la docte Allemagne, de ses écoles, de ses universités, de sa philosophie. Inspirateurs de la Jeune Allemagne et des révolutions politiques, ou initiateurs du socialisme et de la guerre de classes, il y a, chez tous ces Juifs tudesques, du Hegel et de l'hégélianisme. Par là aussi, ils sont bien de leur pays et bien de leur temps. L'Allemagne n'a pas le droit de les renier.

Est-ce que les Juifs auraient eu, en Allemagne, le monopole du radicalisme intellectuel et des négations philosophiques ou politiques? Mais Stirner, par exemple, le prototype du nihiliste; mais Nietzsche, qui appelle la croix le plus vénéneux des arbres, ne sont point, que je sache, de la maison de Jacob. Et parmi les contemporains de Heine, frappés avec lui par la diète germanique, est-ce que Gutzkow, le Berlinois baptisé, n'a pas étalé son antipathie pour le christianisme et l'esprit nazaréen? — De même, est-ce les Juifs ou les Juives qui ont appris aux Allemands à faire litière de la

(1) Graetz, *Geschichte der Juden*, t. XI, p. 367.

vieille morale? Si une fille de Moïse Mendelssohn a osé, une fois, mettre en pratique la théorie de l'union libre, elle ne faisait qu'appliquer les principes d'un chrétien, d'un mystique, d'un des plus illustres inspirateurs du romantisme allemand, Frédéric Schlegel (1). La femme juive, il est vrai, cette Orientale qu'on nous représentait comme asservie et avilie par le Talmud, la femme juive a plus d'une fois scandalisé la *deutsche Frau* par ses façons émancipées et par sa culture d'esprit, indécente et inquiétante chez une femme. Non contente d'aider à l'affranchissement de sa race, la Juive d'Allemagne a osé travailler à l'affranchissement de son sexe. Elle a eu le tort de montrer des goûts et des talens que ne se permettait pas la ménagère allemande. C'est d'elle aussi, c'est d'Henriette de Lemos, entre autres, d'Henriette Herz, l'amie du théologien Schleiermacher, c'est de Rahel Varnhagen von Ense, que Berlin apprit ce qu'était un salon, importation française qui n'a pu s'acclimater aux bords de la Sprée. Je ne vois pas, pour cela, que l'exemple des Juives ait corrompu l'honnête Allemagne. Elle a pu s'effaroucher des fantaisies romanesques de Fanny Lewald; mais les hardiesses de la libre penseuse juive ont été dépassées par Marlitt, l'*authoress* à la mode en Allemagne. — Revenons aux hommes, prenons les écrivains issus d'Israël qui se sont fait un nom. L'Allemagne a-t-elle oublié que le premier Juif qui ait écrit en allemand, un Juif encore imbu de l'esprit de la synagogue, Moïse Mendelssohn, osait, en plein XVIIIe siècle, refaire le *Phédon?* Combien de chrétiens auraient alors eu le même courage? Si l'esprit sceptique a prévalu chez nombre de ses congénères, c'est qu'ils se sont détachés de la tradition d'Israël; c'est que, malgré les vieux rabbins, ils ont ouvert les livres profanes et goûté aux fruits de l'arbre de la science allemande. Tout comme les Juifs de Russie, c'est à l'université, à l'*Alma mater* chrétienne, fondée par l'Église ou par l'État, que les Juifs d'Allemagne ou d'Autriche ont pris leurs tendances radicales. Ainsi Auerbach, le fils du rabbin de Souabe; sans Tubingue et sans Strauss, il n'eût sans doute jamais traduit Spinoza (2). Cela ne l'a pas empêché de devenir le peintre le plus fidèle de la vie rustique de l'Allemagne. Que nos paysans de France n'ont-ils eu leur Auerbach! Je ne crois pas que l'Allemagne compte beaucoup d'écrivains plus Allemands et plus sains. Je n'en dirais peut-être pas autant de Paul Heyse (un Juif demi-sang); tout en admirant l'art de ses nouvelles et le brillant de sa poésie, on peut ne pas goûter les romans à thèses et le sensualisme païen de Heyse. Mais depuis Goethe, retour d'Italie, depuis Goethe

(1) Frédéric Schlegel dans son roman de *Lucinde*.
(2) Voir, dans la *Revue* du 1er octobre 1884, l'article de M. Valbert.

qui a tout compris, sauf peut-être la foi chrétienne, le paganisme avait plus d'une fois été importé au nord des Alpes. Quant à la littérature à tendances, si en Allemagne, en Autriche, en France même, tant de fils d'Israël ont eu une prédilection pour les nouveautés politiques et les thèses révolutionnaires, c'est que, de même que les Juifs russes entraînés dans le torrent nihiliste, ils sont poussés vers l'extrême démocratie et vers les doctrines de révolte par le souvenir de leur longue oppression, par l'intolérance des lois ou des mœurs, par le besoin, en un mot, de préparer ou de consolider leur émancipation, encore aujourd'hui si souvent remise en cause (1). Il s'en faut cependant que tous aient été des apôtres de la Révolution. Voici, en des genres divers, des hommes de talens inégaux : le poète Beer, frère de Meyerbeer, les peintres du ghetto, Bernstein et Kompert, le savant Ebers, le romancier égyptologue, le conteur Franzos, je ne vois pas qu'ils aient beaucoup troublé la paisible pensée allemande. Si la littérature de nos voisins n'a plus la limpidité d'azur des eaux du Rhin au sortir du lac, la faute n'en est pas au sémite. Et si la foi chrétienne et la culture chrétienne demeurent encore chères au cœur des Allemands, il nous faut bien leur rappeler qu'il y a eu, au XIXe siècle, deux dissolvans autrement énergiques que l'esprit juif ; l'un a été l'exégèse allemande, l'autre la métaphysique allemande.

IV.

« Mon ami, me disait un des hommes qui se sont donné pour tâche le relèvement moral de la France, il y a une chose contre les Juifs : ils abaissent notre idéal national. » A la bonne heure! voilà un grief digne de nous. Je ne nierai pas qu'il ne semble parfois fondé. Il y a dans le monde une diminution de l'idéal ; ou, pour ne pas être trop sévère envers notre temps, il y a une altération, une déformation de l'idéal. En avons-nous encore un, nous le plaçons moins haut ; nous le plaçons si bas parfois qu'on n'ose plus l'appeler de pareil nom. Bien des choses y contribuent, en dehors du Juif : la démocratie, naturellement éprise du progrès matériel, l'affaiblissement de la foi religieuse et de toute foi, le génie utilitaire de notre civilisation industrielle, le goût du bien-être, le culte de l'argent, le respect du succès, l'indifférence aux moyens. Ici encore, au lieu de croire que nos sociétés se judaïsent, je répéterais plutôt qu'elles s'américanisent.

L'idéal est en baisse, tel est le fait ; si le Juif y contribue, c'est

(1) Karl Beck et Moritz Hartmann, deux poètes juifs autrichiens, à tendances démocratiques, se rattachent ainsi au mouvement démocratique allemand de 1840 à 1848.

par son abaissement séculaire, et cet abaissement, nous savons d'où il provient. Que de soins nous avions pris pour l'avilir, pour lui courber le front vers la boue et vers l'argent ! A parler franc, beaucoup d'entre nous l'aiment mieux ainsi; plus il est bas, plus il nous semble à sa place; lorsqu'il ose lever la tête et porter la main sur les choses nobles, nous sommes tentés de crier à l'insolent. Peut-on dire pour cela que, si l'idéal décline, la faute en est au Juif? Prenons l'Allemagne qui se vantait d'être la terre de l'idéal. A l'idéalisme suranné du Souabe ou du Saxon a succédé, dans l'Allemagne unifiée, le réalisme cynique du Prussien de la Marche. Qui vous en semble responsable? Est-ce le Juif, comme le veulent les teutomanes? Est-ce la brutalité prussienne, la bureaucratie berlinoise, le militarisme des Hohenzollern? Est-ce les leçons de violence et de fraude de ce Poméranien de Bismarck et l'érection de la force en droit? — Germanique ou romaine, voilà une idée, en tout cas, qui ne vient pas de Jacob. Toute son histoire proteste contre elle.

Pour me prouver que le sémite est incapable d'idéalisme, on me cite le Chaldéen, le Phénicien, le Carthaginois, l'Arabe. Qu'importe toute cette ethnographie, alors que, depuis deux mille ans, nos âmes vivent de l'idéal apporté par les fils de Juda? De quelque main divine qu'elle ait plu sur ses tentes, nous avons été nourris de la manne transmise par les Beni-Israël. Les prophètes d'Éphraïm et les apôtres de Galilée ont été dans le monde les hérauts de l'idéalisme. La soif d'idéal qui travaille les nations chrétiennes, c'est d'eux qu'elle nous vient. Prenez leur livre, leur Bible; elle a été, pour des peuples entiers, la source éternellement fraîche où ils ont puisé force et noblesse. Par elle, des nations aryennes se sont lentement imbues de l'esprit sémitique, et leur âme en a été relevée et leur cœur fortifié. Si le Juif moderne nous semble dépourvu d'idéal, la faute n'en est ni à sa race, ni à sa tradition. La faute en est à ses souffrances. Il a été artificiellement déformé par les siècles. Du peuple qui avait prêché au monde le royaume de Dieu, l'intolérance a fait la race la plus positive, la plus terre à terre, si vous voulez. L'histoire a de ces tristes métamorphoses. Il n'est pas vrai toujours que la souffrance épure et que la persécution ennoblisse. Le Juif en est la preuve. Il a tout sacrifié à sa foi et à sa nation. Il a été idéaliste à sa manière, car s'il n'eût cherché que le repos et la richesse, il y a beau jour qu'il eût cessé d'être Juif. En ce sens, son existence prouve son idéalisme. Où trouver une race plus fidèle à sa tradition, à sa loi, à son Dieu, c'est-à-dire, en somme, à son idéal? Quelle histoire! Ses poètes l'ont appelée la passion d'un peuple (1); passion combien longue et douloureuse,

(1) Ainsi David Levi. *Il profeta o la passione di un popolo* (Turin, 1884).

de Nabuchodonosor à Antiochus et d'Adrien à Torquemada! Le Juif a été le prosaïque héros d'un drame de deux mille ans, héros de tournure peu héroïque, sans souci de le paraître, se rapetissant et s'aplatissant, au besoin faisant le mort pour échapper à ses ennemis, sauf à braver le bûcher au pied de l'échafaud. Longtemps, il a réduit son idéal et borné son honneur à demeurer Juif, ayant renoncé au reste, comme à un luxe superflu. Toutes les générosités de son âme et tout son enthousiasme, il les a dépensés pour cela, si bien qu'il n'en avait plus pour autre chose. Et ainsi, à force de se replier sur lui-même, il s'est comme racorni. En dehors de sa loi, il n'a plus vu dans la vie qu'une affaire. — Mais cette façon de concevoir la vie n'est-elle pas celle des neuf dixièmes des chrétiens? Pour moi, je n'y découvre rien de sémite. Cela est bien anglais et bien américain. Cela même est devenu français, devenu allemand; et ce n'est pas du Juif que nous l'avons appris. Allemands ou Français, si nous avions le cœur plus haut, si notre jeunesse était moins pressée de jouir et nos vieillards moins jaloux des biens de ce monde, si nos âmes avaient en elles un peu de l'esprit qui a soufflé sur nous des montagnes de Galilée, nous n'aurions guère à nous inquiéter des exemples du Juif. Nous n'aurions qu'à le laisser à son comptoir, ou à le renvoyer à ses rabbins. Mais où est notre idéal? Il est écrit : le cœur de l'homme est là où est son trésor. Où est notre trésor? N'est-ce pas dans les coffres du banquier juif? Et là est notre cœur, tout comme le cœur du sémite. Le mal est que nous n'avons plus ni foi, ni enthousiasme; nous ne savons trop que croire, ni de quel idéal nous éprendre. Pareil à un quinquagénaire revenu de tout, notre monde moderne ne croit plus qu'à la richesse. Et cette foi au dieu dollar, ni l'Europe, ni l'Amérique, n'ont eu besoin qu'elle leur fût prêchée par des apôtres de Judée.

Disons-nous vrai cependant, le Juif ne conçoit-il la vie que comme une opération de Bourse? Laissons le courtier, le banquier, l'homme d'argent; juif ou chrétien, ce n'est pas sa vocation d'être un professeur d'idéalisme. Prenons la plus haute expression de la vie, l'art, la poésie, la science. Est-ce que le Juif aux lèvres sardoniques a partout craché son ironie sur la pâle fleur d'idéal qui va se flétrissant dans la lourde atmosphère du mercantilisme? Cette race charnelle, « cette race sensuelle, comme toutes les races orientales, » a-t-elle vraiment abaissé l'art et avili les lettres? Rachel, par exemple, a-t-elle ravalé le théâtre français et dégradé les Romaines de Corneille et les Grecques de Racine? Les inspirations de Beethoven ont-elles perdu de leur grandeur en passant par les doigts de Rubinstein ou par l'archet de Joachim? S'il y a une musique malsaine, voluptueuse, énervante, est-ce celle de Meyerbeer

ou de Mendelssohn? Et tiendrons-nous le *Prophète* ou la *Reformation-Symphonie* pour des compositions corruptrices, vides de tout idéal ? Voici Antokolsky, le sculpteur russe, l'auteur du *Spinoza*, du *Nestor*, de la *Martyre chrétienne;* c'est un idéaliste, un sculpteur d'idées, comme dit M. de Vogüé; s'il pèche, c'est par là; il veut trop spiritualiser la chair et les muscles, il veut faire entrer trop d'âme dans ses corps de marbre. On a dit que le Juif avait pris du Talmud une idée grossière de la femme et de l'amour. Il me semble, quant à moi, que, à travers tous ses sarcasmes, peu de poètes ont autant poétisé l'amour et idéalisé la femme que ce grand railleur de Heine. Chez lui, comme chez les âmes ardentes, saisies en pleine éruption de la jeunesse par le froid de la réalité, je crois sentir une sorte d'idéalisme rentré. Serait-ce dans la philosophie que le Juif s'est montré incapable d'idéal? Mais que faites-vous de Spinoza ? Si peu de goût qu'on ait pour les théorèmes de l'Éthique, comment classer ce contemplatif de l'absolu dans le vil troupeau des matérialistes au front courbé vers la terre? Son œil regarde en haut. Son panthéisme, au lieu de partir de la matière, part de la pensée, pour aboutir à l'absorption de la nature et de toute chose en Dieu. N'est-ce pas Spinoza qui enseignait l'amour intellectuel de Dieu, *amor Dei intellectualis?* Et sa morale ne se résume-t-elle pas dans l'identification de la vertu et de la béatitude? Voilà une recette du bonheur que sémites et aryens feraient bien de retenir; s'ils en font peu de cas, ce n'est pas qu'elle leur semble trop épicurienne.

Laissons les œuvres des Juifs pour voir de quelle façon l'art et la poésie ont représenté le Juif. Je me suis amusé à le suivre dans la fiction, aussi bien que dans l'histoire. Est-il vrai que, depuis Ahasvérus de fabuleuse mémoire, poètes ou romanciers n'aient connu qu'un Juif, le Juif classique, le youtre rampant, fourbe, rapace, dès avant Shylock honni sur toutes les scènes populaires. « Au théâtre, le Juif doit être odieux, » remarquait un écrivain dramatique d'origine israélite (1). M. Alexandre Dumas avait déjà dit: « Il est reconnu qu'un Juif, au théâtre, doit toujours être un grotesque (2). » Il est devenu, en effet, une sorte de fantoche, analogue aux masques italiens, et, tout comme Arlequin ou Pulcinella, tenu toujours au même rôle. En revanche, si le Juif doit être repoussant, la Juive, sur la scène, a d'ordinaire toutes les grâces et les séductions. Les pauvres aryens s'y laissent toujours prendre. De l'Esther d'Assuérus à l'Esterka polonaise de Casimir le Grand,

(1) M. Abraham Dreyfus, *le Juif au théâtre*, conférence pour la Société des études juives, 1888.

(2) Lettre à M. Cuvillier-Fleury.

ainsi le veut la tradition ou la légende. Prend-on le roman, la Juive, ange de pureté ou courtisane, garde sa beauté fascinatrice; le Juif cesse d'être un type de convention. Avec le Nucingen de Balzac, ou le Samuel Brohl de Cherbuliez, il redevient un être vivant; chose inattendue, il se transforme souvent en personnage idéal. Ainsi, naturellement, chez les écrivains issus d'Israël, Heine, Disraëli, Heyse, Lindau, Fanny Lewald, Auerbach, Kompert; mais pareille métamorphose s'est faite chez plus d'un auteur chrétien, et jusque sur le théâtre, là où il était le plus difficile de la faire accepter. Lessing n'est pas le seul qui ait osé nous montrer un Juif érigé en modèle de vertu. A son *Nathan der Weise*, raisonneur verbeux, nimbé d'une froide auréole de sagesse, je préfère le Daniel de la *Femme de Claude*, un Juif idéaliste, plus vrai que ne l'a cru la badauderie parisienne; je l'ai moi-même rencontré, mais plus loin, là-bas, vers l'Est. Le Daniel de M. Alexandre Dumas a fait souche; de lui semble être sorti le Mordecaï, le néoprophète de *Daniel Deronda* (1). Selon l'observation de Valbert (2), Eliot a dépeint, avec une visible sympathie, trois ou quatre types de Juifs. Il est vrai qu'Eliot écrivait sous l'influence de Lewes, et que Lewes passe pour israélite. Cela a été contesté; mais si Lewes était Juif, comment un Juif a-t-il su inspirer un sentiment aussi profond à une femme aussi noble que miss Evans? Vers la même époque, un des poètes attitrés de l'idéalisme anglais, Robert Browning, dans son *Rabbi Ben Ezra*, mettait sur les lèvres d'un rabbin sa haute conception de la vieillesse pareille à une aurore. Si peu romanesque que semble le Juif, Eliot n'a pas été seul à faire de lui un héros de roman. Sa vie même en a parfois fourni l'étoffe. Ferdinand Lassalle, par exemple, a inspiré trois ou quatre romanciers anglais ou allemands. Jusqu'aux naturalistes, qui se sont aperçus que l'homme d'argent n'était pas tout Israël. M. Zola, qui se pique parfois de symbolisme, a opposé, dans l'*Argent*, au banquier, roi de la Bourse, un petit Juif poitrinaire, qui agonise en rêvant de rénovation sociale. Ce Sigismond n'est pas une invention de Zola; c'en est encore un que j'ai connu. En Pologne même, dans le pays où ils ont été le plus abaissés, poètes et romanciers nous ont plus d'une fois représenté des Juifs de caractère noble, épris de causes généreuses. Ainsi le Jankiel de Mickiewicz, ainsi le Jacob de Kraszewski, ainsi le Meyer Ezofowicz d'Élise Orzeszc. Quant aux Juives, notre galanterie ou notre fragilité aryenne, a toujours été indulgente à leurs yeux de velours aux longs cils. Je

(1) La remarque est, je crois, de M. E. Montégut, *Écrivains modernes de l'Angleterre*, 1re série, G. Eliot.

(2) G. Valbert, *Hommes et choses d'Allemagne*.

ne sais si, pour elles, il est des antisémites. De la Rebecca d'*Ivanhoë* à la Rebecca de *la Femme de Claude*, à la Sarah de *Don Juan d'Autriche*, à la Fanny Hafner de *Cosmopolis*, pourquoi tant d'écrivains de toute race sont-ils allés, comme M. Alexandre Dumas, incarner « dans la fille des éternels persécutés » la grâce et la pureté de la femme? C'est un lis pourtant qui ne croît guère sur le fumier.

Mais qu'importent la fiction et les ombres vaines nées du cerveau des poètes. Est-ce seulement dans le roman qu'un juif puisse se montrer désintéressé? Circoncis ou baptisés, n'en est-il point, sous le firmament de Jéhovah, qui nous aient prouvé que, malgré son long abaissement, la race de Jacob n'était point encore fermée à tout idéal? J'en pourrais, pour ma part, citer plusieurs, en France même, parmi les vivans et parmi les morts. Qu'est-ce, par exemple, qu'un écrivain tel que James Darmesteter, si ce n'est un idéaliste? Et qu'était un homme comme Gustave d'Eichthal, un de ces rares vieillards, demeurés fidèles au large idéal de leur jeunesse? Nous avons, à l'Académie des sciences morales, un octogénaire qui, chaque fois que Dieu ou l'âme sont en cause, les défend avec les accens d'un prophète; c'est un israélite qui a appris à lire dans le Talmud. Il devait bien avoir un grain d'idéalisme, ce Juif levantin, Franchetti, qui, à l'heure de nos désastres, vint se faire tuer pour la France sur les collines de la Seine; ou cette Juive française, Mme Coralie Cahen, qui, au plus fort de l'hiver, traversait les lignes allemandes pour aller consoler nos prisonniers dans les forteresses de la Prusse. Veut-on s'en tenir à l'histoire, ils ne sont pas impossibles à découvrir, les Juifs anciens ou modernes, orthodoxes ou hérétiques, qui ont su réaliser dans leur vie ce type du sage ou du juste demeuré, à travers les âges, l'idéal d'Israël. Cet idéal, défiguré chez leurs *tzadigs* par la superstition des *Hassidim*, Jehuda Halevy et les grands rabbins du moyen âge, et Spinoza et Moïse Mendelssohn et Montefiore en ont laissé des types immortels. Le Juif, avec la grâce du Christ, ne paraît même pas incapable de s'élever jusqu'à la sainteté. J'en sais au moins un — ô scandale! — en passe d'être officiellement reconnu comme saint et déjà admis aux honneurs de nos autels, le vénérable Libermann, fondateur de la Congrégation des missionnaires du Saint-Esprit (1). Les églises réformées, qui n'osent point

(1) C'est, croyons-nous, la première fois qu'un descendant d'Israël est l'objet d'un procès de canonisation. Bien que les Juifs qui se font baptiser n'appartiennent pas toujours à l'élite du judaïsme, plus d'un s'est distingué, dans le clergé protestant ou catholique, par ses vertus et par ses œuvres. Ainsi naguère, en France, les deux pères Ratisbonne, l'un fondateur de la congrégation de Notre-Dame de Sion, l'autre converti à Rome par une apparition de la Vierge, dont le souvenir attire de nombreux fidèles à l'église *Sant' Andrea delle Fratte*. — Ainsi, aujourd'hui encore, les deux frères

conférer de diplôme de sainteté, n'en ont pas moins vénéré, elles aussi, des apôtres et des docteurs d'origine juive. Ainsi, en Allemagne, le grand Neander, une des gloires de la théologie orthodoxe, Neander, un des hommes qui ont momentanément réchauffé, dans l'église évangélique, la piété chrétienne engourdie par les glaces du rationalisme (1).

Que chez les fils d'Abraham la racine des sentimens nobles n'ait pas toujours été desséchée, cela me paraît hors de doute; mais je ne sais si leur idéal est toujours le même que le nôtre. Peut-être y a-t-il dans le passé d'Israël quelque chose qui décolore ses aspirations les plus hautes et teinte son idéal d'une nuance de prosaïsme. Le Juif est vieux, et il a longtemps vu le monde à travers les grilles du ghetto. Jusqu'en ses rêves, il se peut qu'il soit plus positif que des races plus jeunes, dont l'adolescence, plus choyée, a eu plus d'expansion. A nous fils ingrats de la nouvelle Rome, grandis joyeusement sur les genoux maternels de l'Église, il nous revient parfois des réminiscences de notre enfance chrétienne et de ses élans vers le ciel. Nous sommes les fils des croisés; et de la vie du moine et du chevalier, il nous reste un tour d'imagination, une fierté de sentiment, une délicatesse d'âme, malaisés à retrouver chez les fils du sémite, tenus comme des chiens à la porte de la maison. L'idéal, qui s'est formé au moyen âge dans le donjon du château-fort et sous les arcades du cloître, n'est pas celui du Juif; — pas plus d'ailleurs qu'il n'est, là-bas, celui du Yankee. Le Juif n'est d'habitude ni chevaleresque, ni mystique; nous en avons donné les raisons. Qu'il soit peu chevaleresque, n'ait que dédain pour le donquichottisme et montre peu de goût pour la gloire bruyante des armes et les aventures noblement périlleuses, comment en être surpris, quand l'écu du chevalier et le droit de ceindre l'épée lui ont été déniés pendant des siècles? De même, il n'est guère enclin au mysticisme et semble ne l'avoir jamais été: le judaïsme est toujours resté une loi, une religion de tête, un culte de raison, peu favorable aux mystiques transports ou aux divines langueurs. Le mysticisme de la Cabbale et des néo-cabbalistes, les Hassidim, semble une semence apportée du dehors;

Lemann, tous deux prêtres, tous deux connus pour leur zèle apostolique. Certains antisémites, qui se croient plus sages que Rome, n'en conseillent pas moins à l'Église de reprendre les usages de l'inquisition espagnole et de n'admettre les hommes de race juive au sacerdoce qu'après plusieurs générations de baptisés.

(1) L'Angleterre aussi a eu ses pasteurs et ses missionnaires de sang israélite. Une revue ecclésiastique anglicane, *the Newberry House Magazine* (janvier 1892, p. 320), affirme qu'il y a, dans l'église établie, quatre évêques et cent vingt clergymen d'origine juive, dont plusieurs se sont signalés par la ferveur et le désintéressement de leur apostolat. Lord Herschell, le chancelier du cabinet Gladstone, est ainsi le fils d'un juif polonais, Ridley Herschell, devenu après son baptême ministre anglican.

au jugement des meilleurs juges, la Cabbale même est sans racine dans le judaïsme.

Ni chevaleresque, ni mystique, quel est l'idéal du juif? C'est, pourrait-on dire, un idéal bourgeois et, si l'on peut associer ces deux mots, un idéal positif. Il ne se perd pas dans les nuages ou dans l'azur du ciel; ce qu'il vise, c'est la terre et les réalités terrestres; son objet est l'établissement de la paix et la diffusion du bien-être parmi les hommes. C'est ce que, ici même, on a appelé l'idéal charnel du juif; idéal terre à terre peut-être, idéal, si l'on veut, de courtier besogneux ou de banquier enrichi, pas tant à mépriser cependant, car il se ramène à ce qui fut l'idéal des prophètes, le règne de la justice dans le monde. Et viendra le temps où chacun pourra s'asseoir en paix, à l'ombre de sa vigne ou de son figuier. Charnel ou non, tel est demeuré, à travers les âges, l'idéal judaïque; et ce terrestre idéal de l'antique Israël, peu importe que le Juif l'ait rapetissé à sa taille; l'on ne saurait nier qu'il coïncide avec celui des temps nouveaux, avec le rêve humanitaire légué aux peuples modernes par le XVIII[e] siècle, qui, à travers toutes ses utopies et ses frivolités, fut à sa manière un siècle idéaliste.

Israël peut se vanter d'avoir, de longue date, pris les devans sur les gentils. Comment s'appelle-t-il, dans la tradition de Juda, cet espoir lointain d'un renouvellement des sociétés humaines? Il s'appelle d'un vieux nom: le messianisme. Le messianisme est le grand dogme et la grande originalité du judaïsme. Des treize articles de la profession de foi de Maïmonide, c'est encore celui qui garde le plus de croyans. Or, qu'est-ce que le messianisme, et comment l'entend-on en Juda? Israël a, pendant deux mille ans, appelé le fils de David qui devait faire régner sur la terre la justice et la paix. Il est des Juifs qui l'attendent toujours, mais la plupart sont las d'invoquer sa venue. Leur espérance a été trop de fois trompée par les faux messies; ils ont trop cru pour croire encore. Les rabbins eux-mêmes sourient des Juifs de Tibériade qui tiennent leur lampe allumée dans l'attente de la naissance de l'oint du Seigneur, ou des Juifs de Safed, assemblés d'avance au pied de la montagne sur laquelle le rejeton de Jessé doit établir son trône. Le Messie en chair et en os, le restaurateur de l'empire d'Israël qui devait asseoir sur le monde la domination de Jacob, bien peu y croient encore. Voilà longtemps déjà que les docteurs se sont pris à en douter. Ils n'abandonnent pas pour cela, ces Juifs à la foi obstinée, l'espoir du Libérateur qui doit faire triompher sur la terre le droit et l'équité. Les murs de certaines synagogues de Galicie en représentent, en naïves peintures, les emblèmes prophé-

tiques, le loup et l'agneau paissant côte à côte. Ces promesses de ses voyans, le Juif, comme le chrétien, s'est décidé à les réduire en allégories. Nos docteurs lui ont-ils assez reproché d'être l'esclave de la lettre et de matérialiser les prophètes? Le voilà, à son tour, qui les entend au sens spirituel, tout en leur gardant une signification temporelle. Pour lui, le prince de la paix, le soleil de justice, annoncé sur le Carmel et le Moriah, n'est ni un roi, ni un conquérant, ni un homme, mais une époque, une ère nouvelle, promise à Israël et à l'humanité. Pour tels de ses rabbins, le Messie, s'il est un être vivant, le Messie triomphant, comme le Messie souffrant, le *Christus patiens* d'Isaïe, c'est Israël lui-même, Israël lumière du monde, tour à tour persécuté et délivré, humilié et glorifié. Pour la plupart de nos Juifs d'Occident, ce n'est qu'une figure allégorique de l'avenir de l'humanité, une vision voilée des magnifiques destinées réservées à la race d'Adam. Le Messie conquérant à la Bar-Cocheba ne leur semble plus qu'une corruption du messianisme prophétique. Ce qu'apercevaient, dans le lointain des âges, les *nabis* de Juda, c'était bien le règne de la justice, le règne de Jéhovah sur la terre; mais le règne de Jéhovah parmi les hommes, il ne sera pas établi, les armes à la main, par un monarque sorti du tronc de Jessé; il sera la conquête pacifique de la science, le terme naturel de la civilisation, lentement acheminée vers le Bien et le Droit. Isaïe a vu juste et les promesses d'Amos ou de Zacharie ne sont pas vaines; mais la Jérusalem future, où les prophètes ont vu en esprit monter les peuples, ne sera pas la cité de pierre relevée sur la colline de Sion, mais la cité idéale où habiteront en frères tous les enfans des hommes.

Voilà ce qu'est le Messie pour le plus grand nombre des Juifs contemporains; et ce Messie, nous le connaissons. Nous avons un nom pour lui; nous l'attendons, nous aussi, et l'appelons de tous nos vœux. C'est ce que nos foules aryennes nomment le Progrès; messie moderne, auquel la multitude incrédule de nos capitales croit d'une foi aussi aveugle que les vieux Juifs d'antan à la venue du Libérateur, fils de David. Cette foi, il est vrai, ne nous vient pas directement d'Israël: c'est plutôt nous qui l'avons réveillée chez lui. Elle dormait dans ses livres, elle y reposait à l'état latent, avant que Diderot et Condorcet l'aient révélée aux nations et répandue dans le monde. Mais dès que la Révolution l'eut proclamée et qu'elle leur en eût fait la première application, les Juifs la reconnurent et la revendiquèrent comme un legs de leurs ancêtres d'Israël. Ils lurent la Bible à la lumière de l'*Encyclopédie*, et ils découvrirent dans les prophètes ce qu'annonçaient les profanes voyans des gentils. Pour eux, l'antique dogme religieux du messianisme se confon-

dit avec le nouveau dogme philosophique de la perfectibilité humaine. Et ainsi le jour où il entra dans notre civilisation, le Juif se trouva prêt à en épouser les espérances les plus hardies. Et ainsi le vieux judaïsme sembla confirmé par la science et rajeuni par la spéculation moderne. La synagogue, qui paraissait à jamais pétrifiée dans ses rites archaïques, put se présenter à ses fils comme la religion du progrès, se vantant d'avoir devancé, de deux ou trois milliers d'années, les sages des nations.

Le Progrès, voilà, pour l'israélite moderne, le vrai Messie, celui dont il salue, de ses hosannas, le prochain avènement. Telle est la foi du néo-judaïsme, et tel l'idéal du Juif. Beaucoup, dans leur hâte, ne se contentent plus de dire : « Le Messie va venir, » mais disent : « Le Messie arrive, le Messie est arrivé. » Nous sommes déjà, pour eux, au seuil de l'ère messianique. La Révolution en a été la préface, nos Droits de l'homme en ont été le manifeste, et au lieu de la trompette des archanges des apocalypses anciennes, le signal en a été donné au monde par les tambours de nos soldats, alors que, à l'approche de notre tricolore, tombaient les barrières de castes et les murs des ghettos. L'ère messianique est ouverte ; mais ce n'est pas en quelques semaines d'années que sera renouvelée la face de l'univers et que s'accompliront les visions des prophètes. Que d'obstacles encore à vaincre ! Que de ténèbres à dissiper ! Le Juif affranchi se fait gloire d'y travailler, attaquant les hiérarchies surannées, guerroyant contre les préjugés, repoussant les retours offensifs du passé, s'employant avec une précipitation parfois téméraire à frayer la voie aux révolutions futures ; confondant trop souvent le mouvement avec le progrès et la démolition du présent avec l'édification de l'avenir ; trop disposé à traiter en ennemi tout ce qui lui rappelle le passé et trop enclin à détruire sous prétexte de rebâtir ; trop défiant de la tradition, trop confiant dans la nouveauté ; ayant peut-être trop de foi dans la Raison, dans la Science, dans la Richesse ; ne se souvenant plus assez des conditions morales, des conditions éternelles du progrès des sociétés humaines.

Ainsi le Juif, et le nouvel esprit juif. Voilà qui est bien loin de l'esprit chrétien ; voilà qui paraît aux antipodes de l'esprit chrétien. Pas autant peut-être qu'il nous semble. Il y a longtemps que le millénarisme, forme chrétienne de l'antique messianisme, compte peu de partisans parmi les chrétiens. Mais le christianisme n'a point, pour cela, répudié toute espérance au royaume de Dieu ici-bas. Car, lui aussi, a promis aux fils d'Adam le royaume de Dieu ; et le chrétien, qui sait que le Messie est arrivé, sait bien que son règne n'est pas encore établi sur terre, et il ne cesse point d'en implorer l'avènement. Sur les lèvres chrétiennes est demeurée, à

travers les siècles, la prière tombée de la montagne de Galilée : *Adveniat regnum tuum!* Et que de choses dans ce souhait enseigné par le Messie vivant, — surtout quand on y ajoute, après le *Fiat voluntas tua,* le *Sicut in cœlo et in terra!* Sur la terre comme au ciel! Je me rappelle en avoir entendu le commentaire à Rome par un prélat américain; il y faisait rentrer les plus audiences espérances et les plus nobles ambitions des enfans des hommes. *Sicut in cœlo!* Les plus éblouissantes promesses des voyans d'Israël revivent dans ce verset du *Pater* quotidien. Et si les chrétiens ont semblé parfois l'oublier; si l'Église, avant tout soucieuse du séjour éternel et du triomphe final de la justice, a paru jamais se désintéresser de son règne sur la terre, ce n'est certes pas aux jours que nous vivons. L'Église aussi, nous le constations récemment, croit de sa mission de ne pas négliger cette vie terrestre, d'en panser les plaies, d'en adoucir les maux, d'en purifier et d'en assainir les passagères demeures. De fait, jamais elle n'y avait renoncé; mais le vent qui souffle du dehors l'y ramène plus que jamais. Elle ne veut rien abandonner de sa tâche providentielle, elle engage ses fils à se préoccuper de l'avenir social, et à n'en pas laisser le soin aux enfans des ténèbres. L'étendard de la Croix se déploie, de nouveau, comme une bannière de Progrès, et le mot de Justice est donné aux phalanges du Christ, le Messie des nations, comme la devise des conquêtes prochaines. Et ainsi le vieux rêve d'Israël, la grande vision sémitique incorporée à l'idée chrétienne, reparaît dans l'Église, non moins que dans la Synagogue, et pour en préparer la réalisation, la chaire de l'apôtre de Galilée offre son concours au siècle. Quand sera-t-elle construite, la Jérusalem nouvelle, la cité universelle de la Justice et de l'Amour? Et sera-t-il jamais donné à la main de nos fils d'en ouvrir les portes?

Il est vrai que le Christ a dit : Mon royaume n'est pas de ce monde. Par là, le christianisme se distingue du judaïsme, et les espérances spirituelles de la nouvelle alliance des ambitions temporelles de Juda. — Mon royaume n'est pas de ce monde; l'Évangile a raison; l'Évangile nous met en garde contre l'utopie; il nous avertit de ne pas trop présumer de cette vie terrestre. Le royaume de Dieu ne saurait pleinement se réaliser sur la terre — à moins que le Fils du Très-Haut ne redescende du ciel pour l'instaurer parmi les hommes. Le royaume de Dieu est un idéal vers lequel doivent tendre les siècles sans y atteindre jamais. L'Église n'en convie pas moins les chrétiens à s'efforcer, eux aussi, d'amener parmi les hommes le règne de la paix et de la justice. A cela revient l'enseignement social de Léon XIII. L'Église n'approuve point ceux qui, las des longueurs de la route, secouent sur nos sociétés en travail la poussière de leurs souliers, ou demeurent assis à la porte des

cimetières, attendant, pour voir se lever le règne de la Justice, que la trompette de l'Archange ait sonné le réveil des morts.

« Pour les fils d'Israël, prêchait un rabbin, c'est un devoir impérieux de travailler à la réalisation des espérances messianiques (1). » Voilà un sermon que les prêtres du Christ ne voudront pas laisser aux rabbins : cela n'est pas seulement le devoir des enfans d'Abraham, et nous ne leur en abandonnerons pas le soin. Le règne de la Justice, les chrétiens, eux aussi, ont le devoir d'y travailler; il ne leur convient pas de s'en remettre aux débris dispersés de Juda, aux adeptes nuageux du messianisme humanitaire, ou aux faux prophètes qui leurrent les foules de la chimérique transfiguration de la terre en paradis. *Adveniat regnum tuum*, répètent, chaque jour, des lèvres trois ou quatre cents millions de chrétiens ; mais ce vœu du *Pater*, comment l'entendent-ils ? De combien, parmi eux, en est-il comme de ces Juifs au cœur charnel, que nous accusons de matérialiser les promesses de l'Écriture ? S'il nous était donné d'évoquer, devant nous, l'idéal des foules baptisées et l'humaine Jérusalem rêvée par les masses populaires, je ne sais trop quelle différence nous trouverions entre l'idéal aryen et l'idéal sémite, entre notre idéal à nous, fils de chrétiens, et leur idéal juif. Si nos races occidentales en sont revenues à un vague messianisme ; si même, sans que nous en ayons conscience, c'est des collines de Sion que nous viennent notre soif de justice et notre espérance obstinée dans la victoire du droit, l'idéal des prophètes s'est bien déformé en chemin. Ils auraient de la peine à reconnaître leurs visions et leur Jérusalem dans nos songes matériels et nos prosaïques utopies, les voyans du Moriah. Sur le messianisme des montagnes de Juda et sur le royaume de Dieu du lac de Galilée a soufflé le néo-paganisme, et juifs et chrétiens, confondant presque également le progrès avec la richesse et la félicité avec le bien-être, sont allés pour Messie élire Mammon. Oublieux de l'éternel *Nisi Dominus* du psalmiste et de la pierre angulaire sur laquelle devait reposer la vraie Jérusalem, ils rêvent de royaume de Dieu sans Dieu. Jéhovah est délaissé, et son Christ est omis. Aussi semble-t-elle reculer devant nous, à mesure que nous nous flattons d'en approcher, la Jérusalem nouvelle, la cité de Justice et de Paix, vers laquelle se tendent en vain nos bras.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

(1) M. A. Astruc, *Entretiens sur le judaïsme, son dogme et sa morale;* Lemerre, 1879.

L'ART RÉALISTE ET LA CRITIQUE

I.

THÉOPHILE THORÉ.

Le réalisme a joué un rôle si considérable dans l'art français du XIXe siècle, qu'un moment il a pu s'en croire maître. Nous savons à cette heure qu'il se trompait, et, quoique son action ne soit pas encore épuisée, il se rend compte lui-même qu'il a déjà perdu beaucoup du terrain conquis. Il en a été pour lui, en effet, comme pour toutes les écoles exclusives qui ont prétendu régner sur l'art: à aucun moment de notre siècle, aucune d'elles n'a été ni tout à fait victorieuse ni tout à fait vaincue. Bien plus, elles ont existé de tout temps, apparentes ou cachées, se formulant avec complaisance ou s'ignorant, même celles qui se prétendent les plus originales et les plus modernes. Classique et romantique, idéaliste et réaliste, leur destinée, aujourd'hui comme autrefois, est de durer côte à côte en se combattant; au temps où nous sommes, elles semblent aboutir par leur mélange à un éclectisme anarchique. Les Salons annuels nous montrent, à quelques pas de distance, M. Bouguereau et M. Detaille, M. Puvis de Chavannes et M. J.-P. Laurens, M. Roll et M. Besnard; en sculpture, M. Mercié et M. Rodin ont chacun leurs fervens; en architecture, l'école romaine est au plus fort de son antagonisme avec l'école médiéviste. Bien entendu, la persistance de ces diverses écoles n'a pas empêché chacune d'elles de refuser aux autres le droit d'exister; mais pour l'esprit de despotisme, aucune

n'a égalé l'école réaliste. Elle apportait sa part de vérité, beaucoup moindre qu'elle ne croyait, considérable pourtant et qui a produit son action utile. Nous sommes maintenant assez éloignés des origines du débat pour rechercher avec une impartialité suffisante en quoi elle méritait de réussir, en quoi elle devait échouer et ce qu'il reste, somme toute, de ses efforts. Les *Salons* de Castagnary viennent de paraître; c'est une occasion d'étudier à leur sujet le mouvement artistique dont il fut le héraut. En s'appliquant au défenseur le plus franc et le plus hardi du réalisme, cette étude permettra d'apprécier, outre une part importante de l'art dans la seconde moitié du siècle, les procédés de la critique durant la même période. Castagnary était, je crois, le contraire d'un esprit juste, mais c'était un homme de bonne foi et un écrivain de talent; avec lui, la démonstration sera d'autant plus facile qu'il pensait ce qu'il disait, et qu'il le disait avec agrément.

Toutefois, il n'est pas seul de son espèce, et il faut le replacer dans un groupe, si l'on veut l'apprécier à sa valeur. Thoré et Proudhon ont soutenu la même cause : Thoré, avec un sens artistique plus fin et une instruction plus solide; Proudhon, avec la supériorité d'une puissante intelligence et cette outrance dans la logique paradoxale, qui, en grossissant tout, rend un grand service au débat. Si, des trois, Castagnary éveille à cette heure le souvenir le plus net comme critique d'art, c'est peut-être parce qu'il est mort le dernier. Il faut considérer aussi que, malgré ses opinions républicaines, la critique de Thoré n'a point profité de sa politique, car il a servi son parti dans une période de défaite et il est mort avant la revanche; de plus, critique de transition, d'abord romantique, puis réaliste, il finit par combattre ce qu'il avait défendu et affirmer ce qu'il avait nié. Proudhon, lui, fut surtout un économiste et la critique d'art un court épisode dans sa carrière; il ne s'en inquiéta que par occasion et pour rattacher l'art à un système social. Castagnary, au contraire, publiciste politique comme Thoré, est arrivé au pouvoir avec ses amis; il a donc recueilli les avantages qui suivent toujours la victoire, même au point de vue de la simple renommée; réaliste d'instinct, il l'a été du premier jour et jusqu'au bout; près de Courbet, le chef de l'école, il a rempli le rôle de secrétaire et de conseil; pour le public actuel, la peinture réaliste, c'est Courbet; la critique réaliste, c'est Castagnary. Cependant, comme le rôle de la critique sans épithète n'est pas de suivre les opinions consacrées, mais plutôt de les examiner pour les rectifier, il importe de rendre à Thoré et à Proudhon ce qui leur est dû. Enfin, un des grands esprits du siècle, M. H. Taine, peut être considéré comme le théoricien suprême de l'école réaliste. Il y a quelques années, il réunissait sous le titre

de *Philosophie de l'art* ses divers écrits sur l'esthétique. Non-seulement l'examen de cet ouvrage ne saurait être négligé dans l'enquête dont il s'agit, mais c'est lui qui nous permettra de la pousser le plus avant.

I.

Il y a deux phases distinctes dans la carrière critique de Thoré, comme dans sa vie (1) : il ne pensait pas et n'écrivait pas de la même manière avant et après 1848, c'est-à-dire avant et après son exil. Avant, il soutenait le romantisme à l'apogée; après, il le trouvait épuisé et découragé. Ce n'était certes pas un courtisan du succès; s'il changea de camp, c'est qu'il crut sincèrement qu'une cause meilleure remplaçait une cause perdue. L'amertume de l'exil et un long séjour dans un pays peuplé de chefs-d'œuvre par l'art réaliste l'avaient lentement préparé à renier les dieux de sa jeunesse.

Affilié au carbonarisme sur les bancs de l'École de droit, il avait combattu, à vingt-trois ans, aux journées de juillet 1830, et obtenu, pour sa part de victoire, un poste de substitut du procureur du roi, c'est-à-dire qu'il avait reçu mission de défendre une organisation sociale dont l'étiquette avait changé, mais dont les principes essentiels et le fonctionnement restaient ceux-là mêmes qu'il avait combattus. Ainsi, républicain d'opinions et fantaisiste de goûts, il devait requérir au nom d'une monarchie contre toutes les formes de la fantaisie, politique, sociale ou même littéraire. Cette aventure bizarre fut alors celle de beaucoup de ses compagnons de lutte. Un certain nombre s'en accommoda; Thoré, convaincu et honnête, donnait bientôt sa démission et revenait à Paris se jeter à corps perdu dans la presse politique et la critique d'art. Comme publiciste, son but n'était plus seulement de changer la forme du gouvernement et de remplacer la monarchie par la république : il trouvait la société mal organisée et adoptait à peu près les théories de Pierre Leroux, avec un fort mélange de mysticisme, de panthéisme et de phrénologie. Ses articles l'eurent bientôt mené en cour d'assises et en prison. Il était brave, mais il n'aimait pas à être dupe. Cette dure expérience le fit réfléchir; sorti de prison, il se demanda si les idées pour lesquelles il avait engagé sa liberté étaient assez précises pour que leur diffusion fût un devoir

(1) Théophile Thoré, né à La Flèche le 23 juin 1807, est mort à Paris le 30 avril 1869. (Voyez à son sujet Alfred Sensier, *Souvenirs sur Théodore Rousseau*, 1872, notamment IX, XL et LI, Pierre Petroz, *un Critique d'art au XIXe siècle*, 1884, et la préface mise par Thoré lui-même, sous le nom de W. Bürger, en tête de ses *Salons*, 3 vol., 1861-1870.)

et assez pratiques pour qu'il pût en espérer l'application prochaine. La réponse fut sans doute négative, car, prenant dans son système du monde et de la vie une part restreinte, celle de l'art et de son action sociale, il résolut de s'y enfermer. C'était alors un personnage singulier, vêtu comme un type de Deveria, qui courait les ateliers et se répandait en discours subversifs contre la peinture de Delaroche et l'influence de l'Institut. Enthousiaste et courageux, muni d'une forte provision de bon sens, malgré ses outrances de langage, avec un grain de folie qu'il tournait en originalité, il prétendait unir le caractère d'un stoïcien et les allures d'un cynique. Il était lié d'une étroite amitié avec le paysagiste Théodore Rousseau et menait avec lui, dans une mansarde de la rue Taitbout, une vie de misère et de travail, soutenant le peintre dans sa lutte pour la vérité contre la toute-puissance de l'art conventionnel. Il avait un autre ami, Ganneau, inventeur et dieu d'une religion nouvelle, fondée sur l'amour de la nature et de l'art. Ganneau se faisait appeler le *Mapa*, des deux mots *maman* et *papa*, « vocables suprêmes de la force créatrice, » scellait ses écrits du *lingam* et de l'*œuf synthétique* et, pour subvenir aux frais du culte, faisait du bric-à-brac artistique. On voit que M. Joséphin Péladan n'a rien inventé.

Jusqu'en 1848, Thoré écrivit beaucoup sur l'art, mais il se contenta de prêcher entre intimes ses théories humanitaires. Lorsque éclata la révolution de février, l'occasion lui sembla trop belle pour ne pas revenir à la politique ; toutes les utopies caressées pendant vingt ans aspiraient à se réaliser, et c'était une belle foire de vendeurs d'orviétan. Thoré reprit donc sa place au premier rang des écrivains socialistes, obtint un siège à la Constituante, et s'occupa activement de la création d'un ministère spécial des beaux-arts. Décrété d'arrestation au moment des journées de juin, il était forcé de passer en Belgique. Jusqu'en 1854, il y continua sa propagande ; mais vers cette époque, il eut un nouvel accès de découragement ; une fois encore, il revint à l'art pour ne plus le quitter. Sur la fin de sa vie, repassant avec mélancolie la suite de son existence, il se montrait lui-même, dans sa période politique, « aventurier dans toutes les généreuses excentricités à la recherche d'un nouveau monde, passionné en politique, comme en art et en littérature, » puis, « ayant beaucoup appris et surtout beaucoup oublié, » quelque peu désabusé, mais non repentant, croyant toujours à la liberté et à la justice, guéri du chauvinisme, devenu cosmopolite et n'espérant plus, faute de mieux, que lancer l'art dans des voies nouvelles. Cette dernière illusion persistait en lui, très tenace, lorsque, de retour en France, en 1860, il se remit à faire la revue annuelle des Salons. David d'Angers avait modelé son médaillon en 1847. On y voit une physionomie fine et énergique, avec une expression de

douceur sérieuse, de rêverie méditative et d'indécision. Après l'exil, M. Léopold Flameng le gravait à l'eau-forte. C'est le même aspect, avec une fatigue physique plus marquée. Dans les deux images, une barbe superbe, la longue barbe qui, de 1830 à 1850, était une profession de foi, et qui, encore jeune en 1847, était devenue tout à fait, après 1860, une vieille barbe. Comparaison faite des deux portraits, ils laissent une même impression : on a devant les yeux un rêveur égaré dans la propagande active et un homme d'action intermittente; la critique d'art, inspirée, si l'on veut, par la philosophie sociale, était sa véritable voie.

Cette inspiration philosophique, Thoré put la modifier avec le temps, il n'y renonça jamais. Pour lui, l'art était à la fois un besoin impérieux de notre nature, et une force que l'organisation sociale doit faire servir, comme toutes les autres, à l'amélioration de l'homme. Le premier terme de cette définition est parfaitement acceptable : à la doctrine étroite de « l'art pour l'art, » Thoré substituait justement la doctrine plus large de « l'art pour l'homme. » Le second l'est aussi, en principe : pour qui ne l'admettrait pas, quitte à discuter ensuite, l'art se réduirait à une simple distraction. Mais il faut se méfier avec Thoré; il appartient à cette catégorie d'esprits systématiques et confus, qui, ne sachant pas bien ce qu'ils veulent, prétendent l'imposer au complet. Il croyait que l'art doit se subordonner à une philosophie impérative, qui lui serve de point de départ et de but. Pour lui, cette philosophie était celle du progrès. Il n'en est pas de plus consolante et de plus favorable à l'action, mais de quelle manière concilier dans l'art la subordination avec la liberté, puisqu'il s'étiole dès qu'on l'emprisonne dans une hiérarchie, un dogme, ou une simple formule? C'est ce que Thoré ne dit nulle part avec précision. Il aborde maintes fois le problème et le tourne de toutes manières sans arriver à le résoudre, peut-être parce qu'il est insoluble. Une fois surtout il a essayé de le serrer de près et de le ramener à ses premiers termes, dans un morceau intitulé : *Nouvelles tendances de l'art*, écrit à Bruxelles en 1857. C'est une dissertation de grand intérêt, dans laquelle, au milieu des erreurs et des pétitions de principes, abondent les idées justes et les vues originales, mais d'où ne se dégage aucune conclusion nette. Nous verrons que Castagnary et Proudhon n'ont pas été plus heureux dans une tentative semblable. Thoré parle même des œuvres d'art avec d'autant plus de justesse qu'il oublie davantage ses préoccupations philosophiques, et ses avis sont d'autant mieux motivés qu'ils s'inspirent moins de considérans abstraits. Ne serait-ce pas que l'art et la philosophie, choses distinctes, ne se rencontrent que lorsqu'ils ne se cherchent pas et que, tendant l'une vers le vrai, l'autre vers le beau, dont

l'essence est la même, mais qui ne s'atteignent pas avec les mêmes moyens, ils les manquent tous deux, s'ils les visent en même temps? Aussi l'indécision naturelle de Thoré, qui lui a nui dans la recherche d'un idéal politique, l'a-t-elle plutôt servi dans sa critique d'art. Se contre-disant en toute tranquillité, homme de sentiment plus que de raisonnement, il peut divaguer en de longues pages sur le but de l'art : devant une belle œuvre, la justesse de son goût le ramène vite à l'unique et simple appréciation de ce qu'il voit. Alors il juge bien et, souvent, en bons termes.

Il y a d'autant plus de mérite qu'il avait commencé par se régler sur un modèle dangereux, Diderot, et par adopter la rhétorique du romantisme. Lorsque les *Salons* de Diderot avaient paru (1), le romantisme s'était empressé de les adopter, car il y reconnaissait nombre de ses goûts et de ses thèmes favoris. Ainsi, un grand écrivain apportait tout fait à la nouvelle école, avec des principes et une méthode, un genre qu'elle n'aurait pas créé elle même plus conforme à ses besoins. Le romantisme, c'était l'expansion du sentiment personnel, l'amour de la couleur, la prétention à la philosophie. Il y avait tout cela dans Diderot, avec une abondance de formules heureuses, de morceaux brillans, de pointes hardies dans toutes les directions de la pensée. Malheureusement, il y avait aussi une erreur initiale, qui, après avoir égaré Diderot, a dévié pour longtemps la critique d'art dans notre pays. La littérature et l'art diffèrent comme principes et moyen d'expression; l'un est le domaine des formes, l'autre celui des idées. Tel sujet, éminemment littéraire, n'est pas du tout artistique et réciproquement; très souvent, d'un beau morceau de poésie ou de prose, un bon peintre ne tirera qu'un mauvais tableau et, d'un beau tableau, un littérateur de talent ne tirera qu'une page médiocre. Pourtant, Diderot appliquait à l'art un genre d'appréciation uniquement littéraire, c'est-à-dire philosophique, morale, sentimentale, etc., mais nullement artistique. Dès que, dans un tableau ou une statue, il ne trouvait pas matière à littérature, il les condamnait. C'était, en outre, un écrivain aussi dangereux que facile à imiter. Expansif, fécond en apostrophes, prompt aux larmes, aux sentences, aux digressions, il traitait la critique d'art comme toutes choses, avec les diverses formes de sa sensibilité. Tout cela peut se tourner en procédés, et l'on cède d'autant plus volontiers à la tentation de s'en servir, que ses meilleures pages semblent le résultat de ces procédés. Ce qui est moins facile, c'est d'y joindre

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mai 1880, *les Salons de Diderot*, par M. F. Brunetière; c'est la première étude vraiment critique qui ait été faite de ce livre fameux, plus souvent exalté que jugé.

ce qui complétait Diderot, c'est-à-dire ses éclairs de génie et son étonnante faculté d'invention. Par-dessus la rhétorique d'après Diderot, mettez celle du romantisme, avec son emphase, son goût de l'image et ses effusions lyriques, vous aurez le genre littéraire que l'on a pris longtemps en France pour la critique d'art et qui, malheureusement, n'est pas encore épuisé.

Pour guider les artistes et le public, la critique d'art devrait être toute autre chose. Dans un tableau, la seule littérature ne peut juger que deux élémens, qui n'y entrent que pour une part ou qui même peuvent en être absens, les intentions littéraires et le sujet. Les intentions littéraires, c'est ce que le peintre a voulu montrer d'émotion ou d'esprit; le sujet, c'est la conception intellectuelle d'une scène ou d'un fait, propres peut-être à être traduits en peinture, mais qui, avec le procédé littéraire, naissent dans l'intelligence de l'artiste avant de se présenter devant son œil. Or un sujet n'existe, en peinture ou en sculpture, que lorsqu'il s'impose de manière visible, lorsqu'il appelle nécessairement certains aspects de forme et certaines combinaisons de couleurs. C'est donc la faculté de combiner des couleurs et d'imaginer des formes, qui constitue l'artiste. La touche et le faire sont tellement indispensables à l'exercice de cette faculté qu'un artiste ne mérite son nom que lorsqu'il possède, au point de vue de son métier, une originalité propre, dont l'excellence ou la distinction s'appellent talent ou génie. L'École française a souvent méconnu cette nécessité. Tels de nos peintres et de nos sculpteurs, d'intelligence distinguée, mais de pratique insuffisante, ont pu multiplier tableaux et statues, attirer la foule, arriver à la gloire sans être autre chose que des dramaturges, des historiens ou de simples anecdotiers. C'est ici la rançon de ces qualités nationales qui procuraient par ailleurs à notre littérature de rares mérites : sens dramatique, ordonnance logique de la composition, esprit, agrément, clarté. Aussi sensible à ces qualités que nos artistes, le public ne poussait que trop peintres et sculpteurs dans la voie de la recherche littéraire; il se pressait aux expositions annuelles devant les tableaux émouvans ou spirituels, mais il demeurait indifférent aux qualités d'exécution, c'est-à-dire aux moyens par lesquels une idée ou un sentiment s'incarnent dans des êtres visibles, ou plutôt, — car ceci tient encore de trop près à la seule mise en scène, — à la manière dont la couleur et la forme traduisent la nature et la vie.

Un critique français avait naturellement les mêmes tendances que les artistes et le public de son pays. S'il était, par surcroît, grand remueur d'idées, grand inventeur de scènes, et capable d'exercer une action puissante, il devait, comme Diderot, égarer le goût des artistes et celui du public. C'est ce qui arriva. L'art,

dans notre pays, a suivi dans un exact parallélisme les directions de la littérature. De tout temps, nos artistes ont fait de la peinture et de la sculpture littéraires. Aussi ce qu'il y avait de meilleur et de plus utile dans les tentatives des réformateurs de l'art, a-t-il eu pour résultat, volontaire ou involontaire, de l'éloigner de la littérature et de le ramener à son véritable objet, l'exercice du sens plastique. Quant à nos critiques, c'est exceptionnellement qu'ils ont eu la notion de cette nécessité. La plupart ont fait de la littérature plus ou moins brillante, grands phrasiers et grands descripteurs, rivalisant avec les artistes d'effets littéraires, établissant leur réputation de stylistes ou d'hommes d'esprit, mais égarant le public et les artistes. De la technique de l'art, de ses moyens particuliers d'expression, ils ne savaient rien ou peu de chose ; à force de courir les ateliers, trop occupés d'ailleurs pour regarder longtemps peindre ou sculpter, ils retenaient quelques termes de métier qu'ils employaient pour avoir l'air compétens, mais qui n'apprenaient rien à leurs lecteurs. Quelle différence lorsque les artistes se mettaient à parler de leur art ! On connaît les Conférences de l'ancienne Académie royale ; il y a là quantité d'observations, qui, dans leur simplicité et leur caractère pratique, en apprennent plus sur les mérites ou les insuffisances d'un tableau ou d'une statue que les descriptions les plus brillantes, les éloges vagues et enthousiastes, ou les dénigremens légers et spirituels. Lorsque, pour ne citer que des morts, Delacroix ou Fromentin prennent la plume, il est rare que la moindre de leurs réflexions ne soit pas un trait de lumière pour le simple amateur d'art. Je ne dis pas que les artistes devraient être leurs propres critiques. Outre que raisonner sur l'art et juger quotidiennement ses confrères n'est point la même chose, écrire, même sur l'art, est un métier qu'il faut apprendre longtemps et pratiquer beaucoup. Mais c'est dans la manière dont les plus compétens d'entre les artistes jugent de l'art que les critiques devraient prendre leur méthode et leurs modèles, en y joignant le propre de la littérature, qui est d'exposer, de discuter et, finalement, de juger. Malheureusement, bien peu s'en sont avisés.

Thoré est-il du nombre ? Oui et non. D'abord, il a eu, comme on l'avait autour de lui, le culte de Diderot, surtout dans la première partie de sa carrière. Il l'exprime souvent, et même, en ses jours de satisfaction personnelle, il ne craint pas de se comparer au maître suprême : « Ses amis, dit-il en parlant de lui-même, trouvaient qu'il avait quelque chose de Diderot dans l'indépendance de la pensée et le sans-façon du style. » Pas cela seulement, mais jusqu'aux procédés et aux tics. Thoré est grand faiseur de digressions ; il se met en scène, il expose ses goûts

et ses préférences, il apostrophe familièrement l'artiste dont il juge l'œuvre : « Te rappelles-tu, dit-il à Théodore Rousseau, le temps où, dans nos mansardes de la rue Taitbout, assis sur nos fenêtres étroites, les pieds pendans au bord du toit, nous regardions les angles des maisons et les tuyaux des cheminées... » Suivent des pages sur ce ton. M. Français a peint un paysage d'où se dégage une impression sentimentale : « Français, mon ami, lui dit le critique, le diable verrait bien que vous êtes amoureux. » De temps en temps, il enfourche son dada favori, l'hippogriffe du socialisme. Puis viennent les pires défauts de la rhétorique romantique, les grands mots, les épithètes ambitieuses, les métaphores exagérées et longuement continuées, les invocations à la liberté et aux grands principes. Quelques phrases de Thoré sont célèbres par le ridicule; ainsi sa description souvent citée de la tête de Molière, d'après Houdon.

Heureusement, une justesse d'esprit intermittente, mais qui finissait par le ramener au vrai, un goût très vif de l'art, l'étude constante de ses monumens, le contact permanent avec les artistes atténuaient l'effet de ces défauts. D'abord, malgré le faux goût dont il subit largement l'influence, il a le sens du style et le respect de la forme; à travers les redondances et la diffusion, il trouve le mot propre et qui reste; lorsqu'il est bien parti, sur une idée juste, il a d'excellens morceaux. Il est rare qu'il se trompe tout à fait et, même dans le paradoxe, il met une part de vérité. A chacun de ses *Salons*, la connaissance de ce dont il parle devient plus profonde et ses points de comparaison plus nombreux. Il pratique surtout une des qualités essentielles du critique, la bienveillance. Il a ses préférences et il y abonde, mais, très sensible au talent, il sait louer ce qui s'écarte de ses théories et, d'autre part, très indépendant, il évite de s'inféoder à une école, à un parti, et de leur sacrifier, avec sa liberté, les intérêts de la justice.

Mais sa principale originalité, celle qui le rend très supérieur au reste des critiques, c'est que, sans être lui-même peintre ou sculpteur, il a beaucoup regardé travailler les artistes, qu'il a réfléchi sur ce qu'il voyait et que, par instinct naturel, il distingue vite et bien ce qui est de l'art et ce qui n'en est pas, ce qui appelle la traduction de la forme et ce qui aurait dû rester dans le domaine de la pensée, ce qui relève à la fois de la pensée et de la forme. En dehors des critiques qui ne furent pas aussi des artistes, il est, je crois, le seul qui ait su préciser en quoi tels procédés techniques sont bons ou mauvais et surtout qui ait su donner aux artistes des conseils pratiques. Déjà nombreux au cours de ses premiers *Salons*, ces conseils se multiplient à mesure que s'accroît son instruction. En voici quelques-uns, pris entre beaucoup d'autres.

Sur l'importance du ciel dans le paysage :

La plupart des paysagistes ont le tort de commencer toujours leurs tableaux par la charpente réelle du site qu'ils veulent reproduire, et de chercher ensuite à mettre le ciel d'accord avec les terrains et les arbres. Les habiles restaurateurs de vieille peinture savent combien il est difficile de retoucher un ciel, tandis qu'on rétablit heureusement les autres parties du tableau, si le ciel est intact. De même, dans un paysage composé par l'artiste, quand le ciel est fait, le reste du tableau est sauvé. Il suffit d'avoir le sentiment de l'harmonie et la patience du travail. Car l'effet produit sur la campagne résulte toujours du ciel.

Sur le clair-obscur :

Le noir n'existe dans la nature que pour les mauvais coloristes. Je défie qu'on signale l'emploi du noir dans tout l'œuvre du Corrège, du Titien ou de Rubens. Le noir, s'il existait, serait la négation de la couleur, c'est-à-dire des degrés de valeur de la lumière sur les objets. L'ombre, si vigoureuse qu'elle soit, est toujours la transparence d'un ton plus ou moins déterminé. Il n'y a point de nuit pour les bons yeux. C'est là incontestablement la supériorité de l'école vénitienne et de l'école parmesane, où l'ombre comporte toujours la couleur du dessous. Cette incroyable dégradation de la lumière à l'infini est merveilleuse dans les chairs du Corrège, ou du Titien, ou du Giorgione et de quelques autres maîtres de leur école. L'art du *clair-obscur*, considéré avec raison dans toutes les fortes écoles comme un des trois principaux élémens de la peinture, est tout à fait négligé aujourd'hui, et le mot lui-même, qui exprime assez bien la chose, disparaît presque de la langue des ateliers et des critiques.

Sur l'empâtement :

Si cette sorte de bâtisse opaque et solide va bien aux murs, aux pierres, et quelquefois aux terrains dans le clair, elle est assurément déplacée dans les parties sombres, dans les demi-teintes, dans l'exécution de tous les objets qui exigent de la transparence et de la légèreté. Quelle valeur ont les empâtemens bien ménagés dans les corps solides et lumineux, quand ils s'enlèvent par contraste sur des touches limpides, lestes et capricieuses ! Les maîtres sont bons à consulter sur cette question de pratique. Examinez la variété de la touche chez les Hollandais, qui sont de grands praticiens. Chaque objet est modelé dans un sentiment très particulier. Les draperies ne sont pas peintes avec le même mouvement de la main que les chairs et les têtes. Quant aux fonds, presque toujours ils sont obtenus par des

frottis qui recouvrent à peine la toile ou le panneau. Aussi, quelle est la transparence et la profondeur des ombres de Rembrandt, de Cuyp, de Pieter de Hooch et d'Ostade!

Sur la touche :

La touche, ou la manière de poser la couleur et de promener le pinceau, est toujours dans le sens de la forme et contribue à décider le relief. Quand le modelé tourne, la brosse de l'artiste tourne dans le même sens, et la pâte, suivant la direction de la lumière, ne heurte jamais les rayons qui s'épanouissent sur le tableau. Supposez une statue taillée à rebrousse-poil avec le ciseau ; quelle que soit la correction mathématique de la forme, jamais elle ne donnera un aspect juste. En peinture, on ne se préoccupe pas assez de cette logique impérieuse de la pratique ; la plupart des peintres mettent au hasard leur griffe sur la toile, contrariant, sans y songer, la structure nécessaire de tous les objets et la géométrie naturelle.

J'ai cité ces divers passages tout au long parce que, entièrement originaux au temps de leur publication, ils n'ont pas cessé d'être des modèles rares peu suivis. C'est là que Thoré est vraiment bon et utile; écrivain encore hésitant, il fera toujours des progrès vers la précision et la simplicité, car, chemin faisant, il imite de moins en moins Diderot et laisse à chaque tournant de la route quelque pièce de sa friperie romantique.

Il n'est pas moins juste et moins original lorsqu'il parle des conditions premières de l'art, de celles qui le constituent en le différenciant, c'est-à-dire en lui donnant une raison d'être et des moyens qui n'appartiennent qu'à lui. Il voit avec raison dans le sens de la couleur le fondement de la peinture, le don indispensable au peintre. « On ne saurait être peintre, dit-il, qu'à la condition d'être, premièrement et avant tout, coloriste. Aucune autre qualité ne remplace celle-là. » Et encore : « Faire de la peinture sans la couleur comme procédé fondamental, c'est nier son art lui-même ; car la peinture est une convention qui ne s'explique que par la lumière, c'est-à-dire par la couleur. » Abordant le grand problème de la peinture, celui dont la discussion a rempli la moitié de notre siècle, il écrit une page vraiment magistrale, dans laquelle, avec les préférences naturelles d'un romantique pour la couleur et une négation trop absolue de la ligne, il est bien près de poser la question comme elle doit l'être, si l'on veut la discuter utilement. En voici l'essentiel :

Le moyen de la peinture, c'est la couleur, comme le son est le moyen de la musique. En musique, la mesure ou le rythme ne sont

que les dépendances du son qu'ils resserrent ou qu'ils précipitent, avec sa variété infinie du haut en bas de la gamme, avec ses dégradations et ses demi-teintes, ses majeurs et ses mineurs, ses dièzes et ses bémols. En peinture, on opère sur la couleur, dont les lignes, ou ce qu'on appelle le dessin, ne sont aussi qu'une dépendance, sans existence propre et distincte de la couleur... Les lignes ou le dessin ne servent qu'à contenir la couleur, à en déterminer les harmonies. On pourrait même dire que la ligne est une abstraction en peinture, qu'elle n'existe pas; mais on la suppose entre deux couleurs différentes, comme on la suppose entre les corps dans la nature. Est-ce qu'il y a, le long de votre front, de votre nez et de votre menton, une ligne qui arrête votre profil? Ce qui domine votre profil, c'est la couleur qui différencie de tout l'entourage extérieur votre tête placée dans une certaine attitude et sous une certaine lumière. La preuve qu'il n'y a point de ligne, c'est que votre profil change même de charpente sous des lumières différentes. La préoccupation exclusive de la ligne, substituée à la passion de la ligne et de la couleur, c'est l'anéantissement de toute peinture et de toute poésie.

Tout cela n'est pas également juste. On peut répondre que, si la peinture, comme le reconnaît Thoré, est une convention, la ligne est une hypothèse aussi nécessaire pour le peintre que pour le géomètre. Il a raison de dire que la peinture n'existe qu'avec la couleur; mais, sans la ligne, la couleur n'est qu'une tache. C'est la ligne qui donne un sens à la couleur. Si l'on nie la ligne dans la nature, on ne peut pas la nier dans le dessin, qui, outre qu'il a son existence propre, sera toujours le soutien intérieur de la peinture, comme le squelette est celui du corps humain. Mais, sous cette réserve, Thoré a raison de dire que, si le dessin, selon le mot fameux, est « la probité de l'art, » la couleur en est la vie.

II.

N'eût-il que ce sentiment vrai de la peinture, ces connaissances techniques et l'aptitude à les traduire en langue intelligible, Thoré serait déjà un critique original. Il a de plus une notion élevée de l'art et de ses lois, le sens des groupemens et des classifications, en un mot, cette aptitude aux idées générales, sans laquelle un critique, comme tout écrivain, n'est qu'un homme de second ordre. Progressiste, il voudrait que, dans les sociétés contemporaines, l'art fût une forme de la civilisation dont tous pussent profiter, et, comme au temps des cités grecques, la parure de la vie journalière, la joie des plus humbles comme des plus grands. Aussi déplore-t-il le caractère aristocratique qu'il a

revêtu depuis la renaissance et qui en fait le privilège d'une élite. Il constate avec raison qu'il en est de lui comme de la littérature, dont le peuple ne se soucie pas plus qu'elle ne s'inquiète de lui. Aussi ne professe-t-il pas, je l'ai dit, la théorie inhumaine de « l'art pour l'art. » Mais il se défend aussi d'être pour l'art prêcheur et utilitaire, qui ramènerait, par une voix détournée et abaissée, à l'art littéraire dont il ne veut pas. Il professe donc que « le sujet est absolument indifférent dans les arts, » « qu'un pot de Chardin vaut tous les Romains de l'époque impériale, » que « la beauté suffit et entraîne toujours avec elle sa signification, » c'est-à-dire que l'œuvre d'art a sa valeur indépendante et ses moyens propres d'abord de plaire, puis d'instruire. Malheureusement, il est pour l'action sociale de l'art, et il ne trouvera jamais une formule qui rattache directement l'art au progrès, sans diminuer son indépendance. On confondait avant lui l'art et la poésie; il les distingue par leur définition même : « La poésie, dit-il, c'est la faculté de sentir intérieurement la vie dans son essence; et l'art est la faculté de l'exprimer au dehors dans sa forme. » On n'en était pas encore à tourner l'idéal en ridicule et il constate que « l'idéal est le but dont la nature réelle est le moyen. » C'est dire qu'il n'admet ni le réalisme pur, ni même le naturalisme, titre que prend le réalisme lorsqu'il veut s'élever d'un degré, mais qui, au fond, dit la même chose : « Comment pourrait-on dans les arts copier la réalité? On a vu des écoles dont c'était la prétention; mais il est arrivé à ces sectaires étroits ce qui était inévitable, que, malgré eux, ils n'ont jamais pu faire abstraction de leur personnalité, et qu'ils ont abouti, comme toujours, à un mélange et à une approximation relative. Laissons donc de côté ce prétendu naturalisme qui contrarie la nature et ne saurait même exister, cette théorie absurde de l'imitation *matérielle*, qui supposerait d'abord le suicide de l'artiste et le néant de toutes choses; car il faudrait enlever du même coup l'âme du peintre et la vie incessamment mobile de l'être qu'il veut peindre. » On n'a jamais exprimé plus nettement que lui ce qu'il y a d'inadmissible dans les prétentions de l'impressionnisme pur : « Il faut être fou pour s'imaginer qu'on peut copier le paysage. Est-ce que vous avez jamais vu pendant deux heures le même effet dans le ciel ou sur la campagne? La physionomie de la nature est plus incessamment variable que la physionomie de l'homme. » Comme preuve, il raconte avec esprit l'histoire du paysagiste Delaberge, qui s'était proposé de peindre un buisson scrupuleusement vrai, mais qui, devant les transformations incessantes de son modèle, sous l'effet du vent, du soleil, des heures du jour et des saisons, s'efforça pendant trois ans de transporter sur la toile un aspect insaisis-

sable, et mourut du chagrin de n'y pas réussir. Il dit encore avec une piquante justesse : « On peut accuser le soleil de faire le plus souvent des esquisses, et les effets vagues sont les plus fréquens dans la nature. »

Il admet donc ce souci de la composition qui a souvent égaré l'école française en lui faisant rechercher des mérites de sens, de logique et de méthode, plus intellectuels que plastiques, mais auquel elle ne renoncerait qu'en perdant une qualité de grand prix. Il admet, par d'excellentes raisons, l'allégorie, le symbolisme, les légendes mythologiques et religieuses, l'histoire, les types créés par la poésie. Sur ces points, l'art confine à la littérature ; mais si Thoré veut qu'il s'en distingue, il ne va pas jusqu'à leur interdire tout contact. C'est affaire à chacun d'eux de traduire les sentimens ou les idées par ses moyens propres, à la littérature d'être intellectuelle, à l'art d'être plastique, mais sans qu'aucune loi de nature interdise à l'art de solliciter la pensée par la représentation plastique et à la littérature d'éveiller le sens plastique par l'expression littéraire. Enfin, il croit beaucoup plus, en art, à l'effet du génie ou du talent personnel qu'à la puissance des théories ; il s'attache plus aux œuvres qu'aux systèmes ; surtout, il pense que les grandes directions de l'art sont déterminées par le mouvement général de la civilisation, qu'il appartient à quelques grands artistes de les préciser, mais qu'aucun ne les crée, et que se poser en réformateur de l'art est la plus vaine des prétentions. A Bruxelles, en exil, l'esthéticien politique, le socialiste de 1830 et de 1848, écrivait avec quelque mélancolie : « Changer la forme, c'est pure fantaisie, et chacun peut y contribuer du bout de son pinceau. Mais changer le fond, cela ne se fait pas à plaisir. Il ne dépend pas d'un homme, ni même de plusieurs, de changer un art dans ses racines, pas plus que de changer une société dans sa constitution intime. »

C'est en se guidant lui-même par ces principes fort sages que, de 1830 à 1848, Thoré a suivi l'évolution artistique de son temps, en la conseillant de son mieux, mais sans afficher trop ouvertement la prétention de la diriger. Il est, avant tout, romantique, c'est-à-dire pour l'école de la couleur contre celle de la ligne, pour le moyen âge contre l'antiquité, pour le paysage vrai contre le paysage historique. De là ses enthousiasmes et ses sévérités, l'appui qu'il prête à certains artistes et la guerre qu'il fait à certains autres. Il a un sens assez élevé de l'art pour distinguer le talent même chez ses adversaires, quoiqu'il lui manque cette hauteur d'intelligence qui permet au critique de s'élever au-dessus des écoles et lui fait de l'impartialité une loi. Qualité rare, mais qui, pourtant, devrait être le but suprême de la critique et qui,

lorsque la souplesse d'esprit et le don du renouvellement viennent s'y joindre, élève le genre jusqu'au génie. C'est par cet ensemble de mérites qu'un Sainte-Beuve est un grand nom dans l'histoire de la critique; c'est pour ne s'être pas assez dégagé des écoles que Thoré a pu être un critique distingué, sans être pour cela autre chose qu'un spectateur de l'art, utile à consulter pour ses contemporains et toujours intéressant pour nous, non un juge dont la plupart des arrêts soient définitifs. Il a bien vu et bien défini les principes de l'école romantique; il a fait à son sujet de justes réserves et ne lui a pas ménagé les bons conseils; il a eu le courage de constater son échec sur bien des points et de dire, par exemple, qu'elle avait « torturé superficiellement le marbre et le bronze; » il a maintenu contre ses négations les lois permanentes de l'art. Mais il n'a pas su reconnaître ce que l'école classique maintenait de légitime et de nécessaire; il a trop cru, malgré de tardives réserves, à la mission civilisatrice que s'attribuait l'art de son temps; il n'a pas toujours distingué jusqu'à quel point l'art doit se mettre à la portée du plus grand nombre et à quelle hauteur il doit se tenir au-dessus de la foule. Il a donné à ceux qui le lisaient d'excellentes indications sur la nature de l'art et les mérites propres de la plupart des artistes ses contemporains; il a été trop sévère pour d'autres.

A ce point de vue, il est naturellement l'admirateur convaincu de Delacroix, il caractérise très justement Decamps, il fait les réserves nécessaires sur Delaroche, qu'il avait commencé par nier éperdument, il apprécie à sa valeur Horace Vernet; mais il méconnaît le noble génie d'Ingres et le pur talent de Flandrin. Là où il voit très juste, c'est lorsqu'il exalte l'originalité et la force de l'école paysagiste. Ami intime de Théodore Rousseau, il l'explique et l'impose au public; on peut dire qu'il est son critique, comme Castagnary sera celui de Courbet, mais avec autrement d'indépendance et de personnalité.

Si jamais artiste mérita de rencontrer un critique courageux pour le soutenir dans une lutte difficile et le confirmer dans le sentiment de sa valeur, ce fut certainement Théodore Rousseau. Autant que le mot de génie puisse être employé par des contemporains, il est permis de dire à cette heure que Rousseau l'a mérité. Ses premiers tableaux, sincères, respectueux de la nature, d'une facture déjà précise et large, étaient le contraire du paysage classique dégénéré et épuisé. Ce fut donc, contre ce novateur gênant, une guerre sans pitié, menée par ceux qui disposaient alors de l'admission aux Salons et des encouragemens de l'État. Nature fière, passionnée sous des dehors froids, ressentant l'injustice avec une amertume douloureuse et ne disant rien de ses souffrances, Rous-

seau s'affermissait dans ses convictions avec une résignation stoïque. On lui interdisait le contact avec le public; il s'enfermait donc, sans essayer d'aucune avance à ses juges ou à la mode, ou se réfugiait au fond des bois, abandonnait ses chefs-d'œuvre pour un morceau de pain et redoublait de labeur pour fixer la beauté simple ou majestueuse qu'il voyait dans la nature. Puis, il parcourait la France en tout sens, se faisait berger, paysan ou montagnard, poursuivait sans relâche des effets nouveaux. Impuissant à se satisfaire, il n'est guère de tableaux qu'il n'ait effacés et repris plusieurs fois, incrédule lorsque ses amis le suppliaient de respecter une œuvre définitive et indifférent aux nécessités de la vie qui l'écrasaient. Le résultat de ces efforts, c'était un art qui réunissait et conciliait les contrastes, la naïveté et la science, la force et la délicatesse, l'émotion et la sérénité. Rousseau peignait, avec le même amour et la même puissance, un arbre isolé, une forêt, une lande, une mare, la mer, le développement des Alpes ou des Pyrénées, surtout les effets de soleil et les tempêtes. A la fois idéaliste et réaliste, tantôt il travaillait devant la nature, tantôt il en reproduisait le souvenir avec une prodigieuse puissance d'évocation. Surtout, dans chacune de ses toiles, il mettait son émotion personnelle. Certaines sont douloureuses comme la confidence de ses tourmens, d'autres calmes comme ses rares journées de bonheur ou radieuses comme des effusions de poésie intime. Dans toutes, l'originalité de la facture est sans égale, même lorsqu'elle est systématique et bizarre, comme il arrive chez tous les novateurs contestés. Solide et vigoureuse jusqu'à la dureté, elle a souvent la douceur estompée de Corot ou la richesse sombre de Jules Dupré; elle unit la précision attentive du détail et la largeur des ensembles. Elle est assez variée pour mettre dans son œuvre comme la succession de plusieurs manières avec une note partout visible et reconnaissable.

Si Thoré eut le mérite de comprendre Rousseau et de s'attacher à lui avec un dévoûment toujours en éveil, il lui dut beaucoup, car c'est probablement Rousseau qui le détourna de la politique vers l'art et fit son éducation technique. Ils habitaient ensemble, découvraient de compagnie l'Ile-de-France, poussant leurs courses aussi loin que leur permettait la pauvreté; il faut lire les pages chaleureuses, très sincères, quoique déclamatoires, dans lesquelles le critique a raconté ces années de jeunesse. Quoique l'un des deux fût un fantaisiste, l'existence des deux amis n'était point la vie de bohème; il y avait, pour cela, trop de travail, de sérieux et de sincérité. De son côté, Thoré encourageait et consolait Rousseau, l'assurait de l'avenir, lui arrachait les peintures qu'il était sur

le point d'effacer pour mieux faire ou de gâter en s'acharnant sur elles. A côté de cette nature audacieuse et timide, d'une sensibilité d'autant plus profonde qu'elle était plus contenue, portée à l'exagération par la résistance, sujette aux chutes et ayant besoin d'être relevée, la présence d'un tel soutien était indispensable ; n'eût-il fait que remplir ce rôle, Thoré aurait bien mérité de l'art français.

En même temps que de Rousseau, il parlait excellemment de Paul Huet, le premier en date des paysagistes français, de Jules Dupré, quelque peu hérissé et farouche, mais à qui il rendait boutades pour boutades, de Corot, chez lequel, lorsque le public se fut engoué de lui, il avait le courage de signaler avec persistance quelque monotonie et une facture trop molle. Il encourageait les débuts de Millet, et, d'un mot juste, prédisait son grand avenir. Somme toute, si beaucoup de ses jugemens sont à reviser, la plupart sont maintenus et bien peu sont à casser.

III.

Dès que l'exil d'un écrivain se prolonge, il est rare que son talent n'en reçoive pas une dure atteinte. Les objets d'inspiration et d'étude s'éloignent et changent pour lui ; au lieu de renouveler ses idées, il vit sur ses souvenirs ; il risque de s'égarer par la réflexion solitaire ; il n'a plus de contrôle et d'excitant ; sa génération marche sans lui, et, quand il revient, il paraît arriéré. Aussi le retour lui est-il une épreuve presque aussi dure que le départ. Ce fut le cas pour Thoré.

Son premier sentiment en quittant la France avait été, semble-t-il, une profonde humiliation d'avoir pris pour des vérités absolues les idées qui l'avaient conduit à un pareil résultat : il cessa toutes relations avec ses anciens amis et changea de nom. Pendant les douze années que dura son absence, Rousseau ne reçut de lui aucune lettre, aucune nouvelle directe ou indirecte. Un jour, en lisant des articles d'art signés W. Bürger, sur l'exposition de Manchester, le paysagiste crut reconnaître Thoré sous ce nom à physionomie allemande ; c'était lui, en effet. Il le fit chercher inutilement par un ami qui partait pour l'Angleterre ; Thoré, devenu misanthrope, se cachait. Il étudiait l'art de la Belgique, de la Hollande et de l'Angleterre, non-seulement pour en goûter les œuvres, mais pour en apprendre l'histoire ; il devenait ainsi ce qu'il n'avait pas encore été, un érudit, et publiait, sous son nouveau nom, une série de bons livres sur les maîtres et les musées de ces pays (1). Lorsque l'amnistie de 1860 lui permit de rentrer en

(1) *Musées de la Hollande*, 2 vol. ; *Trésors d'art en Angleterre ; Galerie d'Arenberg ; Galerie Suermond ; Musée d'Anvers ; Van der Mer de Delft ; Frans Hals ; École an-*

France, il arriva sans prévenir personne. Quelques jours après, il était à Barbizon, chez Rousseau, et causait longuement avec Millet et lui. Les deux amis le trouvèrent bien changé. Il est rare qu'un peintre connaisse en détail l'histoire artistique ; les questions de date et de biographie, à plus forte raison les simples curiosités d'érudition, comme l'orthographe d'un nom ou l'usage d'un monogramme, le laissent fort indifférent. Thoré-Bürger, s'étendant complaisamment sur ses petites trouvailles, fit à Rousseau et à Millet l'effet d'un « archéologue. » Le premier, tout attristé, disait au second : « Il n'y est plus, les savans l'ont gâté. »

Leur étonnement grandit encore et la conversation devint une discussion lorsqu'elle aborda l'art contemporain et ses tendances. Rousseau et Millet étaient profondément originaux, mais, si l'on faisait des théories à leur sujet, eux-mêmes n'en faisaient guère : ils peignaient de leur mieux, Millet ses paysans, Rousseau ses forêts, sans autre but que de fixer avec énergie ce qu'ils voyaient et ce qu'ils sentaient. On avait beau dire de Rousseau qu'il représentait l'âme de la nature et de Millet qu'il exprimait les revendications des paysans ; le premier se défendait de prêcher le panthéisme et le second le socialisme. Tout ce qu'accordait Rousseau, c'est qu'il faisait passer dans ses paysages l'impression qu'ils produisaient sur son âme, et Millet qu'il s'efforçait devant ses modèles de dégager des types. Or, dès ce premier entretien, Thoré leur proposait un programme. Il avait jadis mêlé beaucoup de philosophie politique et sociale à sa critique ; il voulait continuer, faire des prosélytes, prêcher une esthétique qu'ils appliqueraient. Les deux peintres, amoureux de leur indépendance, entendaient peindre à leur façon. Cette opposition d'idées s'accusa d'autant plus, que Rousseau, demeuré romantique, et Millet, profondément idéaliste, croyaient Thoré converti au réalisme sur un point capital, le choix du sujet.

Cette préoccupation du sujet, Thoré s'en défendait avant 1848, et il ne l'avoue pas davantage dans ses écrits postérieurs à 1860. Cependant, dès le début de sa carrière, il avait adopté une des théories les plus contestables de Diderot, celle de l'influence moralisante de l'art, et, depuis son retour, il s'en montra plus préoccupé que jamais. Diderot voulait que l'artiste, pour servir la cause du progrès, se proposât toujours un but pratique et mît partout une leçon, qu'il prêchât la vertu civique, les devoirs de famille, la glorification du travail, etc. Avouée ou secrète, cette théorie de Diderot ne cesse d'être plus ou moins présente à l'esprit de Thoré

glaise, dans l'*Histoire des peintres*, de Charles Blanc; traduction de *Rembrandt*, du docteur Scheltema, et de *Velasquez et ses œuvres*, de W. Stirling.

et, probablement, dans la conversation, il la laissait voir avec moins de scrupule que dans ses écrits. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès sa première conversation avec Millet et Rousseau, il soutient sans détour la thèse de l'importance du sujet. Les deux peintres n'étaient guère habitués à jouer avec les idées, quittes à corriger une exagération par une autre ou même à ne plus songer le lendemain à ce qu'ils avaient dit la veille. C'étaient des esprits simples et nets qui ne se servaient de la parole que pour exprimer des convictions solides. Aussi, fort étonnés des discours de Thoré, ils se refusèrent absolument à se laisser convaincre. Millet a raconté lui-même, dans une lettre à Sensier, la part qu'il prit à la discussion :

Thoré croyait, dit-il, que le sujet était beaucoup dans le plus ou moins d'élévation d'une œuvre... J'ai tâché de montrer à Thoré comme je trouvais que la grandeur était dans la pensée même, et que tout devenait grand employé pour un grand but. — Un prophète vient menacer une population de fléaux, de dégâts horribles, et voici comment Dieu qui l'envoie parle par sa bouche : « Je vous enverrai les hannetons et les sauterelles, ma grande armée, etc. » Et ce prophète fait une telle description de leurs ravages que jamais on n'a imaginé une plus grande désolation sur la terre. Et je lui demandais si la menace lui paraîtrait plus grande, si, au lieu de hannetons, le prophète eût parlé des chariots de guerre d'un roi quelconque; car ce dégât ici est si grand, si complet, qu'il s'étend à tout. La terre est-elle mise à nu! Hurlez, laboureurs, car la moisson des champs est périe! Et les ânes sauvages et toutes les bêtes ont crié, parce qu'il n'y a plus d'herbe! Voilà donc le but de désolation bien grandement atteint, et l'imagination en est frappée. — Je ne sais s'il a été convaincu qu'il pouvait y avoir du vrai là dedans, mais il a été apaisé (1).

Thoré fut surtout étonné. De retour à Paris, il disait à Sensier : « Savez-vous qu'ils sont terribles, Millet et Rousseau ? Je les ai trouvés comme des rocs; ils ont des idées inamendables. Ils sont là comme deux fakirs, et rien ne peut modifier une seule de leurs idées. Quels farouches bonshommes ! » M. Paul Mantz réclame contre le langage prêté à Thoré dans cette discussion : « Il n'a jamais dit, écrit-il, que le sujet fût tout, et il a même écrit le contraire (2). » Oui, Thoré avait écrit le contraire, et, moins d'un an après cette conversation, il disait encore : « L'art n'enseigne pas à

(1) Lettre insérée dans *la Vie et l'OEuvre de J.-T. Millet*, par Alfred Sensier, manuscrit publié par M. Paul Mantz, 1881, ch. XXXII.

(2) Dans l'ouvrage de Sensier, qui vient d'être cité.

la façon d'un professeur de rhétorique ou de morale. Il n'explique point ses raisons. Il entraîne tout naturellement, il métamorphose et perfectionne, sans dire pourquoi ni comment. » Il disait aussi: « Je ne sais pas même le sujet de beaucoup de tableaux que j'admire, et je n'ai jamais eu l'idée de m'en informer. » Il déclarait enfin ne voir qu'un but immédiat à l'art, l'expression de la beauté. Pourtant, à la même époque, il tenait aussi fortement que jamais pour la théorie de l'art moralisateur de parti-pris. Il y a là une contradiction, car enfin est-il possible à l'artiste préoccupé par le but moral de ne pas attacher une grande importance au choix du sujet? Cette contradiction se retrouve dans toute l'esthétique de Thoré; il voulait concilier deux contraires, l'indépendance de l'art et son alliance avec la morale. Il était inévitable qu'une telle préoccupation l'exposât à mal s'expliquer et à n'être pas compris. C'est ce qui lui arriva dans la conversation dont il s'agit. Pour Millet, qui n'était ni orateur, ni écrivain, et qui même se servait de la plume et de la parole avec quelque gaucherie, sa pensée était juste en elle-même; mais il restait à côté de la question posée par Thoré.

Elle est fort ancienne, cette question de sujet, et, aujourd'hui encore, elle provoque des avis entièrement opposés. Peut-être est-ce pour l'avoir mal posée, comme il arrivait à Thoré. Il est évident que le sujet a sa valeur propre; il y a de grands et de petits sujets, il y en a de spirituels et il y en a de bêtes; il y en a surtout qui appellent la peinture et d'autres qui la repoussent. Mais il est non moins certain que cette valeur peut rester latente, car elle ne produit son effet que grâce à l'exécution. Aussi, entre un tableau bien peint d'après un sujet vulgaire et un tableau médiocrement peint d'après un sujet relevé, le mérite d'art est-il tout entier pour le premier. Dès que l'œuvre est exécutée, le sujet n'a donc plus d'autre valeur que celle de l'œuvre elle-même; mais, si l'œuvre est belle, il lui rend une valeur égale à celle qu'il en reçoit. Plus le sujet est considérable et l'exécution médiocre, plus l'œuvre doit provoquer de sévérité; comme aussi, une belle exécution d'après un beau sujet mérite une admiration complète. D'autre part, il est certain qu'un artiste peut mettre beaucoup de force et d'éclat dans un sujet où la pensée n'est pour rien, ainsi Chardin dans ses natures mortes; ou même beaucoup d'élévation et de poésie dans des sujets empruntés à la vie de tous les jours, ainsi le même dans ses intérieurs. En un mot, le sujet vaut ce que vaut l'artiste. Lorsque Delacroix peint les *Croisés à Constantinople*, ou la *Barque du Dante*, il se montre très supérieur à Decamps peignant l'*École turque* ou le *Marchand juif;* en revanche, Millet met plus d'art dans le *Berger* ou Rousseau dans la *Mare* qu'Horace Vernet dans

la *Prise de la Smala*. L'exemple opposé par Millet à la doctrine de Thoré s'appliquerait donc plutôt à la conception du sujet qu'au sujet lui-même, car Millet ne suppose pas qu'il y ait à choisir entre un châtiment divin et un fait vulgaire, mais entre les diverses manières d'exprimer ce châtiment. Aussi l'argument passe-t-il à côté de la question. L'artiste, cependant, avait raison de dire que des moyens simples pouvaient aussi bien traduire ce sujet que des moyens nobles; tout dépend de la manière dont ces moyens seront représentés. Quant à Thoré, il dénaturait sa propre pensée en avançant que la préoccupation du sujet peut donner aux œuvres d'art une valeur plus grande, mais nous verrons qu'il n'a jamais pu se dépêtrer de la contradiction où l'engageait sa théorie de l'art moralisateur.

Après sa visite à Barbizon, Thoré-Bürger essayait de se reprendre à la vie parisienne; mais, là aussi, il rencontrait assez de contradicteurs pour en éprouver quelque amertume. Il écrivait à Rousseau : « J'ai emporté un bon souvenir de la réception amicale au *revenant*. Je t'avouerai que je me sens un peu égaré dans le Paris actuel, et pourtant il me semble que ce n'est pas moi qui suis l'*ombre* dans ce pandémonium de fantômes. Ils n'ont pas déjà tant l'air de vivre — en hommes. » C'est que les Parisiens de 1860 vivaient à leur manière, et Thoré en était toujours à celle de 1848. Entre ces deux dates, une révolution complète avait transformé non-seulement les institutions politiques, mais la littérature et l'art. De 1830 à 1850, le romantisme avait dominé dans tout ce qui n'était pas le gouvernement et, le propre du romantisme, ce n'est pas seulement une façon particulière d'entendre la forme, c'est aussi la tendance à l'idéal, la générosité des sentimens, l'exaltation poétique de la passion. Un tableau de Delacroix, un poème de Victor Hugo, un drame de Dumas père, un roman de George Sand, un discours de Lamartine, se ressemblaient en ceci, que, dans tous, s'affirmaient la croyance dans la bonté de l'homme et de la nature, l'enthousiasme pour la civilisation, la foi au progrès. La dure épreuve que, de 1848 à 1851, la réalité fit subir à ces théories et le régime inauguré par le coup d'État du 2 décembre changèrent brusquement les choses. On avait cru que la révolution de 1848 ramenait l'âge d'or, mais la liberté n'avait pas tenu ses promesses et, sans lui laisser le temps de se corriger par elle-même, le despotisme était venu l'étouffer. Pendant deux ans, rêveurs et utopistes avaient appliqué leur panacée respective aux misères sociales et elles s'étaient exaspérées jusqu'à provoquer une formidable explosion. Il n'y avait plus de tribune; de rares journaux subissaient les plus dures conditions d'existence; le pouvoir, l'administration et la police agissaient comme si l'intérêt su-

prême de la société était non pas d'assurer aux hommes l'exercice des libertés nécessaires, mais de les défendre contre leur malignité naturelle. Il en était résulté une grande défiance des idées, un esprit étroitement positif, une conception brutale et triste de la vie. Tandis que les vertus jadis exaltées, la générosité des sentimens, le désintéressement, la confiance, passaient pour des duperies, que la poursuite de l'argent devenait chaque jour plus âpre et l'égoïsme des intérêts plus féroce, la poésie se taisait, la philosophie était envahie par le positivisme scientifique, l'histoire faisait le procès du passé. Le roman et le théâtre, images plus directes de la vie journalière, traduisaient le réalisme sec et dur dont la société leur montrait l'application. L'art ne pouvait échapper à ce mouvement général des idées et des mœurs. Il renonçait donc, comme la littérature et la politique, aux inspirations élevées et aux grands sujets pour s'appliquer à la copie étroite, non pas de la nature qui comprend tout, même l'idéalisme, mais de la plate réalité; ceux des artistes qui prétendaient incarner l'art de leur temps se disaient réalistes et, par une étrange illusion, des critiques, comme Castagnary, libéraux en politique, s'efforçaient de démontrer qu'à la cause du réalisme était liée celle du relèvement de l'art.

En constatant ce qui se passait autour de lui, le pauvre Thoré ne pouvait qu'éprouver le sentiment qu'il exprimait tout à l'heure, avec plus d'étonnement encore que de tristesse. Ce n'était guère pour adoucir sa misanthropie. Il avait toujours aimé à demeurer très haut, sous les toits, pour rêver, en dominant l'agitation de la ville. Avant l'exil, il était installé sur la colline de Montmartre; il s'établit cette fois près de la Bastille, loin des ateliers d'artiste, au dernier étage d'une haute maison, s'entoura d'œuvres des maîtres anciens, transforma son balcon en « belvédère fleuri » et annonça à ses anciens amis la résolution arrêtée de descendre le moins possible dans la rue.

Mais il lui était impossible de se désintéresser de l'art; dès 1861, il reprenait la plume du salonnier. S'il eût été un de ces hommes de caractère ferme que la contradiction enfonce dans leurs convictions et qui tiennent à honneur d'attendre, sans rien céder, la revanche de leurs idées, il eût affirmé de nouveau les croyances de sa jeunesse devant le réalisme triomphant. Il y avait longtemps déjà que Castagnary et plusieurs autres proclamaient la mort de l'art idéaliste; en soutenant, au contraire, que cet art devait vivre, en protestant contre un arrêt brutalement injuste, il pouvait se faire une originalité toute neuve. Mais l'indécision était le fond de sa nature; solitaire à Paris, n'ayant plus d'amis à soutenir et n'étant lui-même soutenu par personne, il était incapable de

remonter le courant. Il crut bien faire en suivant la mode. Le réalisme semblait victorieux; il constata, lui aussi, cette victoire et suivit la cause du vainqueur. Il n'y eut pas abjuration de sa part; mal présentée, la cause du réalisme semblait être une réaction contre des conventions usées et une forme de l'opposition libérale. En l'embrassant, Thoré pouvait donc se croire toujours un homme d'avant-garde. De plus, en Belgique et en Hollande, il avait beaucoup admiré les réalistes des deux derniers siècles; en adoptant la cause du réalisme contemporain, il crut favoriser en France l'avènement d'un art qui aurait rappelé celui de Rembrandt et de Ruysdaël. Deux choses, cependant, le gênaient dans cette évolution; les romantiques avaient laissé des élèves, dont plusieurs avaient du talent, et, souvent, les réalistes exposaient des œuvres qui semblaient faites pour exaspérer les hommes de goût. Thoré subit les conséquences de cette gêne : il ne consentit pas à condamner la peinture romantique et à vanter sans réserve la critique réaliste; sa critique fut une cote mal taillée. Un troisième parti s'offrait encore à lui, qui eût été à la fois le meilleur, le plus facile et le plus habile. Il n'y avait autour de lui, comme critiques, que des indifférens, se servant de l'art pour faire de la littérature, ou des polémistes, subordonnant l'intérêt de l'art à d'autres passions. Il pouvait, lui, être vraiment critique, se placer au-dessus des écoles rivales et dire la vérité à tous, romantiques ou classiques, idéalistes ou réalistes. L'originalité d'un pareil rôle et son talent d'écrivain lui auraient bien vite procuré l'autorité. Il préféra louvoyer entre les idées d'autrefois et celles d'aujourd'hui.

En modifiant ses idées, il modifiait aussi son style. Avant 1848, il était, comme le voulait la mode, enthousiaste et lyrique. Désormais, il s'exerce à l'ironie et à l'épigramme; il veut être pratique et sensé. Cependant, Théophile Gautier, imperturbable dans sa fidélité au style de 1830, et Paul de Saint-Victor, — la plus complète incarnation du style noble dont la rhétorique française puisse se glorifier depuis Thomas, — lui montraient que le style à panache avait toujours ses fervens, tandis que Castagnary, réaliste intransigeant, mêlait dans sa façon d'écrire l'imitation de Diderot, le culte littéraire de Victor Hugo et la recherche personnelle de la couleur. Thoré sembla préférer le style alerte, mieux fait, lui semblait-il, pour la littérature au jour le jour, dont Edmond About, auquel, du reste, il ressemble si peu, offrait alors le brillant modèle. Mais, pas plus qu'il ne lui avait été possible d'abandonner complètement le romantisme dans l'art, il ne lui était possible de changer du tout au tout la façon d'écrire contractée à son service. De là, d'amusantes disparates de ton. Il lui arrive, dans la même page, d'écrire

à la mode de 1840 et à celle de 1861, de commencer par l'ironie et de continuer par l'enthousiasme; il le sent, change d'allure, et les vieilles habitudes reviennent au bout de quelques lignes. Pour aggraver encore ce manque d'unité, il laisse voir de l'amertume, le regret du passé, la rancune de l'exil; il a le sentiment que ses efforts, pour être de son temps, ne l'empêchent pas d'être un homme d'autrefois. Il n'est plus jeune et il s'essouffle à soutenir une allure trop vive; il fait de l'esprit à côté, tiré et pénible, ou même trivial. Il rappelle trop ses titres; il se cite lui-même pour prouver qu'il avait jadis de l'initiative et de l'autorité. Malgré tout, son talent lui est resté; sa mauvaise humeur se dissipe à mesure qu'il reprend pied à Paris et qu'on lui marque des égards; sa verve revient, moins lyrique et plus mordante; il a de l'art un sentiment toujours aussi vif; surtout, il est plus instruit à lui seul que tous ses confrères réunis et, dans l'occasion, il écrit sur les expositions internationales, — celle de Londres en 1862 et celle de Paris en 1867, — des études fortes et pleines dont lui seul était capable à cette date.

IV.

De ses qualités d'autrefois, celle qui reste la plus entière chez Thoré, car elle est le fond de sa nature, c'est la franchise; il traduit ses impressions, telles qu'il les éprouve, quitte à les corriger plus tard, par d'autres aussi sincères. Lorsqu'une de ses anciennes idées, restée ferme dans l'ébranlement général de sa doctrine, se trouve en cause, il l'expose avec une belle vaillance. A ses confrères surtout il ne ménage pas la vérité, et, en cela, il est courageux, car le public anonyme ne relève pas la contradiction, tandis qu'un confrère peut riposter. Ainsi, il n'a plus au même degré la superstition de Diderot; l'étude approfondie de l'art et le long exercice de la critique lui ont montré en quoi le philosophe avait dévié le genre. Mais il est seul de cet avis, Diderot est resté un modèle pour la critique française. Cela ne l'empêche pas de dire: « Diderot, qui fut presque le fondateur de la critique d'art en France, et qui en est resté le type le plus charmant et le plus amusant, le plus fantasque et le plus poétique, le plus perspicace et le plus profond, Diderot lui-même, en son temps, s'est laissé aller à quelques hérésies, par suite de sa familiarité avec certains artistes, et aussi par entraînement de théories philosophiques. » Les précautions oratoires et le luxe des épithètes, justes d'ailleurs, n'empêchent pas la réserve essentielle. Seul jusqu'au temps présent, il indique de façon discrète, mais singulièrement juste, le défaut le plus grave transmis par Diderot à notre critique d'art,

celui qui consiste à « faire des imaginations originales à propos des images vulgaires qui tapissent le Salon. »

Ce défaut, Thoré le relève en toute occasion. Il ne craint pas l'allusion directe, ainsi à Paul de Saint-Victor; c'est lui certainement qu'il désigne en parlant du critique, qui, à propos d'un sphinx ou d'un OEdipe, s'épanche en digressions « sur l'Orient et sur la mythologie, sur Sophocle et sur les sculpteurs grecs, sur l'histoire et sur la fable, sur la morale et sur l'esthétique, sur la civilisation d'autrefois et sur celle d'aujourd'hui. » Plus directement encore il vise Castagnary, lorsque, à propos d'un tableau sur l'insurrection de Pologne, il raille doucement ce « terrible plaidoyer contre les répressions violentes, que la critique du *Siècle* ne manquera pas de traduire en prose. » Il sait aussi rendre justice à ses confrères par la simple mention de leurs défauts et de leurs qualités; ainsi à Gustave Planche, le théoricien dogmatique, qui « distinguait dans la création d'une œuvre d'art trois élémens essentiels: la nature, la tradition historique, et l'inspiration de l'artiste, » mais dont la tendance était de « sacrifier beaucoup la nature, et un peu le génie, à la tradition ; » ainsi à Théophile Gautier, le littérateur descriptif, qui « tenait purement et instinctivement pour l'imitation de la nature. » Thoré, lui, pense avec raison que « les deux premiers termes de la triade de Gustave Planche, indispensables assurément pour la création d'un chef-d'œuvre, sont néanmoins subordonnés à la virtualité intérieure de l'artiste, » et il n'admet pas, avec Gautier, que l'artiste ne soit « qu'un daguerréotype très clair et très brillant. » En général, il s'efforce surtout de marquer le défaut d'adaptation de la critique aux moyens propres de l'art : « En France, dit-il, le public est et a toujours été très littéraire; on peut s'en rapporter à lui pour juger une pièce de théâtre. Mais en matière d'art, la foule n'improvise plus ses grands juges du paradis. Aux Salons périodiques, au Louvre, dans les galeries d'art, elle n'est pas à l'aise. S'il y a une spécialité de la connaissance humaine où l'éducation soit nécessaire, c'est l'art, et très particulièrement la peinture. La critique devrait donc s'attacher à faire l'éducation artistique des lecteurs de journaux, au lieu de s'amuser aux tirades à longs adjectifs. » Le désir de faire cette éducation s'accuse toujours chez Thoré; j'ai déjà signalé, dans la première partie de sa carrière, les nombreux passages qui prouvent, avec sa compétence, le talent de la mettre en termes simples et clairs à la portée du public; ils ne sont pas moins nombreux dans la seconde.

Il préfère donc l'intérêt de ses lecteurs au désir de plaire à ses confrères; quant à l'École et aux artistes français, il les traite avec la même sincérité. On ne trouve pas chez lui ces

affirmations de la supériorité nationale en toutes choses et notamment en matière d'art, qui expriment souvent une vérité, mais qui, souvent aussi, pure illusion de patriotisme, nous rendent ridicules par l'étalage de notre ignorance et la naïveté de notre infatuation. Il a l'avantage rare chez nous de bien connaître l'étranger et de nous comparer en connaissance de cause; à ce point de vue, le long éloignement où il a vécu de la France, et qui lui est parfois une gêne, lui devient une supériorité marquée. Il ne faut pas attacher trop d'importance à ses déclarations de cosmopolitisme, qui, à les prendre au pied de la lettre, feraient suspecter son patriotisme : c'est un effet de la rancune trop naturelle chez les proscrits. Il a beau dire : « Il n'y a plus d'étrangers. Nous sommes tous compatriotes. La patrie, c'est l'idée. *Ubi veritas, ibi patria.* » Il oublie, en parlant de la sorte, que la question a été résolue par une crise autrement sérieuse que la répression des journées de juin: depuis la Révolution française, c'est toujours une faute, souvent un crime, de se séparer volontairement de sa patrie, quels que puissent être ses torts. Ce qui ramène cette déclaration de Thoré à l'importance d'une simple boutade, c'est l'amour persistant qu'il montre en toute circonstance pour l'art français, jusque dans ses plaintes et ses regrets. Il dira tout à l'heure que le romantisme a fini son temps; il n'en conserve pas moins l'admiration de cette époque généreuse. Au moment où d'autres la rendent responsable d'un abaissement de l'art, il déclare qu'elle a élevé très haut l'École française et que des gloires nouvelles ne l'ont pas encore remplacée. Il écrivait dès les premières lignes de son premier Salon : « La double pléiade, littéraire et artiste, a presque disparu. Et, phénomène bizarre chez un peuple aussi vivace que le peuple français, il ne surgit plus de nouveaux talens, ni dans les lettres, ni dans les arts. » C'était excessif, à cette date de 1861, qui, dans les lettres, avait déjà vu M. Alexandre Dumas fils, M. Taine et Gustave Flaubert, et, dans les arts, tous ceux dont Thoré lui-même commence la revue. Ce qui est plus juste, c'est, malgré les professions de foi très assurées qu'il entend, de constater l'anarchie qui devient de plus en plus une manière d'être pour l'art contemporain : « L'école française, dit-il, n'est plus religieuse ni philosophique, point historique, ni poétique; elle manque à la fois de vieille tradition et de jeune imagination; elle n'a pas plus de franche idéalité que de naturalisme sincère. Elle ne représente ni l'humanité de tous les temps, ni la société contemporaine. » Il dirait entièrement vrai, s'il ajoutait que de tout cela, religion et philosophie, histoire et poésie, tradition et invention, idéal et naturalisme, il y avait un peu, dans l'École française, mais que rien ne dominait. En revanche, vers 1865, la constatation suivante était à peu près

indéniable, quoique hautement niée : « L'École française actuelle n'a plus aucune cohésion. On ne saurait y signaler de tendances communes, ni même y distinguer de groupemens sympathiques. Il n'y a plus de partis en peinture. » C'était le moment où Castagnary proclamait le règne exclusif du réalisme à la Courbet; or Courbet constituait l'École nouvelle à lui seul et, déjà, l'impressionniste Manet opposait à la formule réaliste une formule nouvelle.

A cet émiettement de l'École française, Thoré voit plusieurs causes : l'épuisement de l'ancienne École, la perte des fortes convictions et aussi l'avènement de nouvelles formes sociales, que les artistes méconnaissent et dont, par suite, ils ne cherchent pas à fixer l'expression. Il avait cru longtemps que « l'Italie, comme autrefois la Grèce, et, en général, les pays du Sud, avaient le privilège d'une certaine beauté artiste qu'on s'habituait à admirer comme type; » il estime aujourd'hui que « l'art du Midi n'est plus qu'une tradition, très glorieuse, mais morte, » dont n'a que faire la civilisation moderne. Celle-ci ne lui semble pas avoir encore trouvé sa forme en Europe : elle tâtonne, embarrassée par les liens à moitié rompus du passé; mais elle est déjà vigoureuse et sûre d'elle-même en Amérique. Il compte donc sur les Américains pour renouveler l'art. Ils n'en ont pas encore, et c'est tant mieux, car ils n'ont pas davantage de traditions et « ils ne sont pas gênés pour faire du neuf. » L'œuvre d'art naît de l'invention humaine appliquée à la nature; les Américains, étant « un peuple très impressionnable, et très adroit, » ont tout ce qu'il faut pour produire de grands artistes. Thoré oublie, en parlant de la sorte, un des trois termes de la création artistique, telle qu'il la définissait tout à l'heure à propos de Gustave Planche, la tradition. En admettant qu'un art tout nouveau prît naissance en Amérique, la France en profiterait peu : elle est antique d'origine et d'esprit; longtemps encore toute rupture du lien qui la rattache à la Grèce et à l'Italie ne sera qu'apparente. Que l'Amérique ait un jour son art, cela devient de moins en moins douteux; mais pas plus en Amérique qu'en France, cet art ne se sépare de la tradition antique, élément nécessaire de la civilisation occidentale, prolongée, mais non transformée, par la civilisation américaine. De fait, l'art américain n'a commencé de naître que le jour où lui aussi a saisi la chaîne de la tradition.

Pourtant, Thoré ne se résigne pas à découronner l'art français, tout affaibli qu'il lui paraisse, de cette collaboration au progrès qui lui semble aussi nécessaire pour l'art que pour l'humanité. L'art a, suivant lui, une grande importance sociale, « parce qu'il est le miroir de la société, et qu'il n'est pas bon qu'elle s'habitue à se contempler par ses mauvais côtés; parce qu'il lui appartient d'inter-

prêter les idées qu'il traduit, aussi bien que les images qu'il reproduit, parce que, en sa qualité de vulgarisateur, il est l'agent du bien ou du mal, du recul ou du progrès. » Malgré la mention, renouvelée à ce propos, « que le but propre de l'art, c'est l'expression de la beauté, » ces diverses raisons sont insuffisantes, et quelques-unes dangereuses pour l'indépendance de l'art. Thoré ne s'aperçoit pas que, réduit à ne montrer que le bien, qui n'est pas toujours le beau, et réciproquement, l'art serait privé d'une large part de son domaine, qui comprend la nature et la vie au complet; que beaucoup de belles œuvres seraient dangereuses à vulgariser; et que la morale condamne expressément, en eux-mêmes et dans leur représentation, nombre de spectacles qui sont la matière constante de l'art. Il restreint donc le champ de l'art à mesure qu'il serre de plus près la définition de son action sociale : « Sans doute, dit-il encore, l'art n'est point directement un réformateur social. Les tableaux prédicateurs sont ridicules. L'art a pour objet la beauté et non l'idée. Mais, par la beauté, il doit faire aimer ce qui est vrai, ce qui est juste, ce qui est fécond pour le développement de l'homme. » N'est-ce pas admettre en même temps l'importance et l'influence du sujet? Thoré sent l'objection et la devance : « Un portrait, un paysage, une scène familière peuvent avoir ce résultat, aussi bien qu'une image héroïque ou allégorique. Tout ce qui exprime, dans une forme bien sentie, un caractère profond de l'homme ou de la nature renferme de l'idéal, puisqu'il provoque la réflexion sur des points essentiels de la vie. En ce sens-là, on peut dire que le sujet n'importe guère, pourvu qu'il révèle quelque élément significatif et sympathique. » Toute l'histoire de la peinture dément ces principes. Il y a des sujets réalisés par des œuvres maîtresses et qui ne provoquent de réflexions d'aucune sorte; ils plaisent et frappent par la grâce ou l'énergie avec lesquelles ils expriment la vie, mais la critique la plus ingénieuse serait fort en peine d'y trouver un prétexte à méditation. Pour prendre des œuvres opposées dans deux écoles différentes, la *Vénus* du Titien ne produira d'autre impression morale que le sentiment du bonheur épicurien, et la *Femme hydropique* de Gérard Dow, d'autre effet que l'admiration pour la qualité de la peinture. Thoré venait à peine de formuler sa théorie que Proudhon lui en montrait le danger en la précisant avec sa logique outrancière. Le *Principe de l'art* arrivait à cette définition : « L'art est une représentation idéale de la nature ou de nous-mêmes, en vue du perfectionnement physique et moral de notre espèce. » Formulé avec cette rigueur, ce principe semblait avec raison, aux yeux de Thoré, subordonner l'art à la morale, et il réclamait : « Cette définition trop impérative abîme l'artiste dans le moraliste. C'est le moraliste qui doit avoir

en vue le perfectionnement. L'artiste a *en vue* la beauté, et il se propose de la *faire voir* aux autres, ce qui est son moyen de produire, par similitude, le vrai et le juste. La morale, la science, l'art, n'ont point le même objet; mais ils doivent arriver au même résultat, le perfectionnement physique et moral de notre espèce. » Proudhon répondait rudement que toute œuvre d'art dont la morale n'est pas le but direct est immorale, par conséquent antisociale, et, pour qui admettait son point de départ, l'union de l'art et de la morale, il avait raison. Thoré aurait voulu concilier les deux choses, art et morale, en maintenant leur indépendance mutuelle dans une action commune; théorie généreuse, mais encore plus utopique que celle de Proudhon, car elle prétendait démontrer l'identité des contraires. Ainsi posée, la question était insoluble. Thoré ne peut donc qu'en rapprocher de force les deux termes; partant d'une contradiction, il n'arrivera jamais à les unir. Cependant, il compte toujours sur ce point de départ illusoire pour arriver à la formule de ce qu'il appelait « l'art humain, en opposition à l'art superstitieux et mystique. »

V.

Pour préparer l'avènement de cet « art humain, » Thoré s'emploie avec ardeur à lui faire place nette. Il n'a pas encore la facilité de destruction théorique à laquelle nous verrons Castagnary travailler sans aucun des scrupules qu'une vaste instruction laissait à Thoré, en lui montrant l'étendue des pertes à consentir. Cependant, il déploie un beau courage dans cette œuvre négative. Il sacrifie une bonne part des anciens genres auxquels la peinture et la sculpture doivent le meilleur de leurs œuvres, et du romantisme, dont il se vante pourtant d'avoir été le champion. Il condamne l'enseignement de l'État, surtout l'École de Rome, couronnement et but de cet enseignement. Pour lui, « la pléiade romaine, étrangère, » est le produit d'une serre chaude où s'étiole l'originalité. « Quand on a été enfermé quinze ans, s'écrie-t-il, à l'École des Beaux-Arts de Paris et à la villa Médicis de Rome, quel caractère, même le plus vivace, saurait conserver l'indépendance, sous la pression continue des vieux professeurs, des vieux exemples, des vieilles routines? » Il n'y a pas à défendre ici l'enseignement d'alors contre des reproches fort exagérés. Il suffira de dire que son principal mérite, ç'a été de maintenir en France ce qui constitue une école, c'est-à-dire un ensemble de traditions et d'efforts dans le même sens. Cette école a tout embrassé, même les originalités indépendantes, en vue d'un même but, la continuité du grand art, car la chose existe, malgré les railleries inintelligentes dont le

mot est l'objet. Mais Thoré ne veut pas du grand art, qu'il définit « la perpétuation des vieilles formes étrangères à la vie. » Ses attaques contre ces vieilles formes sont curieuses à suivre; elles montrent par quelle série de négations toujours plus étroites, il finit par réduire le domaine de l'art à ce qu'il appelait tout à l'heure « l'art humain, » à ce qu'il va maintenant appeler le naturalisme, comme on le fait autour de lui.

Au début, devant *le Faune et la Bacchante* de M. Bouguereau, il se contentait de dire qu'il n'aimait pas « ces amours de monstres à longues oreilles et à jambes velues » et qu'il vaudrait mieux « faire tout simplement un homme et une femme qui s'aiment, au lieu de ressusciter toujours les mythes d'une civilisation presque incomprise aujourd'hui. » Cependant, il était en bonne disposition pour accueillir les idées nouvelles, car, en même temps, il raillait les peintres qui, au lieu de regarder la nature, se demandaient avec angoisse ce que l'on pourrait bien faire « pour résumer ce qu'il y a de mieux, » et, se rappelant que leurs devanciers avaient traduit Homère ou Dante, Shakspeare ou Goethe, reprenaient « l'un Samson, l'autre Alcibiade, l'un une bacchante, l'autre une nymphe, l'un Charlotte Corday, l'autre Marie-Antoinette. » Il concluait : « Celui qui irait tout naïvement se coucher sur un banc du boulevard, et qui ouvrirait l'œil, serait plus sûr que ces chercheurs de quatorze heures en plein midi de remporter dans son atelier un superbe sujet de tableau. » Mais ce n'est encore là qu'une boutade ; somme toute, il n'interdit pas absolument une catégorie de sujets ; il se contente d'en indiquer une autre comme plus accessible et plus facile à traiter. Il se corrigera lui-même tout à l'heure par de notables réserves et s'efforcera de sauver une partie des sujets romantiques ou classiques. En attendant, son aversion particulière pour les faunes se précise et s'étend; il n'admet pas davantage le centaure, parce que « c'est une bête impossible, contraire à toutes les combinaisons naturelles, avec ses doubles organes soudés bout à bout; » mais il admet encore la sirène et le sphinx, « harmonieusement compliqués de formes empruntées à diverses espèces. » Un an plus tard, il est moins éclectique et s'achemine vers l'intransigeance réaliste : « Il nous semble, dit-il, qu'un naturalisme mêlé d'humanité pourrait désormais remplacer les antiquailles et les mythologiades. Je ne vois plus de naïades dans les ruisseaux, ni d'hamadryades dans les lois ; point de sirènes sur la Seine, sauf les canotières en blouse de flanelle bleu ciel. Bah ! si l'on faisait ce qu'on voit, amoureusement et honnêtement? »

Il finit donc par sacrifier décidément l'antiquité et la mythologie « à la métempsycose presque complète du monde moderne et aux élémens tout neufs que nous offre la civilisation nouvelle. » Parmi

ces élémens, il signale la variété de l'univers, qui ouvre à l'art, par la découverte du globe, l'immensité d'un monde inconnu. A la rigueur, cependant, il admet que l'artiste renouvelle les scènes de la Bible et de l'histoire ancienne en allant peindre sur place les types et les sites qui conservent, au bout de milliers d'années, les mêmes aspects qu'autrefois. Il a déclaré d'abord qu'il fallait conserver les grands sujets historiques, car, pour « exprimer une idée significative, digne de l'histoire, il est convenable qu'on choisisse son temps dans la succession des siècles et qu'on incarne en des images consacrées un sujet immortel, comme le patriotisme ou la vertu ; qu'on ressuscite Socrate ou Léonidas, Caton ou Lucrèce, le Christ ou Jeanne d'Arc. » Mais, pour les sujets tirés de la vie familière, il ne veut pas que le peintre déguise sous des costumes d'autrefois « de petits bonshommes, qui lisent, qui boivent, qui jouent aux cartes ou qui font de la musique, » car les liseurs, les buveurs, les joueurs et les musiciens d'aujourd'hui sont aussi pittoresques et plus vrais que ceux d'autrefois. Réflexion faite, ce n'est plus seulement la mythologie, mais les temps bibliques, la Grèce, Rome et le moyen âge qu'il condamne à disparaître : « Il s'agit de savoir si l'art doit se traîner toujours sur les traces du passé : idées, symboles, images de ce qui n'est plus, pastiches rétrospectifs, étrangers désormais à la conscience, aux mœurs, aux faits d'une société nouvelle. Que l'inspiration de l'artiste n'ait plus sa source dans l'antiquité païenne, ni dans le moyen âge catholique, et la forme serait émancipée en même temps que l'invention. » Il craint cependant de porter une condamnation trop complète ; il a le regret de ce qu'il sacrifie, et il en reprend une part : « Ce n'est pas à dire, ajoute-t-il quelques lignes plus loin, que la tradition soit proscrite ni que la peinture ne puisse représenter l'histoire et l'allégorie, à la condition toutefois d'allégoriser en modernes que nous sommes, et d'interpréter l'histoire avec un sentiment progressif, et, en quelque sorte, par une intromission de l'humanité persistante dans ses épisodes variables et temporaires. » C'est un bon sentiment, quoique exprimé en galimatias. Ce qui suit est plus clair, mais en contradiction complète avec ce qui précède : « Les hommes de Corneille et de Shakspeare sont de tous les temps, et peu importe qu'ils s'appellent le Cid ou Hamlet. Quand Rembrandt fait le *Bon Samaritain* du Louvre, il glorifie une vertu éternelle, la charité, l'homme qui secourt son semblable, en Judée ou en Hollande, avant-hier ou aujourd'hui. Il n'est pas défendu de symboliser le courage, pourvu qu'on ne répète pas Achille, ni la beauté, pourvu qu'on ne pastiche pas Vénus. » Cet argument, tiré de Corneille, de Shakspeare et de Rembrandt, détruit la thèse à l'appui de laquelle il est invoqué.

Je me contente de jalonner cette marche de Thoré vers le réalisme, en discutant le moins possible ses théories, car il faudrait recommencer la réfutation en arrivant à Castagnary, qui, moins gêné par la connaissance de l'art, amène la logique des mêmes idées à son dernier terme et par cela même permet à la discussion de les serrer de plus près. Il suffit donc, à cette heure, de montrer par quelle gradation Thoré évolue du romantisme vers le réalisme.

La condamnation du romantisme et de ses sujets est implicitement contenue dans les déclarations que l'on vient de lire sur l'école classique. Thoré l'a formulée plus directement, mais avec les mêmes repentirs et les mêmes contradictions. Ici encore il s'efforce de concilier ses anciennes admirations avec ses nouvelles tendances. En revenant de Belgique, il regrettait encore « les dieux aux frontons des temples et les héros sur les places publiques; » il sacrifiait sans hésiter les peintres contemporains à leurs devanciers; il rappellait avec une sympathie mélancolique et impénitente la fièvre du romantisme : « La génération actuelle, n'ayant plus ces emportemens, ne paraît pas trop comprendre et pas du tout approuver les tendances et le style dont les artistes étaient alors affolés. Elle a bien raison, mais elle a grand tort. Le romantisme n'avait pas le *sens commun*, mais il avait le sens particulier, la passion, la vie originale. » Et voilà que tout à coup, il abjure complètement; il embrasse la religion de l'art réaliste. Rien de tel que les néophytes ; Thoré rattrape l'avance du premier coup et prononce la déchéance du romantisme par des raisons de haute philosophie. Il dit, en substance, que le romantisme, neuf en son temps, eut le mérite d'être une réaction contre « l'école inepte du premier empire, » mais qu'il a vieilli, lui aussi, et doit faire place à un nouveau rajeunissement de l'art. Désormais, « un courant scientifique a creusé le lit d'un fleuve irrésistible; l'art doit suivre la même route que la philosophie, la politique et la poésie, celle de la science positive et du réalisme. » Conclusion : « Avec les superstitions et les despotismes tombera tout seul l'art qui cherche encore aujourd'hui son inspiration et ses formes dans un passé condamné, j'entends effacé de la vie subséquente, mais non pas de l'histoire. »

Pour achever l'explication historique de sa conversion, Thoré disait dans un projet de préface qu'il écrivait peu de temps avant de mourir : « La nouvelle révolution qui se fait sous le nom de *naturalisme* est la continuation du mouvement romantique. » L'explication est ingénieuse, et j'aurai l'occasion d'y revenir. En attendant, voyons ses raisons présentes. D'abord très justes, puis mêlées d'erreur et de vérité, elles finissent par être inacceptables. La

première était empruntée à l'état de la peinture au moment où il écrivait. Les deux artistes qu'il trouvait les plus originaux et les plus forts, Millet et Courbet, représentaient exclusivement des types et des scènes populaires. Il justifiait ainsi leurs préférences : « Puisque le haut et le milieu de la société, s'étant banalisés, n'offrent plus que des traits uniformes et monotones, il est tout simple que l'art s'en aille chercher ailleurs des images neuves, énergiques, vivaces, originales. » Les hautes et les moyennes classes n'étaient ni plus ni moins banales alors qu'en d'autres temps; mais, distinguées ou prétentieuses, elles avaient toujours le même intérêt pour l'artiste capable de saisir leur genre de pittoresque, le propre de l'art comme de la littérature consistant à faire saillir la part d'originalité qui existe dans la banalité elle-même. L'erreur dans laquelle Thoré ne tombe pas encore tout à fait, mais qui était générale autour de lui, consistait à croire que le pittoresque est seulement dans le peuple. Il dit avec plus de justesse : « Il n'y a point à blâmer en eux-mêmes les sujets populaires qu'adoptent de préférence les peintres réalistes, mais bien leur peinture, quand la trivialité y domine, au lieu de l'originalité. » On peut encore lui accorder, à la condition de ne pas étendre sa remarque, comme il semble le faire, à tous les artistes de son temps, que « la singularité de Millet et de Courbet, au milieu de l'afféterie des artistes contemporains, tient à ce qu'ils se sont mis à regarder la nature, désertée pour des idéalités vagues et fallacieuses. » Il n'y a de même qu'à approuver cette remarque : « C'est toujours par le retour à la vérité naturelle que se sont régénérés les arts à toutes les époques. » D'autant plus qu'il la complète par cette autre, très fine, dans laquelle pourrait bien se trouver la vérité sur le naturalisme : « Le naturalisme reparaît toujours aux momens de transition. » Alors, en effet, « le retour sincère, naïf, un peu sauvage même, presque cynique parfois, et parfois austère, à la nature plus ou moins inculte » est une protestation et un remède « contre le mécanisme et les déréglemens civilisés. » Ainsi, Thoré fait d'expresses réserves sur la peinture brutale, qui était la principale partie, et la moins bonne, du réalisme. Il continue à les marquer en termes très nets et dit des réalistes : « Le malheur est qu'ils n'ont guère d'esprit et qu'ils méprisent le dessin. Ces précurseurs de la transfiguration d'un vieil art épuisé ne sont jusqu'ici, pour la plupart, qu'impuissans ou grotesques. » Il va plus loin et n'admet pas la « division absurde » que l'on veut établir entre le réalisme et l'idéalisme, choses « inséparables » en art. « Il est seulement vrai de dire, ajoute-t-il, que les peintres en général semblent se rapprocher de la nature, que les sujets mystiques et les symboles des vieilles superstitions sont de plus

en plus abandonnés, que l'art se tourne plus volontiers vers la représentation des choses humaines, actuelles et même familières. » Au reste, il ne veut pas plus de convention et d'absolutisme dans l'un que dans l'autre; après avoir sévèrement caractérisé l'idéalisme d'école, il n'est pas plus indulgent pour le naturalisme à la mode : « Le naturalisme, tel qu'il s'affirme dans l'école actuelle, est assez inepte, précisément sur le point où il devrait et pourrait assurer la victoire. Il a de la nature la superstition sauvage, au lieu d'en avoir le culte libre... Les peintres naturalistes sont encore impuissans, et même souvent ridicules, parce qu'ils n'ont pas l'instinct du choix, de la *distinction* dans les qualités et les formes que la nature offre indéfiniment. » Avec ces réserves, le naturalisme serait de toutes les doctrines artistiques la plus acceptable ou même la plus nécessaire. Bien mieux, il se confondrait avec l'esprit classique, qui consiste justement à choisir, dans la nature, ce qui mérite d'être fixé et à éliminer ce qui est inutile et secondaire. Malheureusement, et bien à tort, Thoré faisait consister l'idéalisme « à n'avoir aucune spontanéité, aucune impression entraînante, aucun contact avec la vie présente, à escamoter le réel et à dénaturer la nature, sous prétexte de se rapprocher d'un type primordial. » Jamais aucun classique digne de ce nom, pas même David, encore moins Ingres, n'a justifié cette définition; personne n'a étudié la nature avec plus de respect que ces maîtres; mais ils se réservaient le droit, que Thoré aurait voulu imposer comme un devoir au naturalisme, de choisir et d'éliminer.

Néanmoins, l'indépendance et la justesse d'esprit de Thoré devant le naturalisme de son temps seraient la meilleure partie de sa critique, s'il n'avait en même temps condamné tous les genres opposés au naturalisme pour lui faire place nette, alors qu'il en voyait si bien les dangers et si, finalement, il n'avait nié, avec plus d'étroitesse que jamais, tout ce qui peut nourrir l'idéalisme. Son aversion pour « les croyances et les traditions immobiles » l'enfonce plus que jamais dans la haine de la fiction. Forcé d'admettre que « l'allégorie, la mythologie et la poésie sont essentielles à l'esprit humain, » il demande que l'imagination « se retrempe en pleine nature pour y saisir les formes réelles et les élever ensuite à de nouvelles allégories. » Il veut, par exemple, que, pour figurer « la lubricité, » au lieu d'un satyre on figure « un homme lubrique. » Il ne s'aperçoit pas que, de la sorte, au lieu de renouveler l'art, il le paralyse, en substituant l'abstrait au concret. Outre qu'un homme lubrique n'est pas facile à représenter clairement dans l'exercice de son vice, l'art vit d'imagination plus que de raison. L'expérience de ce que l'on pourrait appeler l'allégorie ratio-

naliste fut faite au XVIIIe siècle, et elle fut déplorable. On vit alors la Science, la Vertu, la Bienfaisance, etc., remplacer les personnages de la fable, de la religion et de l'histoire; elles étaient si froides et si laides qu'elles compromirent pour longtemps l'allégorie et que, aussitôt revenu de son erreur, l'art s'empressa de redemander l'inspiration à la foi, à la fiction, à la fantaisie, c'est-à-dire à des choses dont beaucoup ne sont pas raisonnables, mais qui, par cela même, sont favorables à l'art, qui vit d'illusion. Ainsi, la contradiction et l'indécision, trop fréquentes dans les idées de Thoré, ont fini par le conduire à l'absurde et lui faire méconnaître l'histoire qu'il connaissait pourtant mieux que la plupart de ses contemporains.

Ses qualités se retrouvent heureusement dans ses jugemens individuels sur les œuvres et les artistes. Ici, il passait de la théorie à la pratique et son penchant à l'utopie ne trouvait plus à s'exercer; il n'avait qu'à regarder et à sentir. Sauf un certain nombre d'erreurs inévitables, lorsque la question d'auteur impliquait une question de parti, il voit juste; souvent même, ses partis pris ne tiennent pas devant une belle œuvre.

Il est le seul qui, en parlant de Courbet, se soit tenu à égale distance de l'admiration idolâtre dont Castagnary nous donnera le surprenant spectacle, et du dénigrement systématique que provoquaient, par réaction et par impatience, la vanité du peintre et la réclame de ses amis. Il rend toute justice à ses mérites techniques; c'était ici particulièrement nécessaire, car Courbet ne vaut guère que par l'exécution. « Courbet, dit-il en commençant, n'a pas commis, cette année, de trop vive excentricité. » Voilà sa note sur le « maître peintre : » liberté de goût et absence de fétichisme. « Ses premiers tableaux, continue-t-il, accusaient une telle énergie qu'on y pouvait pressentir un grand praticien. Sa couleur était alors charbonneuse et contrastée; depuis, il a trouvé les secrets de la lumière, et il a de rares finesses dans le ton local. C'est d'autant plus étonnant, qu'il ne connaît point les frottis et qu'il peint tout à pleine pâte, même les ombres, étalant ses préparations avec le couteau à palette comme avec une truelle, et finalement sa touche n'en paraît pas plus lourde, grâce à la richesse et à la variété de son coloris. Il a des ficelles toutes particulières, et assurément son exécution est encore plus originale que ses inventions. Il ne lui manque rien des qualités techniques au moyen desquelles on peut représenter dans la perfection les objets extérieurs... Que lui faudrait-il de plus pour être un maître? Rien, vraiment. Pour plaire, c'est autre chose. Il lui manque... cette indéfinissable qualité qu'on appelle le goût, et qui tient à un certain bonheur d'arrangement, compatible d'ailleurs avec la plus franche originalité. » Il y a autre chose dans le goût,

ainsi la finesse, le sens de l'élégance et l'aversion pour toutes les formes de la sottise; la réserve n'en est pas moins juste et exactement marquée. Deux ans après, Thoré accorde è Courbet « une originalité véritable, » éloge que la secte dut trouver maigre; il défend le sujet des *Casseurs de pierres*, en quoi il a raison, car ce sujet, fort simple, est exécuté avec une rare vigueur, et aussi le *Retour de la conférence*, caricature lourde et brutale; mais il avait horreur des prêtres.

Cependant « les écarts de maître Courbet épouvantent sa vieille sympathie. » Devant le portrait de Proudhon, il déclare tout net que « c'est très curieux et très précieux, » comme document, mais « très laid et très mal peint. » Les exécuteurs testamentaires de Proudhon venaient de publier un de ses ouvrages posthumes, le *Principe de l'art*, vaste développement théorique dont la peinture de Courbet était le prétexte. Le peintre ne s'en tenait plus d'orgueil; il enflait encore ses prétentions déjà énormes et prodigieusement ridicules de penseur et de moraliste. Il exposait cependant *la Femme au Perroquet*, vigoureuse étude de nu, à laquelle il avait donné volontairement un air de déshabillé, et qui représentait en toute exactitude une personne de profession accueillante. Thoré admire le morceau et sourit : « Courbet est un grand moraliste, à ce que dit Proudhon. » Lorsque paraît l'*Aumône du mendiant*, nouvelle ironie : « L'ami de Proudhon peint des idées. » Mais il a dit et ne s'en dédit pas que Courbet était « en tête de nos peintres, » et il ajoute, ce qui était presque vrai : « Courbet est aujourd'hui *le plus peintre* de l'École française. » Il voulait dire par là que Courbet était un maître ouvrier; mais si le métier est une partie capitale de la peinture, il n'en est qu'une partie. Courbet prouvait que l'on peut être très peintre, et, si l'on veut, grand peintre, en conservant au mot sa stricte signification, sans être pour cela un grand artiste.

Cette justesse de sens et cette indépendance d'esprit qui, dans certains cas, étaient du courage, se retrouvent dans la plupart des jugemens de Thoré sur les artistes contemporains. Elles sont trop souvent diminuées par des sévérités excessives ou des négations de parti-pris; c'est alors un effet de la position prise par le critique et comme une rançon payée à la mode; mais telle était l'intolérance des nouveaux amis de Thoré qu'il faut lui savoir gré d'avoir conservé une forte part de sa primitive liberté de parole. Il lui arrive de dire la vérité à des artistes que la consigne, comme pour Courbet, est de louer toujours et quand même; il lui arrive aussi de dire du bien d'artistes dont la même consigne veut qu'on dise du mal; il ne peut se tenir de goûter, lorsqu'ils sont bons, des peintres romantiques ou idéalistes, et de blâmer, lorsqu'ils

sont mauvais, des peintres plus ou moins réalistes, mais revendiqués comme tels par la secte. Sévère pour Paul Baudry et Cabanel, injurieux à l'égard de Flandrin, il passe, avec d'autres artistes, du dénigrement à l'équité, exprimée avec plus ou moins de bonne grâce, mais, enfin, accordée. Ainsi, pour G. Boulanger, et pour MM. Bouguereau, Gérôme et Gustave Moreau, qu'il réunissait afin de leur témoigner en bloc un mépris mêlé d'horreur, mais dont il arrive peu à peu à reconnaître le talent.

Ce n'est jamais de façon très nette ou très détaillée, il y met de l'ironie et de la mauvaise grâce, mais enfin l'aveu lui échappe. M. Gérôme, surtout, exerce sur lui un effet singulier d'aversion et d'attrait. C'est un prix de Rome, il peint des sujets religieux, il ose même représenter une antiquité familière et spirituelle; autant de griefs aux yeux de Thoré, mais la force du talent l'emporte, et, après toutes sortes de négations variées, il en vient à dire: « M. Gérôme est pourtant un peintre qui restera. » Devant le *Sphinx* de M. Gustave Moreau, classé à cette heure parmi les toiles maîtresses de l'école contemporaine, il commence par plaisanter : « Je n'ai jamais vu de sphinx en vie; mais celui-ci, qui est en carton, m'a attiré. » Le mot, si c'en est un, est facile, car il a été refait par Castagnary. Pourtant, Thoré s'arrête; il regarde, en bougonnant contre la mythologie, mais il regarde longuement, disserte avec détail et conclut : « Je reconnais volontiers qu'il y a beaucoup de nouveauté et d'originalité dans l'interprétation et la mise en scène de la vieille légende. » Trois ou quatre ans après, il apprend à ses lecteurs, par acquit de conscience, et très vite, comme avec la crainte d'être trop cru, qu'il y a au Salon « deux superbes compositions mystiques par M. G. Moreau, l'auteur du *Sphinx;* » mais il ajoute : « La nature n'est de rien pour ces élucubrations chimériques. J'aime mieux une course de chevaux par Géricault ou les *Demoiselles de la Seine* par Courbet. » Voilà qui s'appelle une comparaison attendue et concluante.

S'il traite ainsi les artistes auxquels, par nécessité de programme, il doit témoigner une sévérité particulière, ceux qui sont moins engagés dans les batailles d'école lui laissent l'esprit plus libre, et il y a toujours profit à le consulter sur eux. Pour lui, non-seulement Meissonier est « un maître, » dans toute la force d'un mot dont on abuse, mais il le met « hors ligne. » Il méconnaît, par esprit d'opposition politique, la grandeur de *1814*, il fait au peintre la critique souvent renouvelée de « déguiser » sous des costumes des deux derniers siècles « de petits bonshommes qui lisent, qui boivent, qui jouent aux cartes ou qui font de la musique, » mais il reconnaît que Meissonier « sait donner à ses petits personnages

la mimique et la physionomie qui leur conviennent, » ce qui n'est pas assez dire, car il y a chez eux l'intensité d'expression qui crée en ressuscitant. Il constate aussi « dans son exécution certaines qualités rares, la délicatesse du pinceau sans maigreur, la légèreté du ton dans les demi-teintes. » Il pourrait y joindre cette précision énergique et sobre qui est la qualité dominante de Meissonier; mais il faut songer que, vers le même temps, Castagnary le niait avec fureur et traitait son influence de néfaste. Nous verrons le même Castagnary refuser obstinément tout mérite à M. Puvis de Chavannes; Thoré constate chez lui « l'heureuse combinaison des tendances idéales et d'une pratique savante; » il ajoute que « l'alliance de ces deux qualités, trop souvent séparées, fait la valeur de ses superbes peintures, » et, après une discussion attentive des mérites et des imperfections, il conclut: « Si ce talent se développe, il honorera l'école qui entend continuer les grandes traditions. » Il le suit dès lors avec un vif intérêt, il comprend et il dit qu'il y a là une force pour l'école française.

Devant les peintres adoptés par l'école réaliste, il semble, comme pour Courbet, que l'excès des éloges l'impatiente, et cet agacement lui fait dire des choses utiles et vraies. Il aime Corot, mais il lui reproche son « exécution incomplète » et constate que « sa peinture vaporeuse, qui charme les artistes et les poètes, ne prend pas une forme assez matérielle, assez palpable, pour frapper les regards vulgaires. » Il conclut: « Corot n'a presque jamais fait qu'un seul et unique paysage, mais il est bon. » Avec les nouvelles habitudes de la critique, n'y aurait-il pas danger à écrire aujourd'hui avec cette liberté? Il ne serait pas moins utile à relire sur Millet, dont le culte est devenu du fétichisme : ce qu'il écrit sur lui est vraiment de la critique, en ce qu'il le comprend et le fait comprendre, mais il évite ce lyrisme convenu, une des pires formes de la rhétorique, que fait jaillir à présent le nom seul de Millet. Il caractérise en toute vérité « sa conscience mâle et pure, son imagination austère, sa forte simplicité, ce je ne sais quel caractère qui élève toujours sa création à la hauteur d'un type; » et surtout la « sobriété vigoureuse » de ses moyens. Cela ne l'empêche pas de corriger lui-même ce qu'il avait soutenu jadis dans une discussion avec le même Millet et de trouver que, dans sa conception des paysans, il apporte « une certaine prévention philosophique, » car, à la façon dont il les représente, ces paysans semblent parfois se douter qu'ils sont des types, que leur condition est trop rude et qu'ils doivent le prouver au spectateur.

Une pierre de touche à peu près infaillible de la valeur d'un critique, c'est la manière dont il juge les nouveaux-venus. Les

débuts de Manet fournirent à Thoré l'occasion de montrer son incurable indépendance d'esprit et son sens inné de la peinture. Il signalait, chez ce novateur, l'influence de Velasquez et de Goya, l'habileté brillante des étoffes, le vide des corps, l'absurdité choquante de certaines de ses compositions, comme *le Bain*, montrant une femme nue, assise sur l'herbe, entre deux hommes habillés, et aussi « des qualités de couleur et de lumière dans le paysage, et même des morceaux très réels de modelé dans le torse de la femme. » C'est à peu près ce que la critique indépendante pourrait dire aujourd'hui des premiers tableaux de Manet. Le bruit augmente autour du père de l'impressionnisme; Thoré ne s'en émeut pas. Baudelaire lui écrit que Manet ne pastiche pas Velasquez et Goya, « qu'il n'a jamais vus » ; Thoré enregistre la déclaration et sourit. La fameuse *Olympia* lui paraît être simplement ce qu'elle est, une « drôle de femme. » La dernière fois qu'il s'est occupé de Manet, c'est pour le caractériser complètement en peu de mots : « Je me risque à dire que M. Édouard Manet voit très bien. C'est la première qualité pour être peintre. A la vérité, il faut encore d'autres qualités avec celle-là. Manet voit la couleur et la lumière, après quoi il ne s'inquiète plus du reste. Quand il a fait sur sa toile la tache de couleur que font sur la nature ambiante un personnage ou un objet, il se tient quitte. » Il ajoute : « Il se débrouillera plus tard, quand il songera à donner leur valeur relative aux parties essentielles des êtres. » Cette espérance renfermait un conseil; malheureusement, elle ne s'est pas réalisée.

VI.

Lorsque l'on vient de constater la justesse des opinions de Thoré sur la plupart des artistes de son temps, on regrette la sévérité avec laquelle on s'est vu obligé d'apprécier ses idées générales. On se demande si, après tout, le premier devoir d'un critique n'est pas de faire exactement la part du bon et du mauvais dans la production artistique et si ses théories sur les partis et les écoles ne sont pas d'une importance moindre que ses appréciations individuelles. Malheureusement, les deux choses ne peuvent pas se séparer. Un artiste ne vaut que par ses œuvres, et ses théories importent peu; au contraire, la valeur d'un critique se mesure exactement par celle de ses théories. C'est par elles, en effet, que le critique agit, beaucoup plus que par ses jugemens; c'est par elles qu'il sert l'art ou lui nuit, en guidant les artistes et le public dans une voie bonne ou mauvaise. Pour

Thoré, dans la première partie de sa carrière, lorsqu'il soutenait Delacroix et surtout Rousseau, il contribuait activement à une œuvre excellente, parce qu'il savait bien ce qu'il voulait, et, dans la seconde, il eut peu d'action parce que, hésitant entre le présent et le passé, il manquait de doctrine nette. Il avait dit que l'art nouveau, le naturalisme, était un art de transition. C'était la vérité. S'il s'en était tenu à cette définition, s'il avait montré ce qu'il y avait de légitime dans les prétentions des novateurs et de suranné dans les procédés de leurs adversaires, il aurait excité les uns et contenu les autres ; surtout il aurait appris au public à juger chacun selon ses mérites et à décider, en dernier ressort, entre les exaltations et les dénigremens. Cela lui était d'autant plus facile qu'il possédait à un haut degré ce qui faisait souvent défaut à ses adversaires, la connaissance du passé, la sûreté du goût et surtout, par une originalité unique, la ferme notion de ce qui devrait constituer la critique d'art, avec les connaissances techniques nécessaires pour la pratiquer utilement. Au lieu de cela, hanté par des utopies socialistes, sentant que ses contemporains se trompaient et les suivant quand même, n'osant ni maintenir le lien qui unissait l'art nouveau aux anciennes écoles, ni répudier ses vieilles admirations, il essaya, entre l'art idéaliste et l'art réaliste, de faire une place à ce qu'il appelait l'art humanitaire; peine inutile, car, n'existant que par et pour l'homme, l'art a toujours été et sera toujours humanitaire.

Il eut donc peu d'influence à partir de 1860, car le public, qui voit en gros, ne comprend que les situations nettes. En soutenant cette thèse très juste que l'art doit suivre la nature et viser à la vérité, il servit aussi peu la cause de la vérité que celle de la nature, car il avait beau dire que les réalistes ne représentaient qu'une part de la nature, la plus basse et la plus laide, on le croyait réaliste, et comme il ne l'était qu'à moitié, on préférait ceux qui parlaient de façon plus exclusive, partant plus nette. D'un autre côté, bien qu'il défendît une part de l'idéalisme classique et romantique, ses restrictions étaient de telle sorte et présentées de telle manière qu'elles semblaient condamner le principe même de l'idéalisme. Il ne parvint même pas à dégager la formule de cet art de transition dont il avait pourtant entrevu le vrai caractère : on chercherait vainement dans ses Salons une définition du réalisme qui ait le caractère d'une bonne définition, c'est-à-dire qui soit courte, claire et complète. Il n'est même pas certain que l'on parvînt à la dégager, en réunissant les indications qu'il donne çà et là de ses sentimens sur la nouvelle doctrine. Preuve singulière qu'à aucun moment il ne s'est posé la question à lui-même ; c'était

pourtant le seul moyen de savoir ce qu'il faisait et de le bien faire. Le réalisme échoua dans ses prétentions exclusives; aussi, en ne l'adoptant qu'à moitié, Thoré n'a-t-il pas perdu l'occasion d'associer son nom à une victoire. Cependant, il est regrettable qu'il n'ait pas embrassé résolument la cause des réalistes; il lui eût certainement donné un caractère qu'elle n'eut pas avec Castagnary, à qui manquaient l'instruction et la justesse d'esprit, ni avec Proudhon, plus logicien qu'esthéticien, et pour qui l'art était d'importance secondaire; quant à M. Taine, il se tenait trop loin de la bataille et trop au-dessus d'elle pour exercer une action immédiate. Avec Thoré, le réalisme français aurait eu chance d'être rattaché aux causes historiques qui justifièrent plusieurs fois sa venue; il n'aurait pas été incarné dans le seul Courbet, le plus incapable des peintres de fournir un chef d'école. Au lieu de cela, avec Castagnary pour critique et Courbet pour maître peintre, on verra ce que le réalisme pur représentait d'ignorance et d'erreurs.

Mais il faut prendre Thoré pour ce qu'il est, avec son mélange de bon et de mauvais. Comme ses livres, somme toute, renferment beaucoup de pages excellentes, il ne put manquer d'exercer en son temps une action utile, et, puisqu'il s'adressait aux mêmes lecteurs que Castagnary, il corrigea dans une certaine mesure l'effet de la critique purement naturaliste. Pour nous, outre ce que nous trouvons chez lui d'indications uniques sur les vrais moyens et le but propre de la critique d'art, outre ce qu'il nous offre de bons jugemens sur les artistes et de formules excellentes, il a le mérite de nous montrer les théories naturalistes dans leurs causes et leurs commencemens. Aussi la lecture de ses Salons peut-elle donner matière à une étude historique dont le but n'est pas en elle-même, mais qui, par les secours qu'elle procure pour une recherche plus importante, a son intérêt. Il reste à voir maintenant le réalisme dans l'affirmation confiante de son excellence et la négation de tout ce qui n'est pas lui. Grâce à Thoré, nous avons constaté son point de départ et nous avons démêlé la part de vérité qui légitimait, dans une certaine mesure, ses tentatives de réforme. Nous pourrons maintenant apprécier, outre l'écart qui existe entre les deux termes de la doctrine, les dangers qu'elle dévoilait en se précisant et le bonheur qu'eut l'École française de ne subir sa domination qu'en partie et pour un temps.

GUSTAVE LARROUMET.

EN TURQUIE

L'ILE DE CHIO.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Lentement, avec un bruit d'hélice lourde et des bouffées haletantes de fumée noire, la *Sélèné* dérape de son mouillage, dans le port du Pirée. Comme tous les paquebots du *Lloyd*, qui descendent de Trieste et qui vont, d'escale en escale, le long de la côte albanaise, malgré les rafales méchantes de la mer Adriatique, ce paquebot a des formes larges et une allure pesante. La ligne courbe du Pirée, les maisons blanches, aveuglantes sous le soleil d'été, la forêt compliquée des mâts, la multitude bariolée des petites barques amarrées au quai, s'éloignent. L'eau calme clapote doucement, et l'hélice fait bouillonner à la surface des lames une traînée d'écume. Dès que nous avons dépassé les deux fanaux qui marquent l'entrée de la rade, et doublé le petit cap où une batterie inoffensive aligne deux ou trois canons qui ressemblent à des joujoux, la côte, nue sous le ciel torride, allonge, sur le bleu sombre de la mer, une bande

rousse, brûlée et pelée. Les contours du Corydalle tremblent dans une chaleur radieuse, qui vibre et flamboie. Les montagnes s'abaissent en collines fauves, en ardens promontoires, que fouillent et creusent les eaux marines. Du côté de Salamine, qui découpe en pleine lumière ses cimes aiguës, la mer luit et étincelle, trop lumineuse et trop éblouissante, pour nos yeux accoutumés à des visions plus molles. La plage de Munychie et de Phalère est déserte; l'inhumaine splendeur du ciel a clos, comme des yeux accablés, les fenêtres des maisons assoupies. Le grand triangle bleu du Pentélique ferme l'horizon ; et, dans ce paysage d'azur et d'or, devant la haute pointe du Lycabète, sur le piédestal de l'Acropole, le Parthénon apparaît nettement, avec son fronton blanc, ses colonnes droites, ses formes précises et limitées. D'ici, il paraît achevé, complet; on distingue à peine les ravages du temps et des hommes. Dans ce lointain, qui dérobe à nos yeux ses blessures et ses misères, il est royal et charmant; et, tout près de la masse informe de l'Hymette, coupée de ravines et de précipices, tachetée, par endroits, d'une maigre verdure, le temple divin, œuvre du calcul et de la patience, domine de sa grâce calme et robuste la ville neuve, qui éparpille ses terrasses sur le déclin des pentes.

Tandis que nous rangeons l'Attique sèche et parfumée, le soleil descend à l'occident vermeil. Une rougeur épandue noie de pourpre rayonnante les pointes d'Égine. Les rayons obliques caressent de lueurs légères l'échine rugueuse de Gaïdouronisi, petite île triste, dont les roches sont mangées lentement par le flot. Le ciel rose se nuance de teintes pâles, où agonise la magnificence du soir, et le soleil ressemble à une énorme sphère de métal rougi au feu. L'ombre s'abat sur les vallées, estompe le profil des montagnes, bleuit leur surface, adoucit l'âpreté des lignes brusques. La couleur des eaux s'éteint et se ternit. La première étoile s'allume dans les transparences du ciel... Voilà Sunium. Sur la haute falaise, la blancheur du temple semble éclairer miraculeusement la nuit commençante. Placée en avant, bien en vue des bateaux qui venaient du large, la chapelle du dieu des eaux, asile des naufragés et recours des navigateurs, était l'avant-courrière de l'Attique, et comme la messagère de l'Acropole. Dans l'incertitude du crépuscule, les colonnes et les frontons semblent complets et intacts, tels qu'ils apparaissaient aux patrons de barques, venus de la lointaine Phénicie ou des ports de l'Archipel...

Au couchant, le disque enflammé disparaît envahi par la noirceur. Il va si vite, qu'il semble tomber, s'engloutir, s'abîmer dans la nuit. Ici, la mort du soleil est rapide. Il n'y a presque pas de transition entre le jour éclatant et la nuit semée de feux.

Maintenant, dans l'éther limpide, les petites étoiles, par myriades de myriades, scintillent. Un grand voilier passe près de nous, penché sur la vague. On dirait qu'il va nous frôler de ses ailes déployées. Le vent fait gémir ses vergues, et, de la poupe, où remuent des silhouettes noires, un bruit de voix indistinctes vient jusqu'à nous, coupé par le remous des houles et le rythme sourd de la machine. Cette rencontre nocturne d'un paquebot et d'un caïque évoque soudain des visions abolies, tout un passé confus, plein de bizarres contrastes. On pense aux caboteurs des temps très anciens, aux traversées d'une île à l'autre, souvent arrêtées par les vents contraires, parfois interminables, toutes pleines de fantômes, d'apparitions mystérieuses et de terreurs paniques. On voit le débarquement des matelots en détresse, échoués dans une terre inconnue, hostile, leurs premiers pas sur la grève déserte, en quête d'un visage humain, les feux de bois sec, allumés dans les rochers pour écarter les bêtes, puis les invocations désespérées aux grands fétiches, Poseidôn *Secourable*, Zeus *Sauveur*... Ou bien on rêve aux arrivées souriantes, dans les îles d'or, des galères peintes et des matelots chanteurs, à la descente des montagnards, qui viennent à l'*échelle*, près des criques de marbre, pour interroger les hôtes envoyés par les dieux : « Êtes-vous des marchands? Êtes-vous des pirates? Votre patrie est-elle loin d'ici? » Questions naïves et intéressées, que les insulaires des Cyclades adressent encore à l'étranger qui passe, lorsqu'il accoste, avec ses bagages, à la *marine* de Naxos et de Tinos. Les Grecs n'ont pas changé. La plus vieille des races est devenue le plus jeune des peuples, sans que le fond du caractère national ait été modifié. Les vieux pilotes en bonnet rouge, qui sont assis, la pipe à la bouche, l'air rusé, patient et moqueur, à l'arrière de leurs caïques, sont superstitieux, bavards, ingénieux comme leurs ancêtres, capables, selon l'occasion, de mériter la gloire par leur héroïsme ou la potence par leurs pirateries.

La mer, qui a recouvert d'oubli tant de désastres, fait revivre, la nuit, des âmes évanouies, pour ceux qui regardent longtemps l'inconstance de l'eau, l'obscure mêlée des lames chuchotantes, où passent des voix éteintes et des reflets morts. Voici que, dans la brume d'un passé presque insaisissable, j'aperçois quelques-unes de ces races mal définies, sur lesquelles la science précise des épigraphistes et des archéologues commence à jeter un faible jour. Les Cariens, rauques et barbares, que l'on entrevoit dans l'*Iliade*, ces pillards, empanachés de hautes aigrettes, tatoués et effrayans, venaient jusqu'ici. Du haut de leurs citadelles, Kédréai, Palæapolis, Alinda, ils s'abattaient sur ces îles heureuses, et retour-

naient se cacher derrière leurs murs de grosses pierres, emportant des armes, des jeunes filles, du métal précieux. D'autres peuples sont venus, et, pendant des siècles, les mêmes habitudes de pillage et de crainte ont persisté. En 1825, lorsque Capo d'Istria voulut, au péril de sa vie, mettre un peu d'ordre dans le chaos de la politique grecque, les capitaines des ports se changeaient en corsaires, dès que le κυβερνήτης (gouverneur), imposé par les puissances européennes, avait le dos tourné. Après tout, les Grecs n'ont pas eu trop à se plaindre de cette sauvagerie séculaire, puisqu'elle leur a permis de narguer, du fond de leurs mouillages bien abrités, les frégates de Hassan l'Algérien et d'Ali le Noir. Si l'habitude héréditaire d'écumer les côtes de la Morée et des Cyclades n'avait façonné, de longue date, l'âme et le corps des aventuriers de la mer, jamais les primats d'Hydra et de Spezzia n'auraient pu armer en guerre les goélettes de Sachtouris, de la Bouboulina, de Iakovaki Tombazis, et le brûlot de Canaris... Mais tous ceux qui ne sont pas Grecs ont le droit de bénir la vapeur et la division navale du Levant, qui ont dispersé peu à peu les bricks suspects, et obligé les descendans des pirates illustres à s'embarquer bourgeoisement sur des paquebots.

Le pont, sous la clarté jaune d'une lanterne qui vacille, est peuplé de formes grouillantes. Un pappas est debout, sale, dans une robe râpée, sous une toque crasseuse, d'où sort une tignasse blonde. Sur un monceau de paquets, de matelas et de coffres, deux officiers turcs, assis, les jambes repliées, à la mode de leur pays, fument sans rien dire. L'un des deux a enlevé sa tunique pour prendre le frais.

La *Séléné* a drainé sur la côte adriatique, de Trieste à Avlona, tous les villages dalmates, monténégrins et albanais. C'est la saison où beaucoup de montagnards émigrent en Anatolie, où ils deviennent kavas, gardes, *koldji* de la Régie ottomane, magnifiques portiers des consulats francs. Ils sont assis, ou couchés pêle-mêle le long du bastingage ; ils portent le fez rouge sur leurs têtes rasées, la fustanelle, les *tsarouks* de cuir souple. Les ceintures qui sanglent leurs fines tailles sont de véritables arsenaux. Quelques-uns ont la petite toque rouge brodée d'or, et les soutaches entrelacées, par lesquelles les beaux garçons se rendent irrésistibles aux belles filles, dans les vallées des montagnes klementines, près des Bouches de Cattaro. Furieusement moustachus, ils sont à la fois effrayans et débonnaires, avec leurs longs poignards, dont ils se servent pour piquer des tranches de pastèques, qu'ils m'offrent gracieusement. Leurs femmes sont près d'eux, embéguinées de voiles blancs, et toutes bariolées de couleurs voyantes. Une d'elles,

assez belle, et d'une grâce farouche, endort un petit enfant dans un berceau de bois. Ces pauvres gens, à la fois misérables et indomptés, toujours prêts aux exodes, aux risques de terre ou aux fortunes de mer, me donnaient une image en raccourci, comme une réduction de ces peuplades inconnues et de ces tribus ignorées que recèle la péninsule des Balkans. La diplomatie européenne, qui a coutume d'étudier la question d'Orient dans les salons de Belgrade, de Bucharest, de Péra et d'Athènes, sera bien étonnée lorsqu'elle mettra le pied dans cette fourmilière.

La civilisation était représentée, sur la dunette, par un vieil Arménien en redingote noire, que son fez rouge faisait ressembler à un Turc, et qui, assis sur une chaise de canne, mangeait incessamment de la charcuterie. Il causait quelquefois longuement, dans les coins, avec une dame en gris, très maquillée, affligée d'un fort accent marseillais, et qui se rendait à Smyrne pour y exercer, disait-elle, « l'art dramatique. » Quand ce *flirt* obstiné lui laissait quelque loisir, il m'honorait volontiers de sa conversation gutturale. A table, assis près du capitaine, jeune Triestin qui ne comprenait que l'italien, il me disait que l'Acropole l'avait émerveillé, et qu'il admirait comment des hommes avaient pu monter si haut des marbres si lourds. Deux petits garçons, de jolie figure, de mise soignée, de façons courtoises, élégans comme les bambins du parc Monceaux et des Tuileries, se mêlaient souvent à nos propos. C'étaient deux petits Grecs, qui venaient de passer leurs vacances à Athènes, et qui rentraient chez eux pour suivre les cours de l'École évangélique de Smyrne. Les heures passaient ainsi, lentes et légères, tandis que la mer où tremblaient les étoiles battait de son frais clapotis les planches du bordage, et qu'un mince croissant de lune montait à l'horizon clair du côté de Tinos.

Dans la pâleur de l'aube, sort des eaux une bande de terre plantée d'arbres clairsemés, dominée par de hautes montagnes, qui prennent, sur l'horizon blême, des tons effacés de vieilles fresques. Nous approchons d'une rade, nous voyons émerger des touffes de citronniers, et, parmi cette verdure, une ville blanche. De vieilles fortifications décrépites, des bastions vermoulus, sans canons, s'avancent vers la mer, secoués et effrités par les vagues. Une tour, à demi croulante, est isolée au milieu du port, comme à Nauplie. Deux ou trois cheminées d'usines, noires et effilées, montent vers le ciel, éveillant des souvenirs d'Occident et des idées d'industrie, dans ce paysage oriental, où l'on ne voit d'abord qu'un seul minaret. C'est Chio.

Un gros vaisseau de guerre turc est ancré près des remparts; il est immobile et comme endormi. Au moment où notre bateau stoppe, des marchands très vociférans escaladent l'échelle et courent sur le pont : *Oraio mastikha, kyrii, ôraio mastikha!* (Du bon mastic, seigneurs, du bon mastic!) L'île de Chio est la terre classique du *mastic*, résine odorante qui découle du tronc des lentisques, et que les Orientaux trouvent agréable au goût; le mastic sert, dit-on, à beaucoup d'industries, et l'île en exporte une grande quantité; on prétend aussi que le harem impérial en achète, afin de parfumer l'haleine des sultanes. Un canot officiel, qui porte en poupe le pavillon rouge au croissant d'argent, et que poussent vigoureusement des matelots en fez rouge et en veste blanche à col bleu, amène à notre bord un grand garçon maladif. Un jeune *tchaouch* (sergent), qui a l'air bon et ingénu, me dit tout bas à l'oreille, avec des mines respectueuses, que c'est le fils du gouverneur de Rhodes.

Pendant tous ces propos et toutes ces flâneries, mon fidèle Kharalambos, que j'avais amené d'Athènes, tordait de rage sa moustache inculte, et déclarait qu'il ne pouvait parvenir à s'entendre avec ces *kératas* de bateliers. *Kérata* est une injure sanglante, qui attaque sans raison, pour le plaisir, l'honneur conjugal de ceux à qui on l'adresse, et qui est à peu près intraduisible en français. Les mots que Molière emploie pour marquer la même disgrâce ont quelque chose de bourgeois et de vulgaire, qui en rendrait mal la pittoresque saveur. Des drôles, fort éveillés, luttaient d'éloquence avec mon excellent serviteur, et j'entendais, tout en ayant l'air, par dignité, de n'y pas faire attention, l'entretien suivant :

— Combien veux-tu, toi?

— Oh! moi, bien peu..., un *medjid* (1) pour toi, les hardes et le seigneur...

— Que le diable te prenne, toi, ton père, ta mère, tes enfans et ta religion. Et toi, frère, qui ne dis rien, veux-tu faire une meilleure *symphonie?*

— Oh! moi, frère, je suis un homme honorable (*timios anthrôpos*). Je prendrai trois quarts de medjid.

Enfin, pour un demi-medjid, nous fûmes admis, Kharalambos, les malles, et, comme on disait là-bas, « ma Noblesse, » dans une vieille barque, dont les rames édentées racontaient de nombreux transports d'hommes et de choses. Seulement, nous comptions

(1) Pièce d'argent, qui vaut, selon le pays où l'on se trouve, de 23 à 33 piastres, environ quatre francs.

bien que nos seigneuries seraient uniques propriétaires de cette espèce de pirogue, et voilà que, de l'échelle du paquebot, un Grec sauta près de nous, puis un autre Grec, puis un grand coffre, enfin des femmes, des enfans, des couvertures, et des cages où il y avait des oiseaux...

A ce dernier coup, Kharalambos s'indigna, et, s'adressant au batelier :

— Tu n'es pas chrétien! Nous t'avons donné un demi-medjid pour nous porter, et tu prends tous ceux-là, en même temps que nous. Comment t'appelles-tu?

— Kostaki.

— Eh bien, Kostaki, je te jure par la Panaghia que jamais plus nous ne naviguerons dans ton bateau. Et, vous autres, vous n'êtes pas chrétiens, vous non plus. Ce que vous avez fait est digne des barbares.

Kostaki, philosophe et flegmatique, la cigarette aux lèvres, remuait nonchalamment ses avirons. Les autres passagers regardaient Kharalambos avec une expression presque attendrie, et lui répétaient patiemment, sans se mettre en colère :

— Voyons, frère, *ne fais pas le sauvage!* (*Vré, aderphé, mi kamis ton agrio.*)

Quand nous arrivâmes à la berge défoncée où s'accrocha la gaffe du batelier, nous étions tous fort bons amis.

C'est une opération très difficile, que de débarquer avec armes et bagages dans une ville de l'empire ottoman. Les douaniers turcs ne sont pas seulement, comme dans les autres pays, des percepteurs chargés d'alléger le plus possible la bourse des voyageurs; ce sont aussi des censeurs fort tracassiers, qui ont la mission de rechercher si les valises des Européens ne recèlent pas quelque ouvrage malin, quelque journal injurieux, quelque livre dangereux, capables de porter atteinte à la religion de Mahomet et à la majesté du Commandeur des croyans. Le divan impérial a presque aussi grand'peur des imprimés que des armées moscovites. Un policier à mine de forban, vêtu d'une tunique déguenillée, où pendaient lamentablement des aiguillettes vertes, sortit d'une petite maison, devant laquelle un *zaptieh* (1) montait la garde, pieds nus, avec un fusil rouillé. C'était le douanier en chef, le *deumbrukdji bachi*. Il fit comprendre à Kharalambos, — car je n'entendais pas encore le langage des Osmanlis, — que nous étions obligés d'ouvrir nos malles. Très complaisamment, j'étalai par terre ma petite bibliothèque de voyage. Le *deumbrukdji* mit des

(1) Gendarme à pied.

lunettes, et flaira successivement tous mes papiers. Le *Mémoire* de Fustel de Coulanges sur l'île de Chio ne lui inspira point d'inquiétude : Kharalambos lui fit croire que c'était un éloge de l'administration turque, écrit, en Occident, par un *khodja* des plus renommés. La *Description de l'île de Chio*, par Jérôme Justiniani, *conseiller du roi Charles IX et son ambassadeur près du sultan Selim*; le *Voyage dans le Levant*, du sieur Paul Lucas, échappèrent à la censure, mais non sans de nombreuses explications, par lesquelles furent endormis les scrupules du pauvre homme. Mais un Strabon, un modeste et tout petit Strabon, édition Teubner, lui inspira des doutes. Il le retourna en tous sens dans ses grosses mains, le fit voir au *zaptieh* qui montait la garde, et déclara, malgré nos protestations, qu'il voulait le montrer à un lettré, pour savoir s'il pouvait en permettre l'introduction dans l'île. Puis, mis en défiance par l'innocent géographe, il manifesta l'intention de faire main basse sur tous mes papiers, y compris mes carnets et mes lettres.

Je me fâchai. Kharalambos se fâcha et traduisit ma colère dans le turc le plus expressif. Nous remontrâmes que la loi autorisait la saisie des livres imprimés, mais non pas des *tefters* (registres) et des *mekhtoubs* (lettres). Rien n'y fit. Nous voulûmes résister à cet acte arbitraire, défendre notre bien. Le zaptieh fit mine de nous repousser avec la crosse de son fusil. J'eus recours au grand moyen dont on se sert en pareil cas, et je criai que je me plaindrais à mon consul.

Le douanier parut quelque peu intimidé. Kharalambos profita de son hésitation, pour lui tenir le discours suivant :

— Comment t'appelles-tu, petit agneau?

— Suleyman.

— Écoute, Suleyman-effendi, ce seigneur est puissant. Dans son pays, qui d'ailleurs est allié avec la Turquie, il est vizir. Si donc tu t'obstines à le molester, il peut t'arriver malheur à toi et à tes enfans. Car les Francs sont vindicatifs, et il est juste que ceux qui ont la force aient le désir de la vengeance. Ainsi, réfléchis bien à tes actions, et ne nous fais pas une de ces avanies qui attirent des malheurs sur les peuples.

Suleyman réfléchit un instant, maugréa quelques paroles inintelligibles; puis, il déclara qu'il ne pouvait nous rendre nos papiers, mais qu'il s'engageait toutefois à ne pas y toucher avant l'arrivée des autorités. Pour couper court aux discussions inutiles, nous acceptâmes cette combinaison; mais en exigeant du *deumbrukdji-bachi* toutes sortes de précautions, qui d'ailleurs ne parurent pas l'humilier. On apporta une chandelle, de la cire, et des

bouts de corde, que l'on trouva malaisément au poste des zaptiehs. Strabon, mes carnets et ma correspondance furent ficelés, cachetés, déposés devant témoins dans le coin du bureau des douanes où il y avait le moins de poussière. Et Kharalambos prit soin, par des imprécations énergiques, d'appeler d'avance les malédictions du ciel sur tous ceux qui oseraient toucher à ce précieux dépôt. Après quoi, nous nous mîmes à la recherche de l'agent consulaire.

Nous arrêtions au passage les *hammals* (1) du port. Nous entrions dans les cafés grecs et nous demandions au *cafedgi :*

— As-tu vu le proxène de France?

On nous répondit partout :

— Il doit être dans sa pharmacie!

Cette pharmacie ne nous étonna point; car les agens consulaires, n'étant pas rétribués par leur gouvernement, exercent d'ordinaire quelque petit métier.

Notre « proxène » était en effet dans son officine, tout près du bazar. C'était un homme grisonnant, petit, vêtu d'un « complet » de toile blanche, et d'aspect fort débonnaire. Je lui achetai quelques grammes de sulfate de quinine, pour mes fièvres futures, et je lui exposai ma requête. Il m'écouta d'un air bienveillant, parut scandalisé par la conduite du douanier, s'attendrit sur le malheureux sort de Strabon, et prit son ombrelle blanche à doublure verte, pour descendre avec nous jusqu'au port. Cet excellent homme était tout fier; le long des boutiques de conserves et de poisson salé, il saluait ses amis d'un petit signe de tête important. Enfin, ce rêve caressé peut-être pendant toute sa vie se réalisait : le pharmacien du bazar de Chio représentait pour tout de bon une grande puissance; il devenait le symbole visible de la République française; il était le porte-étendard des trois couleurs; dans cette île où les Français ne débarquent presque jamais, il protégeait un de ses nationaux! Le visage pénétré et grave de Kharalambos laissait voir aux citadins de Chio que quelque chose de grand allait s'accomplir.

Le zaptieh montait toujours la garde. En nous apercevant, il eut un geste calme et nous fit signe qu'il n'y avait plus personne dans le bureau des douanes :

— *Konakda! Konakda!* (Au konak! Au konak!)

Il nous expliqua, avec le concours de l'*on-bachi* (commandant de dix hommes), que le gouverneur, instruit de cette importante affaire, avait envoyé son secrétaire pour se renseigner, et que celui-ci avait emporté au konak tous les livres suspects.

(1) Portefaix.

— Ah! les *kératas!* dit Kharalambos en grec. (*Kératadès anthropi!*)

— Montons au konak! soupira l'agent consulaire.

Et, moins triomphans que tout à l'heure, nous revînmes sur nos pas, à travers les rues étroites, le long des boutiques d'où sortaient des curieux qui nous interrogeaient au passage.

— Tiens bon! me dit tout bas un épicier grec, hérissé comme une brosse de chiendent : *Quand le Turc a mangé du bâton, il se laisse tirer la barbe.*

Le konak de Chio est une mesquine bâtisse toute neuve, en pierre blanche et qui ressemble plutôt à une mairie de la Beauce qu'à la résidence d'un pacha d'Orient. Quelques gendarmes dormaient dans le corps de garde, le dolman déboutonné et le fez sur les yeux. L'un d'eux se leva sur son séant, et, se frottant les paupières :

— Qu'y a-t-il? Que voulez-vous?

— Le *moutessarif* (1) est-il au konak?

— Le moutessarif est parti; mais tu pourras parler au *bin-bachi* (2).

Son Excellence le bin-bachi : un gros homme congestionné, bouffi, qui paraît tout près d'éclater dans sa tunique trop étroite; un grand sabre traîne derrière lui, mal attaché à des courroies trop longues. Courtois d'ailleurs et affable, ce Turc se livre, en nous voyant, à la mimique très compliquée de la politesse ottomane : un geste pour faire semblant de ramasser de la poussière; un autre geste pour porter cette poussière à son cœur; un troisième geste pour porter la même poussière à son front. Cela veut dire, paraît-il : « Mon cœur et mon esprit sont à vous. » Mais nous n'avions que faire, en cet instant, du cœur et de l'esprit du *bin-bachi*. L'agent consulaire craignait d'être battu, dans ce duel, par l'inertie malicieuse des Osmanlis, et de donner, pour tout un hiver, des sujets de raillerie à son collègue italien. Kharalambos, turcophage de profession, et très persuadé, l'honnête garçon, qu'il avait autrefois combattu pour l'indépendance hellénique, regardait de travers ce traîneur de sabre. Et je songeais à mon Strabon.

D'une conversation très longue et fort confuse, il résulta que le moutessarif regrettait vivement de ne pouvoir rendre des honneurs

(1) Gouverneur d'un sandjak. Ce fonctionnaire est inférieur au *vali*, qui commande à tout un vilayet, et supérieur au *caïmacam*, qui est chargé de l'administration d'un *caza*.

(2) « Commandant de mille hommes. » C'est le titre qu'on donne, en Turquie, aux capitaines de gendarmerie, lesquels commandent ordinairement une vingtaine de zaptiehs.

extraordinaires au seigneur français qui daignait le visiter, qu'une affaire urgente l'avait appelé dans un district lointain et qu'en son absence Son Excellence le mufti nous recevrait pour nous donner entière satisfaction.

Le mufti était assis, les jambes croisées, sur un sofa recouvert de calicot blanc, au fond d'une salle claire, point meublée, où d'horribles tapis, venus du Louvre ou du Bon Marché, étalaient ces fleurs sur lesquelles beaucoup de Parisiens, dans leurs villégiatures suburbaines, aiment à reposer leurs pieds. Ce petit satrape à mine chafouine, les yeux clignotans sous d'énormes lunettes, paraissait accablé par le poids de son turban démesuré. Il aspirait un narghilé placé au milieu de la chambre et dont la fumée blanche allait jusqu'à ses lèvres par un long tuyau qui serpentait sur le tapis; à chaque bouffée, on entendait, dans la carafe de cristal, le petit gargouillement de l'essence de roses. De sa main gauche, le mufti caressait alternativement son pied et sa barbe grise; il causait avec trois ou quatre porteurs de fez, nous salua négligemment et fit semblant de ne plus s'apercevoir de notre présence. Kharalambos bouillonnait, et ses pieds frémissaient, menaçans, sur le parquet :

— Ne vous mettez pas en colère, me dit affectueusement l'agent consulaire. Ibrahim est un bon homme. On obtient tout de lui quand on est patient.

Mais Ibrahim continuait sa conversation avec ses voisins. Toutefois, il fit signe à un serviteur, lequel disposa devant nous trois guéridons, avec des cigarettes et trois petites tasses de café. Puis il se retourna vers ses interlocuteurs sans nous adresser la moindre parole.

Agacé, je n'y tins plus. J'affectai de ne toucher ni aux cigarettes, ni au café. J'étendis fort impoliment mes jambes en faisant sonner mes talons sur le plancher; j'enfonçai mon chapeau sur ma tête le plus que je pus, et suivi par les regards admiratifs de Kharalambos émerveillé, je m'écriai en français, avec un âpre accent, plein de menaces :

— Monsieur l'agent consulaire, je vous prie de vouloir bien dire à Ibrahim que j'ai sur moi un *boyourouldou* (passeport), qui m'autorise à voyager en Turquie sans être molesté et que j'entends recouvrer sans retard les objets qui m'ont été confisqués arbitrairement.

Je tirai de ma poche un grand papier, sur lequel les scribes du grand-vizir avaient griffonné quelque chose, et je le donnai à un serviteur qui le remit à Ibrahim avec les marques du plus grand respect.

Ibrahim sourit derrière ses lunettes :

— *Effendim*, dit-il lentement, sois le bienvenu! mais pardonne-moi si je te déclare que je ne sais aucunement de quoi il est question. Je ne connais pas le sujet de ta plainte. Je te promets d'examiner le motif de ta réclamation et de te faire rendre justice le plus tôt que je pourrai. Quant à toi, seigneur consul, pourquoi ne m'as-tu pas raconté cette affaire plus clairement?

On s'expliqua et nous apprîmes sans étonnement que nos paquets sont encore à la douane.

— Je les enverrai chercher, dit Ibrahim. Demain, *effendim*, on les portera dans ta maison.

Mais il ne faut pas se fier au « demain » des Turcs. J'exigeai la solution immédiate de ces difficultés; et, après de longues recherches, on finit par trouver, dans le nombreux personnel du konak, quelqu'un d'assez énergique pour descendre jusqu'à la douane. Mes livres et mes carnets arrivèrent. Les manuscrits me furent rendus aussitôt. Un grand nigaud d'interprète arménien, qui me dit d'un air satisfait : *Moua parlar franceso*, fut commis à l'examen de Strabon. Il le déclara sans danger pour la prospérité de la Sublime-Porte. J'avais perdu, dans ces contre-temps, plus de la moitié de ma journée; mais j'avais beaucoup appris sur le mécanisme de l'administration turque.

II.

Khora, le chef-lieu de l'île de Chio, n'est point pittoresque. Rien, dans cette ville presque entièrement neuve, n'attire l'œil et n'amuse l'attention. Depuis le tremblement de terre de 1881, on rebâtit incessamment; et, d'ici à quelques années, les murs délabrés et les maisons éventrées qui coupent, par endroit, la ligne des façades reconstruites auront disparu. Les désastres publics, incendies, tremblemens de terre, inondations, sont indispensables en Turquie : ils nettoient. La ville a certainement gagné en propreté et en correction. Les rues sont nettes et droites. On a, malgré tout, une impression de prospérité renaissante, une sensation de vie large et facile. Mais quelle banalité! Des minarets, passés au lait de chaux et qui ressemblent à des chandelles nouvellement sorties de chez l'épicier; des églises aux formes lourdes et gauches, un palais et des casernes qui sont un mélange effroyable du style turc et du style jésuite. Peu d'arbres; pas le plus petit palmier, balançant au vent son bouquet de larges feuilles. Les ruelles du bazar sont dénuées des splendeurs orientales que j'attendais. On y vend du blé, des cotonnades anglaises, apportées de Manchester, et un

nombre incalculable d'objets en cuir : des courroies, des ceintures, des selles et d'énormes souliers. Hélas! serait-il vrai que les illusions lointaines sont la grande magie, le sortilège décevant de l'Orient, et que ces pays doivent être vus confusément, dans la perspective lointaine où ils rayonnent, au bout de la nappe d'azur qui secoue, sous le soleil, des reflets aveuglans et des incendies de topazes dansantes? Quand le kaïkdji nous débarque sur le sable de ces « échelles » tant désirées, la réalité répond parfois très mal à notre espérance. Il faudra bientôt, pour découvrir des terres vierges et rencontrer un peu de couleur locale, remonter jusqu'au Haut-Mékong. Là, peut-être, nous cesserons de retrouver cette imitation des mœurs occidentales, qui est la plus ennuyeuse des parodies et qui tue, presque partout, l'originalité des races. Déjà l'Égypte n'est plus tenable; les petits Arabes qui vous offrent des ânes pour faire l'excursion des Pyramides ont tous été figurans à l'Exposition et parlent l'argot parisien avec le plus pur accent des boulevards extérieurs. La Syrie, le Liban, la Palestine, sont conquis par l'agence Cook. Quelques Cyclades ignorées ont échappé à l'invasion des belles manières et des confections de l'Europe. Mais il faut, pour y aborder, se résigner à de longues courses à la voile et payer, par de dures abstinences, quelques impressions vraiment rares.

Après tout, pourquoi se plaindre et s'indigner si fort? Les choses sont bien comme elles sont, et, apparemment, la puissance qui nous mène avait son idée lorsqu'elle a conseillé aux marchands juifs de jeter sur le dos des Levantins et des Asiatiques les « complets » en drap frelaté que fabriquent les tailleurs viennois. On est quelquefois heureux, lorsqu'il faut céder à la nécessité de se vêtir, d'acheter à Smyrne, près du bazar obscur et grouillant, où les chameaux sont agenouillés sur leurs jambes calleuses, des chemises qui ne ressemblent pas tout à fait aux tuniques transparentes du harem et des chaussures d'Occident, moins incommodes que les babouches où les Turcs traînent leur somnolence. Et puis ces contrastes sont amusans, presque bouffons; ils font rire le raisonneur qui est en nous et lui procurent de longues heures de réflexions gaies. Quelle belle occasion de philosopher sur le caractère essentiellement relatif des choses humaines! Nous avons, dans nos brumes, sous notre ciel gris, la manie des bibelots venus des pays du soleil. Nous voulons nous asseoir sur des étoffes précieuses, tissées par les femmes d'Anatolie; nous aimons à rêver dans une vague odeur de sérail, parmi les poignards et les cimeterres, que nous accrochons en panoplies aux tentures de Diarbékir et de Konieh. Dans ce milieu, propice à l'éveil des songes, le bourgeois débon-

naire et paisible se figure qu'il devient pacha, se sent devenir féroce et lubrique, rêve à des tueries terminées en orgies, à des carnages qui finissent en danses de femmes, le soir, sous la tente, près des ruines fumantes de la ville prise... Pendant ce temps, les Turcs, — je parle des plus enturbanés, — font venir des pianos à Stamboul, s'accroupissent sur des poufs expédiés de Paris par l'Orient-Express, raccourcissent le tuyau de leurs pipes, se pâment aux ritournelles de *Miss Hélyett*, traduites en turc, lisent Paul de Kock et rêvent d'une grisette sous une tonnelle à Billancourt.

Heureusement, si les hommes changent, le divin pays garde sa jeunesse et son éternelle sérénité. Je me suis assis, dans un petit café, près du port, et j'ai oublié qu'il y avait au monde des propriétaires costumés en mamamouchis, et des fils du Prophète, déguisés en concitoyens de M. Georges Ohnet. L'eau bleue, pénétrée de lumière, s'étale et chatoie, avec des plis lustrés et des cassures de satin ; elle est gaufrée de vieil or par le reflet des promontoires, moirée de vert par les caprices de la lumière, brodée d'argent par les fantaisies de l'écume. Le soir, quand le vent tombe, la mer apaisée s'endort ; elle a des teintes d'une douceur et d'une tendresse infinies, un bleu voilé et comme amorti, qui caresse la vue et la repose. A bout de l'horizon, la côte d'Asie étend sur le ciel chaud une large bande de carmin et de mauve.

Presque tous les soirs, j'allais avec Kharalambos boire du raki, chez un certain Kostas, dont le café, un petit kiosque bâti sur pilotis tout près du havre où s'amarraient les barques, était un belvédère fait à souhait, pour voir « s'effeuiller dans la mer, comme dit je ne sais plus quel poète arabe, les roses et les lilas du couchant. »

Kharalambos, malgré la vivacité de son intelligence, ne comprend pas toutes ces belles choses. J'essaie vainement de secouer, devant toutes ces merveilles, son flegme dédaigneux. Mes extases lui paraissent étranges ; et, par momens, je crois qu'il me soupçonne en secret d'un certain égarement d'esprit. Les Grecs n'ont pas, du moins à notre façon, le sentiment de la nature. Un jour que je faisais remarquer à M. Vlavianos, démarque d'Amorgos, la beauté de la mer en furie, il me répondit simplement : « C'est bien incommode pour voyager. » Pour les Grecs, une montagne est tout simplement une chose hostile, dure aux pieds, et qu'il faudrait raser de la surface du sol, avec beaucoup d'oques de dynamite. L'idéal de ces montagnards, que le sort a condamnés à vivre parmi les rocs, ne va pas au-delà d'un paysage sobre, avec des routes rectilignes, des jardins régularisés au sécateur, des villes percées de rues droites, et quelques collines basses, d'où l'on puisse dominer les alentours. Parler politique sur un trottoir, voilà ce qu'il faut

aux Grecs, tandis que les Turcs sont amoureux des platanes et des fleuves.

Mon compagnon me parlait des dernières élections, tandis que le soleil s'abaissait derrière les terrasses de Chio. Je ne voyais pas le faste de l'occident, mais je jouissais délicieusement des nuances changeantes et gaies que les rayons obliques posaient sur les caps d'Anatolie, et sur les petites îles étroites et effilées, que les navigateurs génois ont appelé l'archipel des Spalmadores. L'eau calme, émue parfois d'un frisson, pétillante de paillettes, de luisans et d'éclairs, mobile et à peine chuchotante, couleur de saphir, remuait doucement entre les môles en ruine. Les caïques au mouillage se balançaient sur leurs ancres, dans le clapotis des vagues, avec de sourds craquemens, qui faisaient songer à des plaintes mystérieuses; leurs coques vertes, rouges, blanches, bariolaient de couleurs vives l'azur clair; on lisait sur leurs poupes, en grosses lettres, des noms, presque tous empruntés, comme des talismans, à l'histoire des saints de Byzance : *Jean-le-Théologue*, *Saint-Georges*, *Aghia-Sophia*, *Étienne-le-protomartyr*. Leurs antennes penchées ressemblaient à des branches d'arbres morts; les cordages s'embrouillaient en bizarres treillis autour des mâts pointus, où flottait le pavillon bleu et blanc des caboteurs de la mer Égée. Un soir, à quelques encablures du fanal, le grand profil d'un paquebot stoppé au large s'allongeait, tout noir, derrière le stationnaire ottoman, dont le pavillon rouge flambait en splendeurs de pourpre. Près du brise-lames, la petite tour génoise, où l'on allume un fanal pendant la nuit, était toute dorée. Les maisons neuves du port, avec leurs volets verts et leurs balcons à l'italienne, étaient banales et sans grâce, mais égayées, malgré tout, par cette auréole de clarté. Le mont Korakari dressait sa masse claire, tailladée, pareille à une immense améthyste. Puis, une fuite d'insaisissables nuances passa, en de rapides métamorphoses, sur le flanc de la montagne. Les tons les plus délicats de la mauve et de la jacinthe rendraient mal la douceur de cette apparition, indiquée sur le ciel ardent, comme par une main très légère. Pendant un instant presque imperceptible, elle fut toute rose; puis elle rayonna, vermeille d'incarnat, puis elle pâlit, comme les fleurs de jasmin d'Arabie. A ce moment, les cheminées du paquebot envoyèrent un nuage de fumée noire; il retira ses ancres avec un bruit saccadé de poulies et de chaînes et un bouillonnement de houles remuées. Et il s'en alla lentement, vers l'est, en décrivant des courbes. Longtemps, au bout du sillage qui serpentait derrière lui comme une route, on put voir ses formes amples et robustes, insensiblement décroissantes. Une fraîcheur subite tomba

sur les eaux décolorées. La petite tour, dépouillée de son nimbe, toute grise, avait l'air maintenant malheureuse et laide. Un coup de canon détona brusquement dans la tranquillité du crépuscule, et le stationnaire ottoman rentra son pavillon. Le soleil avait disparu. La fête de lumière était finie.

Il fallut retourner au logis, par les ruelles où clignotaient déjà des réverbères jaunes et clairsemés. Dans la principale rue de Khora, près de l'office télégraphique installé par une compagnie anglaise, il y a un hôtel, le ξενοδοχεῖον τῆς Ἀνατολῆς. L'hôtelier Bathy, Grec de race et sujet de sa majesté le sultan, met à la disposition des voyageurs des lits fort propres, mais défendus contre les moustiques par un tel luxe de mousselines superposées, qu'on risque d'y étouffer. Comme Bathy n'ignore rien des élégances européennes, il présente régulièrement à ses hôtes, avant chaque repas, un *katalogos* (d'autres disent plus simplement τὸ μενού ou bien ἡ λίστα) où il a énuméré, non sans quelque orgueil, tous les vins plâtrés ou résinés de sa cave et tous les plats de son office : le φιλέτο γαρνίτο, le μπιφτέκι-με-πατατες, la *costeletta à la milanèza*, pour ceux qui veulent se nourrir *à la franca*, et le *pilaf*, le *iaourt*, le *kébab* pour ceux qui préfèrent la cuisine orientale. Mais le triomphe de Bathy, c'est l'ἀστακός (homard). Les gamins du port lui apportent presque tous les jours une pêche abondante, recueillie dans leurs plongeons, et ce sont, d'un bout à l'autre de la table d'hôte, des cris de joie et de convoitise :

— Bathy, *astako ! astako !...*

Il y avait là beaucoup de personnes considérables : des négocians de Smyrne, venus avec leurs femmes et leurs filles, pour respirer, pendant la canicule, le bon vent de mer qui guérit de la fièvre ; des employés du télégraphe anglais, de la Régie impériale des tabacs, de la Banque ottomane, de la compagnie du Lloyd autrichien ; des scribes de *la Badoise*, société d'assurances maritimes, enfin quelques fonctionnaires chrétiens de la Sublime-Porte, reconnaissables à leur fez officiel. Cela faisait une petite Babel assez divertissante. Je remarquai tout de suite, parmi les pensionnaires de Bathy, un jeune homme de belle mine, fort bien fait, brun avec des yeux vifs et une moustache noire, et qui s'entretenait en un français remarquablement pur avec un Anglais dont l'accent et les propos étaient également ridicules. Je demandai à Kharalambos s'il savait son nom.

— C'est James-Bey.

— Quel James-Bey ?

— James, de l'illustre famille des Aristarchi ; le propre fils de l'ancien prince de Samos.

Certes, je connaissais le nom d'Aristarchi. Il n'en est pas de plus populaire et de plus respecté dans toutes les provinces grecques de la Turquie. La famille Aristarchi est une de ces dynasties phanariotes qui n'ont pas voulu quitter le sol natal, qui maintiennent vivante, à Byzance, la tradition de l'hellénisme, qui ont donné aux empereurs de Constantinople des protospathaires et des aularques, et dont les descendans ont été ou sont encore sous la domination turque, hospodars, voïvodes, grands-logothètes de l'Église œcuménique, titulaires des principautés vassales. Singulier exemple de ténacité politique, qui combine les concessions nécessaires avec les indomptables espérances et le souvenir des droits imprescriptibles; rôle patriotique sans doute, mais quelque peu déconcertant, que l'âme simple des Occidentaux ne peut guère comprendre, mais qui est tout à fait d'accord avec le génie résistant et flexible de cette race, dont la patience ingénieuse est capable de vaincre, par la puissance du temps et la longueur de son obstination, tous les conquérans qu'elle n'a pu chasser violemment de son domaine héréditaire.

J'eus vite fait d'entrer en conversation et en rapports d'estime mutuelle avec James Aristarchi. Il nous parut, sans qu'il y eût dans notre cas un excès de fatuité, que nous représentions dans cette solitude la civilisation contemporaine, et que, un peu perdus parmi ces insulaires, nous nous devions de mutuels secours. James, quoiqu'il fût très jeune encore, avait beaucoup appris et beaucoup retenu, au cours de sa vie très composite et très variée. Des images diverses apparaissaient dans sa mémoire et dans ses paroles, au hasard de nos entretiens. Son enfance s'était écoulée, paisible et ensoleillée, au milieu d'un décor de vignes et de lauriers-roses, dans le joli palais des princes de Samos. Longtemps, il avait joué, avec les enfans des primats de l'île, sur le dallage, en cailloux de mer, du konak princier, près des sentinelles débonnaires qui veillaient sur cette royauté familière et un peu fantastique, égarée dans un coin reculé des Sporades. Il avait assisté aux séances de la chambre des députés de Samos, et vu de belles illuminations et des danses populaires, lorsque les amiraux français de la division du Levant, après avoir salué, par des salves d'artillerie, le pavillon samien, venaient à terre, dans leur beau canot tout blanc, pavoisé de bleu, de blanc et de rouge, pour rendre visite à l'ami de la France, son altesse Aristarchi-Pacha, prince de Samos. Un jour, il avait quitté son palais et la petite *marine* où les vieux maîtres parlaient, le soir, en buvant du raki et en mangeant des pistaches salées, des exploits de Lycurgue Logothétis, navarque des Samiens. On l'avait embarqué sur un

paquebot en partance pour l'Occident; il avait à peine entrevu la ville presque grecque de Marseille, et on l'avait enfermé, pendant plusieurs années de son adolescence, entre les quatre murs du collège de Sainte-Barbe, à Paris. J'avais dû le connaître là, dans la cour maussade où les « moyens » et les « grands » tournaient, en casquette galonnée et en veste courte, le long des murailles rouges, sous la surveillance de l'inspecteur Dubois, surnommé Bache. Mais nous n'étions ni de la même étude ni de la même classe; et, au collège encore plus que dans la vie, il y a des clans très fermés et des barrières infranchissables. Au sortir de Sainte-Barbe, il avait séjourné quelque temps en Angleterre, menant la vie des *scolars* d'Oxford; puis, il s'était fait admettre à l'école polytechnique de Zurich. A ce moment, un grand malheur le frappa, une de ces catastrophes fréquentes en Turquie, préparées longtemps à l'avance par des intrigues et des rancunes, et qui fondent tout à coup sur une famille, pour la disperser à tous les vents. Le prince de Samos fut disgracié; la princesse et ses filles furent exilées, sans que l'on connût exactement les causes de cette rigueur. James dut accepter la place que le divan lui offrait. Comme il avait étudié à l'école polytechnique de Zurich, on le nomma ingénieur en chef de l'Archipel.

Ce brave garçon, en qui je retrouvais, avec la finesse des grands seigneurs de Byzance, un peu de la bonne humeur par laquelle les gens de Paris atténuent leurs déboires, se mit à la besogne avec une élégante résignation. Il fit des routes à Lesbos, à Chio, à Nikaria, à Rhodes. Si les insulaires des Sporades peuvent maintenant apporter leurs provisions au marché sans s'écorcher la plante des pieds aux aspérités des sentiers, c'est à lui qu'ils le doivent. Aristarchi fut souvent mon guide dans mes visites à la belle société de Chio, et dans mes excursions aux villages épars dans l'intérieur de l'île. Quand il faisait trop chaud pour sortir, nous restions des heures à causer dans sa chambre, parmi les mille souvenirs qu'il avait rapportés de sa vie errante. Je ne saurais dire combien j'ai recueilli, dans ces entretiens, de faits inconnus, de notions précises et d'idées neuves, ni combien j'ai profité au contact de cette sensibilité très riche, où des acquisitions anciennes s'amalgamaient avec l'éducation moderne, et où les hérédités d'une race fière, combinées avec les souvenirs sinistres de plusieurs siècles de servage, s'alliaient à toutes les délicatesses d'un *gentleman* contemporain. Il n'est guère de moment, dans cette belle vie de loisir et de rêve, où je ne retrouve le souvenir de James Aristarchi.

Le lendemain de mon arrivée, l'hôtelier Bathy m'apporta, dès le

matin, avec la gravité d'un courrier de cabinet, une carte de visite sur laquelle je lus ces mots :

Le commandeur Spadaro.

Ce commandeur n'était autre que le dévoué pharmacien qui m'avait protégé la veille, en sa qualité d'agent consulaire de France. Il venait me signaler spécialement à l'attention de l'hôtelier, me demander si j'avais bien dormi, et me prier obligeamment à dîner pour la fin de la semaine. Je remerciai le seigneur consul de son extrême bonté; mais je ne pus m'empêcher de songer au récit que fait Paul Lucas de sa propre arrivée à Chio, et des procédés bien différens dont usa envers lui, en 1701, le consul de sa majesté le roi Louis XIV.

— Ma foi, lui dis-je, monsieur le commandeur, je ne puis me tenir de vous conter comment les Français étaient maltraités ici il y a deux cents ans.

— Vraiment, dit-il, je voudrais savoir ce que fit, en ce temps-là, mon indigne prédécesseur.

J'ordonnai à Kharalambos de m'apporter le *Voyage* du sieur Paul Lucas, et je lus ce qui suit :

« Nous côtoyâmes encore l'île jusqu'au soir, que nous arrivâmes au port de Chio : je débarquai avec mes armes; comme il était tard, les douaniers voulurent me les ôter; mais, dès que je leur montrai le commandement du Grand-Seigneur, ils cessèrent de m'inquiéter. Je priai même l'aga de la douane de me donner un homme pour me conduire chez le consul de France; il le fit avec plaisir. Quoiqu'il ne fût que huit heures et demie du soir, l'on ne voyait plus rien. Je frappai plus d'un quart d'heure à la porte du consul, avant que personne répondît. A la fin, on mit la tête à la fenêtre, et on me demanda qui c'était : j'eus beau dire que c'était un Français, et dire que j'avais des lettres pour M. le consul, on me répliqua qu'il était heure indue, et que, si je voulais loger, j'allasse aux auberges. Je représentai qu'elles étaient éloignées et qu'on n'allait pas librement, de nuit, dans les villes turques : tout cela ne servit de rien; on me conta, de la même fenêtre, que le consul n'y était pas; qu'il n'y avait que son frère, et qu'ils étaient menacés, l'un et l'autre, d'être assassinés. J'aurais voulu être bien loin; mais il fallut prendre patience. On vint me dire que le frère du consul me connaissait, mais qu'il demandait combien nous étions. Enfin, l'on ouvrit cette vénérable porte : je fus surpris de voir un homme dans la posture de Scaramouche, et la main sur la garde de son épée à moitié tirée; je ne pus m'empêcher d'en

rire. Je l'assurai qu'il n'y avait rien à craindre; et, après avoir donné quelques paras à celui qui m'avait amené, je montai en haut. J'y trouvai le frère du consul à table : il avait, dessus son assiette, deux cuisses de poulet et une côtelette déjà rongée. Il eut assez d'honnêteté pour me prier d'en manger une part. Ce souper était plaisant, pour un homme qui sortait de dessus la mer et fatigué comme je l'étais : aussi n'y fis-je pas grand mal. Il y joignit pour dessert deux cents gasconnades toutes plus fades les unes que les autres. Ce qui fut, ce jour-là, le comble du malheur, c'est qu'il me fit donner un lit aussi doux que la table était bien servie. Le lendemain, après avoir entendu la messe dès le matin, la première chose que je fis fut de me faire enseigner une bonne auberge : l'on y porta mes hardes et l'on m'y traita à ma fantaisie. »

— En vérité, s'écria le commandeur Spadaro, en se renversant sur son fauteuil à bascule comme sur une escarpolette, voilà un homme singulier. Je pense que M. le consul-général de Smyrne aura fait un rapport sur cet agent. C'était sans doute un Justiniani.

Comme je ne comprenais pas très bien le sens de cette exclamation, l'agent consulaire m'expliqua que les Justiniani, descendans fort déchus des anciens conquérans génois, avaient exercé longtemps, par une possession à peu près héréditaire, les fonctions de consul de sa majesté très chrétienne. Il ajouta qu'ils n'étaient pas toujours très appliqués à leurs devoirs. L'excellent commandeur disait-il vrai; ou bien se laissait-il entraîner par ce sentiment si naturel qui pousse les hommes, lorsqu'ils occupent un poste, à dire du mal de ceux qui les ont précédés dans leur charge? Je n'ose le décider.

Il fut convenu avec M. Spadaro que nous irions ensemble rendre visite aux notables de Chio. Nous commençâmes notre tournée par un riche marchand de coton, qui, après avoir fait fortune à Alexandrie, avait tenu, par un sentiment de touchante piété, à finir sa vie dans l'île natale, d'où il était parti, léger d'argent et libre de soucis, pour tenter la fortune à travers le monde. Il s'appelait M. Petros Kondarinis. Mais dans le patois de Chio, plein de réminiscences italiennes, on l'appelait familièrement *sior Petro*. Je l'avais connu à Athènes où il avait passé tout un hiver, accueillant royalement ses compatriotes et les étrangers dans ses beaux salons de la rue Sophocle. C'était un homme très bon et très droit, un de ces Grecs laborieux et industrieux, véritables bienfaiteurs publics, sans lesquels Athènes ne serait qu'une bourgade comme Belgrade ou Sofia. Des yeux bruns, très éveillés, brillaient dans sa large face brune, qu'encadrait une paire de favoris bourgeois, taillés à la mode des

Anglais d'Égypte. Il avait parfois des accès de tristesse, très affecté, disait-on, par les taquineries des Hellènes, fort peu aimables, comme on sait, pour les hétérochtones, et tracassé, d'autre part, par les exigences d'une déplorable famille qui le jalousait et lui empruntait, sans esprit de retour, des piastres qu'il avait péniblement gagnées. Il avait une fille et une nièce qui, dans des genres différens, réalisaient le type le plus achevé de la beauté levantine : l'opulente Melpomène, — avec ses lèvres savoureuses, ses lourds cheveux noirs, ses yeux superbes et placides, son port majestueux et l'ampleur vraiment magnifique de son corsage, — ressemblait à cette olympienne Junon dont Homère a célébré si souvent le « visage de génisse. » La rieuse Marika était, avec ses grâces adolescentes, ce qu'on appelle là-bas un *loukoumaki* (1) : frêle, fine, sa jolie chevelure un peu ébouriffée au-dessus de son front étroit de figurine tanagréenne, cette charmante fillette avait de délicieux enfantillages, et sa gouvernante suisse la tançait parce que, après avoir fait sa dictée, elle gardait souvent un peu d'encre aux doigts.

Sior Petro nous reçut sous un berceau de clématite, au milieu d'un jardin frais et profond. Il était en compagnie d'un de ses frères, vieillard maussade qui ne daigna pas nous adresser un seul mot. Tandis qu'il nous conduisait le long des allées, nous montrant ses fleurs rares, son jeu de croquet et une grotte de rocaille qu'il venait de faire construire par un architecte vénitien, la cloche de la grille sonna vivement ; deux robes claires apparurent dans l'entrelacement des branches, et des fusées de rires firent partir les oiseaux. C'étaient Melpomène et Marika qui rentraient de la promenade. Elles étaient allées faire une excursion en voiture dans le Campos, riche pays de labour et de moissons qui s'étend à l'ouest de Khora. Un jeune Grec les accompagnait, coiffé d'une casquette blanche de *lawn-tennis*, raide et gourmé comme les commis anglais qu'il avait, sans doute, connus à Alexandrie.

Après de vigoureux *shake-hand* très britanniques, je fus convié à dîner séance tenante, et de si aimable façon que j'acceptai.

La table, dressée dans une salle à manger où des chromolithographies représentaient des lièvres morts et des perdreaux faisandés à point, était fort bien garnie. Un maître d'hôtel en habit noir nous servait. J'étais à côté de Marika, et la gentille enfant, en croquant des friandises exotiques, me priait sans cesse de lui parler de Paris.

Après dîner, nous passâmes au salon. Un exemplaire illustré du

(1) Diminutif du mot turc *rahat loukoum*, qui signifie « délices de la bouche, » et qui désigne une pâte parfumée dont les Orientaux font leur régal.

Maître de forges occupait la place d'honneur sur un guéridon, auprès d'un stéréoscope. Une vieille fille, maîtresse de français, vint s'asseoir à côté de moi, et cette sentimentale Suissesse, oubliant que je la savais Bernoise, me parlait avec un attendrissement obstiné du désir qu'elle éprouvait de revoir « notre chère patrie. »

Quand je rentrai à l'hôtel Bathy, par les rues désertes et obscures où passaient, par bouffées, des senteurs marines, un refrain bizarre obsédait ma mémoire : c'était un air de *la Mascotte*, détaillé avec toute sorte d'inexpériences, d'hésitations et de candeurs par le fausset grêle et mal assuré de Mlle Marika.

Quelques jours après, je reçus une nouvelle invitation de sior Petro. Il me priait de prendre passage sur un petit vapeur, qu'il venait de louer pour transporter une nombreuse compagnie à la fête de Cardamyle, village grec, situé au pied des montagnes, près d'un petit amas de marbres, appelé, on ne sait pourquoi, l'École d'Homère. Je trouvai sur le pont, en jaquettes neuves et en fraîches toilettes, toute l'aristocratie grecque de Chio. La longue redingote de sior Petro allait et venait, avec zèle, pour placer commodément tout le monde et pour qu'il n'y eût pas de froissemens d'amour-propre ni de querelles de préséance parmi les invités. Ceux-ci, amenés par de nombreux canots où les ombrelles rouges des femmes brillaient au soleil levant, grimpaient solennellement les degrés de l'échelle ; et tous, sauf James-Bey et quelques autres, laissaient trop voir qu'ils croyaient faire grand honneur à leur hôte en venant s'installer et manger chez lui. Les Grecs, même les plus aimables, se débarrassent malaisément d'une certaine morgue, qu'ils prennent volontiers pour de la dignité.

Cette courte traversée fut une heure de ravissement. Le soleil apparaissait dans le ciel immaculé, au-dessus de la côte d'Asie. Notre petit vapeur courait, en se cabrant sur la vague, tout près des étroites prairies qui s'aplatissent comme une corniche, au pied des hautes falaises de marbre du mont Korakari.

Le temps est limpide, et cette clarté des matins d'Orient met les âmes et les yeux en fête. Les rayons du soleil vertical ne font pas encore resplendir les jeunes verdures et l'éclat stérile des pierres. La grande montagne, tantôt ronde et onduleuse, tantôt coupée par de brusques crevasses, semble défiler devant nous, avec ses gradins de rochers couleur de perle et l'ombre de ses profondeurs bleues. A mesure que le soleil monte, on voit plus nettement les mûriers et les oliviers de la côte, les hameaux couchés aux pentes des collines, et les cimes nues, sillonnées de torrens et de sentiers. Ce paysage de nuances indécises, fait avec deux ou trois touches très simples

de fine aquarelle et dont je risquerais de faire évanouir le mirage en essayant de le fixer avec des mots trop précis, m'a donné des distractions tout le long de la route. J'ai à peine remarqué que le signor Strozzafoli, agent de la compagnie autrichienne du Lloyd, me faisait des politesses particulières et que sa fille Francesca laissait errer sur les choses deux yeux câlins et sourians dont la langueur viennoise était avivée, en de furtifs éclairs, par un pétillement d'ardeurs italiennes. Et je ne prêtai qu'une oreille inattentive aux doctes dissertations de M. Nicéphore Phoundouklis, vieux savant byzantin, qui préparait un glossaire des dialectes de Chio.

Le village grec de Cardamyle célébrait la fête d'un saint très obscur de la liturgie orthodoxe. Le port était encombré de barques, et des sons étouffés de musiques lentes vinrent au-devant de nous, à plus d'un mille en mer. Autour de l'abside et des coupoles vertes de l'église, dans les rues, sur la place, partout où il y avait un terrain vague et un espace libre, des hommes moustachus, coiffés de bonnets rouges inclinés sur l'oreille par de gros glands bleus, le torse pris dans des vestes trop courtes qui finissent presque sous les bras, au-dessus d'une large ceinture bariolée, dansaient, les mains entrelacées, une farandole grave, que le ballottement de leurs culottes bouffantes alourdissait. Les femmes et les jeunes filles, vêtues de couleurs tristes, regardaient leurs innocens ébats. Une musique rythmait leurs gestes gourds, cette musique d'Orient, toujours la même, que l'on retrouve partout, sans notables différences, de Tanger à Mascate, enfantine, exaltée et langoureuse, avec ses trois instrumens, la flûte qui chevrote des trilles aigus, et saute, en de soudaines fantaisies, d'une octave à l'autre ; la lyre à trois cordes, dont les notes s'égrènent comme des gouttes d'eau ; le tambourin, sur lequel les doigts agiles varient les mesures saccadées, jusqu'à ce que la paume de la main termine la phrase par un gros coup sourd. Les danseurs marquent le rythme par des battemens de pied ; parfois les musiciens, emportés par l'enthousiasme, appuient sur les beaux passages, en tirant de leur gosier des roulades déchirantes, avec une telle frénésie, que leurs yeux se ferment et que leurs veines se gonflent sur leurs fronts congestionnés. Dans tout le village, du fond des ruelles, de l'intérieur des maisons, des cafés où des gamins empressés distribuaient des verres d'eau claire, montait la mélopée monotone. Deux ou trois gendarmes turcs, en grosse tunique de drap bleu, serrée par le ceinturon à plaque de cuivre, se promenaient tranquillement dans la foule, inutiles et désœuvrés dans

cette fête très calme, où l'on dansait des chœurs moroses devant une assemblée qui ne parlait presque pas.

Sior Petro, très connu et très influent à Cardamyle, avait obtenu que le scholarque lui prêtât la grande salle de l'école pour y recevoir ses invités. On avait enlevé les bancs et la chaire, et une bonne odeur de festin sortait déjà par la porte ouverte. Nous étions tous conviés à un somptueux banquet. L'instituteur Diomède Notaras m'expliqua, en grec, que c'était un πικ-νίκ. Ceux qui n'avaient pas contribué de leur argent à ce repas étaient tenus quittes, s'ils voulaient bien se rendre utiles en quelque façon. La gracieuse Marika, un tablier blanc noué autour de sa taille fine, par-dessus sa robe rose, pelait ingénument des tomates. Melpomène avait ôté ses gants : grave comme une déesse, elle agitait, avec une cuiller de bois, une chaudronnée de pilaf, et me pria de lui apporter du sel, du poivre et des boulettes d'agneau. James-Bey aidait, non sans quelque apparence de *flirt*, la romanesque Francesca Strozzafoli. Je priai Kharalambos de nous donner un coup de main, et il se mit à rincer les verres, d'un air seigneurial.

Nous étions une quarantaine de convives à table. Sior Petro présidait. Toutes les autorités de la communauté grecque de Cardamyle étaient avec nous. Je n'étais pas loin de James Bey, qui causait en français, avec deux fringantes voisines, et je goûtais assez tranquillement le plaisir de vivre, lorsque ma sérénité fut troublée par un coup très imprévu. L'instituteur Diomède Notaras demanda le silence en faisant sonner son couteau sur son verre, et se mit à me porter un toast, avec une faconde désespérément correcte, que n'eussent pas désavouée Thucydide et Xénophon. Que faire ? Ne pas répondre eût été ridicule, surtout chez des gens qui ne comprennent pas que l'on reste court, quand même on n'a rien à dire. Répondre en français eût été à peine courtois, et les trois quarts de l'assistance ne m'auraient pas entendu. Je rassemblai mes esprits ; quelques phrases de journaux, quelques lambeaux de rhétorique, recueillis dans des cérémonies officielles, vinrent fort à propos au secours de mon éloquence. Je me levai, et tâchai de prendre une belle attitude, me rappelant que Démosthène a dit qu'une action bien réglée est la première qualité de l'orateur. L'exorde disposa favorablement l'esprit de l'auditoire. Le milieu n'eut d'autre mérite que de leur faire attendre quelques instans la péroraison, que terminait une pointe, à la façon d'Isocrate, sur *les Gaulois philhellènes* et *les Hellènes gallophiles*. L'indulgence du public fit le reste, et je fus applaudi. Je goûtai, ce jour-là, chez le peuple qui passe pour le plus difficile de tous en matière de discours public, toutes les ivresses des succès oratoires.

— Par la Panaghia, s'écria Kharalambos, il parle aussi bien que Tricoupis !

Il y avait, à l'hôtel d'Anatolie, un vieux monsieur, fort poli et de manières affables, qui me donnait le bonjour tous les matins, en me demandant, avec intérêt, des nouvelles de ma santé. C'était un Grec de Bessarabie, qui avait exercé pendant plusieurs années, en Europe, les fonctions de consul de sa majesté hellénique. Il avait un visage maigre et fin, une barbe grise un peu rude, des rhumatismes qu'il avait promenés un peu partout, avec l'espoir de les laisser enfin sur les grandes routes, et des sentimens particuliers sur l'île de Chio, dont il aimait mieux le climat que les habitans. Le lendemain de ma promenade à Cardamyle, il me dit, en sortant de table :

— Avez-vous fait la conversation avec M. Lysandre Kaïmacamis?

Ce nom me rappela, en effet, un grand homme maigre, vêtu de noir, cravaté de blanc, fort correct et un peu solennel, avec qui j'avais échangé quelques propos affectueux.

— Eh bien, reprit l'ancien consul, M. Lysandre est un condamné à mort...

Je regardai mon interlocuteur, pour voir s'il ne parlait point par métaphore. Mais il poursuivit, impitoyable, avec un petit rire satanique qui découvrait toutes ses dents et faisait luire ses yeux :

— Oui, un condamné à mort, un vrai condamné à mort ! Vous n'avez, pour vous en assurer, qu'à consulter les registres de la cour d'assises d'Athènes.

Et il me donna des noms, des dates, des indications très précises, tout le récit d'un drame fantastique dont les actes successifs se déroulaient dans toutes les parties de l'Orient. C'était une longue et triste histoire. Un jour, le consul de Grèce à Alexandrie avait été assassiné. C'était justement l'ami de M. Lysandre, et son compagnon habituel dans des courses nocturnes aux maisons suspectes du quartier arabe. L'assassin, un portefaix nègre, fut arrêté, bavarda, déclara qu'il avait été payé par M. Lysandre pour faire le coup ; on le fit causer davantage, et il donna toutes sortes de détails, dans lesquels on entrevoyait un de ces cas de jalousie farouche et de sensualité affolante, qui, sur cette terre brûlée d'Égypte, sous le ciel chauffé à blanc, font perdre le sens aux plus raisonnables. L'autorité consulaire voulut mettre en prison M. Lysandre ; mais celui-ci, se rappelant à propos qu'il n'était pas né sur le sol de la Grèce libre, s'enfuit à Chio sur un bateau pêcheur, cria bien haut qu'il était sujet turc, et implora l'appui des autorités ottomanes, lesquelles, trop heureuses de montrer leur puissance aux infidèles, refusèrent l'extradition. Le dossier

de l'affaire fut transmis aux juges athéniens ; le procès fut instruit; l'accusé, cité à comparaître devant la cour d'assises d'Athènes, protesta de son innocence, tout en se gardant bien de venir plaider sa cause, et une sentence de condamnation à mort fut rendue par coutumace.

M. Lysandre s'en moque. Il achève paisiblement sa carrière au milieu de sa famille et de ses concitoyens. Il évite les abords du consulat grec et ne sort jamais de son île. Ses amis répètent qu'il est innocent. Il a même été honoré de plusieurs fonctions électives, malgré l'opposition de ses ennemis politiques, qui ont, il faut l'avouer, une assez belle « plate-forme. » Je le rencontrai plusieurs fois, après ces révélations de l'implacable M. Manos. Il m'adressait toujours un amical sourire, mais je ne pouvais me défendre, en serrant sa main cordiale, d'un petit frisson.

III.

Le jour fixé pour le déjeuner auquel m'avait convié le commandeur Spadaro étant arrivé, ce digne homme eut la bonté de venir me prendre, en personne, à l'hôtel du Levant. En traversant, avec lui, la grande rue de la ville, et les ruelles resserrées qui séparent les boutiques neuves du bazar, je fus surpris de voir partout, autour de nous, des préparatifs de fête. La place du Vounaki, entre le konak, la citadelle et la mosquée, était plus bruyante que de coutume. Les soldats attachaient à des poteaux verts, devant la grande porte de leur caserne, des lanternes vénitiennes et des guirlandes de papier découpé. Des lampions avaient été disposés sur les galeries des minarets, on avait accroché aux murailles nues du konak des trophées de drapeaux rouges au croissant d'argent, et des écussons verts au chiffre impérial. Sur des écriteaux, pendus aux murs à demi écroulés de la vieille citadelle, on avait calligraphié : « *Padichahim tchoc Iahia*, longue vie au Padichah ! »

— C'est aujourd'hui la fête de sa majesté le sultan, me dit M. Spadaro ; si vous le voulez bien, nous irons dans l'après-midi faire une visite officielle à son excellence Kiémal-Bey, moutessarif de Chio.

— Volontiers, lui dis-je, à condition que nous ne rencontrerons pas son excellence le mufti.

Le commandeur voulut bien rire aux éclats de cette plaisanterie, et nous arrivâmes à sa maison, au-dessus de laquelle flottait, au bout d'un mât, un immense drapeau tricolore.

Une salle à manger claire et spacieuse nous attendait. La « con-

sulesse » et ses deux filles avaient revêtu leurs plus belles toilettes, et nous causâmes quelque temps avant de nous mettre à table. Le commandeur me dit qu'il avait autrefois une maison bien plus belle, mais qu'elle avait été entièrement détruite par le tremblement de terre. Ce tremblement de terre! L'agent consulaire en parlait avec effroi, et aussi avec quelque fierté. Ce désastre avait été, tout à la fois, le plus terrible et le plus beau moment de sa vie! Les navires français de la division navale avaient mouillé en rade! Le consul-général de Smyrne était venu « pour se rendre compte de la situation. » Chaque jour, des canots officiels traversaient le port, allant de l'agence consulaire aux croiseurs. Et, de tous les villages, les malheureux paysans venaient invoquer le commandeur Spadaro, pour qu'il voulût bien signaler leur misère à l'amiral des Français. Mon hôte me racontait tout cela, et appelait parfois au secours de sa mémoire ses deux filles qui, élevées au couvent des religieuses de Tinos, parlaient notre langue très correctement. Puis, il me montrait la photographie du consul-général Pélissier de Reynaud, en grand uniforme, et le portrait du capitaine de frégate de Montesquiou, commandant du *Bouvet*.

— Un descendant de l'auteur des *Lettres persanes*, ajouta le digne homme, d'un air entendu.

Après le café, qui fut servi dans de petites tasses, à la manière ottomane, le commandeur disparut un moment. Quand il revint, il avait au cou, et sur la poitrine, tout un assortiment de décorations, qui brillaient lorsqu'un rayon, à travers les volets clos, venait se poser sur les croix d'émail bleu, les médailles de vermeil, et les cordons de soies multicolores. Un peu ébloui, je remarquai que l'agent consulaire tenait à la main une casquette galonnée d'argent.

C'est dans cet équipage qu'il me conduisit au konak. J'étais un peu honteux de mon casque de liège, et du veston peu décoratif que m'avait vendu le tailleur athénien Aïdonopoulo. Les représentans des diverses puissances étaient déjà devant la porte, et échangeaient froidement des politesses diplomatiques. Nous montâmes, d'un pas assuré, les degrés du perron. Un gros officier à épaulettes d'or se promenait, sanglé et botté, dans le vestibule.

— *Hast our*, cria vigoureusement un tchaouch.

Et deux factionnaires, dont un nègre, nous présentèrent les armes. En même temps, un orchestre, composé d'une peau de chien tendue sur un vase de terre, d'une mandoline et d'une petite flûte, appelée *zurna*, attaqua une espèce de danse de guerre, où je reconnus la *Marseillaise*.

Dans la petite salle des audiences, pauvre chambre meublée d'un tapis vulgaire, et d'un divan recouvert de toile grise, Kiémal-Bey, gouverneur du sandjak de Chio, est assis sur une chaise, devant

un petit bureau d'acajou. Son excellence étouffe dans une redingote noire, plastronnée d'or et toute raide de broderies. Le moutessarif nous fait un aimable accueil, et nous dit dans le français le plus correct : « Messieurs, je suis désolé ; ces gens écorchent vraiment par trop votre chant national. »

Figure étrange et curieuse, ce Kiémal-Bey n'a presque pas les caractères extérieurs de sa race. Jamais on ne prendrait pour une tête de Turc ce visage puissant, rayonnant d'intelligence, couronné d'une large chevelure, qui déborde, en boucles abondantes, sous le fez officiel. Ce préfet turc est en effet un Albanais, et de plus un poète ; c'est même, au dire des orientalistes, le seul vrai poète dont la civilisation ottomane puisse s'enorgueillir. On a dit que les Turcs sont parfois des poètes qui n'ont écrit qu'avec le sabre. Kiémal a voulu écrire avec la plume. Hélas ! ses efforts n'ont guère servi qu'à donner au facétieux diplomate Fuad-Pacha l'occasion de faire un calembour médiocre. Une de ses tragédies était intitulée *Patrie*, et comme il n'y a pas, dans la langue turque, d'équivalent à ce mot, l'auteur dut emprunter au persan le vocable *vathan*.

— Comment voulez-vous que nous restions en Europe ? dit Fuad, après dîner, chez l'ambassadeur de Russie. Nous n'avons qu'un mot pour désigner notre pays ; et ce mot, c'est : *Va-t'en !*

Kiémal a vécu à Paris pendant de longues années ; il écrivait alors des articles qui parurent suspects au gouvernement impérial. C'est ce qui explique la médiocrité de sa carrière et la lenteur de son avancement. Avec moins d'indépendance et de vivacité d'esprit, il aurait pu devenir, tout comme un autre, ambassadeur, ministre, grand-vizir. Il gouverne les Chiotes, tandis que de grosses têtes, solennelles et vides, président aux délibérations du divan. Et puis, sa littérature a effarouché ses compatriotes. Elle l'a rendu célèbre et redouté, populaire et légèrement suspect d'hérésie. Quelques ulémas racontent avec mystère qu'il a été républicain dans sa jeunesse. Comme il n'y a pas de Bastille en Turquie, la Sublime-Porte a exilé cet homme de lettres dans l'Archipel, et, dit-on, tâche par tous les moyens de le réduire au silence. Louis XIV pensionnait les écrivains, et abaissait sa morgue royale jusqu'à les prier de vouloir bien se donner la peine d'écrire. Si j'en crois les mauvaises langues, Kiémal-Bey reçoit une pension pour interrompre la rédaction de son *Histoire de l'empire ottoman*. Voilà comment les ministres de sa hautesse encouragent l'essor des lettres (1).

L'insupportable défilé de fonctionnaires, saluant gravement en portant leur main droite à leurs pieds, à leurs lèvres et à leur front ! Kiémal-Bey se consolait comme il pouvait, en nous parlant de

(1) Kiémal-Bey est mort depuis le voyage de l'auteur de cet article.

Sarah Bernhardt et en nous demandant des nouvelles du président Carnot. Dans un corridor, tout près de la salle où nous causions, on avait disposé un « buffet, » où un maître d'hôtel en turban avait étalé diverses boissons avec un rare éclectisme et un respect très louable des différentes religions. Les fils du Prophète trouvaient là une grande abondance d'eau claire, de sirops, d'orangeade, de citronnade et de sorbets; quelques bouteilles de champagne avaient été mises de côté pour les très hauts dignitaires, cette liqueur étant permise, depuis que le cheik-ul-islam a déclaré qu'elle n'était pas du « vin, » mais un « produit pharmaceutique. » On présentait aux giaours de la bière, du raki, et d'autres boissons fermentées. Son excellence voulut bien nous offrir quelques bocks.

L'Orient est le pays de tous les contrastes. Au sortir du konak d'un moutessarif homme de lettres, me voilà, toujours en compagnie de l'agent consulaire, transporté, sans transition, dans un salon presque parisien. Je n'ai fait que traverser la place; je ne vois plus ni zaptiehs, ni khodjas, ni turbans blancs ni fez rouges, ni yatagans, ni fusils Martini, et je prends du thé, assis devant deux aimables femmes, qui ont habité Paris et le connaissent mieux que moi. Mme Foggia et sa fille s'accommodent avec résignation du séjour de Chio, où M. Foggia est venu organiser une succursale de la Banque impériale ottomane; mais elles sont ravies de parler parisien, et s'en acquittent à merveille. Je me surprends à prêter l'oreille, pour entendre monter, de la rue, le roulement des fiacres et le fracas des omnibus. En écoutant ces voix si bien timbrées, ce pur accent, un peu alangui de nonchalance levantine, j'oublie que nous sommes dans les États du Grand-Seigneur. Les Foggia ne sont point Grecs. C'est une de ces familles catholiques qui, venues avec Villehardouin et Dandolo, sont restées en Orient, après la débâcle de l'empire latin, et que l'on retrouve, agglomérées en groupes tenaces, à Péra, à Smyrne, et dans certaines îles des Cyclades, particulièrement à Naxos et à Santorin.

— Maintenant, me dit M. Spadaro, qui me tient et qui ne me lâche plus, nous allons voir le reste de la « colonie. »

L'agent consulaire entend par ce mot non pas une population de colons français (car les Français, hélas! ne voyagent guère), mais quelques maisons catholiques, dont il a, en vertu des Capitulations, la tutelle et la garde. Pauvre colonie, qui décroît de jour en jour, et que la politique italienne nous dispute avec une avidité sournoise et un sourd désir de curée. Les protégés de la République française à Chio sont au large dans leur petite église. Au temps de Paul Lucas, en 1701, « ils étaient bien huit mille catholiques. » Maintenant, ils sont à peine trois cents, me dit en soupirant l'évêque latin, Monseigneur Fidele Abbati.

Cet évêque est logé comme un pauvre curé de village. Il est assis, pâle et maigre, avec sa belle croix d'or sur la poitrne, dans une salle nue, où quelques enluminures un peu violentes représentent des martyrs flagellés et des saints en extase. Une seule chose console ce pasteur sans troupeau, c'est le zèle des religieuses françaises de Saint-Joseph qui ont eu le courage de fonder une école dans ce diocèse désolé. Je n'ai jamais visité sans émotion ces maisons religieuses, qui sont, pour notre pays, autant de foyers d'influence extérieure. Quelque opinion que l'on professe en matière de dogme, on ne peut s'empêcher d'admirer ces modestes ouvriers, qui travaillent silencieusement, et sans demander de salaire, à la diffusion de notre langue et de notre civilisation, au maintien de notre bonne renommée. Il serait décourageant de penser que l'esprit laïque et l'indépendance intellectuelle sont de mauvaises conditions pour entreprendre de grandes œuvres : pourtant, il faut bien constater les faits; peu de laïques consentent à s'expatrier, pour établir loin de leur patrie de pareils centres de propagande. Au contraire, les moines et les religieuses sont partout. Il y a des lazaristes à Smyrne, des jésuites à Césarée de Cappadoce, à Mersivan, à Bagdad. Les sœurs de Saint-Joseph ont un hôpital à Smyrne, des écoles à Athènes, à Tinos, à Naxos, aux Dardanelles, à Aïdin, dans bien d'autres villes qu'il serait trop long d'énumérer. Ces missions permanentes travaillent assurément pour la religion catholique, qui est leur raison d'être. Mais elles travaillent aussi pour la France. Cela doit nous suffire. Le moment serait mal choisi pour porter hors de nos frontières notre fureur de laïcisation.

Je pensais à tout cela, tandis que la sœur Gonzague, glissant avec ses sandales discrètes sur le parquet bien ciré, nous montrait le parloir, tout blanc de rideaux empesés qui ressemblaient à des nappes d'autel, les salles de classe, où les alphabets étalaient d'énormes majuscules, la pharmacie, où une vieille sœur gasconne préparait des onguens, des potions et d'innocentes confiseries.

Je regardai un cahier sur un des pupitres, et j'y lus ce nom: *Ahmed*. Beaucoup de petits Turcs et de petites Turques apprenaient l'A B C aux écoles enfantines des sœurs de Saint-Joseph. Hélas! est-ce que ce rayon de lumière, si faible, mettra un peu de clarté et de vie dans les torpeurs du harem?

Quand la porte du couvent se referma derrière nous, déjà nous étions assourdis, aveuglés par les réjouissances populaires : musiques endiablées qui jouaient des cantilènes d'Anatolie, lampions rouges et verts, qui brillaient, sous les feux de la nuit pure, au front des monumens officiels, torches de résine qui flambaient dans de grands fourneaux de fer, et qui faisaient

saillir vivement, dans l'ombre, des cercles de visages durement éclairés. Les nizams de la garnison avaient paré, avec la meilleure volonté du monde, la façade de leur caserne. Un encadrement de verdure montait le long des piliers de l'entrée. Au-dessus de la porte, un trophée de fusils et de sabres rayonnait en étoile autour d'une image de papier peint, qui représentait le padichah. Dans ce décor de feuillages et de lanternes, parmi le va-et-vient des soldats en tunique bleue, deux personnages considérables trônaient et buvaient du café en cérémonie : l'un avait un turban, des culottes bouffantes, et un caftan de drap zinzolin; l'autre, d'allure plus dégagée et d'aspect militaire, portait une veste de toile blanche et un fez écarlate.

Dans la foule, aux sons d'un tambourin et d'une flûte, quelques hommes dansaient... Chez nous, le mot de danse éveille l'idée d'un mouvement joyeux et assez violent, d'un exercice allègre où l'on saute, où l'on trépigne, où l'on galope, où l'on tourne, où l'on se démène, où l'on se donne beaucoup de mal et beaucoup de plaisir. La danse des Turcs, comme celle des Grecs (c'est la même chose, et l'on ne sait lequel des deux peuples l'a inventée), n'est guère qu'une marche rythmée, une série de pas mesurés, en rond, accompagnés de claquemens de doigts et d'une contorsion lente du torse et des hanches. En Turquie, les femmes ne dansent pas publiquement : pour imaginer leur beauté indolente, leurs yeux battus d'amour, leur sourire, leurs bras pâmés de lassitude et la cadence de leurs mouvemens, que rythme le cliquetis des sequins, nous sommes obligés de recourir aux rêves des *Mille et une nuits*, et aux fantaisies pittoresques par où l'on a essayé de nous dépeindre les ivresses du sérail... En tout cas, le spectacle improvisé devant la caserne des nizams ne donnait aucune idée de ces délices. Deux gaillards enturbanés, chargés de remplacer les houris absentes, paradaient dans des robes mal attachées, fleuries de dessins écarlates, où la lueur vacillante des torches posait de mobiles éclairs. Ils agitaient des écharpes et tâchaient, par une gymnastique enragée, de nous représenter la fameuse « danse du ventre. » Mais, décidément, ces almées en moustaches n'avaient pas assez de charme et de douceur. J'aimais mieux regarder les gens autour de moi, le papillotement de reflets qui s'allumait dans la large flambée des troncs résineux, une face bronzée de jeune soldat qui ressortait en pleine lumière, avec un vigoureux relief, la haute stature d'un tchaouch, colosse aux mains larges, aux manches galonnées de rouge, toutes ces physionomies brutales, mais fortes, venues de loin, évoquant des souvenirs de guerres terribles, de conquêtes sanglantes, de folles galopades qui se sont déchaînées à travers le monde, et qui

ont entraîné l'escadron débridé jusqu'à ce que, devant l'Occident massé comme un infranchissable obstacle, le tourbillon des cavaliers d'Asie s'arrêtât court.

Vers le milieu de la place, loin de la lumière, des formes blanches, accroupies sur le sol, s'agitaient confusément, avec un murmure vague de voix gazouillantes. Ces fantômes pâles, relégués à l'écart, dans un flottement de voiles et de vêtemens amples, c'étaient des femmes turques, à qui l'on avait permis de prendre part, de très loin, à la fête du glorieux sultan. Les hommes importans étaient réunis dans la petite maison du général Nedjib-Pacha, près de la porte de la citadelle génoise. Le cadre des fenêtres laissait voir des coins de tableaux où j'apercevais le profil busqué du général, et, tout autour de lui, une assemblée de turbans blancs, qui ressemblaient à un conseil fantastique de patriarches.

Le konak était éclairé de bougies, et Kiémal-Bey, ayant quitté ses dorures, recevait ses invités en simple stambouline. Un petit café grec, au milieu de la place, était rempli de gens qui buvaient en plein air des verres de sirop de cerise, de la limonade et des tasses de café turc. Les chapeaux ronds et les paletots européens circulaient parmi les accoutremens des insulaires. Quelques familles, se tenant par la main, étaient venues prendre le frais dans le quartier musulman, après le repas du soir. Des jeunes filles grecques, en cheveux, riaient et babillaient. Je m'occupais à analyser les sentimens divers de cette foule composite. Étrange fête nationale, qui est célébrée seulement par une minorité armée, et que le reste de la population regarde avec indifférence, malveillance ou simple curiosité! Ce même soir, le Bosphore était en feu; on illuminait à Andrinople, à Sivas, à Erzeroum, à Jérusalem, à Tripoli de Syrie. Mais cette fête n'était plus qu'un éclatant lambeau de gloire, un ressouvenir des victoires éclipsées, et je voyais diminuer cette féerie, à mesure que je m'enfonçais dans les rues obscures, éteintes, hostiles, du quartier grec.

GASTON DESCHAMPS.

MICHEL-ANGE

La célébration du quatrième centenaire de la naissance de Michel-Ange a provoqué, il y a une quinzaine d'années, en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, un tel déluge de brochures et de volumes qu'il semblait que la matière fût épuisée, si tant est qu'un tel sujet puisse s'épuiser jamais. Aujourd'hui, le volume de M. Émile Ollivier vient lui donner un regain d'actualité, si tant est qu'un tel sujet cesse jamais d'être à l'ordre du jour. La tentative de M. Ollivier me servira de prétexte, sinon de texte, pour montrer ce que les recherches récentes ont ajouté à la connaissance de cette haute et puissante personnalité. Je m'attacherai tout particulièrement, afin de ne pas redire ce qui aura pu être mieux dit par d'autres, à la première période de la vie du maître, à son éducation, à ses débuts, thème à peine effleuré par son dernier biographe.

I.

En se plaçant au point de vue chronologique, il semble que Michel-Ange soit le puîné de Raphaël. Ici, en effet, les dates ont tort : Michel-Ange représente l'ère moderne avec infiniment plus

de fidélité que ces génies d'une souveraine sérénité, Léonard et Raphaël. Misanthrope sublime, il a deviné notre mélancolie, nos angoisses, les doutes de l'âme sur elle-même et ses révoltes contre la société, et il les a traduits avec la véhémence qui n'appartient qu'à lui. « Comme l'homme a grandi et souffert ! » répétera-t-on avec M. Taine devant les tombeaux des Médicis. « Comme il a formé et dégagé sa conception originale de la vie ! Voilà l'art moderne tout personnel et manifestant un individu qui est l'artiste, par opposition à l'art antique tout impersonnel et manifestant une chose générale qui est la cité. La même différence se rencontre entre Homère et Dante, entre Sophocle et Shakspeare ; de plus en plus l'art devient une confidence, celle d'une âme individuelle, qui s'exprime et se rend visible tout entière à l'assemblée dispersée, indéfinie, des autres âmes. »

Les recherches les plus pénétrantes sur l'histoire de l'École florentine sont impuissantes à nous expliquer la genèse de Michel-Ange : elle a été aussi éclatante qu'imprévue. Après un assoupissement relativement long de la statuaire italienne, et lorsque l'on pouvait la considérer comme parvenue au terme de son évolution, voilà tout à coup cette apparition surnaturelle, éclipsant tout le passé, renouvelant tout le présent, le plus prodigieux tempérament de statuaire que le monde eût vu depuis Phidias. Quelle place ne faut-il pas faire au hasard à côté des lois historiques !

Michel-Ange naquit le 6 mars 1475 au château de Caprese, dans la province du Casentin, et dans le diocèse d'Arezzo, à peu de kilomètres du fameux couvent franciscain de la Vernia, immortalisé par les visions de saint François d'Assise. C'est un des paysages les plus âpres et les plus grandioses de la Toscane, avec ses gigantesques rochers dénudés, ses forêts de hêtres séculaires, l'air pur et vif d'une des plus hautes cimes des Apennins.

Son père, Louis Buonarroti (né en 1444, mort en 1534 à l'âge de quatre-vingt-dix ans), remplissait à ce moment pour le compte du gouvernement florentin les fonctions de podestat des petits bourgs de Caprese et de Chiusi (qu'il faut bien se garder de confondre avec l'antique cité de Chiusi sur les confins de la Toscane et de l'État pontifical). Il appartenait à une famille fort ancienne, que les généalogistes du XVIe siècle ont voulu rattacher aux comtes de Canossa ; mais on sait ce qu'il faut penser de ces anoblissemens rétrospectifs, qui sont surtout ridicules quand il s'agit d'un *ancêtre* tel que Michel-Ange. A l'expiration de son mandat, qui n'était que de six mois, Louis retourna à Florence, ou plus exactement à Settignano, où il avait une petite propriété d'un revenu de vingt

florins, — un millier de francs, — et y mit le jeune Michel-Ange en nourrice chez la femme d'un tailleur de pierres.

Disons tout de suite que, si la famille était ancienne et honorable, elle n'était nullement riche ; la naissance de plusieurs autres fils (Michel-Ange était le second), à savoir : Buonarroto (1477-1528), Jean Simon (1479-1548), Sigismond (1481-1555), ne fit qu'augmenter la gêne du ménage. Aussi l'aîné, Léonard, dut-il se faire dominicain, tandis que les autres entraient dans le commerce. Plus tard, le vieux Louis obtint de Laurent le Magnifique, grâce à la faveur dont son fils jouissait auprès du chef de la république florentine, une place de commis préposé à l'octroi ou à la douane, avec huit florins (environ 200 francs) de traitement par mois. Passablement entiché de sa noblesse, il se vantait, devant le Magnifique, de n'avoir jamais appris un métier, de ne savoir autre chose que lire et écrire, et il professait, au témoignage de Condivi, qui tenait ses informations de la bouche même de Michel-Ange, un souverain mépris pour l'art. Dépourvu d'énergie et d'activité, le vieillard ne pouvait manquer de tomber à la charge du mieux doué de ses fils. Quant à sa femme Françoise, on manque de détails sur son caractère ; on sait seulement qu'elle mourut en 1497, âgée de quarante-deux ans, sans avoir, ce semble, tenu une grande place dans la vie du jeune Michel-Ange.

Tout nous autorise à croire que l'enfant se distinguait dès le principe par ce caractère réfléchi, cet éloignement pour les distractions et les vanités mondaines, et, disons le mot, par cette humeur sombre qui lui valurent dans la suite tant d'inimitiés et de chagrins. Personne ne montra plus de sobriété, même dans la sobre Italie ; personne n'afficha plus de simplicité dans sa mise, dans sa manière de vivre, dans ses goûts. Grâce à une constitution extraordinairement robuste, qui le plaçait en quelque sorte en dehors et au-dessus des besoins de la nature humaine, l'esprit pouvait se consacrer librement chez lui aux problèmes les plus transcendans. Il était de la même race que Brunellesco, le grand architecte ; doué d'une énergie indomptable, se proposant les tâches les plus ardues, ne vivant que pour son art, dur pour les autres comme pour lui-même, d'humeur frondeuse, le plus mauvais courtisan qui se pût imaginer. D'où les innombrables difficultés qui troublèrent son existence.

Ces hommes à l'antique n'étaient point pourtant des égoïstes : Michel-Ange le prouva par les sacrifices qu'il s'imposa pour les siens, par sa respectueuse admiration pour sa vieille amie Vittoria Colonna, par son affection pour son vieux domestique. A se concentrer ainsi, le cœur ne devient que plus sensible, et il gagne

en profondeur ce qui lui manque en étendue. J'ajouterai, pour n'avoir plus à revenir sur ces détails de l'ordre intime, que toute sa vie Michel-Ange se montra excellent pour les siens et qu'il travailla avec acharnement afin d'entretenir, soit son père, soit ses frères. Aussi ceux-ci prirent-ils rapidement l'habitude de l'exploiter; la longue correspondance qu'ils échangèrent avec lui est plus riche en demandes d'argent qu'en témoignages d'affection pour l'homme, qu'en témoignages d'admiration pour l'artiste. Leurs sollicitations devenaient parfois si pressantes, qu'un jour, — c'était en 1497, — Michel-Ange répondit à son père qu'il lui enverrait ce qu'il lui demandait, *dût-il se vendre comme esclave.*

Sa longue résidence à Settignano ne fut pas sans influence sur la vocation de l'enfant. On sait que ce village, de même que Majano et Fiesole, est entouré d'importantes carrières, dont l'exploitation forme la principale ressource des habitans. Au xve siècle, grâce à la confusion des spécialités, plus d'un de ces tailleurs de pierre devint un statuaire éminent, témoin Desiderio da Settignano, l'auteur du tombeau de Marsuppini et du tabernacle des Médicis, dans l'église Saint-Laurent, jeune artiste du plus haut avenir, prématurément enlevé à l'art. Aussi Michel-Ange, qui, en vrai Florentin, avait l'humeur sarcastique, répétait-il à son futur biographe Vasari : « Si j'ai quelque chose de bon dans l'esprit, cela vient de la subtilité de l'air de votre pays d'Arezzo, et de même j'ai tiré du sein de ma nourrice les ciseaux et le maillet avec lesquels je taille mes figures. »

De fort bonne heure, la vocation de l'enfant s'accentua avec une irrésistible énergie : il ne faisait que dessiner, ce qui l'exposait aux incessans reproches et même aux mauvais traitemens des siens. Plus d'une fois, son père et ses oncles le battirent cruellement pour le faire renoncer à des études qu'ils considéraient comme indignes de leur maison. Force lui fut de suivre quelque temps les cours d'un maître de grammaire fixé à Florence, un certain François d'Urbin.

Pendant cette période de luttes avec sa famille, Michel-Ange fit la connaissance du jeune François Granacci, un peu moins âgé que lui (il était né en 1477 et mourut en 1543), qui travaillait chez le plus célèbre des peintres florentins du temps, Domenico Ghirlandajo. Granacci prêtait à son ami des modèles et parfois l'emmenait à l'atelier de son maître. Lorsque ses parens renoncèrent enfin à contrarier sa vocation, le nom de Ghirlandajo se présenta donc tout naturellement à eux comme celui de l'artiste le plus apte à diriger les études du jeune Michel-Ange. Ce choix surprendrait à juste titre, si nous ne savions que Verrocchio, le

seul maître désigné pour recevoir un élève tel que Michel-Ange, s'était fixé à Venise depuis plusieurs années et qu'il mourut précisément en 1488. Ghirlandajo, quel que fût son talent, n'était pas un de ces esprits suggestifs qui, à l'instar de Verrocchio ou de Pollajuolo, en creusant l'une ou l'autre des faces de la technique, pouvaient espérer de renouveler l'art. On admire la fierté ou la précision de ses lignes, la netteté de sa caractéristique, mais on chercherait en vain chez lui quelque principe fécond, quelque vue supérieure.

Le contrat conclu le 1er avril 1488 avec Ghirlandajo et avec son frère David (ils étaient associés) portait une clause singulière et qui témoignait, soit de la valeur précoce de Michel-Ange, soit de l'avidité de son père : les Ghirlandajo, au rebours de toutes les habitudes reçues, consentaient à rétribuer leur élève, à raison de 6 florins (environ 300 francs), pour la première année, de 8 pour la seconde, de 10 pour la troisième. Michel-Ange avait quatorze ans quand il entra dans leur atelier. Il n'était donc plus un débutant, mais déjà presque un maître.

L'éducation première de Michel-Ange n'a jamais fait l'objet d'une étude développée. J'ai le devoir d'insister sur cette période, trop peu connue, de son développement artistique. Je constaterai tout d'abord que les influences du dehors ont peu de prise sur des génies aussi fermes. Malgré la diversité des productions qui le composent, l'œuvre de Michel-Ange est un, depuis ses premiers essais à Florence jusqu'aux figures que peignait ou que modelait à Rome sa main déjà à moitié glacée. On a beau chercher : impossible de distinguer par exemple, comme chez Raphaël, une période florentine et une période romaine, pour ne point parler d'une période ombrienne. Tout au plus, découvre-t-on des différences dans le mérite des ouvrages appartenant aux différentes étapes de sa longue existence : quant à leur caractère intrinsèque, il ne varie pas. C'est par là que Michel-Ange, suprême représentant de la conviction et de la volonté, se rapproche du sublime fantaisiste qui s'appelle Léonard de Vinci. C'est que tous deux ont apporté leur idéal avec eux en venant au monde, tandis que Raphaël n'a que graduellement élaboré le sien en s'inspirant des modèles qui l'entouraient. Michel-Ange a fort bien saisi ce trait du génie de son jeune rival en déclarant que *Raphaël ne tenait pas sa supériorité de la nature, mais de l'étude*.

Je n'irai cependant pas jusqu'à dire, avec M. Klaczko, dans son essai si attachant et si suggestif (1), que Michel-Ange apparaît soli-

(1) *Causeries florentines. Dante et Michel-Ange.* Paris, 1880.

taire et hautain, sans lien de parenté avec l'école de son temps, sans filiation avec celle du passé. Il m'est difficile de croire à de tels cas de génération spontanée. On verra tout à l'heure que Michel-Ange n'a nullement dédaigné de s'inspirer de l'œuvre de ses prédécesseurs; je me hâte d'ajouter qu'en recherchant les affinités entre son style et celui des Donatello ou des Jacopo della Quercia, je ne cède pas à la pensée de rabaisser un colosse qui est au-dessus de toute atteinte. Je voudrais plutôt montrer par quels liens il se rattache à son époque, et qu'à son insu peut-être il a repris des traditions que l'on pouvait croire interrompues.

Les premiers modèles étudiés par le débutant furent ceux devant lesquels se formait alors toute la jeunesse artiste de Florence, d'une part les marbres antiques réunis dans le jardin des Médicis, de l'autre les fresques de Masaccio au Carmine. Ce fut pendant une séance faite dans cette chapelle que l'adolescent reçut d'un de ses condisciples, le sculpteur Torrigiano, le coup de poing qui lui brisa le nez et le défigura pour la vie : « Quand nous étions jeunes, — c'est ainsi que Torrigiano lui-même raconta son odieux exploit à Benvenuto Cellini, — Buonarroti et moi allions travailler à l'église del Carmine, d'après la chapelle du Masaccio, et comme Buonarroti avait l'habitude de persifler tous ceux qui dessinaient, un jour entre autres qu'il m'ennuyait, je me mis plus en colère que de coutume et fermant la main, je lui donnai un si grand coup de poing sur le nez, que je sentis sous mon poing l'os et le cartilage s'écraser comme si ce fût une oublie, et, tant qu'il vivra, il en restera ainsi marqué. »

Si le style, la manière, de Michel-Ange étaient dès lors nettement arrêtés, en revanche ses convictions avaient encore quelque chose de flottant. Nous le voyons par la diversité de ses études : c'est ainsi qu'il s'amusa à copier en peinture une estampe du peintre-graveur alsacien Martin Schoen, la *Tentation de saint Antoine*, ouvrage absolument placé en dehors du cercle de ses préoccupations ; car, que pouvait-il y avoir de commun entre ce jeune génie, amoureux de formes pleines et amples, et les figures maigres, tourmentées, frisant presque la caricature, du brave maître de Colmar?

D'autres modèles fixaient dès lors l'attention de Michel-Ange. Parmi les morts, c'était tout d'abord Donatello, dont l'enseignement continuait de vivre, soit dans les nombreux ouvrages dont il avait orné Florence, soit dans la tradition qu'avaient recueillie plusieurs de ses élèves, entre autres Bertoldo, qui toutefois sacrifiaient de plus en plus au maniérisme. Michel-Ange ne pouvait manquer de subir la fascination de ce puissant génie, que tant de

qualités communes rapprochaient de lui; il l'étudia avec ardeur, non sans jeter parfois un coup d'œil complaisant sur le chef-d'œuvre de Ghiberti, sur ces portes du baptistère qu'il proclamait dignes de figurer à l'entrée du paradis. L'imitation de Donatello fut chez lui tantôt volontaire, tantôt inconsciente, et elle se poursuivit, à travers de nombreuses interruptions, depuis ses débuts, la *Madonna della casa Buonarroti*, jusqu'à son *Moïse*, inspiré, comme je l'ai établi ailleurs, du *Saint Jean* sculpté par Donatello pour la cathédrale de Florence. Michel-Ange lui prit le secret même de son style, cet art de faire vibrer les figures et de les animer comme par une secousse électrique, de mettre de la passion et de l'éloquence jusque dans les draperies, en un mot, ce sentiment dramatique si profond et cette agitation fébrile, signes distinctifs des temps nouveaux. Mais nous avons des emprunts plus directs encore : un des personnages des portes de bronze de Donatello, à San Lorenzo, debout, tourné à droite, la main gauche étendue, annonce le Père éternel qui figure dans la *Création d'Ève* de la chapelle Sixtine. Le mouvement de la tête est presque identique; le type même offre une grande analogie; seul le bras est plus élevé chez Michel-Ange, de même que les draperies sont infiniment mieux arrangées chez l'élève que chez le précurseur. On constatera également la ressemblance du type de la *Madone de Bruges* avec la *Judith* exposée sous la Loge des « Lanzi. »

Je mentionnerai dès à présent, quoiqu'elle ne se soit manifestée que plus tard, après son voyage à Bologne, l'influence si profonde, si persistante, exercée sur le jeune sculpteur florentin par Jacopo ou Giacomo della Quercia, le puissant sculpteur siennois (1371-1438). Assurément, ceux qui se complaisent uniquement dans l'admiration de la souveraine élégance des primitifs florentins, tels que les Ghiberti, les Rossellino, les Desiderio, les Majano, n'apprécieront pas le génie plus austère de Della Quercia, l'homme de la grande sculpture monumentale, le créateur de figures amples et graves, animées d'un souffle véritablement épique, éloquentes par l'attitude et par le mouvement général plus encore que par le geste. La recherche des grandes lignes, opposée à celle de la finesse, si chère à Ghiberti, la fierté de l'homme qui dédaigne de plaire, sûr qu'il est d'émouvoir, un mélange d'allure et de hauteur, voilà quelques-uns des traits de cet artiste encore trop peu connu. Comparé à ses émules florentins, Della Quercia manque de netteté dans les idées et dans l'expression; il ne possède à aucun degré ce que l'on appelle un tempérament littéraire; il conçoit et exécute péniblement. Mais quelle vie latente et quelle force contenue dans ses figures encore un peu impersonnelles! Comme il a repris

et développé la tradition de la grande sculpture, sobre et grave, où c'est le corps plus encore que le visage qui traduit les sentimens ! C'est ainsi qu'avaient procédé, vingt siècles auparavant, les Grecs de la grande époque, les sculpteurs du Parthénon.

Les ouvrages de Jacopo abondaient en Toscane, notamment à Sienne et à Lucques; néanmoins tout nous autorise à croire que Michel-Ange ne se familiarisa qu'à Bologne, en 1495 et en 1506, devant les bas-reliefs des portes de l'église de San Petronio, avec ce style large, robuste et sain, autant que celui de Donatello était passionné et fiévreux. Malgré leurs qualités transcendantes, les sculptures de San Petronio ne pouvaient prétendre à l'honneur d'inspirer un statuaire de la taille de Michel-Ange, sauf peut-être dans la *Pietà* de Saint-Pierre de Rome, où le caprice des plis qui enveloppent les genoux fait penser à Della Quercia, comme l'a constaté M. Eugène Guillaume, dans l'étude d'une éloquence si pénétrante qu'il a consacrée à Michel-Ange (1). Aussi ne fut-ce pas Michel-Ange, sculpteur, mais bien Michel-Ange, peintre, qui les mit à contribution : on en retrouve plus d'une réminiscence dans les fresques de la chapelle Sixtine.

Les analogies sont surtout frappantes dans la *Création d'Ève:* le *Père éternel*, de Della Quercia, si majesteux et si mouvementé, avec son bras levé, sa longue barbe flottante, y a très certainement servi de modèle à Michel-Ange pour la figure correspondante, quelque fermeté et quelque éloquence que l'artiste du XVI[e] siècle ait d'ailleurs ajoutées aux créations de son prédécesseur. Si l'*Eve* de Michel-Ange est indépendante de celle de Della Quercia, en revanche, le parti-pris général adopté pour la pose d'Adam, avec ce mol abandon de tout son corps, offre une saisissante ressemblance. Dans l'attitude et le geste des patriarches et des prophètes, on constate également des points de contact : les figures de San Petronio, avec leurs barbes incultes et leur expression farouche, sont bien les ancêtres de celles de la chapelle Sixtine, qui ont en plus une liberté illimitée et le sentiment dramatique le plus véhément.

Mais Michel-Ange n'a-t-il rien pris à ses prédécesseurs immédiats, à ces charmans quattrocentistes florentins, si fins et si purs? J'en ai douté jusqu'au jour où le hasard a placé sous mes yeux une série de statues de saint Sébastien sculptées par Mino de Fiesole, Antonio Rossellino et Benedetto da Majano. L'incertitude n'étai

(1) *La Vie et l'Œuvre de Michel-Ange* (volume publié par *la Gazette des Beaux-Arts* en 1876). — Le travail de M. Guillaume a été réimprimé dans ses *Études d'art antique et moderne*.

plus possible : quoique ces figures ne soient pas encore assez fermement posées et qu'elles manquent d'accent, de parti pris, elles annoncent l'*Esclave* ou le *Prisonnier endormi,* du musée du Louvre, et forment les échelons qui aboutissent à cette merveille. Il faut surtout comparer l'*Esclave* du Louvre au *Saint Sébastien* de Benedetto da Majano, dans l'église de la Miséricorde à Florence (photographie d'Alinari, n° 4901) : la tête y est renversée de même en arrière, et les jambes portent de même. Mais Michel-Ange, au lieu de lier les deux bras derrière le dos, les a ramenés l'un sur la poitrine, l'autre sur la tête, trait de génie qui donne à la figure une éloquence et un pathétique inattendus.

Vis-à-vis d'un autre artiste que l'on range d'ordinaire parmi les précurseurs de Michel-Ange, le problème est plus compliqué : je veux parler de Luca Signorelli, le peintre du *Jugement dernier* d'Orviéto. Que de fois n'a-t-on pas affirmé que les études anatomiques de Signorelli avaient servi de point de départ à celles de Michel-Ange, de même que sa recherche de la musculature et sa passion pour les effets de torse! En réalité, le *Jugement dernier* d'Orviéto, commencé en 1499 seulement, n'a été terminé que vers 1505. Or, longtemps auparavant, dans le *Combat des Centaures et des Lapithes* notamment, Michel-Ange avait montré à quel point il possédait la connaissance de la structure anatomique du corps humain et avec quelle puissance il savait la mettre en relief. Ce ne fut que dans le *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine qu'il s'inspira du *Jugement dernier* de Signorelli : le démon qui descend, portant une femme sur le dos, rappelle, par sa disposition générale, le motif analogue peint à Orviéto. Mais la force aveugle qui s'appelle le destin eut plus de part à cette rencontre que la volonté bien réfléchie de Michel-Ange, qui certainement ne s'appliqua jamais, de propos délibéré, à imiter Signorelli, artiste encore passablement archaïque, comme il avait imité, par exemple, l'antiquité ou Jacopo della Quercia. Bien plus, Signorelli, à son tour, devint tributaire de celui que l'on a représenté comme son plagiaire : il copia en grisaille la *Pietà* de Saint-Pierre de Rome.

Si l'on tient sous ce rapport à découvrir des précurseurs à Michel-Ange, pourquoi ne pas évoquer le souvenir d'Andrea Verrocchio et d'Antonio Pollajuolo, dont les recherches persistantes firent faire un si grand pas aux études anatomiques? Tous deux avaient depuis longtemps quitté leur ville natale pour se fixer, l'un à Venise, l'autre à Rome ; mais dans un milieu aussi effervescent que Florence, leurs enseignemens, même indirects, ne pouvaient manquer de laisser une trace durable.

J'ai réservé pour la fin de ce premier chapitre l'histoire des rela-

tions de Michel-Ange avec Domenico Ghirlandajo ; c'est qu'en réalité le prétendu maître n'a exercé aucune influence sur l'élève supposé. Les quinze ou dix-huit mois que Michel-Ange passa dans son atelier comptent cependant parmi les plus féconds de la carrière de Ghirlandajo. Il avait commencé en 1485 les fresques de Santa-Maria-Novella, son chef-d'œuvre, et il y travailla jusqu'en 1490, tout en menant de front l'exécution d'une foule d'autres ouvrages, tels que des retables ou des mosaïques pour l'église de l'Annonciation ou pour le dôme de Florence. Qui ne connaît la décoration si fière et si pittoresque de Santa-Maria-Novella, ces scènes de *l'Histoire de saint Jean-Baptiste* et de *l'Histoire de la Vierge,* dans lesquelles l'artiste, par un anachronisme qui devait profondément choquer le jeune Michel-Ange, représenta les Israélites dans le costume des Florentins du XVe siècle, et donna aux Patriarches les traits des Tornabuoni, qui avaient commandé l'ouvrage, des Médicis, qui étaient les parens des Tornabuoni, et des plus marquans d'entre leurs amis? Rien ne se saurait imaginer de plus opposé aux tendances auxquelles Michel-Ange resta fidèle toute sa vie. Remarquons d'abord qu'ici la recherche du pittoresque (types, costumes, mobilier, ornemens) l'emporte sur celle du grand style, sur la poursuite de figures plus ou moins idéales, d'un costume se rapprochant de celui de l'antiquité, du moins par sa simplicité, tel qu'il est de règle chez Michel-Ange, tout comme chez Léonard, quelle que soit d'ailleurs la différence entre les aspirations des deux maîtres. Michel-Ange aime à condenser tout un monde de sensations dans un personnage unique ; Ghirlandajo a besoin d'acteurs nombreux, de brillans accessoires, pour frapper le spectateur. Et dans ces personnages mêmes, quelle maigreur de dessin, comparée à l'ampleur, au relief extraordinaire que le Buonarroti saura mettre dans ses toutes premières créations ! Comme Ghirlandajo, malgré son étude de l'antique, est resté pauvre et maniéré, en regard de son immortel disciple ! Aborde-t-il le nu, il le fait avec une insuffisance choquante, par exemple dans le *Baptême du Christ.* Comparons-nous ses *Évangélistes,* inscrits dans les segmens triangulaires des voûtes, avec les *Prophètes* de Michel-Ange, quel abîme! Ce sont des figures correctes, à l'expression sérieuse, aux draperies savamment disposées, mais qui ont le tort d'être écrasées par les gigantesques créations de la Sixtine. Le *Jugement dernier,* peint dans l'abside de Santa-Maria-Novella, provoque un autre rapprochement, non moins redoutable. L'ensemble abonde d'ailleurs en qualités séduisantes : ce coloris ambré, d'une distinction si grande, l'élégance des Florentines qui assistent à la naissance de saint Jean-Baptiste, l'arrangement des paysages.

Si j'insiste sur ces contrastes, c'est que le fils de Dominique Ghirlandajo, Rodolphe, cherchait à accréditer le bruit que Michel-Ange devait énormément à son père. Le fait est que celui-ci ne constatait pas sans jalousie les progrès d'un élève qui menaçait dès les premiers jours de l'éclipser. Aussi les rapports du maître et de l'élève furent-ils loin d'être empreints de cordialité. Dominique avait un penchant à la jalousie, et Michel-Ange, par sa supériorité éclatante, ne pouvait manquer d'alimenter ces sentimens mesquins; son irrévérence fit le reste. Un jour qu'un de ses condisciples avait dessiné plusieurs femmes d'après une composition de Ghirlandajo, il prit le dessin, refit les contours d'une des femmes au moyen d'un trait plus épais et substitua une figure parfaite à une figure insuffisante.

La situation devint bientôt fort tendue entre le maître et le disciple. Après avoir essayé de faire croire qu'il avait eu une grande part à l'exécution de la *Tentation de saint Antoine*, Ghirlandajo en vint jusqu'à refuser à son élève de lui communiquer l'album dans lequel il avait consigné un certain nombre d'études d'animaux, de fabriques, de paysages, de ruines. Michel-Ange, qui n'oubliait pas facilement, se garda bien de cacher ces détails à son biographe, quelque soixante ans plus tard. Ici encore, Granacci intervint comme l'ange tutélaire de son ami. Ce fut lui qui, au témoignage de Condivi, introduisit son jeune ami dans les jardins des Médicis, lui ouvrant ainsi un monde de jouissances nouvelles. Dès lors Michel-Ange ne quitta plus ce musée sans rival, dans lequel trois générations d'amateurs aussi éclairés qu'ardens avaient entassé les merveilles de la statuaire antique.

II.

On n'a pas tenu assez de compte, à mon avis, de l'influence que le séjour chez les Médicis exerça sur le développement intellectuel de leur jeune protégé. C'est au milieu de leurs collections inappréciables que Michel-Ange se familiarisa avec les moindres secrets de l'art antique, sauf à mettre dans ses créations une chaleur et un mouvement inconnus aux maîtres auxquels il faisait l'honneur de les consulter.

Pour ce qui est d'énumérer ces emprunts ou de définir l'action exercée sur le débutant par ces modèles, ce n'est pas en quelques pages que je puis essayer de résoudre un problème si compliqué. Qu'il me suffise de dire que, si l'antiquité a fourni en abondance à l'artiste de la renaissance et des idées et des motifs, si elle lui a

inspiré son culte de la forme, si elle a favorisé son goût pour l'abstraction, à tout instant aussi l'idéal de Michel-Ange se trouve en opposition avec celui des Grecs. Considérons par exemple sa tendance à subordonner à une impression unique, non-seulement les membres et les organes qui traduisent les mouvemens de l'âme, les yeux, la bouche, les mains, mais encore des parties du corps en quelque sorte inconscientes, le torse, et jusqu'aux draperies, en un mot cette habitude de faire vibrer tout notre être sur une note unique, sur une note qui exprime l'émotion la plus forte, le pathétique suprême : est-il rien qui jure davantage avec les habitudes des sculpteurs de la belle période classique, préoccupés de nous offrir des formes pures et harmonieuses avant de songer à traduire les mouvemens de l'âme?

Aussi bien n'est-ce pas chez les contemporains de Périclès, mais chez les sculpteurs de l'école de Pergame, puis chez les sculpteurs romains et surtout chez les graveurs en pierres dures, si brillamment représentés dans les collections des Médicis, qu'il faut chercher les prototypes de ces attitudes mouvementées et dramatiques. Le *Laocoon* ne fut découvert que plus tard, en 1506; immédiatement, dans les fresques de la Sixtine, l'influence de ce groupe si expressif se fit sentir.

Ce que l'étude des marbres réunis dans les jardins et des pierres gravées réunies dans les vitrines des Médicis avait été pour le sculpteur, la fréquentation des humanistes groupés autour de Laurent le Magnifique le fut pour le penseur et le poète. Nul doute que les théories platoniciennes, qui abondent dans les sonnets de Michel-Ange, ne lui soient venues de son commerce avec Marsile Ficin, le chef du néo-platonisme, dont l'action fut sur ce point corroborée par celle de Savonarole, adepte inconscient, mais ardent du philosophe de l'Académie. De même aussi, il est facile de faire remonter à l'influence d'un autre familier des Médicis, Cristoforo Landini, le commentateur de Dante, l'admiration passionnée que Michel-Ange professa toute sa vie pour le grand poète florentin. Ces deux nobles esprits, je veux dire Dante et Savonarole, mêlèrent à la sérénité du philosophe antique je ne sais quelle note sombre et pathétique, dernier écho des souffrances du moyen âge. Leur piété profonde, leur exaltation mystique, leur farouche amour de la liberté, — autant de traits qui ont passé dans l'âme du jeune Michel-Ange ou plutôt qui y ont exalté des qualités auparavant restées à l'état latent.

La mort de Laurent le Magnifique, au mois d'avril 1492, mit fin à la situation si enviable de Michel-Ange. Pierre, le fils de Laurent, était un jeune homme arrogant et sans goût véritable pour les

études qui avaient fait le bonheur et la gloire de son père. On raconte qu'il employa Michel-Ange, tantôt à rechercher pour lui des pierres gravées, camées et intailles, tantôt à modeler une statue en neige. L'adolescent fit un meilleur usage de son temps en sculptant l'*Hercule* en marbre, que l'on put longtemps admirer au château de Fontainebleau (il a disparu depuis le XVII[e] siècle), et un *Crucifix* de bois, destiné au couvent de Santo-Spirito, à Florence, ouvrage dont on a également perdu toute trace.

L'orage qui devait ruiner la domination des Médicis n'allait d'ailleurs pas tarder à éclater. On sait comment, le 8 novembre 1494, à la veille de l'entrée de l'armée française, Pierre, repoussé par ses compatriotes, prit honteusement la fuite et quitta sa ville natale, qu'il ne devait plus revoir.

Michel-Ange n'avait pas attendu jusque-là pour quitter subrepticement Florence. Un chanteur attaché aux Médicis, un certain Cardiere, l'ayant entretenu d'une vision qu'il avait eue à deux reprises différentes, — Laurent le Magnifique lui était apparu, n'ayant pour vêtement qu'une chemise noire déchirée, et l'avait chargé de dire à son fils Pierre qu'il ne tarderait pas à être chassé, — le jeune artiste courut d'une traite à Bologne en compagnie de deux de ses camarades. Étant donnée la tension d'esprit extraordinaire que s'imposait Michel-Ange, ces brusques dépressions n'ont rien de surprenant : la nature, contrariée et violentée par ce travailleur opiniâtre, prenait subitement sa revanche. C'est ainsi qu'il s'enfuit de Rome en 1506, persuadé que le pape Jules II voulait le faire assassiner; c'est ainsi encore qu'il abandonna subitement Florence pendant le siège de 1529, sauf à venir reprendre bravement son rang parmi ses concitoyens, le premier moment d'affolement passé.

III.

Nous nous sommes séparés de Michel-Ange au moment où il s'enfuyait précipitamment de Florence, sous l'empire d'on ne sait quelles terreurs prophétiques. Nous le retrouvons fixé à Bologne, la prospère, l'indolente, la grasse Bologne, cité hospitalière, où les artistes étrangers, surtout les Florentins, étaient assurés en ce temps de toujours trouver bon accueil, précisément parce que les artistes indigènes ne se sentaient pas de taille à leur disputer la suprématie.

Ainsi s'explique comment le jeune Florentin fut chargé immédiatement d'un travail aussi important que l'exécution des figures destinées à la châsse de Saint-Dominique, monument célèbre,

commencé au XIIIe siècle par Nicolas de Pise, continué au XVe siècle par Nicolas de Bari, ou Niccolò dell' Arca, et qui incarne les évolutions de la sculpture toscane depuis ses débuts jusqu'à son déclin. Michel-Ange l'orna de la statue de saint Petronius et de la statuette d'un ange tenant un candélabre, ouvrage au sujet duquel une singulière confusion a régné jusqu'à ces derniers temps : on a, en effet, attribué à Michel-Ange l'œuvre de Niccolò dell' Arca et *vice versa*. Le doute, cependant, n'est pas possible, et un examen approfondi de la statuette vient ici confirmer le témoignage des pièces d'archives : cet enfant athlétique qui, pour soutenir un flambeau, déploie autant de force qu'il en faudrait à Atlas pour supporter le globe terrestre, cet enfant à l'expression sombre, au torse gigantesque, cet enfant, que dis-je? cet homme en miniature, ne saurait provenir que du ciseau de Buonarroti.

Admirable en lui-même, par le spectacle de la force concentrée, l'ange de la châsse de Saint-Dominique pèche par la vraisemblance. Qu'avons-nous affaire, pour porter un flambeau, d'un ange taillé en Hercule! Son caractère et son rôle exigeraient plutôt la suavité, et à cet égard, le prédécesseur de Michel-Ange, Niccolò dell' Arca, s'est bien autrement pénétré des exigences de son sujet : sa figure offre une grâce et un charme inexprimables.

De retour à Florence, Michel-Ange trouva la ville profondément remuée, et par la chute des Médicis, et par le passage de l'armée française, et par les innovations du gouvernement révolutionnaire, et surtout par les prédications de Savonarole. Cette période si troublée de l'histoire de Florence ne fut point cependant stérile pour les arts ; de même que la république ambrosienne, fondée à Milan après la mort du dernier Visconti, de 1447 à 1450, la république florentine tint à honneur, pendant cet espace de dix-huit ans, de 1494 à 1512, d'encourager les arts. Elle le prouva par la construction de la grande salle du conseil, au palais de la Seigneurie, par la commande faite à Michel du *David* colossal et du carton de la *Guerre de Pise*, et à Léonard du carton de la *Bataille d'Anghiari*.

Les particuliers ne le favorisèrent pas moins, et parmi eux ce fut derechef un Médicis qui se signala au premier rang. Ce Médicis, il est vrai, appartenait à la branche populaire, la rivale de celle qui venait de perdre le pouvoir. N'importe : voilà Michel-Ange condamné une fois de plus à recevoir des bienfaits d'une famille qu'il haïssait du plus profond de son âme, comme les oppresseurs de sa patrie. Après Laurent le Magnifique et Pierre, fils de Laurent, leur cousin Laurent, fils de Pierre, fils de François, le chargea de sculpter un petit *Saint Jean-Baptiste* en marbre, un *Gio-*

vannino, comme disent les Italiens. On identifie ce marbre à celui qui a été retrouvé à Pise, il y a quelques années, et qui figure aujourd'hui au musée de Berlin, œuvre passablement froide et guindée, dont tous les juges, et parmi eux M. Eugène Guillaume, n'admettent pas l'authenticité. Disons que, parmi les faces si variées sous lesquelles le précurseur se présentait à l'imagination des contemporains de Michel-Ange, tantôt comme un adolescent plein de grâce (c'était là le type de prédilection de Donatello), tantôt comme un anachorète maigri par les jeûnes, tantôt comme un prophète inspiré, Michel-Ange choisit celle qui, en apparence, convenait le moins à son génie ; son saint, jeune, presque souriant, regarde avec tendresse un morceau de miel qu'il tient de la main gauche, tandis que sa droite, ramenée vers le cœur, semble proclamer l'ardeur de sa foi.

Dès lors, Michel-Ange, quoiqu'il n'eût à se plaindre ni de la fortune, ni des hommes, donnait des signes de cette humeur sombre et de cette critique acerbe qui lui suscitèrent tant d'obstacles et tant d'ennemis. On connaît sa sortie contre le Pérugin, qu'il traita publiquement de ganache, sa réponse impertinente à Léonard de Vinci, à qui il reprocha si amèrement d'avoir abandonné, sans la mener à fin, la statue équestre de François Sforza, et vingt autres traits pareils. Ses compatriotes néanmoins avaient des trésors d'indulgence pour lui, et le vieux Soderini, gonfalonier perpétuel de la république, ne négligea pas une occasion de lui confier des travaux, pas une occasion de le mettre en vue. Coup sur coup, le jeune artiste reçut une série de commandes flatteuses, trop connues pour qu'il soit nécessaire de les étudier à nouveau ici, le *David* colossal en marbre, le *David* de bronze destiné au maréchal de Gié, les statues d'*Apôtres* destinées à la cathédrale, le carton de la *Guerre de Pise*, etc., etc., pour ne point parler des ouvrages qu'il exécuta vers cette époque pour des particuliers, le *Cupidon*, le *Bacchus*, la *Pietà* de Saint-Pierre de Rome, la *Vierge de Bruges*, et différens tableaux de chevalet.

IV.

Le carton de la *Guerre de Pise* avait été livré au mois d'août 1505. Son auteur n'avait pas attendu jusque-là pour retourner à Rome. Le 1er novembre 1503, le cardinal Julien della Rovere, neveu de Sixte IV, avait été élu pape en remplacement de Pie III : l'avènement de ce pontife, qui rendit si célèbre le nom de Jules II, excita les espérances de tout ce que l'Italie comptait d'artistes

éminens. Michel-Ange ne fut pas des derniers à tenter la fortune auprès d'un Mécène aussi passionné que magnifique. Il avait pour répondans auprès de lui, d'abord sa réputation, qui était dès lors la plus éclatante de l'Italie, et en second lieu l'amitié d'un architecte fameux, Julien de San Gallo, l'ami intime du pape, qu'il avait suivi en France, dans son exil peu déguisé à Avignon. San Gallo se montra constamment le plus fidèle et plus chaud des défenseurs du jeune sculpteur. Qui sait si, dans son zèle pour lui, il ne s'aliéna pas la faveur de Jules? Il ne tarda pas, en effet, à être sacrifié à son émule Bramante, et en cela le pape montra que le goût chez lui l'emportait sur la fidélité aux affections personnelles.

Michel-Ange allait donc se trouver aux prises avec une volonté aussi forte que la sienne, avec un maître qui n'admettait pas de réplique. Cette lutte à bras-le-corps surexcita ses facultés, en même temps que ce despote, qui s'appelait Jules II, proposa à son ambition la tâche la plus splendide qu'il eût été donné à un peintre ou à un sculpteur de rêver. Sous ce rapport, le vieux pontife et le jeune sculpteur étaient dignes de s'entendre, et il serait difficile de décider lequel des deux il faut le plus féliciter de leur collaboration, le souverain qui doit à cette initiative le meilleur de sa gloire, l'artiste qui y trouva l'occasion de réaliser son chef-d'œuvre. N'oublions pas d'ajouter que, dans ce duel entre deux esprits également opiniâtres, le dernier mot ne resta pas toujours à Jules II : il le reconnut lors de la fameuse entrevue de Bologne : « Oui, au lieu de venir nous trouver, tu as attendu que nous vinssions te trouver... »

Nul doute que ce ne soit à San Gallo que Michel-Ange ait dû de recevoir la commande la plus grandiose qu'il pût ambitionner : celle du tombeau du nouveau pape. On connaît la réponse mémorable de Jules II au sculpteur, qui lui objectait que ce mausolée coûterait 100,000 ducats : « Eh bien, je t'en accorde 200,000. »

Singulier début pour un Mécène que de commencer par ce qui devait être le couronnement de sa carrière, — par sa sépulture, — mais qui montre bien en même temps l'indépendance du caractère de Jules II, la hauteur de ses vues ! Le tombeau devait prendre place dans la partie de la basilique de Saint-Pierre, reconstruite par le pape Nicolas V, un demi-siècle auparavant, c'est à-dire dans la tribune. Le pape chargea donc San Gallo et Bramante d'élaborer un projet d'installation; chacun, naturellement, de chercher à surpasser son émule; bref, de fil en aiguille, comme l'on dit, le pape en vint à songer à la réédification de la basilique tout entière et à continuer ainsi le gigantesque projet de Nicolas V. Du coup, le projet de tombeau se trouva sacrifié. Michel-Ange était orgueilleux et om-

brageux; Bramante, spirituel et vindicatif; la guerre ne tarda pas à éclater entre eux, guerre épique qui mit en œuvre toutes les ressources de leur esprit et à laquelle leurs créations ont peut-être dû leur suprême perfection.

Je passe sur les péripéties de la rupture entre l'artiste et Jules II : elles sont suffisamment connues. Il en est de même de l'entrevue de Bologne, de la scène de la réconciliation, de l'exécution de la statue en bronze du pape, détruite quelques mois plus tard pendant une sédition.

V.

Au printemps de l'année 1508, Michel-Ange était de retour à Rome. Il semblait qu'il dût reprendre sans tarder les travaux du tombeau papal. En aucune façon. Quoique commencé deux années auparavant, ce monument ne fut terminé, et encore ne le fut-il qu'imparfaitement, que longtemps plus tard. Pour n'en pas scinder l'histoire, je raconterai dès à présent les péripéties de ce que l'artiste appelait la tragédie de sa vie, et de fait, pendant plus de quarante ans, le tombeau de Jules II pesa comme un cauchemar sur l'imagination de son auteur.

D'après le projet auquel le pape et l'artiste s'arrêtèrent, vers 1512, le mausolée devait comprendre, autour d'un sarcophage colossal, une enceinte en marbre avec des statues, les unes placées dans des niches, les autres devant des piliers, les premières représentant des *Victoires* et des *Provinces vaincues;* les secondes, les *Arts libéraux*. Un second étage devait recevoir quatre statues de plus grande dimension.

Michel-Ange commença par les statues de *Prisonniers* ou d'*Esclaves*. (Un dessin de l'Université d'Oxford contient des esquisses pour des figures enchaînées, les bras liés derrière le dos, les jambes croisées, dans les attitudes les plus dramatiques.) Il exécuta en premier lieu (vers 1512, d'après Springer) les deux statues d'*Esclaves*, aujourd'hui la gloire du musée du Louvre. Comme, par suite des nombreuses transformations que subit le projet primitif, elles ne purent être utilisées, Michel-Ange les donna, vers 1544, à son ami Robert Strozzi, de Rome, des mains duquel elles passèrent en France. On les trouve ensuite au château d'Écouen, la résidence princière du connétable de Montmorency, puis, au siècle suivant, en la possession de Richelieu.

La signification des deux statues a donné lieu à une foule d'hypothèses. Le système le plus rationnel est celui auquel s'est arrêté

M. de Montaiglon : s'inspirant du texte de Condivi, le biographe qui écrivit presque sous la dictée de Michel-Ange, il considère ces statues, liées à la façon des prisonniers, comme les personnifications des Arts libéraux : la Peinture, la Sculpture et l'Architecture, chacune représentée avec ses attributs caractéristiques, de manière à être facilement reconnue. « Elles expriment en même temps que toutes les vertus sont prisonnières de la Mort avec le pape Jules et qu'elles ne sont pas pour trouver jamais quelqu'un pour les favoriser et les entretenir comme lui. »

Il est impossible d'imaginer un contraste plus éloquent que les deux *Prisonniers* ou *Esclaves* du Louvre. L'un, un adolescent, debout, les yeux fermés, un bras pressé contre sa poitrine, l'autre levé et soutenant sa tête fatiguée, a renoncé à la lutte; épuisé par ses efforts, il s'est endormi du sommeil doux et tranquille de la jeunesse; un sourire erre sur ses lèvres; pour quelques instans, il est au-dessus des doutes et des misères d'ici-bas (Springer s'est figuré à tort qu'il agonisait). Tout autre est son compagnon, un lutteur dans la force de l'âge; les deux mains liées derrière le dos, un pied posé sur le sol, l'autre sur un bloc de pierre, il lève vers le ciel des regards ardens, autant pour supplier que pour protester : dans ce regard, l'artiste a mis tout son cœur, toute son âme, son farouche amour de la liberté et de la justice. Ce n'est plus une figure symbolique que nous avons devant nous; c'est Prométhée lui-même, Prométhée fixé sur son rocher par une volonté implacable et défiant encore les dieux. Admirable exemple de la force morale qui reste à l'homme quand le corps est réduit à l'impuissance.

On le voit, subitement, toutes les idées de charité, d'humilité, de rédemption, s'effacent chez Michel-Ange pour faire place aux plus éloquentes protestations contre la destinée humaine; par un de ces courans mystérieux qui unissent les grands esprits de toutes les époques et de tous les pays, l'artiste du XVIe siècle revient aux drames de l'Olympe grec, mais en leur donnant une portée bien autrement haute. On dirait, en effet, que ces gigantomachies, si populaires dans l'École de sculpture de Pergame, se sont imposées à l'imagination ardente de Michel-Ange. Seulement, chez lui, ce ne sont plus des êtres animés luttant contre d'autres êtres ayant la forme humaine : c'est l'homme luttant avec les forces invisibles, avec les forces que sa foi de chrétien défendait à Michel-Ange de mettre directement en scène.

Ces révoltes, ces suprêmes audaces, suivies de châtimens terribles, dont la mythologie nous a conservé le souvenir, l'artiste du XVIe siècle s'y est attaqué plus d'une fois. Deux dessins montrent,

l'un *Prométhée*, le noble ambitieux, puni pour avoir dérobé le feu divin; l'autre *Phaéton*, le jeune présomptueux, précipité du haut des cieux pour avoir osé prendre en main les rênes du char du soleil; ailleurs, dans une composition qui n'est plus connue que par la gravure de Béatrizet, Michel-Ange illustre le supplice du géant Tityus.

Des six statues destinées à la partie supérieure du mausolée de Jules II, une seule a été exécutée et s'est conservée jusqu'à nos jours : le *Moïse*. Dans la thèse de Springer, ce chef-d'œuvre fut commencé entre les années 1513 et 1516, alors que l'imagination de l'artiste était encore pleine des grandioses figures de prophètes de la Sixtine; il ne fut toutefois achevé que de longues années après. L'inspiration est la même qu'à la Sixtine : mêmes formes robustes, même intensité d'expression, même grandeur sauvage.

Deux statues de femmes, *la Vie active* et *la Vie contemplative*, ou *Lia* et *Rachel*, ont pris place dans le monument de Saint-Pierre-ès-Liens, aux côtés de Moïse. Michel-Ange s'y est inspiré de ces beaux vers de Dante (*Purgatoire*, ch. XXVII) : « Que quiconque demande mon nom sache que je suis Lia, et je vais portant de tous côtés mes belles mains pour me faire une guirlande. C'est pour me plaire à mon miroir que je me pare; ma sœur Rachel ne se détourne jamais du sien, mais elle demeure assise devant lui tout le jour. Elle est avide de voir ses beaux yeux, comme moi de me parer avec mes mains. Son bonheur est de contempler et le mien d'agir. »

Ces deux statues datent de la vieillesse de Michel-Ange (elles étaient commencées en 1542). Si Lia offre une expression assez énigmatique, Rachel, avec ses mains jointes, comme *la Foi* de Civitale, est d'une grâce parfaite. Michel-Ange, qui s'était uniquement appliqué jusqu'alors à l'expression de la force et de la passion, s'est laissé aller sur ses vieux jours à l'élégance, presque à l'afféterie.

VI.

Nous revenons sur nos pas pour étudier l'œuvre immortelle à laquelle Michel-Ange se consacra exclusivement de 1508 à 1511 et qui, mieux partagée que tant d'autres de ses entreprises, forme un tout complet, achevé jusque dans ses moindres détails. Le lecteur devine que je veux parler des fresques de la chapelle Sixtine.

On a prétendu, jusqu'à ces derniers temps, que les ennemis de l'artiste, désirant le desservir, persuadèrent au pape de lui confier

la décoration du plafond de la Sixtine. Rien de plus faux : les documens publiés à l'occasion du centenaire le prouvent surabondamment; ils nous apprennent que le projet de décoration de la Sixtine remonte à l'année 1506, que l'initiative en revient à San Gallo, l'ami de Michel-Ange (il était assez naturel que les Florentins se soutinssent mutuellement contre les représentans des colonies rivales fixées à Rome); enfin, que Bramante, loin de l'appuyer, le combattit de toutes ses forces.

Il fut d'abord question d'orner les lunettes des figures des douze apôtres et le reste de la voûte de motifs d'ornement. Ce programme reçut même un commencement d'exécution. Mais Michel-Ange ne tarda pas à s'apercevoir que ces douze personnages isolés produiraient un effet mesquin et il proposa au pape une décoration infiniment plus riche en figures et d'une portée symbolique bien autrement haute. Jules II, toujours passionné pour le colossal, accepta avec enthousiasme.

Michel-Ange s'était mis à l'œuvre le 10 mai 1508; vers l'automne de 1510, il avait terminé les peintures de la voûte proprement dite; au mois d'octobre 1512, les pendentifs et les lunettes étaient achevés à leur tour, et la chapelle pouvait enfin être livrée à l'admiration publique. Ce cycle colossal a donc été exécuté dans le délai si court de quatre années, et par un seul homme, exemple de labeur et de fécondité unique très certainement dans les annales de l'art moderne. L'énergie et la puissance de concentration dont Michel-Ange fit preuve pendant ce laps de temps tiennent du prodige. Enfermé dans la chapelle, il n'y laissait pénétrer âme qui vive. A peine le pape obtenait-il la faveur de visiter parfois le chef-d'œuvre qu'il payait.

Au début, le maître se laissa aller plus d'une fois au découragement. Le 27 janvier 1509, il écrivait à son père : « Je suis encore tout troublé (*io ancora sono in fantasia grande*) parce qu'il y a déjà un an que je n'ai pas reçu un gros de ce pape; je ne lui demande rien, parce que mon travail n'avance pas assez pour me paraître mériter une rémunération. Cela tient à la difficulté du travail, et à ce que ce n'est point là ma profession, je perds donc mon temps sans utilité. Dieu m'assiste! » Quelle modestie sublime dans ces accès de désespoir! Avoir réalisé en quatre ans ce labeur infini, voilà ce que Michel-Ange appelait perdre son temps!

Le travail ayant commencé par les peintures de la voûte, ce sont elles qu'il convient d'examiner les premières. Une série de dessins, conservés à l'université d'Oxford, nous fait connaître la manière de procéder de Michel-Ange; elle nous le montre replié sur luimême, mûrissant longuement ses idées dans son esprit avant de

les confier au papier; mais une fois son choix fait, procédant à l'exécution avec une franchise et une hardiesse incomparables, sans tâtonnemens, sans repentirs, avec cette volonté et cette énergie qui soutiennent et animent ses figures jusque dans leurs moindres détails.

La première fresque montre Jéhovah traversant l'espace par un mouvement d'une originalité et d'une puissance extraordinaires, les bras levés, la tête rejetée, le manteau flottant derrière lui; apparition aussi soudaine et imprévue que grandiose. C'est la paraphrase du fameux verset : « Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut. »

A voir le jet puissant et l'extrême liberté de cette figure, on dirait que Michel-Ange, si longtemps fatigué par la pratique pénible et lente de la sculpture, a éprouvé comme une sorte de volupté en échangeant le ciseau contre le pinceau et en devenant le maître de créer des dieux ou des mortels à l'aide d'un peu de couleur et de quelques coups de brosse.

Dans la *Création des mondes*, Dieu apparaît soudainement : — un des secrets de l'art de Michel-Ange consiste à nous montrer ses acteurs en pleine action, sans rien qui les annonce ou les fasse pressentir. Sa tête, puissante, aux sourcils épais, au front vaste, ombragé d'une épaisse chevelure, procède en droite ligne de celle du Jupiter olympien. Entouré d'anges, mais soutenu dans les airs par sa propre force (les phénomènes les plus surnaturels deviennent vraisemblables sous le pinceau de Michel-Ange, tant il y met de conviction), Jéhovah étend les bras par un geste d'une souveraine grandeur : soudain le globe du soleil apparaît aux yeux éblouis des anges. Plus loin, dans la même fresque, on aperçoit l'Éternel traversant l'air comme une flèche, le dos tourné au spectateur, — une merveille comme raccourci, — les pieds nus, les cheveux flottans, les draperies agitées par son vol. Il lève légèrement la main et le monde végétal prend naissance.

Dans le troisième compartiment, Dieu sépare la terre des eaux. Si dans la fresque précédente, il s'éloignait du spectateur; ici, il vient droit sur lui : c'est un de ces contrastes dramatiques si chers à Michel-Ange. Le vent a gonflé ses draperies comme une voile, et l'observation d'un phénomène physique se mêle ici aux impressions les plus élevées de l'ordre psychologique.

Avec la *Création de l'homme*, nous prenons pied et quittons le domaine du surnaturel pour celui de la réalité. Cette scène est d'une simplicité et d'une beauté devant lesquelles la critique a épuisé ses formules. Jéhovah, emportant avec lui, dans son vol impétueux, un essaim d'anges, se dirige vers la terre, étend l'in-

dex de la main droite : soudain, un autre index se dirige contre le sien, comme si une étincelle électrique devait jaillir de ce contact ; Adam, étendu sur le sol, dans une pose pleine d'abandon, et cependant d'une parfaite noblesse, dévoile aux regards le corps nu, aux formes amples et vigoureuses, du premier homme. Cette figure d'Adam est une des plus radieuses conquêtes de l'art moderne : par sa simplicité et sa grandeur elle fait penser au *Thésée* et à l'*Ilissus* sculptés par Phidias sur le fronton du Parthénon. Ce nom de Phidias, il faut l'évoquer d'ailleurs à tout instant, devant les fresques de la chapelle Sixtine ; seuls dans l'antiquité et dans les temps modernes, Phidias et Michel-Ange ont pu pénétrer si profondément dans les mystères de la religion, et incarner dans le corps humain un tel idéal d'éternelle beauté. Même hauteur de pensée, même simplicité et grandeur de style chez l'un et l'autre ; le créateur du Jupiter olympien est devenu chrétien, mêlant de temps en temps une note plus sombre et plus véhémente à l'impassible sérénité de la Grèce antique.

Cette beauté idéale qui ne procède pas de portraits, mais qui se compose de motifs épars réunis par l'imagination de l'artiste, de manière à former une individualité distincte, Michel-Ange est le premier artiste qui en ait fait la loi de son art (1). Chez les primitifs, aussi bien que chez Raphaël, dans la plupart de ses peintures, aussi bien que chez les Vénitiens, le portrait est la base même de la composition historique : cherchez à travers les *Scènes de l'Ancien-Testament* de Benozzo Gozzoli, les *Scènes de l'histoire de saint Jean-Baptiste* de Ghirlandajo, les *Madones* de Raphaël, et même la *Dispute du Saint-Sacrement* et l'*École d'Athènes*, partout des physionomies empruntées à la réalité viennent soutenir l'inspiration de l'artiste, et donner à ses héros l'accent de la réalité, l'accent de la vie. Chez Michel-Ange, au contraire, toutes les figures procèdent d'un idéal qui s'est formé dans l'esprit de l'artiste et qui ne doit rien au monde extérieur. On essaierait en vain de retrouver chez lui les traits de tel ou tel de ses contemporains. Tout au plus, dans le *Jugement dernier*, a-t-il donné place à un de ses ennemis, et cette satire, cette caricature, est citée, en raison même de sa rareté. Quelle puissance de génie n'a-t-il pas fallu pour animer des créations aussi abstraites, pour nous intéresser à ce point à elles !

La composition qui fait suite à la *Création d'Adam*, la *Création*

(1) Vasari affirme que Michel-Ange détestait de *fare somigliare il vivo*, en d'autres termes de « pourtraire » un contemporain, à moins que celui-ci ne fût d'une beauté parfaite. Il n'exécuta qu'un seul portrait, celui de son jeune ami, Tommaso dei Cavalieri.

d'Eve, est la plus touchante et la plus poétique à coup sûr de ce vaste cycle. Cette fois, l'Éternel est descendu sur la terre; drapé dans un ample manteau, il s'avance lentement, majestueusement, en levant la main droite par un geste d'une indicible grandeur; Ève surprise, suppliante, presque éplorée, n'ayant pas encore eu le temps de prendre conscience d'elle-même, s'incline devant son créateur, tendant vers lui ses mains jointes; ses cheveux tombent négligemment, tout son être trahit, avec l'éloquence la plus communicative, l'étonnement, le trouble, l'émotion. Cependant, à côté d'elle, Adam, subjugué par un profond sommeil, est étendu dans une de ces attitudes abandonnées et inconscientes qui forment comme la transition entre la vie et la mort, et que Michel-Ange affectionnait à un si haut degré.

Qu'elles sont graves et sublimes, ces premières fresques! Au moyen de deux ou trois figures, Michel-Ange a personnifié les événemens les plus grandioses, dans une langue que très certainement nul avant lui, même chez les Grecs, n'avait parlée. Ce style, c'est le style épique par excellence, avec la simplicité, l'accent de conviction et d'éloquence que l'artiste puise au contact d'une génération entière entraînée avec lui dans un sentiment commun.

Et de telles créations ont pu prendre naissance dans cette Italie du XVI[e] siècle, que l'on se plaît à nous représenter comme si frivole! Reconnaissons qu'au fond il y avait encore de profondes et puissantes convictions chez les contemporains de Savonarole, et que la frivolité n'était qu'à la surface.

Au fur et à mesure que nous nous éloignons des scènes de la *Genèse*, les compositions, — le sujet même l'exigeant, — deviennent plus nettes et plus plastiques, le décor plus riche. Telle est la scène double, d'une ordonnance déjà presque raphaelesque, qui nous montre Adam et Ève cueillant le fruit défendu, et Adam et Ève chassés du Paradis. Ici l'artiste l'emporte sur le poète : il a voulu créer des corps nus aussi beaux que vigoureux, et quelle puissance n'offre pas cette mère du genre humain, aux larges flancs, débordant de santé et de vigueur! L'ange chassant les coupables est une merveille dans un autre genre; jamais l'énergie du commandement a-t-elle été rendue en traits pareils, avec une telle concision! Ce ne sont qu'attitudes et gestes trouvés, avec une abondance, une variété et une vivacité qui eussent pu faire envie à Giotto, le glorieux précurseur, le grand dramaturge. Je ne parle même plus des effets de raccourcis, de tous ces tours de force, de ces difficultés surmontées, sans même que le pro-

blème semble avoir eu le temps de se présenter à l'esprit de leur auteur : avec lui on finit par s'habituer aux prodiges.

Michel-Ange, fidèle au précepte du poète antique, mais cédant à l'impulsion de son tempérament et non pas à quelque suggestion venant du dehors, nous transporte toujours au cœur du drame : *in medias res*. Dans le *Sacrifice d'actions de grâces de Noé* (peut-être aussi le *Sacrifice d'Abraham*), l'action est dans son plein développement : le feu pétille sur l'autel derrière lequel se tiennent trois personnages (Abraham, Sarah et Isaac sauvé miraculeusement?), au premier plan, des serviteurs, l'un apportant une brassée de bois, l'autre amenant un bélier; d'autres encore occupés à recueillir le sang du second bélier déjà égorgé. Constatons ici une double réminiscence : à l'antiquité Michel-Ange a emprunté la figure de ce serviteur couronné de lauriers; aux primitifs, le groupe des animaux debout à l'arrière-plan, un bœuf, un cheval, un âne qui brait bruyamment en levant la tête et en découvrant ses gencives. Ne se croirait-on pas au temps de Paolo Uccello ou de Benozzo Gozzoli, ces observateurs si naïfs?

Dans le *Déluge*, la scène est des plus compliquées, avec des groupes nombreux et jusqu'à cinq plans successifs, luxe d'ordonnance qui ne se rencontre pas deux fois chez Michel-Ange. C'est qu'ici règne une inspiration qu'on ne s'attendrait plus, après 1508, à trouver chez le peintre de la Sixtine : ce maître par excellence de la forme simple, plastique, abstraite, est revenu derechef aux erremens des primitifs; il a accumulé les épisodes, comme l'avait fait Paolo Uccello, de comique mémoire, dans le *Déluge* peint sur les parois du cloître de l'église Sainte-Marie-Nouvelle; il s'est arrêté à des inventions bizarres plutôt que pittoresques, telle la femme portant sur sa tête un escabeau renversé sur lequel elle a placé des ustensiles.

La composition abonde d'ailleurs en traits aussi étonnans au point de vue plastique qu'au point de vue dramatique. Ici un jeune homme nu, nonchalamment accoudé sur un tonneau, une des créations les plus heureuses du maître; là un père portant le cadavre de son fils. Puis ce combat horrible, — véritable *struggle for life*, — entre les possesseurs de la barque et les malheureux qui veulent y chercher un refuge. Tout cela vif, fougueux, pathétique au plus haut point.

L'*Ivresse de Noé* est une scène vive, sobre, un vrai bas-relief. Le patriarche, étendu sur le sol, dort lourdement, accoudé sur un coussin, une jambe repliée, l'autre étendue. Devant lui ses trois fils : Cham, tout nu, se retourne vers ses frères et leur montre du doigt ce spectacle si peu édifiant; cependant Japhet, lui jetant

un bras autour du corps, cherche à le ramener en arrière, tandis que de l'autre bras, posé sur l'épaule de Sem, il presse celui-ci de laisser tomber sur leur père le voile qu'il vient d'apporter. Sem, en effet, par un mouvement impétueux, ouvre l'étoffe et s'apprête, en détournant les regards, à en couvrir le dormeur. En dehors de la grotte, à gauche, un motif un peu oiseux, un homme (Adam sans doute) bêchant la terre.

En examinant cette page d'une si belle allure, ces gestes qui se pénètrent si éloquemment, ces lignes qui se marient avec tant d'imprévu et tant d'harmonie, en un mot cet art consommé de la narration et du drame, on est surpris de ce que Michel-Ange ne se soit pas essayé plus souvent dans le bas-relief; que de drames n'eût-il pas pu y dérouler sous leur forme la plus concrète et la plus pathétique!

Les *Prophètes* et les *Sibylles* sont précisément aux compositions historiques du plafond ce que des statues sont à des bas-reliefs. Mais pour être dépouillées ainsi de toutes les ressources de la mise en scène, ces évocations de l'Ancien-Testament en sont-elles moins puissantes, moins pathétiques?

Jamais encore les figures décoratives n'avaient été rattachées aussi intimement à l'encadrement architectural: loin de servir d'accessoires, elles font corps avec le plafond, et il serait impossible de concevoir l'ensemble sans ces cariatides ou ces figures assises sur des socles qui lui donnent son caractère et sa raison d'être. Aussi a-t-on pu dire d'elles qu'elles étaient comme la personnification des élémens de l'architecture.

Michel-Ange n'eût-il peint que le plafond de la Sixtine qu'il se serait révélé comme un architecte de génie, tant il a mis de netteté, de vigueur, je serais tenté d'ajouter de couleur, dans les moulures, les entablemens, les socles.

Avant lui, des maîtres habiles, et Mantegna tout le premier, avaient réalisé dans la peinture de plafonds de véritables tours de force; mais c'était plutôt au moyen de combinaisons de perspective que de combinaisons architecturales. Désormais le genre est trouvé, le problème résolu, et depuis les Vénitiens jusqu'à Paul Baudry, dans ses peintures du foyer de l'Opéra, tous les maîtres qui s'essaieront dans ces problèmes seront tributaires du décorateur de la Sixtine.

Considérons-nous l'esprit qui anime ces fresques, ici encore nous sommes loin de la naïveté et de la douceur propres aux quattrocentistes. On dirait qu'un siècle de fer a succédé à l'âge d'or. La passionologie de ces maîtres charmans n'est que jeux d'enfans, comparée aux drames de Michel-Ange; ils savent rendre les senti-

mens tendres, élégiaques, mais qu'est leur science en regard de ces corps qui se tordent, de ces membres disloqués, en regard du spectacle de la passion déchaînée! De leur sentimentalisme souvent un peu banal, Michel-Ange se défend comme d'une atteinte à la dignité de l'art et à la hauteur de son style: le jeu de la physionomie est facile à saisir; lui, veut que tout le corps, dans ses parties en apparence les moins impressionnables, proclame les sentimens qui l'agitent, augmentant ainsi l'illusion de la sincérité.

Et tous ces accessoires si chers aux primitifs, le paysage, les fabriques, les traits anecdotiques, la richesse du costume, du mobilier, avec quelle aisance Michel-Ange les sacrifie! Pour la première fois, l'homme, dégagé de tout décor, reconquiert ici sa force, en vrai roi de la création, et il ne faut pas que n'importe quel détail oiseux le rapetisse. Le paysage même, lorsqu'il a fallu l'employer comme support des figures, est réduit à sa plus simple expression: le tertre verdoyant sur lequel reposent Adam et Ève, et, sur ce tertre, un tronc d'arbre sans branches, voilà en quoi consiste, aux yeux de Michel-Ange, le monde végétal! Assurément le cœur saigne quand on pense aux détails exquis ainsi proscrits, les fleurs dont les primitifs avaient émaillé leur gazon, les oiseaux nichés dans les branches, toute cette poésie printanière qu'on ne retrouvera plus dans l'art italien. Mais sans ces mutilations violentes, Michel-Ange eût-il pu s'élever à de telles hauteurs? Eût-il pu substituer aux idylles, aux exquises idylles du XVe siècle, la grandiose épopée, on serait plus tenté de dire la grandiose tragédie, des origines du monde?

VII.

Pendant le pontificat de Jules II, en qui l'énergie s'incarnait non moins que la violence, Michel-Ange avait exécuté plus de chefs-d'œuvre encore qu'il n'avait conçu de projets. Ce fut l'inverse qui arriva sous le règne du magnifique et voluptueux successeur de Jules II, Léon X de Médicis. Ces huit années (1513-1521) se passèrent presque intégralement en élaboration de plans de toutes sortes, en tâtonnemens, en travaux commencés et abandonnés. C'est qu'au fond, ces deux tempéramens n'éprouvaient nulle sympathie l'un pour l'autre: l'un morose et misanthrope, l'autre, véritable épicurien, tout entier aux plaisirs, — je parle des plaisirs de l'ordre le plus élevé. Or, pour faire vibrer une âme telle que celle de Michel-Ange, il fallait une certaine communauté d'aspirations, et autant Léon X se rapprochait de Raphaël, dont il sut tirer le plus merveilleux parti, autant il s'éloignait du Buonarroti. Au

fond, le pape avait peur de ce grand justicier, qui, à diverses reprises, s'était exprimé si durement sur le compte de ses bienfaiteurs les Médicis: « Michel-Ange, — Léon X le déclara en propres termes à Sebastiano del Piombo, en 1520, — est un homme terrible, on ne saurait s'entendre avec lui. »

La continuation du tombeau de Jules II, les travaux de la façade de l'église Saint-Laurent, à Florence, le commencement des tombeaux des Médicis, l'exécution de la statue, — assez malencontreuse, — du *Christ*, destinée à l'église de la Minerve, telles furent les tâches diverses auxquelles Michel-Ange se consacra pendant cette période. Le sculpteur, comme on voit, éclipse complètement le peintre, et l'architecte commence à poindre. Notons que c'est par l'architecture que Michel-Ange finit, tout comme Raphaël : c'est qu'exigeant plus de réflexion et plus de science, cet art convenait mieux à des maîtres parvenus à leur maturité. Il est cruel de penser que Michel-Ange, qui venait de terminer les prodigieuses fresques de la chapelle Sixtine, dut attendre jusqu'à la fin du pontificat de Clément VII, c'est-à-dire jusqu'en 1534, pour se voir confier de nouveau des peintures !

VIII.

Clément VII, si faible comme souverain, et d'un goût si indécis en tant qu'amateur, semble n'avoir fait preuve de clairvoyance que vis-à-vis de Michel-Ange ; après lui avoir commandé les tombeaux des Médicis et la bibliothèque Laurentienne, il le chargea de peindre dans la chapelle Sixtine le *Jugement dernier*, permettant ainsi à ce noble génie de se déployer sous ses trois faces, comme sculpteur, comme architecte et comme peintre.

L'achèvement des peintures de la chapelle Sixtine, c'est-à-dire la décoration des parois situées aux deux extrémités, tel fut le rôle assigné à Michel-Ange. Ces parois, toutefois, n'étaient pas nues : sur l'une le Pérugin avait peint l'*Assomption de la Vierge*, la *Nativité* et *Moïse trouvé sur les eaux ;* il fallait en outre sacrifier deux des lunettes peintes par Michel-Ange. La *Chute des Anges rebelles*, d'un côté, et de l'autre le *Jugement dernier*, tels furent les sujets choisis par le maître. Constatons la persistance avec laquelle Michel-Ange revient sur ce thème, les anges rebelles, en d'autres termes, la révolte des géans contre les dieux de l'Olympe. La *Chute des Anges rebelles* ne fut d'ailleurs pas terminée. Une mauvaise peinture de la Trinité des Monts, à Rome, en conserva quelque temps les lignes générales ; puis cette peinture disparut à son tour sans laisser de traces.

Dans l'intervalle compris entre la *Pietà* de Saint-Pierre et le

Jugement dernier, que de changemens dans la situation de la papauté en particulier et de l'Italie en général! Reportons-nous à l'époque du premier voyage de Michel-Ange à Rome. C'était sous le règne d'Alexandre VI. Si à Florence tonnait la voix prophétique de Savonarole, à Rome toutes les licences s'étaient donné rendez-vous. La corruption des mœurs était extrême, et le dévergondage de l'esprit n'était pas moindre. Dès ce moment, le culte de l'antiquité, qui, au début, avait inspiré tant de hautes vertus, n'était plus qu'un jeu futile de l'imagination. Dans les arts, Michel-Ange et Raphaël avaient un instant enrayé le courant : les pages sublimes de la Sixtine et des Stances du Vatican ne pouvaient que réagir contre l'amollissement universel, l'effacement des caractères et la décadence du goût. Mais leurs médiocres disciples et imitateurs étaient bien vite rentrés dans l'ornière ; au moment du sac de Rome, en 1527, la frivolité sous toutes ses formes, comme idées et comme style, était parvenue à son dernier période.

Cette épreuve cruelle et d'autre part les progrès de la réformation ne devaient pas tarder à modifier, non-seulement l'esprit de la curie, mais encore les tendances de l'Italie entière. Les réformateurs s'étaient attaqués au paganisme de la civilisation italienne: les papes, sans chercher ce qu'il y avait de fondé dans leurs accusations, résolurent également de réagir contre ces élémens qui avaient peu à peu ébranlé leur pouvoir ; sans proscrire la mythologie et les souvenirs historiques de l'antiquité, ils mirent en œuvre toutes les forces du catholicisme pour ramener l'ordre et la discipline dans les esprits, pour réduire de nouveau l'art au rôle de serviteur de la religion. Michel-Ange, tel fut le premier interprète de cette révolution ; le *Jugement dernier*, tel en fut le premier manifeste. On ne me demandera pas de revenir ici sur un chef-d'œuvre populaire entre tous. Je renonce d'autant plus facilement à cette tâche que, dans un volume publié il n'y a que peu de mois, un artiste de mérite, M. Chapon, a donné, comme complément à sa très belle gravure, une description aussi claire que minutieuse de la fresque de la Sixtine (1).

Après l'avènement du *Jugement dernier*, Michel-Ange pouvait passer, non plus pour un simple mortel, mais pour un Dieu. Nul artiste n'avait jamais reçu de tels témoignages de vénération de la part des grands de ce monde. Il entrait tout vivant dans l'immortalité.

Le destin a placé au seuil du XVIe siècle, comme une antithèse vivante, ces deux grandes figures, Michel-Ange et Raphaël, l'un

(1) *Le Jugement dernier de Michel-Ange;* préface par M. Émile Ollivier ; librairie Renouard.

emporté au milieu même de son triomphe, l'autre se survivant, l'un succombant avant d'avoir pu donner toute la mesure de son génie, l'autre promenant à travers les générations son indomptable activité et ne laissant aucun problème sans l'avoir abordé. Ce dut être pour le vieillard une épreuve douloureuse que d'assister ainsi, dans la pleine possession de ses facultés critiques, aux résultats, que dis-je! aux conséquences extrêmes de ses théories. Avant son apparition, on avait vu un art qui montait, montait toujours, parce que, plus ou moins enchaîné par la timidité ou l'inexpérience des primitifs, il avait sans cesse à lutter, et, en outre, parce que, s'imposant de propos délibéré une certaine réserve, évitant de forcer les expressions, il laissait invariablement quelque problème nouveau à résoudre aux générations à venir; en un mot un art plein de scrupules, de pudeur, de défiance. Après des merveilles telles que les fresques de la Sixtine, les *Esclaves* du Louvre, le *Moïse*, les tombeaux des Médicis, après ces sublimes audaces, les artistes pouvaient au contraire dire adieu à toute espérance : renonçant à créer, ils se voyaient condamnés à ne plus être que des copistes. Or si des générations entières ont pu vivre, sans lasser la faveur du public, sur l'imitation de maîtres calmes et sereins tels que Raphaël, l'imitation de la *terribilità*, — le mot n'a pas d'équivalent en français, — de Michel-Ange, ne devait pas tarder, en raison même de ce que ses conceptions et son style avaient d'excessif, à devenir intolérable. En s'élevant à ces hauteurs inaccessibles, le maître avait réduit ses élèves à l'impuissance (1). Mais sachons faire abstraction des conséquences inséparables de toute grande conquête pour ne nous attacher qu'à ces conquêtes prises en elles-mêmes. Que de suprêmes triomphes! L'affranchissement définitif des trois grands arts, une liberté d'expression illimitée s'alliant à la liberté absolue des mouvemens et des attitudes, tout un monde de sentimens généreux ou d'impressions pathétiques, — la majesté, la fierté, la mélancolie, la terreur, l'amour de la justice, — portés à leur maximum d'intensité ou résumés dans des chefs-d'œuvre que rien ne faisait pressentir et que personne depuis n'a su égaler!

EUGÈNE MÜNTZ.

(1) Michel-Ange entrevoyait cette loi lorsque, à la vue d'une pierre gravée du Grecchetto, il s'écria que l'heure de la mort avait sonné pour l'art, parce qu'il était impossible de faire mieux.

L'HEURE PRÉSENTE

C'est le temps où les libraires préparent leurs livres d'étrennes, de beaux contes pour nos enfans. Je n'ai pas vu arriver, durant la dernière quinzaine, les volumes de littérature ou d'histoire qui servent habituellement de thème à ces entretiens. En revanche, un triste chapitre d'histoire vivante se faisait sous nos yeux. Je ne saurais trouver un meilleur texte, en clôturant cette année de travail, pour résumer et appliquer aux faits contemporains les réflexions où l'étude des phénomènes intellectuels nous a souvent ramenés. — Mais qu'est-il besoin de texte, d'entrée en matière et de rattachemens artificiels! Des heures graves sonnent sur la patrie. Arrachée à ses études et à ses rêves, l'âme de l'écrivain est invinciblement obsédée par ce tintement de glas; elle ne peut renvoyer d'autre écho. Je voudrais écarter aujourd'hui tout ce qu'il y a de conventionnel dans notre métier littéraire; en prenant la plume, je me suis promis d'être simple et sincère, comme si je pensais tout haut dans une île déserte.

I.

Chacun voit où nous tombons, et de quelle chute rapide; chacun sent, chacun dit franchement, dans le particulier, ce que n'essaie même plus de déguiser le mensonge écrit des journaux satisfaits. — Notre république avait triomphé de toutes les fatalités conjurées contre elle. Lentement affermie, après vingt ans de longues

et pénibles luttes pour l'existence, puis mise à deux doigts de sa perte par le boulangisme, sauvée de ce péril par un incroyable manque de cœur chez l'homme qui la tenait à la gorge, elle avait enfin lassé la haine de ses adversaires, désarmé les défiances et les dédains de l'Europe monarchique; elle faisait presque oublier les lourdes fautes de ses fondateurs, la faiblesse et l'esprit de parti de leurs continuateurs. Depuis trois ans, tous les bonheurs conspiraient à la grandir. Les souvenirs de l'Exposition universelle et de Cronstadt la paraient d'une double auréole de richesse et de force; elle resserrait chaque jour ses liens d'amitié avec un puissant empire, tandis que les attaches factices de la triple alliance se détendaient visiblement; le vicaire du Christ, dans ses veilles du Vatican, semblait ne penser et n'écrire que pour fortifier sa fille de prédilection, la France. La république fondait un immense domaine colonial; après quelques déboires, tout lui réussissait sur ce continent africain où les autres nations essuient une série de revers; pour la première fois depuis trop longtemps, le bel exploit du Dahomey faisait passer un frisson d'orgueil dans les tristes plis du drapeau; un chef militaire se révélait là-bas, et nos cœurs légers de Gaulois, si prompts à l'espoir, tressaillaient aussitôt de la pensée unique: Si c'était lui, le réparateur de la défaite?.. Au dedans, le gros des anciens partis se ralliait; abandonnés par leurs électeurs, les derniers irréconciliables désertaient le combat. Ces affaires prospères paraissaient conduites par un cabinet où des hommes d'expérience et de valeur remplaçaient les bohèmes inquiétans des premiers essais républicains; de l'aveu des adversaires eux-mêmes, ce cabinet, déparé seulement par un fâcheux qui brouillait les cartes, réunissait quelques-uns des plus réputés parmi nos vétérans politiques, et quelques nouveaux-venus désignés aux grandes charges par leurs talens incontestés. Le ministère avait survécu à de grosses difficultés, à une grève particulièrement maligne, à la panique suscitée par un horrible attentat. Voilà qu'à l'improviste, dans cette marche triomphale, il vient buter sur le cadavre d'un agioteur obscur; et l'on se demande si toute la machine gouvernementale, si la république et l'ordre social ne s'effondrent pas du même coup, dans la même fosse.

Est-ce donc l'incident en lui-même qui est si formidable? Dépouillé des circonstances dramatiques où l'imagination populaire s'exalte, il se réduit à ceci : on voit clairement aujourd'hui ce que l'on soupçonnait depuis longtemps; une grande entreprise, dont le succès fut toujours douteux, a été livrée à la curée des rapaces; elle a ruiné quantité de petites gens pour engraisser bon nombre d'intermédiaires; et parmi ces derniers, il y a chance de rencon-

trer quelques mandataires de la nation. Ces faits sont déplorables, ils ne sont pas nouveaux. On en retrouve de pareils tout le long de l'histoire, depuis ces *Manieurs d'argent* dont le curieux livre de M. Antonin Deloume raconte la prépondérance dans l'empire romain. L'éternelle plaie des sociétés riches vient d'être mise à nu; si elle apparaît plus large et plus profonde qu'à d'autres époques, c'est qu'il faut de nos jours majorer tous les chiffres pour établir des rapports exacts avec le passé. Les convoitises et les déprédations sont proportionnelles à l'accroissement et à la diffusion de la fortune publique, à l'essor des entreprises industrielles, aux facilités et à la rapidité des transactions. Panurge avait, comme l'on sait, soixante-trois manières d'attraper de l'argent; mettons hardiment que ses petits-neveux en ont vingt fois plus, qu'ils sont vingt fois plus nombreux et prélèvent des sommes vingt fois plus fortes, puisque le numéraire est vingt fois plus abondant qu'au temps de Panurge. Cette manifestation chronique d'un mal vieux comme le monde n'aurait dû émouvoir que les masses irréfléchies; pourquoi l'anxiété des gens calmes, instruits par l'histoire, est-elle si poignante et si justifiée?

Parce qu'un accident vulgaire découvre la faiblesse incurable de notre organisme politique et social, ce que les médecins appelleraient sa misère physiologique. L'anarchie et l'absence de gouvernement ont apparu à tous les yeux; et les moins attentifs discernent enfin les causes premières de cet état languissant.

Si les plus élémentaires notions de gouvernement n'étaient pas abolies, l'affaire du jour eût été liquidée suivant les traditions des sociétés bien régies. Le chef de l'État, qui doit être instruit de tout le premier, eût mandé individuellement les législateurs compromis; avec la haute autorité de son caractère et de sa situation, il leur eût tenu à peu près ce langage : « Mon cher monsieur, vous allez me faire le plaisir de déguerpir sans bruit et de retourner poursuivre vos opérations dans la vie privée; si je n'ai pas votre démission dans les vingt-quatre heures, je vous livre à la clameur publique. » Je crois qu'il n'aurait pas eu besoin de le répéter deux fois, s'il l'avait dit la première d'une certaine façon; le nettoyage se serait fait sans affolement. Un préfet de police qui sait son métier procède ainsi chaque jour, dans les espèces moins graves, mais similaires, qui ne tombent pas sous le coup d'une loi. Admettons pourtant que le parlement soit seul juge de ses propres prévarications; en l'absence de toute sanction pénale, la chambre ne pouvait constituer qu'un jury d'honneur, chargé de disqualifier moralement ceux de ses membres qui auraient trafiqué de leur mandat.

Au lieu de cela, qu'est-il advenu? Ces ministres, dont je me plaisais à constater plus haut la valeur individuelle, ces hommes qui pour la plupart, montrent dans leurs départemens respectifs d'éminentes qualités d'administrateurs, il semble qu'une paralysie foudroyante les frappe, quand ils se trouvent réunis autour de la table du conseil ou au pied de la tribune, devant une résolution collective à prendre. Aux premières rafales de cet orage inattendu, on les a vus louvoyer, bourlinguer, fuir sous le vent; comme ils avaient fait dans la crise de Carmaux, comme ils avaient fait dans toutes les crises antérieures, eux et tous leurs devanciers. Cette fois, le grain enforçant, ils ont sombré. Alors, notre convention au petit pied, seul pouvoir effectif resté debout, a continué la série de ses empiétemens; elle a institué sa commission d'enquête, quelque chose comme le comité de salut public dans une loge de portière. Elle a réclamé pour cette commission des pouvoirs extraordinaires, qu'elle n'a pas osé lui conférer, grâce à la résistance opportune de l'ordre judiciaire. Heureusement, les histoires extraordinaires ont suffi à l'amuser. Les délations d'amateurs affluaient. Oubliant que les faits et gestes des députés étaient le seul objet légitime de ses recherches, la commission s'est mise à s'enquérir de tout, à requérir contre tous, financiers et particuliers, étrangers et nationaux, vivans et morts; elle a mandé un cocher à sa barre; elle y eût mandé des ballerines, comme le lui suggéraient certains journaux, si elle avait eu un président moins austère.

Le plus étrange, dans tout ceci, le trait caractéristique de la veulerie de nos mœurs, c'est que des citoyens bénévoles se soient rendus aux citations de ce tribunal improvisé; c'est que d'autres aient livré leurs papiers et leur comptabilité à ces inquisiteurs sans mandat légal. Les Anglais, inventeurs du système parlementaire, mais intraitables sur l'inviolabilité de leur *home*, les Anglais n'en croiront pas leurs yeux, quand ils liront combien le Français est docile à toutes les usurpations de pouvoir. — Explosion de vertu, dit-on. Pour une part, je le veux bien, et je l'espère; mais on m'accordera qu'il y a sous toutes ces indignations, au moins au même degré, explosion de haines politiques, explosion de badauderie amusée. C'est toujours l'histoire de nos émeutes : deux douzaines de manifestans, qu'un sergent de ville disperserait; une centaine de gamins les renforce, vingt mille curieux se précipitent pour voir ; l'affaire devient grave, la cavalerie doit charger. Nous réprouvons les combats de taureaux de nos voisins, les combats de gladiateurs des anciens; et nous sommes en train d'instituer un plaisir national, les pugilats de politiciens dans la boue.

Le public se passionne pour les scandales du Panama, comme pour un feuilleton bien charpenté, pour un bon mélodrame de l'Ambigu. Le public stimule les acteurs, je veux dire les députés, déjà aiguillonnés par la fièvre du soupçon contre leurs collègues, par la peur du soupçon pour eux-mêmes. Il faut que le journal apporte chaque matin une révélation, un déshonneur; et quel délicieux frisson, s'il apportait un cadavre ! Il y en a eu, il y en aura encore; s'il n'y en a pas, on en inventera. Le journal ne s'en fait pas faute. La presse, chagrinée par ce qu'on raconte de ses parts de prise dans le pillage, a hésité un instant : valait-il mieux faire l'oubli pour tous ou saisir cette rare occasion de doubler le tirage? Son choix a été prompt; elle a passé condamnation sur ses peccadilles d'antan ; le « devoir professionnel » parlait; c'est-à-dire qu'il fallait souffler sur toute la France le vent de soupçon et de délation, afin d'enfler et de prolonger la magnifique aubaine. Ah! que tout ce bruit tomberait vite, si la commission d'enquête appliquait ce petit article de la loi suprême : « Que celui qui est sans péché jette la première pierre ! » On préfère répondre à toutes les objections avec cette phrase enfantine : « Il faut faire la lumière à tout prix. » Alors qu'il est avéré, pour tout homme d'expérience, qu'en pareil cas et avec de pareils moyens, on ne fait jamais la lumière, on réussit seulement à épaissir les ténèbres où amis et ennemis vont se poignarder à tâtons.

Dieu sait qu'il me serait doux de voir châtier des députés concussionnaires, et même des sénateurs. Mais j'ai idée que cette volupté ne me sera pas donnée; et c'est acheter trop cher un espoir incertain, que de lui sacrifier le bon renom de la France, la tranquillité publique, les derniers vestiges de l'autorité gouvernementale, et ces garanties du droit individuel qui seront peut-être notre sauvegarde, quand le bon plaisir du parlement deviendra l'*ultima ratio* de ce pays. — Tout homme sensé fait ces réflexions. Cependant, chacun de nous regarde passer le torrent de fange et de folie avec indifférence ; beaucoup le suivent avec une complaisance secrète, où la curiosité maligne n'est pour rien. C'est que l'on a le sentiment *qu'il faut qu'un torrent passe*, pour achever de ruiner un édifice penchant, bâti en porte-à-faux. Ce sentiment s'affermit quand on jette un regard circulaire sur l'Europe, où les mêmes symptômes précurseurs éclatent partout : à Berlin, avec l'affaire Ahlwardt, un Panama militaire; à Madrid, où un ministère tombe, lui aussi, à la suite de difficultés créées par des malversations municipales. L'angoisse des bouleversemens prochains devient si intolérable, que les esprits résolus ont hâte d'en sortir, comme le malade appelle la crise décisive qui doit le rétablir ou l'emporter.

Ceci nous ramène à des considérations plus générales. Oublions les vilaines éruptions de l'heure présente ; recherchons le mal profond qu'elles décèlent, les causes premières auxquelles je faisais allusion en commençant.

II.

Naguère encore, quand on rattachait la faiblesse et l'instabilité de nos organismes politiques au faux équilibre de la société, portant de tout son poids sur un seul pilier, le pilier d'argent ; quand on recherchait l'étroite corrélation entre cette infirmité sociale et le positivisme scientifique, le nihilisme intellectuel, le matérialisme pratique, — on était traité de philosophe nébuleux et d'esprit chagrin. Voici que les yeux s'ouvrent à la lumière des événemens ; chacun pense, dit, imprime ce que nous avions crié dans le désert. Naguère encore, on était accusé d'emboîter le pas aux pires démagogues, quand on signalait la reconstitution d'une féodalité industrielle et financière. Voici que des observateurs calmes et graves constatent la chose et acceptent le mot. En passant par leur bouche, ce mot perd son acception odieuse et déclamatoire ; ceux qui le repousseraient comme une injure, parce que leurs préjugés flétrissent à la légère toute une période de notre ancienne histoire, ceux-là ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, si en condamnant cette période ils se condamnent du même coup.

Des causes présentes à l'esprit de chacun ont prodigieusement accru depuis cent ans la richesse réelle et enflé plus encore la richesse fictive. Il n'est pas exact de dire que cette richesse s'est concentrée sur quelques têtes, car presque toutes les conditions en ont plus ou moins bénéficié ; mais, dans les mains des habiles ou des heureux qui prélèvent les grosses parts, elle acquiert un relief d'autant plus blessant qu'il est unique, et un pouvoir qu'on ne lui connaissait pas autrefois. L'ancien ordre de choses opposait à la puissance factice de l'argent la puissance idéale de la religion et la puissance naturelle de la force physique ; ces deux dernières avaient créé des contrepoids nombreux : privilèges et prééminence du sacerdoce, de l'état militaire, de la naissance, des charges de cour et de magistrature. Après la disparition de ces contrepoids, après le grand effort de la Révolution pour établir l'égalité théorique, l'argent est monté irrésistiblement au sommet du corps social, comme monte au-dessus du taillis un arbre en pleine sève, quand on abat les voisins qui lui disputaient l'air et la lumière.

Toute réunion d'hommes, qu'elle le veuille ou non, est toujours en travail d'une aristocratie, qui puise ses élémens dans la force prépondérante à l'heure où elle se constitue.

D'autre part, l'outillage mécanique du travail, agent le plus actif de l'accroissement de la richesse, augmentait le pouvoir réel de cette richesse en mettant à sa merci les masses ouvrières; elles dépendaient de la machine, qui dépend du capital, seul capable de l'installer et de l'alimenter. Ces conditions étant données, un état social très semblable à la féodalité devait inévitablement se reformer. Entre la domination qui se justifiait par l'épée et celle qui se justifie aujourd'hui par l'argent, je ne crois pas qu'un esprit de bonne foi puisse hésiter à reconnaître l'identité du fonctionnement organique sous la diversité des manifestations accidentelles. Par le jeu du crédit, le capital industriel a reconstitué entre tous ses possesseurs une échelle de suzeraineté analogue à l'échelle féodale; de la petite usine à la grande, de celle-ci à la haute banque, les liens de subordination et de protection mutuelle sont évidens. Il y a parfois des conflits, des abandons; il y en avait aussi dans le corps féodal. La condition des subordonnés du capital est sans doute infiniment préférable à celle des serfs du temps jadis; mais c'est par suite de l'adoucissement des mœurs, bien plus que par une restriction essentielle de la puissance maîtresse. Si celle-ci voulait abuser de ses avantages, je verrais mal la différence entre la faculté de tuer impunément un homme d'un coup d'épieu et la faculté de l'affamer en lui refusant du travail. — Il en trouverait ailleurs, dira-t-on; le serf pouvait aussi passer sur les terres d'un autre maître, pour y courir les mêmes risques. Je raisonne ici sur l'étendue du pouvoir latent, et non sur le pouvoir exercé; le premier était illimité, avant la loi qui autorisa les grèves. Le filet jeté sur les hommes par la féodalité nouvelle est à la fois plus léger et plus souple, plus solide et plus inévitable que l'ancien. Celui-ci était à mailles de fer, dures et inégales; il déchirait jusqu'au sang ceux qu'il prenait, il en laissait échapper beaucoup d'autres; le nouveau blesse rarement, on sent moins sa pression, mais il ne laisse échapper personne. C'est la différence entre le mouvement saccadé du bras humain et le mouvement méthodique de la machine, si doux, si implacable. La féodalité de l'argent agit comme cette machine, son outil; tant il est vrai qu'à chaque moment de l'histoire, on observe une concordance merveilleuse entre l'homme, ses institutions, son travail, les instrumens de son travail.

Mais, objectera-t-on, les privilèges de l'unique puissance contemporaine s'arrêtent à cette barrière insurmontable, l'égalité

devant la loi. — Supposons par impossible que la loi ne se plie pas aux mœurs, qu'elle n'ait jamais d'accommodemens, de tempéramens, tout au moins, pour la fortune; la protection qu'offre la loi contre ce pouvoir supérieur n'a que la valeur d'un sursis, puisque tous les faits sociaux sont subordonnés à ce fait primordial, la nécessité de vivre, qui ramène toujours l'employé sous la dépendance de l'employeur. Faut-il prouver que la plus haute consécration de la force, l'autorité politique, est à la disposition des gros capitaux, directement ou indirectement, à leur choix? Certes, malgré les scandales de l'heure présente, je suis persuadé que l'achat, au sens grossier et coupable du mot, est une très rare exception. Mais ce qu'on appelle une grosse influence donne l'autorité politique; et qu'est-ce qu'une grosse influence fondée sur l'argent, sinon le dernier terme d'une longue série d'achats, d'ailleurs parfaitement licites? De même, il y a huit cents ans, c'était le dernier terme d'une longue série de vaillans coups d'estoc. — Je m'arrête; poussez l'analyse dans toutes les directions d'idées; si vous n'y retrouvez pas la substitution du droit de l'argent au droit de l'épée, c'est que la douceur apparente et l'extrême complication des moyens actuels vous auront dérobé la similitude des résultats obtenus dans les deux cas.

Aurais-je donc fait ici un plaidoyer contre le capital? Pas le moins du monde. Ce serait plutôt un plaidoyer en sa faveur, si l'on accorde que la féodalité eut sa raison d'être, son utilité, sa grandeur. Elle constitua les nations européennes avec les élémens incohérens du monde barbare, elle prépara notre civilisation. La féodalité industrielle et financière achève cette civilisation ; elle aura été un merveilleux instrument de progrès matériel; par elle se sont réalisés les rêves magiques de la science; nous lui devons pour une bonne part les transformations dont nous sommes témoins. Quand une grande force domine toutes les autres, c'est qu'elle était nécessaire aux intentions de l'histoire, justifiée par conséquent. Des esprits simples et violens peuvent seuls désirer l'extinction brutale de cette force. Il s'agit aujourd'hui de la protéger contre ses propres excès, contre les réactions inexorables qui la menacent; et pour cela il faut limiter son domaine, lui opposer des forces antagonistes qui rétablissent l'équilibre social, émanciper graduellement les faibles trop foulés par quelques-uns des engrenages qu'elle actionne. Ceux qui nieraient l'urgence d'une réforme dans ce sens, je les renverrais à l'énergique et sobre tableau du monde moderne, tracé en quelques lignes dans l'encyclique pontificale : « D'une part, la toute-puissance dans l'opulence, une fraction qui, maîtresse absolue de l'industrie et du commerce, détourne le cours des richesses et

en fait affluer en elle toutes les sources; fraction qui, d'ailleurs, tient en sa main plus d'un ressort de l'administration publique. De l'autre, la faiblesse dans l'indigence : une multitude, l'âme ulcérée, toujours prête au désordre. » — Entendez-vous comme cette voix prophétique résume et commente la leçon des faits de ce matin?

On ne découvre pas, dans les élémens officiels de notre vie publique, les freins que nous cherchons pour enrayer le positivisme souverain de l'argent. La science? Ses conclusions les plus générales et les plus récentes appuient la pure loi de nature, l'écrasement du faible par le fort. L'éducation populaire? D'impérieuses nécessités la font et la feront de plus en plus utilitaire. Reste ce qui fut la religion des Français du XIXe siècle, le rêve séduisant de 1789, les généreux principes promulgués par la Révolution. Je me garderai bien de rentrer dans les discussions stériles sur le fondement métaphysique de ces principes. Ils ont subi, chacun en conviendra, une évolution qui a singulièrement diminué leur valeur idéale. La belle et vague idole qu'adoraient nos pères, la Liberté, a été reléguée au magasin des accessoires romantiques; des avocats pressés de parvenir l'ont monnayée en petits dieux fétiches; ils en ont fait ce que le plus fameux d'entre eux appelait « les libertés nécessaires; » il oubliait de compléter la phrase : « nécessaires pour renverser tous les gouvernemens. » Notre conception des libertés publiques tient tout entière dans un aveu naïf de Prévost-Paradol : « L'essence du gouvernement parlementaire, écrivait-il, est d'ouvrir à l'ambition aidée du talent et *aspirant au pouvoir* un chemin si large et si droit, qu'on peut le suivre jusqu'au bout sans rien perdre de ce qui assure aux hommes publics l'estime générale. » Les champions des libertés ainsi comprises m'apparaissent comme de fanatiques joueurs d'échecs, qui soutiendraient qu'une seule chose est nécessaire au bonheur du peuple : un bel échiquier, avec ses pièces au grand complet et une bonne règle du jeu. Le peuple ne se soucie guère de la partie où vous faites briller vos talens; il n'y gagnera jamais les véritables objets de son désir, l'indépendance nationale, du pain assuré, et le contentement de l'âme. Bien plus, ces libertés de luxe sont devenues avec le temps des instrumens d'oppression, et, à certains égards, des rouages du nouveau mécanisme féodal.

Il y a quelque ingénuité et beaucoup d'injustice dans les accusations portées aujourd'hui contre le parlementarisme. La chose que ce nom recouvre chez nous ressemble au système parlementaire des classiques autant que le gouvernement du Grand-Seigneur. Où est la division sacramentelle des trois pouvoirs, ô Royer Collard? Le législatif s'est substitué en tout à l'exécutif, réduit à la plus

basse servitude; il avait déjà empiété sur le judiciaire par les épurations; comment il essaie maintenant d'absorber ce troisième pouvoir, c'est la question du jour. Et ce législatif vorace, concentré pratiquement dans une seule assemblée, ne laisse plus à la chambre haute qu'une humble fonction de satellite. Au surplus, la scolastique de canapé sur les limites des trois pouvoirs est absolument indifférente au peuple français de 1892.

La liberté de la presse était aussi l'un des articles du *credo* libéral. Maintenant, pour qui se fait une juste idée de cette puissance suprême et despotique, c'est la clémence de la presse qu'il faudrait implorer. Sur les transformations et le rôle actuel de l'esclave souveraine, qui commande toute notre vie politique et sociale sous la tutelle de la féodalité financière, on aurait trop à dire; le sujet réclame une étude spéciale, on y viendra quelque jour. Résumons en peu de mots l'essentiel. Il y a une colossale équivoque dans les rapports du lecteur et du journal; par le fait d'habitudes très lentes à se modifier, le public continue de demander des directions de pensée à une grande usine industrielle. A ses débuts, le journal était une idée pure, l'arme coûteuse d'une cause politique ou littéraire. Par une évolution inévitable, il est devenu une branche florissante d'industrie. Chaque fois qu'une force neuve apparaît dans le monde, l'intérêt, ce premier mobile de l'homme, n'a pas de cesse qu'il n'ait capté cette force pour la faire servir à ses fins. Consciente de sa puissance, entraînée par l'utilitarisme universel, la presse s'est taillé une large place dans le nouveau monde féodal; il n'est si petit sentier, si petit ruisseau, où elle n'ait multiplié les péages; elle perçoit tribut sur tout ce qui vit, comme les barons entreprenans aux époques des grandes rapines. Je constate, je ne critique pas; il entre dans la nature des choses qu'un être parvenu à l'apogée de sa croissance emploie sa force au mieux de ses intérêts. Toutes les souverainetés ont fait de même. Le dol commence quand le souverain frappe de la fausse monnaie, extorque plus que la dîme, empoisonne ses sujets avec des denrées vénéneuses. Beaucoup de gens rêvent aujourd'hui de ce mythe, un journal désintéressé, qui dirait toute la vérité, rien que la vérité. Rêve irréalisable peut-être. Imagine-t-on un potentat qui abolirait toutes les taxes, qui romprait avec toutes les familles princières, pour faire à part lui des expériences révolutionnaires? Par cela même qu'il est un grand pouvoir, encadré dans une hiérarchie, enveloppé dans un réseau d'intérêts, chaque journal influent se sent condamné à un langage de convention, comme tous les personnages publics qui ont la responsabilité d'affaires importantes; il est tenu de faire sa partie dans les men-

songes conventionnels de notre civilisation, ainsi que les appelle M. Nordau.

Tout ce qui précède eût exigé naguère de longs développemens. Je crois sentir qu'aujourd'hui les développemens ne sont plus très nécessaires. Le spectacle quotidien est si instructif, les idées ont fait si rapidement tant de chemin, qu'il suffit à l'écrivain de jeter un sommaire sur une marge : le lecteur écrit lui-même la page, avec la pensée de tout le monde. Si bref que l'on soit, on risque de paraître banal en exprimant ce qui fait le fond de tous les libres entretiens; et c'est une bonne fortune; en ce cas, banalité est synonyme d'unanimité dans le sentiment public. De même pour la suite de ces indications.

Nous avons fait le tour du donjon moderne : bâti sur le sable, chancelant faute d'étais solides, démantelé après moins d'un siècle, il est à demi abandonné par ses défenseurs hésitans. Comme le remarquait, il y a déjà dix ans, l'auteur de ce livre judicieux, *le Problème de la France contemporaine*, « la bourgeoisie est d'autant plus faible pour résister à la logique socialiste, qu'au fond elle n'est pas très certaine de sa propre légitimité, ni très sûre que le socialisme ne soit pas le vrai : entre ceux qui défendent l'ordre social en France et ceux qui l'attaquent, la différence, quant aux principes, est bien mince ; c'est à peu près le même droit, le même point de départ social, et très souvent les mêmes conclusions politiques. » — Aussi longtemps que le socialisme révolutionnaire, assaillant du donjon, l'attaqua avec ses seules forces et ses seules convoitises, l'assaut ne fut pas très redoutable. Mais un jour vint où beaucoup jugèrent la place compromise, sinon perdue : quand un gentilhomme prussien, peu suspect de tendresse pour le socialisme, le prince Carolath, put faire entendre à la chambre des seigneurs ces paroles mémorables : « Les socialistes ont séduit d'innombrables idéalistes. Ils déclarent qu'ils ont des tendances idéalistes : et, je suis bien forcé de le constater ici, nous sommes en train, en Allemagne, de perdre toute tendance idéaliste : nous sommes en proie aux faiseurs d'affaires et aux tripoteurs. » — Vrai pour l'Allemagne, ce langage l'est plus encore pour la France. A la même époque, un théoricien du socialisme, M. Benoît Malon, me disait avec beaucoup de sens : « Nous commençons à comprendre que nous avons fait fausse route avec nos revendications purement matérielles, et qu'il faut les vivifier par un principe moral, pour vaincre des adversaires dépourvus de principes. »

Je n'ai pas à m'étendre sur cette crue du socialisme, méthodique, irrésistible, qui tient l'Europe attentive depuis quelques années. Je veux seulement marquer le fait d'où découle tout entière

sa nouvelle puissance: le socialisme a capté le courant d'idéalisme qui se reformait partout durant ces mêmes années. Une conspiration tacite, inconsciente, s'est nouée entre des gens que tout sépare, depuis le prolétaire qui se rue aveuglément contre la machine sociale jusqu'aux conducteurs patentés de cette machine ; la conspiration commence à la haine d'en bas et finit à la vague pitié d'en haut, elle réunit les efforts de l'homme d'action et les complaisances de l'homme de pensée, elle rapproche à leur insu tous ceux qui souffrent du vieil ordre de choses, tous ceux qui en jouissent et le méprisent; par les chemins les plus divers, elle les pousse pêle-mêle au même but, but visé par les uns, redouté par les autres qui s'y acheminent quand même, inaperçu du plus grand nombre. Ainsi canalisé par le socialisme, et faute d'autre objet où se prendre, le courant de réaction idéaliste qui nous entraîne ressemble de tous points à celui de 1848; il est formé par les mêmes causes, les mêmes dégoûts, les mêmes protestations de l'âme vide. Mais, il y a quarante ans, la démocratie balbutiait, le monde issu de la Révolution avait encore confiance en lui-même; la « folie rationnelle, » comme on l'a nommée, n'avait pas achevé sa démonstration d'impuissance. Le courant actuel trouve un lit mieux préparé, il vient battre des digues entièrement délabrées : plus général, plus impétueux, il rappelle à d'autres égards la débâcle du siècle dernier, quand toute une société se précipita dans l'inconnu, par lassitude ou par horreur de vivre sous les ruines d'un monde fini.

Le socialisme n'est pas seul à bénéficier des inquiétudes de nos esprits et de nos cœurs. Le troupeau errant des hommes s'est remis à tourner autour du vieux temple d'où il était sorti. Des lumières longtemps voilées se rallument dans ce temple. Avec défiance encore, mais avec une interrogation attentive, les passans se rapprochent, ils regardent ces clartés oubliées. Rentreront-ils en masse dans la maison de paix? Y rentreront-ils avant que se produise un de ces grands effondremens qui ont toujours ramené l'humanité au souci de ses destinées surhumaines, alors que, suivant le beau mot de Ségur, « la terre lui manquant, elle s'appuyait du ciel? » C'est le secret de Dieu. Mais lors même que l'action de l'Église retrouverait son ancienne efficace, elle ne s'exercerait plus pour protéger un ordre social qui n'a pas tenu compte de ses principes. L'Église se désintéresse visiblement de ce qu'elle sent condamné. D'un mouvement insensible et prudent, elle passe du côté des assaillans, elle se prépare à les recueillir après leur victoire, le jour où ils reconnaîtront leur impuissance à organiser le pays conquis. Déjà les plus hardis, parmi les ministres et les enfans de l'Église, essaient d'ébaucher l'alliance future, ils

prennent en main les revendications populaires. Quelles que soient l'audace et la bonne foi des socialistes chrétiens, une fusion prochaine et complète des deux courans paraît peu probable; mais c'est assez qu'ils confluent sur quelques points pour que le flot destructeur acquière une nouvelle force.

Tout concourt à le grossir; jusqu'à ce retour d'atavisme que l'on a baptisé du nom d'antisémitisme. Il a fait d'abord sourire ceux qui partagent une erreur commune et croient que le fond essentiel des sentimens, des passions, a été modifié par le progrès chez l'homme de nos jours. Cependant, l'antisémitisme est vite devenu l'un des facteurs principaux de l'évolution sociale, à Vienne, à Berlin, à Paris, comme dans les steppes de la Russie et dans les plaines du Danube. Devant ce phénomène, il faut s'armer de tout ce qui nous reste d'humanité, de raison, de clairvoyance. D'humanité et de raison, pour résister à l'envie, aux violences, aux proscriptions de caste et de race. De clairvoyance, pour comprendre que tout n'est pas vain dans l'irritation populaire, et qu'il la faut toujours juger avec la règle de Pascal: « La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se figurent. » L'État, si vigilant contre les grandes associations spirituelles, en a favorisé une seule au détriment de toutes les autres; s'il persiste dans sa partialité pour un seul élément des forces nationales, s'il s'agrège avec peu de tact des élémens étrangers ou mal assimilés, il se trouvera désarmé, dans un avenir prochain, pour défendre ses protégés contre un irrésistible mouvement ethnique.

Ainsi, le courant monte et se précipite contre l'édifice où nous étions campés; jailli des misères et des colères d'en bas, activé par le souffle d'idéal qui passe en haut sur les âmes, grossi par tous les affluens, il ne rencontre plus même chez nous la barrière telle quelle d'un gouvernement régulier... Tandis que j'écris ceci, la neige tombe d'un lugubre ciel de décembre; et ma pensée court à ce cimetière de village, où, sous cette neige, à cette heure, les gens de science et de loi tirent de la boue glacée ce pauvre corps, jouet des folles fantaisies de la foule. Je vois la scène sinistre, les augures fouillant ces entrailles pour y chercher le secret de la mort, comme si l'on attendait d'y trouver aussi le secret de notre dissolution sociale. Ayez le courage de regarder ce tableau : c'est le meilleur symbole de l'heure présente. Ce qu'ils font là-bas, je le fais dans ce travail, nous le faisons tous, nous qui fouillons de notre plume les restes d'un monde décomposé. On a crié à ce spectre : Lazare, lève-toi pour dénoncer. — Qui dira à notre monde : Lazare, lève-toi pour revivre? — Celui qui l'a dit une fois, que ne le redit-il encore!

III.

Décrire le mal n'est qu'un exercice de philosophie; récriminer contre ce mal, une satisfaction d'opposant politique. Le remède, le mode d'action immédiate dans notre pays, voilà ce que doit chercher un cœur patriote. — Soin inutile, diront les pessimistes; les dés de fer du destin sont jetés, on ne pourra reconstruire qu'après le passage de la trombe. Peut-être voient-ils trop bien, et je leur ai fait la part belle dans les considérations qui précèdent. Mais on perd le nom d'homme quand on ne lutte pas jusqu'à la dernière minute, tant qu'il reste une chance de soutenir la maison en la réparant.

Laissons de côté pour l'instant les espoirs à longue échéance, où les volontés particulières ne peuvent pas grand'chose : réforme des mœurs, restauration des idées saines, transformation des esprits par l'éducation; admirables sujets à mettre en vers latins, comme dit l'autre, thèmes de harangues universitaires; on ne fait ni vers ni harangues pendant que la maison croule. Écoutons avec sympathie, mais sans beaucoup d'illusion, les nobles voix qui préconisent le groupement et l'initiative des honnêtes gens. Une fâcheuse expérience nous enseigne qu'il y a incompatibilité entre ces deux mots, *initiative* et *honnêtes gens*. Les honnêtes gens appuient quelquefois les efforts que l'on tente pour leur salut, c'est grand bonheur quand ils ne les contrarient pas; ils ne les provoquent jamais. Écoutons de même avec admiration les hommes de bonne volonté, quand ils opposent aux images trop noires de notre état social les œuvres d'assistance et de rapprochement fondées en si grand nombre par leurs soins; on ne saurait trop les encourager; mais je ne puis partager la confiance que mettent en leurs préservatifs ces quelques justes, qui ne sauveront pas Sodome; je crains que les exemples individuels ne suffisent plus, à l'heure présente, s'ils ne sont pas secondés par une direction générale et méthodique. Écoutons enfin toutes les sages et belles paroles qu'on entend, on n'en entendit jamais davantage ; constatons seulement qu'elles éveillent peu d'échos, parce que ce pays attend des actes, parce qu'il est las de la parole, quand elle n'est pas mère d'un acte.

Écartons d'autre part toutes les offres de remèdes qui ne sont que des récriminations déguisées, des plaidoyers pour ou contre tel moment du passé. Nul ne peut ressusciter le passé, ni abolir les conséquences qu'il a engendrées. Écartons d'une main respectueuse, mais ferme, ceux qui imputent tous nos maux à notre étiquette de gouvernement, ceux qui feignent de croire que ces maux guériront miraculeusement par la vertu seule de cette étiquette. Les premiers

regrettent l'ombre tutélaire d'un arbre mort. Il n'est au pouvoir de personne de redresser l'arbre sur ses racines séchées. Notre seul espoir réside dans les réserves d'énergie cachées au fond de notre peuple; or, on obtiendra tout de ce peuple, sauf qu'il renonce au mot de république. N'oublions pas qu'il a mis dans ces syllabes mystiques le peu d'idéalisme qui lui reste, c'est-à-dire la seule force de foi que nous puissions utiliser pour son bien à l'intérieur, pour sa défense au dehors. Il a transporté sur ce dogme le dévoûment, le loyalisme, la tendresse naïve que ses pères prodiguaient à une race royale. Il dit, comme le Strozzi de *Lorenzaccio :* — « La république, il nous faut ce mot-là. Et quand ce ne serait qu'un mot, c'est quelque chose, puisque les peuples se lèvent quand il traverse l'air. » — Il semble en vérité qu'adversaires et défenseurs du mot s'entendent pour le rapetisser : les uns par leur entêtement à croire qu'on peut encore l'arracher de l'âme française, par leur obstination à le ravaler dans un parti; les autres, par leur âpreté à le revendiquer comme l'enseigne exclusive de ce parti. Tels des enfans qui prétendraient supprimer ou accaparer pour quelques-uns d'entre eux la lumière du soleil, alors qu'il est au zénith. Si l'on dépensait au dehors l'ardeur gaspillée au dedans à ces luttes byzantines, le mot serait vite anobli, incontesté; au-dessus des monarchies menacées qui nous entourent, le nom de la république française sonnerait comme sonnait jadis celui de la république romaine. — Écartons ces querelles nominales; écartons aussi les médecins qui se flattent de nous rendre la santé avec des formules cabalistiques, de nouvelles combinaisons constitutionnelles, des revisions du pacte fondamental; famille bâtarde de Sieyès, idéologues jugés d'avance par le mot de leur père après la grande crise : — « Qu'avez-vous fait? — J'ai vécu. » — La meilleure constitution est celle que l'on a, pourvu qu'elle soit gardée par des mains fortes et habiles.

Dans notre Babel où chacun donne une consultation différente sur la chose publique, il n'est pas difficile de discerner sous cette cacophonie le besoin commun, l'aspiration universelle. On veut une direction ferme et suivie; et on ne l'attend que d'un homme. La masse de notre peuple joint l'horreur des révolutions au désir d'une forte protection nationale et sociale; par suite de traditions encore vivantes, d'un instinct de race que l'on peut proclamer très haut, parce qu'il est l'instinct du bon sens, elle ne croit à l'efficacité de cette protection qu'en la voyant incarnée dans un nom, dans une physionomie, et surtout dans un cœur. L'élite pense de même, parce que l'élite, qui se connaît bien, se sent plus faible encore que la masse et se défie davantage de sa propre capacité à se conduire. Tous ne l'avouent pas; beaucoup sont retenus en public par je ne sais quel respect humain, par la crainte de paraître pactiser avec une

récente et méchante aventure, par de vieilles habitudes de langage et de style contractées dans l'opposition, sous « le tyran. » Tous le pensent, ceux-là mêmes qui disent ou impriment officiellement le contraire. Qui de nous n'a vu quelque publiciste de ses amis, encore échauffé de l'article qu'il venait d'écrire sur les dangers du pouvoir personnel, poser la plume et s'écrier dans l'intimité : « Où est-il, l'homme ? » Durant les jours de crise grave comme ceux que nous traversons, les masques tombent, l'attente secrète devient un appel pressant au Messie inconnu. Notre société peut s'appliquer à cette heure la belle image de Plotin : elle aussi ressemble à ces voyageurs perdus dans la nuit, assis en silence au bord de la mer, attendant que le soleil se lève enfin au-dessus des flots.

Je n'y vois pas de honte, pour ma part. La honte, c'est d'estimer assez peu cette terre de France pour décréter *a priori* que désormais, dans les grands besoins nationaux, elle ne pourra plus enfanter qu'un dictateur funeste, soldat d'aventure ou politicien sans scrupules. Est-elle donc close, l'histoire de cette race fertile, l'histoire qui va de Charles Martel à Jeanne d'Arc, à Henri IV, à Bonaparte, à Gambetta ? Et si l'exaspération des mécontentemens a failli livrer une république à un Boulanger, n'a-t-on pas vu des républiques défendues et respectées par un Cavaignac, un Washington ? Vraiment, on oublie trop les bonnes chances pour ne se souvenir que des pires. Reconnaissons cependant que cette attente vague est un danger, une tentation offerte aux intrigans ambitieux. D'ailleurs elle risque de se prolonger indéfiniment ; il ne dépend pas de nous de faire surgir l'inconnu providentiel, persuasif comme Gambetta, organisateur comme Bonaparte, honnête comme Washington. Avant que se montre le phénix de nos rêves, nous pouvons sombrer dans l'anarchie ; et la sagesse commande de faire face au péril avec les instrumens que l'on a sous la main. C'est la conclusion où je voulais venir. Ici, je demande la permission de dire respectueusement et librement toute ma pensée.

M. le président de la république n'a qu'un tort, c'est d'ignorer sa force. Arrivé à cette haute charge sans brigues et sans fracas, avec une réputation modeste, mais intacte, il s'est lentement établi dans l'opinion, il y a grandi, servi par son attitude irréprochable et par les bonheurs inespérés qui marquaient sa magistrature. Pour tout notre peuple, il est l'homme de l'Exposition, l'homme de Cronstadt ; et de plus l'honnête homme par excellence, en un temps où chacun est traité de voleur. Je crois n'être démenti par aucun de ceux qui ont parcouru depuis deux ans nos départemens reculés, si j'avance que dans ces milieux ruraux un seul

nom est respecté, puissant, populaire : le nom de l'inaugurateur de l'Exposition, de « l'ami du tsar. » D'autres hommes d'État peuvent faire plus grande figure dans nos sphères politiques : le bruit de leur mérite arrive à peine aux masses sourdes, qui n'ont de place dans la maison que pour un portrait, dans la mémoire que pour un nom. Toutes les machines que ces habiles pourraient combiner ne prévaudraient pas dans les campagnes contre un mot direct du président. — Mais le président est prisonnier dans une constitution qui l'annihile ! — Lieu-commun que l'on répète de confiance, faute d'y aller voir. Relisez la constitution; elle donne au chef de l'État des pouvoirs plus que suffisans pour gouverner. — Le président a l'initiative des lois, concurremment avec les membres des deux chambres. — Il dispose de la force armée, il nomme à tous les emplois civils et militaires. — Le président communique avec les chambres par des messages, qui sont lus par un ministre. — Le président peut, par un message motivé, demander aux deux chambres une nouvelle délibération, qui ne peut lui être refusée. — Le président peut ajourner les chambres, pour un mois, deux fois dans la même session; il peut, sur l'avis conforme du sénat, dissoudre la chambre des députés. — Et ce sont là ses fonctions prévues, régulières. En outre, aucun texte ne limite sa liberté dans le choix de ses ministres ; rien ne lui interdit les messages directs au pays. Le président n'est pas prisonnier dans la constitution ; il est le prisonnier d'une tradition faussée. N'en est-on pas venu, sous l'obsession des souvenirs irritans d'autres époques, à considérer comme une sorte de coup d'État l'exercice normal du droit de dissolution, si fréquent dans la vie constitutionnelle des nations voisines?

Supposons qu'à la prochaine crise, quand on sera descendu de quelques degrés encore dans l'anarchie, M. le président de la République veuille enfin rassurer et gouverner le pays ; qu'il compose un cabinet d'hommes d'affaires, pris dans le sénat ou au dehors, armés d'un décret de dissolution : si ces hommes sont encore obscurs, qu'importe, pourvu qu'ils soient compétens dans leurs administrations respectives ? — Je gagerais ce que j'ai de plus cher au monde qu'après un pareil acte, le pays, consulté au nom du président, lui enverrait une majorité compacte, docile sous la main du chef de l'État. — Mais ce seraient là des innovations effrayantes ! — En apparence ; moins effrayantes à coup sûr que le gâchis résultant des moindres incidens, avec la routine présente. Préfère-t-on mourir de mort lente ! Comme le dit Stuart Mill, « quand on a pour objet d'élever la condition permanente d'un peuple, les petits moyens ne produisent pas seulement de

petits effets, ils ne produisent aucun effet. » Ah! sans doute, quelques feuilles crieraient à tue-tête, le premier jour, à la trahison, au coup d'État, au pouvoir personnel. Fort de sa conscience, les textes en main, le président pourrait laisser passer l'orage avec tranquillité; s'il savait seulement combien la France est indifférente à tout le personnel politique avec lequel on la confond, et combien, derrière notre rideau parisien, l'âme populaire se soucie peu de tout ce qui enflamme les spécialistes : traditions parlementaires, concentration républicaine, dosages de groupes et d'ambitions. On se trompe sur le pays, parce qu'on le juge d'après ses votes; or, les aspirations nouvelles d'un peuple se traduisent rarement par des votes; en temps ordinaire et en l'absence de toute indication supérieure, les votes n'expriment exactement que le rapport entre la force du gouvernement et la force des anciens partis d'opposition. Quand cette dernière décroît, le pouvoir existant semble gagner tout ce qu'elle perd, parce que les électeurs n'ont à choisir qu'entre deux termes; la masse est trop esclave de l'habitude, trop paresseuse pour en inventer un troisième. Qu'on dissolve la chambre sans indication, et le pays renverra à peu près les mêmes députés. Mais vienne une direction claire, énergique, qui donne une formule aux aspirations confuses, et de ce même corps électoral sortira une représentation toute différente. Gouverner, c'est prévoir, a-t-on dit souvent : prévoir est beaucoup d'ambition pour l'homme; on dirait mieux et plus modestement : gouverner, c'est revoir. Qu'on se rappelle l'histoire d'hier, et, entre tant d'autres leçons, la stupeur produite par la première élection du Nord : malgré l'administration, malgré la grande presse, malgré les comités organisés, tout un département s'évadait en quelques jours des cadres accoutumés, parce qu'il avait vu luire une espérance d'en sortir. — M. le président de la République peut provoquer sur tout le territoire cette même évasion, en faisant briller de nouveau l'espérance d'un gouvernement; sans périls pour nous, cette fois, et sans remords pour lui.

L'instrument une fois acquis par ce premier acte d'énergie légale, — et on ne peut l'acquérir qu'à ce prix, — nous verrions enfin un pouvoir organisé pour la vie gouvernementale, et non plus pour l'agonie de chaque jour dans les capitulations parlementaires. Pour peu qu'il fût délégué en des mains capables, ce pouvoir ne s'userait plus sur les menus incidens qui énervent l'opinion; il poursuivrait résolument, méthodiquement, les quatre grandes tâches que ce moment de l'histoire impose à notre pays. D'abord et avant tout, la tâche sacrée de relèvement, de préparation du rachat : elle est heureusement commencée, il ne s'agit que de la continuer, en rendant à nos amis une confiance peut-être ébranlée. — La tâche colo-

niale, l'organisation de ce nouvel empire qui est aujourd'hui une charge et le trop fidèle miroir de l'anarchie de la métropole; tâche de première conséquence, parce que la question sociale et la question coloniale sont les deux données inséparables d'un même problème; tous les esprits réfléchis en aperçoivent l'intime corrélation; les colonies peuvent seules nous fournir la soupape de sûreté indispensable pour nos besoins économiques, pour l'élimination et l'emploi utile de nos élémens perturbateurs. — La tâche sociale; non plus des lois de circonstance, loques de hasard cousues sur un vêtement hors d'usage; mais la refonte raisonnée du code Napoléon, monument admirable pour l'époque dont il servit les besoins, insuffisant pour notre époque dont il ne pouvait prévoir les transformations radicales; ce code ne répond plus aux exigences de notre vie sociale, organisée sur d'autres bases par l'avènement de la démocratie, le développement du crédit, la grande industrie, les grandes inventions; institué pour protéger la propriété, il attend son complément indispensable, le code protecteur du travail; hérissé de formalités qui rendent difficiles aux petits tous les actes qu'il faudrait leur faciliter, il s'oppose à la simplification et à l'accélération de la justice, aux réformes que demandait déjà Gambetta, il y a douze ans, dans son discours de Belleville. — La tâche pacificatrice enfin, la clôture des luttes religieuses; l'heure presse, si l'on veut mettre à profit la modération et le bon vouloir d'un pape de génie, qui a l'intelligence du possible chez nous; un pouvoir juste doit concilier l'exercice de la liberté vraiment nécessaire, la liberté de penser, et le respect dû à la foi du plus grand nombre, à la tradition nationale, à la tradition de tout le monde civilisé. Je dis le respect, je ne dis pas la tolérance : ce mot n'est pas français dans cette acception; on ne tolère qu'un mal; personne ne soutiendra que la religion soit un mal. Je ne prétends point que cette dernière tâche soit facile; à la tenter, on peut être vaincu; mais qui craindra de l'aborder n'aura ni le crédit ni l'estime nécessaires pour gouverner; c'est le pas difficile, c'est donc le pas qu'il faut franchir d'abord pour faire juger toute la suite de la marche. C'est l'épreuve où amis et ennemis guettent l'homme de cœur, celui qui ne fuira plus devant les orages, qui inspirera confiance aux autres parce qu'il aura confiance en soi. — J'ai toujours admiré le mot profond que les Juifs adressaient au Christ, quand il faisait acte d'autorité dans le Temple : *Quod signum ostendis nobis quia hæc facis?* — Quel signe nous montrez-vous pour intervenir dans nos affaires? — Ils ne disaient pas : quel droit? mais : quel miracle, quel signe de la mission? comme l'on demande à un officier son brevet avant de lui obéir. C'est le dernier mot de la politique humaine. Les hommes n'exigent plus de miracles; ils demandent

toujours le signe de la mission : et ce signe, aujourd'hui, en France, c'est la volonté; je crois bien voir la pierre de touche où nous la reconnaîtrons.

Si le premier magistrat de notre république décline cette haute mission, je crains fort que ses services antérieurs lui soient comptés de peu, aux jours des crises prochaines. Ce qu'un grand peuple réclame de son chef aux heures périlleuses, ce n'est point la correction, dont il se soucie médiocrement; le peuple sent d'instinct que son élu a une obligation supérieure, protéger la patrie par tous les moyens légaux; quand ce chef agit avec la conscience de sa responsabilité, le peuple l'absout, même incorrect, même malheureux; il le condamne innocent, mais inactif. — Notre espoir doit-il être trompé? Alors, on se reprendra à rêver de l'inconnu. Suivant le mot de M. Renan sur les périodes messianiques, mot qui dit tout dans son raccourci, « l'attente créera son objet. » Objet nécessaire et redoutable, dont nous pâtirons peut-être cruellement, si nous négligeons de bien vérifier le signe de la mission, le caractère.

Je relis ces pages sans illusion. Elles ne peuvent que froisser le rideau dont je parlais plus haut, ce rideau des classes dites dirigeantes, où beaucoup d'hommes du passé n'ont rien appris, où beaucoup d'hommes du présent sont aveuglés par les intérêts. Je suis fixé d'avance, ceux-là taxeront mes réflexions de paradoxes, d'enfantillages irréalisables. Qu'importe, si quelques-unes de ces réflexions traversent le rideau, si elles vont toucher, dans la masse où je soupçonne les mêmes pensées, quelques-uns de ces amis inconnus avec qui l'on se sent en communion. Je leur dédie cet écrit désintéressé, étranger à toute suggestion du dehors, et dont je n'attends que des ennuis. Il pourrait porter pour épigraphe ces mots de l'honnête et sage Mallet du Pan, dans sa *Correspondance politique pour servir à l'histoire du républicanisme français en* 1796 : « Je vais faire une moisson de mécontens. J'ai écrit comme j'écrirais dans vingt ans. Il ne reste d'autre bien que l'indépendance, il faut s'en servir à se soulager. » — Voilà le faix déchargé, avec les sentimens du soldat occasionnel qui accomplit le devoir civique des vingt-huit jours. Et maintenant, quelle joie de revenir, avec l'an nouveau, à la littérature, à l'histoire apaisée! Rentrons dans notre famille : *Cosmopolis* attend sur la table; nous irons ce soir oublier à Rome, et y rapprendre aussi comment les mondes nouveaux renaissent des mondes anéantis.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Samson et Dalila*, opéra en 3 actes; paroles de M. F. Lemaire; musique de M. Saint-Saëns; *Stratonice*, opéra en 1 acte; paroles de M. L. Gallet; musique de M. Fournier-Alix.

Il y a deux ans (1), j'ai dit beaucoup de bien de *Samson et Dalila*. J'en voudrais dire encore aujourd'hui, sans craindre d'en jamais trop dire. L'œuvre de M. Saint-Saëns est décidément et restera parmi les chefs-d'œuvre de notre époque. Que dis-je? elle reste déjà, car elle a déjà son passé. Ignorée durant une quinzaine d'années, elle fit, parmi nous, au théâtre lyrique de l'Éden, en 1890, une brillante, mais courte apparition; puis elle rentra dans l'ombre. Voici qu'elle en sort de nouveau, glorieusement et, j'espère, pour toujours. Dans le silence et la retraite, elle s'est encore fortifiée et embellie. Le temps jusqu'ici ne l'entame pas; il la consacre.

Samson et Dalila me semble une des très rares œuvres contemporaines, la seule peut-être, qui nous inspire à tous, musiciens et profanes, des sentimens de même nature que les œuvres classiques : aux uns, l'admiration pure; aux autres, une admiration où se mêle beaucoup de déférence, avec quelque froideur et, pourquoi ne pas le dire, puisque eux-mêmes l'avouent, un peu d'ennui. Classique, la musique de M. Saint-Saëns l'est en effet, et dans plus d'une acception du mot. D'abord, dans l'acception étymologique et latine. On appelait à Rome *classici* les citoyens de la première classe, de la plus riche, ceux qui possédaient un revenu supérieur à une somme déterminée. Aulu-Gelle, dit Sainte-Beuve, appliqua le terme à certains écrivains : — « Un écrivain de valeur et de marque, *classicus assiduusque scriptor*, un écrivain qui compte, qui a du bien au soleil et qui n'est pas confondu dans la foule des prolétaires. » — En musique, personne, n'est-ce pas, ne con-

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1890.

teste que M. Saint-Saëns soit bien de ceux-là. Ce n'est pas tout : pour nous, Français, le mot classique implique toujours dans la littérature et dans l'art la présence de qualités que les œuvres de notre XVIIe siècle surtout ont possédées à un degré éminent : la sagesse, l'ordre, la mesure, la régularité, la raison. En ce sens-là encore et surtout, M. Saint-Saëns paraît être le plus classique de nos musiciens; il l'est plus que M. Reyer, plus que M. Massenet, peut-être plus que M. Gounod lui-même : — « Le chef-d'œuvre, ajoute Sainte-Beuve, que cette théorie du classique aime à citer et qui réunit en effet toutes les conditions de prudence, de force, d'audace graduelle, d'élévation morale et de grandeur, c'est *Athalie*. » — C'est d'*Athalie* justement que nous serions le plus tenté, tout en gardant les distances, de rapprocher *Samson et Dalila;* les deux œuvres sont de la même famille : je ne dis pas sœurs, ce serait trop pour la modestie du musicien, mais parentes, cela peut suffire à son honneur. Et cela suffit aussi pour que les « abonnés » de M. Bertrand prennent à l'Opéra le même plaisir, respectueux et calme, que les « abonnés » de M. Claretie prennent à la tragédie. J'accorde que certaines pages de *Samson et Dalila* sont fort sérieuses, austères même, que, pour les apprécier, il faut beaucoup aimer la musique. Mais pour aimer la musique, surtout lorsqu'elle est, comme dans les pages auxquelles nous faisons allusion, de la musique pure, presque seulement de la musique, la première condition est de l'écouter. Or à l'Opéra personne n'écoute, et l'insensibilité du public, cette insensibilité dont il est le premier à se plaindre, provient moins de son inintelligence que de son inattention. Ils ne comprennent pas, ils ne sentent pas, ils n'aiment pas les œuvres des maîtres, parce qu'ils ne se soumettent pas d'abord au plus grand, au seul maître, qui est intérieur. Savez-vous d'où vient cette buée, ce léger brouillard qu'on voit toujours flotter dans la salle de l'Opéra? C'est la poussière des menus propos et des paroles inutiles. Quand les spectateurs feront le silence, non-seulement autour d'eux, mais en eux, alors ils entendront et ils admireront, et la noble partition n'aura plus rien qui les intimide ni les ennuie. Si l'action y languit parfois, la musique n'y faiblit jamais, et cette constance de la beauté, je ne dis pas technique, mais spécifique, exclusivement sonore, donne à l'œuvre de M. Saint-Saëns une sorte d'intérêt de plus en plus rare aujourd'hui.

Ainsi le finale du dernier acte est un chef-d'œuvre avant tout musical. Mais que fallait-il de plus ici? Nous sommes dans le temple de Dagon. Le grand-prêtre, Dalila la prêtresse, célèbrent les mystères et chantent la gloire du dieu ; la foule à genoux leur répond. Il convient d'écouter et d'admirer ce morceau comme une symphonie avec soli et chœurs, de l'entendre un peu comme on contemple une œuvre d'architecture. Il faut jouir ainsi de cette combinaison de lignes,

de cette arabesque tournoyante, de ces formes sonores et mouvementées. Il a la précision, la rigueur de Bach, ce canon des deux voix partant l'une après l'autre et scandant de notes vigoureuses l'imperturbable dessin de l'accompagnement. *Gloire à Dagon vainqueur!* chantent-elles ensemble, à une demi-mesure de distance, et rien que dans l'attaque de ce début on sent, on voit presque le geste qui l'accompagne, le geste et l'attitude de l'offrande, les yeux levés, les mains tendues vers l'idole, pendant que le trait obstiné des violons s'enroule comme un feston autour des coupes d'or. Peu ou point de modulations; ni changement de ton, ni changement de rythme; la mélodie ne tombe et ne retombe que sur deux notes, tonique et dominante, comme sur deux enclumes alternées. Sous les réponses du peuple seulement, l'harmonie change et prend je ne sais quelle douceur orientale et hiératique. Sur les patènes sacrées, les parfums s'allument; l'encens rougit, il pétille, et de l'orchestre et des voix les étincelles et les fusées jaillissent. La spirale sonore accélère son mouvement; toujours plus serrée, elle rejette hors d'elle-même les gammes plus sifflantes et plus rapides. Et pourtant cet effet de tourbillon, de vertige et d'orgie circulaire est obtenu par les moyens classiques, scolastiques même, et si on se reporte au chœur des Derviches des *Ruines d'Athènes*, que ce finale rappelle, *longo sed proximus intervallo*, l'inspiration de Beethoven paraît moderne et « avancée » auprès de celle-ci.

L'ouvrage contient d'autres pages encore plus sérieusement belles, et dont le public ne semble point assez touché : c'est tout le début du premier acte que je veux dire. Sans doute on peut trouver là quelques longueurs, ne fût-ce que l'air archaïque d'Abimélech, satrape de Gaza. Les Hébreux opprimés se plaignent abondamment; mais que leurs plaintes ont de tristesse et de majesté ! Qu'elles ont de variété même, allant de la mélancolie et de l'accablement à l'espérance, à la révolte et à la fureur! Là encore triomphe la forme classique, la phrase aussi noble, aussi pure que l'alexandrin hébraïque de Racine. Quel beau langage il parle, ou plutôt il chante, M. Saint-Saëns! Style d'oratorio, dit-on, plutôt que d'opéra. Qu'importe? Style de chef-d'œuvre, toujours éloquent, toujours fort, et de cette force égale, « très différente de la violence spasmodique, » et que Carlyle reconnaît chez les héros. Pas une faiblesse et pas une surcharge non plus; pas un ornement ni une redondance; pas une épithète pour ainsi dire; le sentiment exprimé dans toute sa puissance, mais rien d'étranger, et presque rien d'accessoire au sentiment, et cela encore est très classique. Écoutez (je suppose que par miracle vous arriviez pour le début de l'ouvrage), écoutez le premier chœur, l'admirable *Super flumina Babylonis* qui se déroule derrière le rideau. A peine si l'accompagnement éveille par sa fluidité l'image du fleuve étranger; l'important, l'essentiel, c'est

la honte, la douleur, c'est l'âme, la grande âme de la foule, et dans ce magnifique prologue c'est elle surtout qui gémit et désespère :

Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous.
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles.
— Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles!..

Si la réplique de Joad est superbe d'assurance et de foi, celle de Samson : *Implorons à genoux le Seigneur qui nous aime*, péroraison héroïque et sacrée, strophe de feu, volant sur l'aile des harpes, couronnée de notes éclatantes, ne vous semble-t-elle pas plus belle encore, plus belle de tout le surcroît de beauté que donne la musique à la parole humaine ? Classique aussi, classique toujours, le cantique de guerre : *Israël, romps ta chaîne*, où le musicien paraît s'être souvenu d'un modèle que sans doute on n'égalera pas, mais qu'on peut imiter : l'hymne du *Prophète : Roi du Ciel et des Anges*. La rencontre entre les deux inspirations mérite d'être remarquée. Jusque dans le détail les deux morceaux se ressemblent : même tonalité, même rythme, même carrure. Chez M. Saint-Saëns, même recherche que chez Meyerbeer, ou même instinct peut-être, de la vérité, des nuances de la passion. Après Samson comme après Jean de Leyde, le chœur reprend le cantique ; mais sur un autre accompagnement, sur des accords non plus égrenés par les harpes, mais assénés durement par la masse de l'orchestre, et ce changement d'attaque et de timbre suffit à marquer la différence entre le héros et le peuple, entre l'enthousiasme du voyant et l'élan aveugle de la foule.

Nous parlions d'*Athalie ;* voici qu'une autre page de ce premier acte nous y ramène. Les Hébreux, fondant sur les Philistins, les ont taillés en pièces, et la scène reste vide pendant le combat. Puis une série d'accords longuement tenus se fait entendre, et le jour commence à poindre. A l'Opéra, par l'insuffisance ou l'hésitation du lever de soleil, l'effet de ce passage a été presque annulé. A l'Éden, il était considérable : les ondes lumineuses accompagnaient les ondes sonores, la clarté se répandait avec l'harmonie, et cette aurore, en quelques notes très simples, avait la grandeur sobre de cette autre aurore, en quelques mots très simples aussi :

Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

C'est à ces beautés-là, peut-être les moins accessibles, que je voulais m'arrêter d'abord, les autres pouvant mieux attendre qu'on les signale et

qu'on les loue. J'y arrive pourtant. En qualifiant de classique l'opéra de M. Saint-Saëns, je ne prétends nullement que la raison y paralyse l'imagination, y étouffe la sensibilité. Au contraire, par *Samson et Dalila*, plus que par nulle autre de ses œuvres, par l'air de Dalila à la fin du premier acte, par le duo d'amour, par la scène sublime de la meule, le maître répond, et avec quel éclat! à ceux qui l'accusent inconsidérément de sécheresse et de froideur. M. Taine a dit quelque part que l'art vit surtout de grands partis-pris. L'observation ne s'applique ni à tous les arts, ni toujours à l'art de M. Saint-Saëns lui-même (rappelez-vous *Ascanio*); mais elle convient parfaitement à *Samson*. Là se manifeste partout, dans la pensée et dans l'exécution, dans le fond et dans la forme, le parti-pris de la grandeur, et ce parti, ne le prend pas qui veut. Des quatre sentimens dont nous avons fait, en ces dernières années, des études successives : religion, amour, héroïsme, sentiment de la nature, les trois premiers sont ici portés à leur comble, et le dernier, s'il joue dans l'ensemble un rôle secondaire, y joue cependant son rôle. Quant aux autres, l'artiste en a pris non pas la fleur, mais le suc et la moelle. Il ne s'est point arrêté à la surface ni attardé aux alentours, parmi « cette infinité de petites affections et de petites circonstances qui accompagnent les passions de l'âme et qui en sont comme les satellites (1). » Non, c'est à ces passions mêmes, à ce qu'elles ont de plus général, je dirais presque de plus abstrait et partant de plus profond, qu'il s'est attaqué, et il n'a point été vaincu.

Partout la grandeur apparaît : non-seulement dans les pages héroïques et religieuses, mais jusque dans les pages d'amour. L'admirable duo du second acte approche des plus grands, non-seulement par la taille, mais par l'intensité de l'expression. De quelle envergure y sont les mélodies, une surtout, depuis longtemps fameuse à l'égal des mélodies immortelles, et qui sur l'auditoire le plus récalcitrant fait toujours passer le frisson du sublime! Par un privilège qui n'appartient qu'aux artistes de premier ordre, ce que l'âme a de plus chaleureux se concilie ici avec ce que l'art a de plus formel. M. Saint-Saëns a compris et fui le danger qui nous menace aujourd'hui. M. Renan le signalait naguère en écrivant : « L'art s'évanouirait dans le vague et dans l'insaisissable, le jour où il voudrait être infini dans ses formes comme il l'est dans ses conceptions. » Rien de plus juste : la conception de l'infini chez l'artiste ne se manifeste, et l'impression de l'infini ne se réalise chez l'auditeur ou le spectateur de l'œuvre d'art, que par le fini ou le défini de la forme. Mieux que pas un de ses contemporains, M. Saint-Saëns le sait ; chaque page, chaque mesure qu'il écrit en témoigne. Le frisson dont nous parlions tout à l'heure et qui secoue les foules, c'est, à n'en

(1) Perrault.

pas douter, le frisson de l'infini, mais provoqué par des formes sonores parfaitement arrêtées et précises. Il serait facile de le montrer et d'insister sur la coupe symétrique des strophes de Dalila, sur la régularité de l'accompagnement, l'équilibre des périodes, les réponses de l'orchestre à la voix, le renversement et la correspondance exacte des parties. Il serait facile enfin de trouver encore ici dans le nombre et la mesure les suprêmes raisons de la beauté, et de louer le musicien biblique avec les paroles de la Bible : *Omnia in numero et mensurâ disposuisti.*

Un autre chant d'amour a la même grandeur que le duo, et cela grâce aux mêmes moyens : c'est l'air de Dalila à la fin du premier acte. Là encore l'infini du sentiment tient comme en raccourci dans une forme limitée et pure. Cet air est pensé, composé, écrit ainsi que les pages impérissables : avec la même sûreté, la même netteté d'idée et de facture, avec la même méthode et la même eurythmie. On pourrait l'analyser comme un modèle du plus grand style musical. Quelle poésie, quel charme, avec quelle sagesse! Quel abandon à l'inspiration, mais quelle possession de soi et quelle maîtrise! Pas un effet cherché au loin; très peu de notes, évoluant lentement autour d'une note centrale qui les rappelle et les rassemble toutes : les unes aussi légères que des caresses; les autres, plus appuyées au contraire, chargées et lourdes de volupté. *Printemps qui commence, portant l'espérance!* J'aime sur ce dernier mot le grand intervalle franchi mollement. Puis, quand vient le reproche amer : *En vain je suis belle!* j'aime surtout la chaude effusion des violons renforçant la mélodie, j'aime cet orchestre accourant tout entier au secours de cette voix, j'aime cette poussée instrumentale et ce flot d'harmonie portant, comme un flocon d'écume à la crête des vagues, le provocant appel de l'enchanteresse. Enfin j'aime à sentir, sous le charme, et quand il le faut, sous le trouble de cette musique, la vigueur et la franchise, des muscles plutôt que des nerfs; rien de mou, rien d'efféminé; la sensualité sauvée par la grandeur; voilà bien la douceur des forts et le rayon de miel dans la gueule du lion.

De tant de belles pages, la plus belle pourrait bien être le lamento de Samson aveugle et tournant la meule. Je ne connais pas en musique d'aussi admirable expression du repentir; je n'en connais pas de plus admirable en poésie, et si David chanta les psaumes de la pénitence, c'est ainsi qu'il dut les chanter. Gluck lui-même, le maître des sublimes douleurs, avouerait, que dis-je, il envierait peut-être cette mélopée humiliée, contrite, où la honte et le regret du péché laissent encore tant de grandeur et de noblesse. Ici, comme partout ailleurs, classique est l'inspiration et classique la

forme. L'inspiration d'abord : c'est du dedans et non du dehors que s'inquiète la musique ; de l'âme et non des choses. L'appareil du supplice, le détail matériel de la meule, l'effort du prisonnier qui la pousse, tout cela n'est qu'indiqué par un léger accent; le sentiment domine et absorbe la scène, à la magnificence de laquelle concourent l'orchestre et la voix, alternant en versets douloureux. Plus de trompettes pour répondre à Samson; plus de harpes qui portent ses cantiques jusqu'au trône du Dieu des armées. Sa plainte n'éveille d'autres échos désormais que le gémissement d'un hautbois qui redit tout bas le deuil séculaire d'Israël; sous les fenêtres du cachot le peuple lui aussi expie et pleure, maudissant le chef qui l'a livré. Plus bas, encore plus bas, le héros pénitent s'humilie, la clameur de reproche s'éloigne, s'éteint, mais toujours le hautbois soupire. On devine au dehors la nuit, la solitude, le silence...

Et de Jérusalem l'herbe cache les murs.

Si du fond nous passions à la forme, il serait aisé d'en montrer la pureté, la clarté, la précision et l'exactitude. La beauté de cette dernière page n'est pas seulement une beauté sainte; c'est une beauté saine. Goethe, je crois, a dit : le classique est sain, le romantique est malade, et selon cette définition encore, le musicien de *Samson* est un grand classique.

L'interprétation de *Samson* à l'Opéra est dans l'ensemble au-dessous de ce qu'elle fut à l'Éden. Dans l'ensemble ou dans les ensembles plutôt. L'orchestre et les chœurs sonnaient autrement là-bas. Je me rappelle encore l'impression délicieuse et printanière que produisait l'adorable chœur des jeunes Philistines, au premier acte. Les Philistines, cette fois, m'ont paru plus mûres, avec je ne sais quoi de mou, de veule et de vieux dans la voix et l'intonation.

Mme Deschamps-Jehin a des notes superbes; elle n'a même que de ces notes-là. On voudrait qu'elle en eût de plus émues, et comment dirais-je? de plus troublées, de plus inquiétantes. On voudrait aussi peut-être plus de finesse, de poésie, de langueur, quelque chose du Cantique des cantiques. Mais quoi! l'artiste a de la vaillance, une voix magnifique; elle ne ravit point, mais elle satisfait. M. Vergnet, au contraire, nous a ravi par la pureté, la grandeur de son style et par une chaleur qu'on ne lui connaissait pas. Mais d'où vient le « vieillard hébreu » du premier acte? De Marseille sans doute. Il l'y faudrait renvoyer et confier à une voix moins ridicule le rôle, très important à la fin du premier acte, de cet israélite âgé.

C'est un joli sujet que celui de *Stratonice*, emprunté à un récit de Lucien: *la Déesse de Syrie*. Séleucus Nicanor, roi de Syrie, est sur le

point d'épouser une princesse grecque, nommée Stratonice. Cependant le fils du roi, le jeune Antiochus, se meurt d'un mal mystérieux, que personne ne peut guérir, ou seulement comprendre. Mais un regard surpris entre le prince malade et Stratonice éclaire le médecin attentif. C'est d'amour que languit le jeune homme, d'un amour partagé par Stratonice, et que tous deux allaient héroïquement sacrifier. Séleucus averti refuse le double sacrifice, et met généreusement la main de son fils dans celle de sa fiancée.

Cette édifiante histoire a eu la rare fortune d'inspirer à trois grands artistes un poème, une partition et un tableau, et le prince dilettante, ami de tous les arts, qui possède la *Stratonice* d'Ingres, pourrait se donner le triple plaisir d'écouter devant la toile du peintre les vers du poète et les mélodies du musicien.

Le poète, c'est André Chénier. De *la Déesse de Syrie* il a fait *le Jeune malade*. Il a modifié le sujet, le dépouillant de tout caractère princier d'abord, puis de tout caractère moral. Plus de roi, ni de fils de roi ; plus d'émulation ni d'abnégation d'amour. Le « jeune malade » n'a pas de rival à redouter. De là vient que l'églogue de Chénier est peut-être, des trois œuvres, celle qui laisse la plus complète impression de bonheur. Dès que la jeune fille apparaît au chevet de celui qu'elle vient guérir, il ne reste au front et dans l'âme de personne l'ombre ni d'une arrière-pensée ni d'un regret. Pas une larme, même furtive, ne paiera cette joie, qui n'est faite d'aucun sacrifice. Si Chénier a simplifié le sujet, il l'a surtout poétisé. Il a embaumé son églogue d'un parfum qui manque à la partition et au tableau : le parfum de la nature et de la nature antique. Il a mis sur les lèvres tremblantes de son jeune malade des soupirs, des appels aussi passionnés que les élans de Virgile vers la fraîcheur des bois, vers la clarté des sommets où dansent les vierges de Laconie.

O coteaux d'Erymanthe ! O vallons ! ô bocages !
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leurs robes de lin.
De légères beautés troupe agile et dansante !
Tu sais, tu sais, ma mère, aux bords de l'Erymanthe,
Là, ni loups ravisseurs, ni serpens, ni poisons.
O visages divins ! ô flûtes ! ô chansons !
. . . .
Oh ! portez, portez-moi sur les bords d'Erymanthe !
Que je la voie encor, cette nymphe dansante !
Oh ! que je voie au loin la fumée à longs flots
S'élever de ce toit, au bord de cet enclos !

Ni chez le peintre, ni chez le musicien on ne retrouve cette note rustique et ce sentiment de la nature. Plus classiques tous deux, ils

ont encadré la partition et le tableau dans l'architecture d'un palais antique. Le quatuor de l'opéra ressemble étonnamment à la toile d'Ingres. Vous vous rappelez celle-ci : le prince est malade, « l'insensé tremble sous ses tapis. » De son bras ramené, par un geste de désespoir, presque de honte, il dérobe son visage au médecin qui l'observe. L'attitude du père est superbe : plus qu'agenouillé, couché de tout son long sur le lit où souffre son fils, les plis de son manteau prolongent sa magnifique silhouette. Quant à Stratonice, elle détourne les yeux. Un peu à l'écart, soutenant d'une main sa jolie tête, ainsi que la Polymnie antique, elle sourit vaguement ; elle sourit pour elle-même, pour elle seule, d'un fin sourire où se mêlent les plus exquises nuances d'une âme féminine : sourire de modestie et presque d'orgueil aussi ; de confusion et de pudeur, mais de plaisir, de coquetterie et d'amour.

En parlant peinture, il me semble parler musique. Ouvrez la partition et, dans le quatuor en question, vous retrouverez l'ordonnance du tableau, l'économie et l'architecture de l'ensemble ; chez le musicien comme chez le peintre, le dessin plus beau que la couleur, la passion concentrée, n'allant jamais jusqu'au désordre, encore moins jusqu'à la grimace, et ne déformant jamais la beauté. Je vous signale encore la rudesse farouche des réponses d'Antiochus au médecin qui l'interroge, le solo de violoncelle annonçant la venue du roi, surtout la délicieuse entrée de Stratonice. Le médecin, le roi, se sont approchés tour à tour du prince languissant ; la jeune fille arrive la dernière, inquiète et craignant à la fois qu'Antiochus ne parle et qu'il ne se taise. Elle vient lentement, presque malgré elle, et le rythme, jusqu'ici très carré, très rigoureux, prend une grâce, une incertitude inattendue, comme s'il se troublait lui-même. Il n'y a là qu'une nuance, mais assez fine, assez juste, assez pittoresque surtout, pour évoquer inévitablement le souvenir du tableau, pour nous faire revoir, souriante et confuse, charmante de pudeur et d'amour, la jeune vierge que, par un mystérieux accord, le peintre et le musicien ont fixée dans la même attitude adorable.

Cet opéra en un acte renferme encore d'autres merveilles : deux airs surtout, l'un que chante le prince mourant, l'autre que chante le roi ; tous les deux sont admirables, et j'aimerais les célébrer. Mais il faut finir. Et voici qu'en me relisant je m'aperçois que je n'ai pas même nommé l'auteur de la partition : il s'appelait Méhul et son œuvre date de 1792.

Cent ans plus tard, vendredi dernier, l'Opéra nous a donné une autre *Stratonice*, paroles de M. Louis Gallet, musique de M. Fournier-Alix. C'est tout autre chose.

CAMILLE BELLAIGUE.

LES

LIVRES D'ÉTRENNES

Si, parmi les livres d'étrennes, il y en a toujours quelques-uns dont on est bien aise de n'avoir point à parler longuement, — ou même dont on ne saurait mieux exprimer ce que l'on pense qu'en n'en parlant point du tout, — il y en a d'autres au contraire dont on est toujours fâché de ne pouvoir assez louer le solide mérite, et le *Rembrandt* (1) de M. Émile Michel est assurément de ceux-là. Livre d'érudition et de critique savante, où tant de travaux, dont Rembrandt a été l'objet, sont habilement résumés, jugés eux-mêmes, et fondus ensemble dans l'unité d'un seul récit; biographie d'artiste, où l'histoire de l'homme et celle de son temps se mêlent, sans que jamais les droits du « milieu, » si je puis ainsi dire, nuisent à ceux de l'individualité; chapitre enfin d'esthétique générale, où dans chaque jugement du critique on sent l'expérience du peintre, la possession des secrets du métier, l'amour passionné de l'art et de la vérité: M. Émile Michel était, je crois, le seul en France qui pût aujourd'hui l'écrire, et, certains de ne pas nous tromper en suivant un tel guide, si consciencieux et si sûr, si sincère et si bien informé, qui ne cache ni ne déguise rien, nous aimerions, si nous le pouvions, à parler après lui, non pas peut-être du plus grand, ni du plus noble, ni du plus facile à comprendre, mais du plus étonnant, du plus « prestigieux, » du plus réaliste, et du plus « surnaturel, » comme on l'a dit, ou du plus « symbolique » des grands peintres. « Assez formel pour nous suggérer ce qu'il veut, assez

(1) *Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps,* par M. Émile Michel, membre de l'Institut, ouvrage contenant 343 reproductions directes, 1 vol. grand in-8°; Hachette.

flottant pour nous abandonner ensuite à nous-mêmes, Rembrandt évoque chez nous cette part de collaboration active qui achève les plus hautes créations de la littérature et de l'art. » Ainsi s'exprime M. Émile Michel; et on ne saurait sans doute mieux dire. Mais, de montrer comment son livre tout entier prépare cette conclusion, par quels moyens, par quelles considérations, alternativement tirées de ce que les conditions de l'art de peindre ont de plus particulier, de plus technique même, ou de ce que les lois de l'esthétique ont de plus général, et qui s'impose à tous les arts, comme à toutes les manières de penser les lois de la logique formelle, c'est ce qui serait intéressant; et, par malheur, c'est aujourd'hui ce qu'il nous est interdit de faire. Heureux encore, en l'occasion, de n'avoir pas besoin de présenter M. Émile Michel à nos lecteurs, qui connaissent tous ses belles *Études*, et qui, pour les connaître, ayant souscrit par avance à tout ce que nous disons de son *Rembrandt*, y sauront ajouter d'eux-mêmes tout ce que le manque de place et de temps nous empêche d'en dire.

Nous n'avons pas non plus à leur présenter Charles Blanc, feu Charles Blanc, ni même la nouvelle édition de la *Grammaire des arts du dessin* (1). C'est un bon livre, qui a un peu vieilli; et je ne sais comment en le rouvrant je suis tombé sur les lignes suivantes : « Winckelmann raconte, dans ses *Remarques sur l'architecture des anciens*, que les jeunes filles de Rome, lorsqu'elles ont été promises en mariage, se font voir à leur époux pour la première fois dans la rotonde du Panthéon, parce que le jour n'y pénètre que par une ouverture pratiquée au centre de la voûte, et que le jour d'en haut est le plus favorable à la beauté. *Les femmes sont ici les meilleurs juges, et leur décision est sans appel.* » Il ajoute à son tour que : « l'homme étant le seul parmi les êtres vivans, à qui l'attitude verticale soit naturelle, *est ainsi destiné à recevoir la lumière qui tombe d'en haut;* » et je suis étonné qu'il ne cite pas le vers :

Os homini sublime dedit...

Ce mélange de galanterie surannée, d'esthétique, et de « cause-finalisme, » caractérise assez bien Charles Blanc, sa *Grammaire des arts du dessin*, et sa philosophie de l'art. Mais, après cela, comme on le sait assez, le livre n'en contient pas moins des observations excellentes; et, seul ou presque seul qu'il est de son espèce, comme il a rendu de grands services, il en rendra certainement encore. Je lui sais gré surtout de maintenir fermement ce point : qu'il y a des *principes* ou, pour mieux dire, des *lois;* que non-seulement on peut, mais qu'il faut

(1) *Grammaire des arts du dessin*, par Charles Blanc, de l'Académie française et de l'Académie des beaux-arts, ouvrage orné de 300 gravures, 1 vol. grand in-8°; librairie Renouard.

disputer des goûts; que, s'il y en a d'inoffensifs, dont la singularité n'est pour nuire à personne, il y en a de dangereux; et jamais, sans doute, enseignement ne fut plus utile ni plus *actuel*. On n'apprend que de l'art même à en passer les limites, et il n'est permis de violer la *Grammaire* qu'en laissant voir encore en la violant qu'on saurait l'observer au besoin.

Voilà sans doute une belle transition pour passer de la *Grammaire des arts du dessin* à l'*Art du rire et de la caricature* (1), de M. Arsène Alexandre, si la caricature, ou, comme il la définit, « l'art de faire rire par le dessin » n'est un art, à vrai dire, qu'autant qu'il implique une connaissance approfondie du dessin. Quelques caricaturistes l'ignorent, je le sais bien, qui n'en sont pas moins en réputation; mais aussi le rire qu'ils excitent est-il tout à fait analogue au rire inintelligent, que soulève le vaudeville ou la chanson de café-concert. Ce n'est pas le lieu d'insister. Bornons-nous donc à dire ici qu'après tant de livres ou d'essais récemment parus sur ce sujet de la caricature, on ne feuilletera celui de M. Arsène Alexandre ni sans plaisir, ni sans quelque profit. Puisqu'en effet on ne saurait esquisser l'histoire de la caricature, depuis le temps des Grecs, ou des Égyptiens même, jusqu'à ceux du *Chat Noir* et du *Courrier français*, sans rencontrer l'occasion de toucher à beaucoup de choses, très diverses, et qui, pour n'être pas à l'usage des

... petites filles
Dont on coupe le pain en tartines..,

n'en sont pas moins intéressantes, c'est un moyen de divertissement, et parfois d'instruction que l'auteur de l'*Art du rire et de la caricature* n'a eu garde de négliger. Les anecdotes, les traits de mœurs abondent dans son livre; et si, de loin en loin, le tour ou le ton en paraissait un peu vif, il le fallait, — pour que le texte ne différât pas trop du caractère de l'illustration.

On demandait un jour à un acteur où il se procurait les chapeaux invraisemblables dont il aimait à coiffer les héros des vaudevilles de Labiche et de Gondinet, et il répondait : « Mais ce sont les anciens,.. que je conserve. » Cette réponse est pleine d'une philosophie qu'on ne peut s'empêcher d'admirer quand on passe du livre de M. Arsène Alexandre à celui de M. Henri Bouchot : *le Luxe français* (2) *sous le pre-*

(1) L'*Art du rire et de la caricature*, par Arsène Alexandre, avec 300 fac-similés en noir, et 12 planches en couleurs, d'après les originaux, 1 vol. in-8°; ancienne maison Quantin.

(2) *Le luxe français. L'empire*, par M. Henri Bouchot. Illustration documentaire, d'après les originaux de l'époque, 1 vol. grand in-8°; tiré à mille exemplaires numérotés. Librairie illustrée.

mier empire. On l'admirera sans doute bien plus encore si M. Bouchot, comme nous l'espérons, ne s'en tient pas à ce premier volume; et qu'après avoir retracé l'histoire du luxe sous le premier empire, il la poursuive à travers les temps de la restauration et du gouvernement de juillet. La fidèle reproduction d'un chapeau cabriolet ou d'une redingote à la propriétaire en sera la pire caricature, — je veux dire la meilleure, — et l'on comprendra que tant de caricaturistes aient commencé, comme Gavarni lui-même, par être des « modistes » ou fini, comme Grévin, par être des « costumiers. » Mais l'empire, lui, a eu vraiment un style, qu'on peut ne pas aimer, dont même on peut sourire, qui n'en a pas moins son originalité réelle; et si la marque s'en reconnaît jusque dans les exagérations de la mode, c'est ce qui les sauve d'être grotesques. On se tromperait au surplus, nous tromperions le lecteur si nous lui laissions croire que M. Bouchot, dans son livre, s'est uniquement ou principalement occupé de la « mode. » Il ne lui a donné qu'un chapitre, ainsi qu'il convenait, et son vrai sujet, c'est l'histoire des mœurs ou de la vie sociale et de ses diverses manifestations sous le premier empire. Si maintenant, pour en bien faire sentir toute l'importance, il était nécessaire de mettre « Oberkampf au-dessus du premier maréchal de l'empire, » ou de sacrifier le vainqueur lui-même « d'Austerlitz et de Wagram, au très modeste Parmentier, » c'est ce que nous ne discuterons point, et il nous suffit de savoir que tous aujourd'hui, tant que nous sommes, c'est là, dans ces années de la révolution et de l'empire, que nous avons nos origines. M. Bouchot l'a bien vu, et il l'a bien montré. Son livre, admirablement illustré, l'un des mieux illustrés que nous ayons parcouru cette année, n'est pas moins instructif à lire qu'agréable à feuilleter, et, rempli qu'il est de faits peu connus ou de détails demeurés inédits, nous ne doutons pas qu'il serve beaucoup aux historiens de l'empire. *La mode* et *le Chez-soi*, les *Réceptions* et les *Sorties*, les *Arts* et *les Artistes*, tous ces chapitres sont à lire ou plutôt à retenir, et ce n'est pas seulement aux curieux ou aux amateurs, c'est à tout le monde un peu que nous les recommandons.

Le *XIX*e *Siècle* (1) de M. John Grand-Carteret est encore un beau livre, heureusement conçu, très supérieur à ceux de Paul Lacroix sur le XVIIIe ou sur le XVIIe siècle, imprimé comme il convient au renom des Didot, et enrichi, lui aussi, de nombreuses illustrations. « Comparer le siècle finissant au siècle commençant, montrer ainsi pour chaque chose, pour chaque partie spéciale, non-seulement les phases diverses, mais aussi les accroissemens successifs : » tel est le vaste programme que s'est à lui-même proposé M. John Grand-Carteret. Il ne nous

(1) *XIX*e *Siècle, en France*, par M. John Grand-Carteret, ouvrage illustré de 16 planches coloriées et de 487 gravures, 1 vol. grand in-8°; Firmin Didot.

croirait pas si nous disions qu'il l'a rempli. Qui pourrait, en effet, le remplir, se bornât-il uniquement à la France, comme l'a fait M. Grand-Carteret ? Nous ne savons pas encore, nous ne pouvons pas dire avec exactitude quelle est l'œuvre du XVIIIe siècle. Comment, dans l'œuvre du nôtre, saurions-nous, même avant que d'avoir tout à fait achevé de le vivre, distinguer les parties durables d'avec les caduques ? Mais ce qui est encore plus évident, c'est qu'on ne les distinguera jamais, si quelqu'un ne commence, et il nous faut féliciter M. Grand-Carteret de l'avoir entrepris. C'est ce que je voulais dire en disant que son livre est très supérieur à ceux du bibliophile Jacob. Dans tel de ses chapitres, sur les *Étapes et l'esprit du XIXe siècle*, sur l'*Émancipation de la femme*, sur les *Théâtres*, sur les *Forces modernes*, — au premier rang desquelles il range la presse, et avec raison, — sur les *Inventions nouvelles*, quoi encore ? sur les *Salons et les clubs* ou sur le *Goût littéraire et le goût intime*, M. Grand-Carteret a mis en lumière, habilement et heureusement, quelques-uns des caractères qui distinguent profondément le XIXe siècle de tous ceux qui l'ont précédé. Il ne pouvait pas faire davantage ; et ceux-là s'en rendront compte qui voudront bien supputer ce qu'exigeait de recherches, de réflexions, et de talent aussi, pour le réduire à quelques pages, un seul des chapitres dont nous venons d'indiquer les sujets.

Le livre de M. Paul Strauss sur *Paris ignoré* (1) peut en servir d'exemple, n'étant, pour ainsi dire, en 500 pages in-quarto, que le développement d'une page ou deux du livre de M. Grand-Carteret. *Paris ignoré*, c'est le Paris qui fait vivre l'autre, qui entretient la circulation de ses rues, qui veille à sa sécurité ; c'est encore le Paris souterrain, si l'on peut ainsi dire, ce Paris dont les *dessous*, quand on y jette un coup d'œil distrait, ont l'air d'être plus *machinés* qu'un théâtre ; c'est aussi le Paris souffrant, celui dont tant d'hôpitaux, tant d'hospices, tant d'institutions de bienfaisance et de charité ne suffisent pas à soulager les nombreuses, les douloureuses, les hideuses misères. On conçoit aisément qu'en sa qualité de conseiller municipal, personne mieux que M. Strauss ne pouvait décrire ce Paris ignoré, depuis les caves de Bercy et les sous-sols des Halles jusqu'aux pavillons d'isolement de la Salpêtrière et jusqu'à l'école des teigneux de l'hôpital Saint-Louis. Nous pardonnera-t-il cependant de lui rappeler ici que M. Maxime du Camp l'avait fait avant lui ; et que « les dessous administratifs, l'intimité des services publics, le fonctionnement de l'octroi, les mille détails de la toilette de Paris, la navigation de la Seine et des canaux, » tout cela, sans être assez connu, n'était pas non plus si

(1) *Paris ignoré*, par M. Paul Strauss, conseiller municipal de la ville de Paris ; ouvrage illustré de 550 dessins inédits d'après nature, 1 vol. grand in-4° ; ancienne maison Quantin.

difficile ou tellement impossible à connaître ? Il a d'ailleurs l'avantage de l'illustration, dont il nous faut louer la vivante et pittoresque exactitude. Nous savons aussi que, beaucoup de choses ont changé, depuis quinze ou vingt ans, pour quelques-unes qui demeurent, comme aussi plusieurs sont nées qu'on ne pouvait décrire avant qu'elles eussent commencé d'être. Après celui de M. Maxime du Camp, le livre de M. Paul Strauss contient donc assez de nouveautés pour qu'on le lise à son tour, et s'il a le même succès, ce sera, même avant nous, M. Maxime du Camp qui s'en réjouira le premier.

Quelques lecteurs s'étonneront peut-être que dans un livre sur *Paris ignoré*, M. Strauss ait cru devoir faire une part assez large encore aux « lycées et collèges » de la grande ville ; et, en effet, ils les connaissent, pour y avoir eux-mêmes passé jadis, ou, depuis, pour avoir contribué de leurs deniers à en faire comme des palais de la jeunesse. Mais c'est que rien n'a plus changé peut-être, depuis vingt-cinq ou trente ans, et ceux-là s'en convaincront promptement qui joindront à la lecture du chapitre de M. Strauss celle du beau volume de M. Léo Claretie, sur l'*Université moderne* (1). Dans cette « brillante monographie, » comme l'appelle M. Gréard, le jeune et spirituel auteur n'a rien mis qu'il n'ait vu lui-même de ses yeux, ou qu'il ne connaisse d'une expérience personnelle et toute récente encore, « depuis l'école maternelle, où il semble qu'il a balbutié ses premières lettres, » dit encore M. Gréard, « jusqu'à la salle de doctorat de la Faculté où il conquérait naguère avec éclat son dernier grade. » A vivre ainsi lui-même de la vie de l'Université, qu'il ait appris à l'aimer, ceux-là seuls pourraient s'en étonner qui ne la connaissent pas, ou qui la connaissent mal. D'autres sont plus brillans, et d'autres aussi plus bruyans, mais je n'en vois guère qui fassent de meilleure besogne, avec plus de conscience ou plus de dévoûment, ni qui s'en vantent moins. M. Léo Claretie, qui le sait bien, l'a montré dans son livre, avec un art très personnel aussi, déjà formé, déjà savant, de présenter les choses, de les faire vivre, et de tracer les physionomies des hommes. Il n'eût pas eu besoin, pour se faire lire, des très belles compositions dont M. J. Geoffroy a orné son livre. Mais un attrait de plus, et de cette nature, ne sera sans doute pas pour nuire au succès de l'*Université moderne*, et nous serions désolé, comme d'ailleurs M. Léo Claretie lui-même, si, pour le mieux louer, nous paraissions séparer sa fortune de celle de son collaborateur, le peintre des *Infortunés* et de *la Visite à l'hôpital*.

Si les Parisiens ignorent leur Paris, je ne crois pas m'avancer en disant que sans doute ils ignorent davantage encore Pékin et Calcutta, Lisbonne et Copenhague, sinon Rome et Amsterdam, ou du moins,

(1) *L'Université moderne*, par M. Léo Claretie, avec une préface de M. O. Gréard, 1 vol. grand in-4°; illustré de 65 compositions de Geoffroy. Ch. Delagrave.

avant d'avoir lu les *Capitales du monde*(1), je ne l'aurais pas cru. Cependant, il s'en est rencontré plus de quatre, et de huit, et de douze pour collaborer à ce livre,— si toutefois M. François Coppée veut bien les reconnaître pour tels. Demander à M. Boissier de nous décrire Rome, à M. de Vogüé, Saint-Pétersbourg, Constantinople à Pierre Loti, Calcutta à M. James Darmesteter, Pékin à M. Maurice Paléologue, l'idée sans doute était ingénieuse, et l'exécution n'ayant pas déçu leur attente, nous espérons que le succès aussi ne trompera pas les heureux éditeurs de ce beau volume. Quelques étrangers n'ont pas dédaigné de concourir à cette œuvre plus qu'européenne et vraiment internationale. La reine de Roumanie a décrit sa capitale, M. Emilio Castelar s'est chargé de Madrid, sir Charles Dilke, de Londres, M. Harald Hansen, de Christiania, M. Camille Lemonnier, de Bruxelles. Si je ne mets pas ici le nom de M. Édouard Rod, c'est que je craindrais de lui faire des affaires avec son gouvernement. Mais pour les « illustrateurs, » je n'en finirais pas, si je voulais énumérer tous les peintres, de toutes les nations, eux aussi, dont les tableaux, dessins, ou croquis font de ce volume le plus divers, le plus cosmopolite, et le plus « suggestif » des albums. Ah! ce n'était point dans de semblables albums que nous apprenions jadis la « géographie pittoresque, » mais en revanche ils coûtaient plus cher.

Toutes ces grandes villes sont trop civilisées, et vous verrez qu'un jour elles finiront par se ressembler toutes. *Les Iles oubliées* (2), — ce sont les Baléares, la Corse et la Sardaigne, — ont quelque chose de moins artificiel, ou de plus sauvage même, si nous en croyons les très sincères et très originales impressions qu'en a rapportées M. Gaston Vuillier. Le premier spectacle qu'il eut en arrivant à Palma, ce fut celui d'une *gran corrida* d'espèce assez rare, sans doute, où une jeune femme, la señora Mazantina, tenait l'emploi de toréador, et c'était en l'honneur de la canonisation du bienheureux Alonso Rodriguez! La señora, blessée, roula dans la poussière, et la foule quitta la *plaza de toros* pour aller s'agenouiller sur le passage d'une procession dont l'effigie du saint, en cire, de grandeur naturelle, était le plus bel ornement. Mais d'autres spectacles attendaient M. Gaston Vuillier. Majorque est riche en monumens, dont on retrouvera la splendeur dans ses dessins; riche en souvenirs, dont les plus littéraires sont ceux de Raymond Lulle et de George Sand, qui écrivit son *Spiridion* dans une cellule de la chartreuse de Valldemosa; plus riche encore en beautés naturelles. Nous ne disons rien de la Corse, moins « oubliée » sans doute, ou plus connue que les Baléares. Mais il y aurait plaisir à

(1) *Les Capitales du monde*, 1 vol. in-8°; Hachette.

(2) *Les Iles oubliées*, par M. Gaston Vuillier. Impressions de voyage, illustrées par l'auteur, 1 vol. grand in-4°; Hachette.

suivre M. Vuillier en Sardaigne, de Porto-Torres à Sassari, de Sassari à Cagliari, de Cagliari à San-Mauro. Ici, ce ne sont plus les fidèles seulement, ce sont leurs bœufs avec eux qui suivent les processions, au nombre de parfois trois ou quatre cents « les cornes ornées d'oranges, de rubans, de petits miroirs ; des fleurs sur le front, et le cou agrémenté de foulards, de scapulaires, d'amulettes. » Mais il faut se borner ; et nous en avons dit assez pour inspirer à nos lecteurs la curiosité d'en savoir davantage, ou peut-être, à leur tour, le désir d'aller visiter ces *Iles oubliées*.

Les *Souvenirs du capitaine Parquin* (1) nous ramènent sur le continent, j'allais dire en Europe, et au temps des guerres de l'empire. On connaît l'histoire du capitaine ou du commandant Parquin, — car, après avoir été réformé en 1824, il fut fait en 1830 chef d'escadron de gendarmerie ; — et l'on sait que la fin en a un peu gâté les beaux commencemens. Nous n'aimons pas à voir les commandans de gendarmerie prendre part à des « expéditions » comme celles de Strasbourg ou de Boulogne, et cette opinion personnelle est trop saine pour n'être pas généralement partagée. Après cela, comme il n'y est question ni de Boulogne ni de Strasbourg, mais d'Eylau et de Salamanque, nous louerons l'intérêt des *Souvenirs du capitaine Parquin*. Moins abondans que les *Mémoires* du général Marbot, moins « merveilleux, » si je l'ose dire, les *Souvenirs* de Parquin sont peut-être plus véridiques, d'une vérité moins ornée. Ce sont bien ceux aussi d'un officier de cavalerie, d'un chasseur ou d'un hussard de l'empire, dont la désinvolture même est une forme de l'héroïsme, quand elle est faite, comme la sienne, de mépris du danger, d'insouciance de la vie, et d'amour de la guerre. Les illustrateurs de ce beau volume l'ont bien compris, et ce sont de belles pages, bien militaires, bien françaises que celles où leur crayon a voulu rivaliser de vivacité avec le texte de Parquin. Il convient de les en remercier, comme aussi M. Frédéric Masson, qui s'est fait l'éditeur de ce livre. Mais quelle utilité de s'en prendre là-dessus, comme il fait, « à ce qu'on nomme la littérature ? » et depuis quand « les romans malsains qui défigurent la face auguste de la Patrie » sont-ils toute « la littérature » ou seulement « de la littérature ? » Si l'épée a sa noblesse, — comme on eût dit au temps du capitaine Parquin, — la plume aussi peut avoir la sienne, et je consens que ses victoires aient parfois été désastreuses, mais l'épée n'a-t-elle toujours vaincu que pour la justice et pour l'humanité ?

On rapprochera tout naturellement des *Souvenirs du capitaine Parquin* le livre de M. L. Vallet : *Croquis de cavalerie* (2). A la vérité, la forme

(1) *Souvenirs du capitaine Parquin*, avec une introduction de M. Frédéric Masson ; dessins de MM. de Myrbach, Dupray, Walker, Sergent et Marius Roy, 1 vol. in-4° ; Boussod et Valadon.

(2) *A travers l'Europe, Croquis de cavalerie*, par M. L. Vallet, préface de M. Roger

en est un peu particulière, et le livre tout entier n'est guère qu'un état des cavaleries de l'Europe, précédé d'un court historique ou, pour mieux dire, d'une « caractéristique » de leur organisation et de leurs qualités. Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, France, Hollande, Italie, Russie, Suède et Norvège, nous les voyons tour à tour défiler devant nous, officiers en tête. De nombreuses gravures, exécutées d'après les dessins de l'auteur, forment un heureux commentaire du texte; et si celui-ci d'ailleurs est plutôt à consulter qu'à lire, c'est justement ce que M. Vallet a voulu.

Nous arrivons maintenant aux collections Hachette et Hetzel, dont on nous excusera, comme aussi bien tous les ans, de ne pouvoir donner qu'une idée très sommaire. M. Maxime du Camp n'a certes pas voulu dans *Bons cœurs et Braves gens* venger la « littérature » des duretés qu'on lui dit depuis quelque temps, mais, avec son art ordinaire de conter, de dramatiser et de composer, il a montré que la « littérature » pouvait, elle aussi, servir de quelque chose. Car on se trompe lorsque l'on dit que la vertu n'a pas d'histoire, et, pour intéresser les lecteurs « aux bonnes gens et aux bons cœurs, » il ne suffit que de savoir s'y prendre. On sera reconnaissant à M. Maxime du Camp d'avoir prouvé dans ces quelques récits qu'en fait de « documens humains » les exemples de bonté, de générosité, d'abnégation en valent d'autres, et que, comme les autres, étant du domaine de la vérité, ils sont donc aussi de celui de la « littérature. » L'ouvrage est illustré de cinquante gravures d'après MM. de Myrbach et Tofani. Pour le livre de M. Eugène Mouton, nous n'en pouvons que copier le titre, mais sans doute ses lecteurs habituels le trouveront assez significatif, et le voici tout au long : *Aventures et mésaventures de Joël Kerbabu, Breton de Landerneau en Bretagne, dans ses voyages en Portugal, aux Indes orientales, en Arabie, en Ethiopie, en Chine, au Japon, au Tonkin et en France*. Vous m'en voyez moi-même fourbu. L'illustration du livre est de M. Alfred Paris. Signalons encore : *Sauvons Madelon!* et *le Dernier tour de l'enchanteur Merlin*, par M[lle] Jeanne Schultz, le délicat auteur de *la Neuvaine de Colette;* un volume de M[me] de Witt : *Alsaciens et Alsaciennes;* un volume de M[me] de Nanteuil : *le Secret de la grève;* un volume de M[me] Colomb : *Hélène Corianis*. Tous ces ouvrages, — à peine avons-nous besoin de le dire, — sont illustrés de nombreuses gravures, et tous ces noms sont assez connus de nos lecteurs. La *Bibliothèque des merveilles*, enfin, s'enrichit cette année de deux nouveaux volumes : *la Guerre*, par M. le lieutenant-colonel Hennebert, et *Maisons d'hommes célèbres*, par M. André Saglio. On pourrait dire de

de Beauvoir. Ouvrage illustré de 300 gravures dans le texte et de 50 en couleurs d'après les dessins de l'auteur, 1 vol. grand in-4°; Firmin Didot.

ce dernier volume que, si ce n'est pas de l'*interview*, c'est de l'*indiscrétion* rétrospective, de l'histoire anecdotique, de la description vraie. Les curieux du cabinet de travail de M. Émile Zola, — dont M. Grand-Carteret nous a donné la reproduction dans son *XIXe Siècle*, — ne le seront-ils pas aussi de la « librairie » de Montaigne ou de la « chambre à coucher » de Voltaire? Quant au petit livre du colonel Hennebert, s'il n'est pas gros, il est plein de choses, et dans un format maniable, en moins de 300 pages, on y trouvera, sur tout ce qui touche à la guerre, — forces militaires, fortifications, moyens de communication, mobilisation, stratégie, tactique, poliorcétique et défense des places, — de ces résumés ou de ces raccourcis dont ceux-là sont seuls capables qui sont les maîtres de leur sujet.

Voyages extraordinaires, *Voyages involontaires*, la féconde imagination de M. Jules Verne ne se lasse pas d'en inventer, et le talent descriptif de M. Lucien Biart en trouve toujours de nouveaux à placer dans le cadre de ses souvenirs. Il y a toute une Amérique, si l'on peut ainsi dire, dont personne, en français du moins, ne nous a donné la sensation comme l'auteur des *Clientes du docteur Bernagius*. Il nous la donnait hier encore, ici même, et nos lecteurs ne l'ont pas oublié. Dirai-je qu'ils la retrouveront dans les quatre récits, — *M. Pinson*, *la Frontière indienne*, *le Secret de José* et *Lucia Avila*, — qui forment ce volume? Ils y retrouveront aussi l'aimable invention de M. Lucien Biart, sa bonhomie doucement ironique, son art de soutenir et de renouveler l'intérêt. Mais s'ils préfèrent peut-être, comme étant plus inédites, en quelque manière, et d'un air plus nouveau, les descriptions de l'Asie centrale à celles de l'Amérique équinoxiale, alors c'est *Claudius Bombarnac*, le reporter du *XXe Siècle*, qu'ils suivront avec M. Jules Verne, de Tiflis à Pékin, par Merw, Boukhara, Samarcande, Kachgar et Lan-Tcheou. Si nous avons l'air nous-même de connaître ainsi le chemin, c'est que le roman de M. Jules Verne est accompagné de deux excellentes cartes. Il est illustré aussi de 6 grandes gravures en chromotypographie, qui nous ont paru d'un effet très heureux, et de 55 compositions de M. L. Bennett.

Sous le titre d'*Épis et Bleuets*, — pour exprimer le mélange des « idées sérieuses » et des « idées souriantes, » — M. Ernest Legouvé a rassemblé dans ce volume quelques « Souvenirs biographiques, » une demi-douzaine « d'Études littéraires ou dramatiques » et quelques « Scènes de famille. » N'avions-nous pas lu déjà quelques-unes de ces pages? Peu importe, si nous n'avons pas trouvé pour cela moins de plaisir à les relire. M. Legouvé a beaucoup vu, beaucoup lu, et beaucoup retenu. On sait, d'ailleurs, qu'il conte ou qu'il cause à merveille, légèrement, avec cet air de négligence, ou de nonchalance même, qui était autrefois la coquetterie de la conversation. Point de grands mots, ni d'éclats de voix,

mais la malice aimable de l'homme à qui la vie a été douce et qui lui en demeure reconnaissant. Aussi, dans ce volume, n'est-ce pas seulement un homme qui se peint, mais toute une époque avec lui, dont il aime à se souvenir et dont le souvenir l'inspire. Avec cela, dans les quelques pages qu'il a consacrées aux *Domestiques au théâtre*, aux *Ficelles dramatiques*, à *la Transformation d'une légende*, — c'est celle du *Cid*, — rien de très profond, sans doute, mais rien de pédant; et des indications utiles, comme venant d'un « homme de théâtre, » qui l'a toujours passionnément aimé.

Signalons encore, dans la même collection, *la Petite Fée du village*, de Jules Sandeau, qu'évidemment nous devrions connaître, mais que nous avons, en tout cas, tout à fait oubliée; *la Petite chanteuse*, de M. Julien Berr de Turique, dont tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous avons lu du jeune écrivain de très jolies *Nouvelles ; le Rubis du Grand-Lama*, par M. André Laurie, long roman d'aventures, où nous avons cru voir que de jeunes lecteurs trouveraient sur le bouddhisme thibétain plus d'un renseignement instructif. Et n'oublions pas, pour finir, les deux volumes annuels du *Magasin d'Éducation et de Récréation*. La « Récréation » n'y tient-elle pas beaucoup de place, peut-être? plus qu'autrefois, à ce qu'il nous semble? Nous avons cependant remarqué dans le second volume une jolie série : *Comment on dessine les enfans*, d'après Hunt Rimmer, traduction de M. Courtin.

Il ne nous reste plus qu'à parler de quelques rééditions, et d'abord du volume de *Portraits littéraires* (1) que MM. Garnier frères ont tiré des *Causeries du Lundi*. Déjà les mêmes éditeurs avaient ainsi formé une *Galerie de Femmes célèbres*, puis une autre, puis une *Galerie des grands Écrivains français*, puis un *Cabinet*, pour ainsi parler, d'*Originaux et Beaux Esprits*. Ce sont aujourd'hui *les Écrivains politiques et philosophes*, — Condorcet, Mallet du Pan, Bonald, Joseph de Maistre, Armand Carrel, Montalembert, Tocqueville, etc., — et il faut convenir qu'ainsi rapprochés les uns des autres, s'ils ne prennent certes pas une valeur nouvelle, tous ces portraits pourtant se font valoir, et la signification s'en précise. L'air de famille ou d'opposition s'accuse; politiques et philosophes, s'ils ont entre eux quelques traits de communs, et, dans cette communauté de préoccupations, chacun son caractère, on le voit mieux; leurs différences aident à les comprendre. La connaissance de leur physionomie n'y est pas inutile non plus, si du moins les portraits qu'on nous donne sont vraiment ressemblans. Maine de Biran, par exemple, a le front bien métaphysique, et l'on reconnaît la roideur de Bonald dans le port de sa tête. Ils « doivent » donc être ressemblans.

(1) *Galerie de portraits littéraires. Écrivains politiques et philosophes*, par Sainte-Beuve; illustré de portraits gravés à l'eau-forte par MM. Abot, Burney, Courboin, Jeannin, Manesse et Massard, 1 vol. in-8°; Garnier frères.

En tout cas, ils sont presque tous fort beaux, et le volume d'une exécution très soignée.

Nous en dirons autant du *Théâtre de M. François Coppée* (1). Mais, quand nous voudrons louer M. Coppée lui-même, ce qui nous sera toujours facile et toujours agréable, ce n'est pas de *Madame de Maintenon*, ni même des *Jacobites*, que nous prendrons occasion. Contentons-nous donc ici d'avoir annoncé la publication de ce second volume de ses *Œuvres complètes*, et venons à *Pêcheur d'Islande*.

Si l'on osait se hasarder à prédire l'avenir, et, parmi tant de romans qui ont paru depuis dix ou douze ans, si l'on essayait de prévoir quels sont ceux qui mourront et lesquels survivront, j'en nom merais que je préfère, pour des raisons à moi, mais je parierais pour *Pêcheur d'Islande* (2). Je viens de le relire, et, — que les éditeurs et surtout les auteurs me pardonnent! — c'est peut-être ce qui m'a empêché de savoir les *Mésaventures de Joël Kerbabu*. J'en aime tout, ou presque tout, et d'abord l'oubli que Loti y a fait de lui-même pour ne songer qu'à ses personnages. Aussi comme ils sont vivans, bien vivans, d'une vie qui ressemble à la nôtre, vraiment humaine, dont la monotonie de l'existence a régularisé les battemens, sans diminuer en eux la puissance de souffrir. Et puis, les autres étaient d'une autre race, Aziyadé, Rarahu, Fatou-gaye, des exotiques, presque d'une autre humanité, mais celle-ci, la petite Gaud, *mademoiselle Marguerite*, est vraiment de la nôtre, par l'ardeur cachée de son amour, la douceur infinie de sa résignation, l'innocence de sa coquetterie. C'est le « fils Gaos » qui me plaît moins, pour trop ressembler à « mon frère Yves. » Ai-je besoin de rappeler la simplicité des moyens, celle des sentimens, la profondeur des uns, l'intensité des autres? Mais qui jamais a mieux peint la mer, le *calme blanc* des mers d'Islande, la brume opaque des régions polaires, ou encore la sourde menace qui roule perpétuellement dans les plis de ses vagues, ses révoltes haineuses, et la fatalité de son pouvoir? Certes, il n'était pas facile à M. Émile Rudaux de rivaliser avec le texte de son auteur, et nous n'oserons dire qu'il y ait tout à fait réussi. Mais il n'y a pas échoué non plus, et les cent vingt-huit compositions dont il a illustré *Pêcheur d'Islande* lui font sans doute le plus grand honneur. Il n'y en a pas une qui ne soit dans l'esprit du texte, et il y en a plusieurs qui seraient presque capables, à elles seules, d'en raviver le souvenir. Que pourrions-nous en dire davantage? et comment aussi pourrions-nous mieux finir?

F. B.

(1) *Théâtre de M. François Coppée*, 1869-1889. Édition illustrée, 1 vol. in-8°; A. Lemerre.

(2) *Pêcheur d'Islande*, par Pierre Loti, illustré de 128 compositions de M. Émile Rudaux, 1 vol. in-8°; Calmann Lévy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre

C'est la fatalité des situations depuis longtemps altérées et faussées. On n'en sort pas avec des expédiens, des remaniemens ministériels, des fantaisies d'omnipotence ou de vaines transactions aux dépens des intérêts les plus précieux; on s'y enfonce au contraire de plus en plus parce que le désordre a sa logique, comme l'ordre a aussi sa logique. Le mal aujourd'hui, — et cette misérable aventure de Panama n'a fait que le dévoiler une fois de plus sous des formes plus criantes, — le mal du temps est qu'on va au hasard sans direction, sans avoir une idée juste et précise du droit, de la loi, des plus simples conditions d'un régime régulier. On suit le courant de la passion du moment; on se laisse surprendre par des accidens qui sont toujours pénibles sans doute, mais qui, après tout, ne sont pas une nouveauté dans l'histoire des parlemens. On cède à toutes les impressions ou à toutes les pressions, on joue avec toutes les garanties; on change chemin faisant les hommes sans changer de système,— et le lendemain on n'est pas plus avancé que la veille, on n'a fait tout simplement qu'une étape de plus dans le désordre !

Quand cette triste affaire de Panama, qui obsède depuis quelque temps tous les esprits, et qui ne semble pas près de finir, a fait, pour ainsi dire, explosion dans la vie publique de la France, cette révélation soudaine et bruyante de l'avilissement des mœurs, de la faiblesse des consciences contemporaines, du rôle de l'argent dans la politique, était certainement cruelle. Elle était de nature à éveiller la vigilance des pouvoirs publics. Il n'y avait pas cependant de quoi perdre la tête et se jeter dans toutes les extrémités. La justice régulière était saisie, elle poursuivait ses recherches, et c'était à M. le garde des sceaux de hâter l'instruction, de lever tous les doutes ou de trancher les difficultés s'il y en avait. Le parlement, de

son côté, justement ému de divulgations qui intéressaient l'honneur de quelques-uns de ses membres, croyait devoir instituer une commission d'enquête, et cette commission pouvait accomplir son œuvre librement, honnêtement, avec une suffisante efficacité. Tout cela était possible avec quelque sang-froid, en restant dans la limite de la raison et des lois, en respectant l'indépendance des juridictions. Pas du tout: on a cédé à une sorte d'ahurissement universel. On a fait d'une enquête une sorte d'enchère publique ouverte au milieu du bruit des délations et des excitations. La commission parlementaire a eu tout l'air de se précipiter sur la justice pour lui arracher ses secrets, ses papiers, ses instructions ; elle a eu encore la prétention de dicter ou de régler les procédures. La justice, toujours assez lente, s'est réveillée un peu tardivement et a protesté. Les conflits se sont élevés : on est arrivé à une confusion complète, — et pour commencer, dans cette bagarre, un ministère, flottant jusqu'au bout entre tous les conseils, est tombé sur le coup. Le premier résultat de cette malencontreuse affaire de Panama a été une crise ministérielle, et ce n'est point sans peine, en vérité, qu'on est arrivé à sortir de cette crise nouvelle. On s'est agité pendant huit jours pour en revenir au même point ou tout au moins à un ministère composé à peu près des mêmes hommes.

Qu'est-ce que cette crise, en effet ? Elle n'est point assurément le moins curieux épisode de cette singulière histoire qui se déroule sous nos yeux. Au premier abord, la solution paraissait assez simple. La commission d'enquête parlementaire, représentée par son président, M. Henri Brisson, prétendait imposer des actes de procédure de l'ordre le plus délicat et obtenir d'autorité la communication du dossier encore secret de l'instruction judiciaire ouverte contre les administrateurs de Panama. Le ministère, représenté par le président du conseil, M. Loubet, et par un triste garde des sceaux, s'était décidé un peu tard, après bien des hésitations et des contradictions, à résister aux prétentions de la commission d'enquête, à sauvegarder les droits, les traditions de la justice régulière.

La lutte était directe, précise, et dans cette lutte poussée à fond, M. le président du conseil Loubet se voyait abandonné par la chambre, vaincu par le président de la commission d'enquête, M. Henri Brisson. C'était donc à M. Brisson de prendre la direction d'un gouvernement résolu à consacrer l'omnipotence de la commission parlementaire, et c'est à lui effectivement que M. le président de la république donnait la mission de reconstituer un ministère. Quelles étaient les vues de M. Brisson ? Il les a expliquées lui-même et elles n'en sont pas plus saisissables. Le plus clair est que M. Brisson, quoique passablement gonflé de son importance, n'a réussi ni à former un ministère radical, comme il l'aurait sans doute désiré, ni à refaire ce qu'on appelle un ministère de concentration républicaine. Radicaux et modérés lui ont

échappé. Il n'a pu convaincre ni un des anciens ministres, M. Bourgeois, qu'il voulait placer à l'intérieur, ni M. Casimir Perier, sur qui il paraissait avoir compté, et il s'est dérobé à sa mission, sans respecter les convenances à l'égard du chef de l'État. Il a donné cet exemple d'un homme politique recevant une mission délicate du chef de l'État et livrant lestement au public le secret des délibérations du conseil, de ses négociations. Dès lors, à qui s'adresser? Tout commençait à se compliquer. M. le président de la république, dans son embarras, a cru devoir se tourner vers M. Casimir Perier, qui est lui-même président de la commission du budget. Sans doute, par le lustre de son nom, par sa position, par la modération de ses idées, M. Casimir Perier semblerait appelé à être le chef d'un ministère de libérale conciliation. Peut-être n'a-t-il vu, dès ses premières négociations, que la difficulté de rassembler des élémens sérieux de gouvernement, peut-être s'est-il trop attaché, lui aussi, à ce mirage insaisissable d'une concentration chimérique. Toujours est-il qu'il s'est promptement découragé à son tour. Il fallait cependant en finir; on ne pouvait rester sans gouvernement en pleine crise de toutes les forces sociales, en plein conflit entre le parlement et la justice. M. le président de la république a pris le parti de charger M. le ministre des affaires étrangères Ribot de refaire un cabinet, — et M. Ribot a fait un cabinet en quelques heures, sans se mettre en frais de combinaisons!

Au demeurant, c'est l'ancien cabinet, et c'est, si l'on veut, un autre cabinet. Il n'y a presque rien de changé. Il n'y a que deux hommes disparus, l'infortuné M. Ricard qui a péri l'autre jour sur la brèche et M. Jules Roche, — deux hommes de moins et deux hommes de plus, un député négociant du Havre, M. Siegfried, et un professeur, M. Charles Dupuy. La vraie nouveauté toutefois, le trait distinctif de ce ministère qui vient de naître ou de renaître, c'est qu'il s'appelle du nom de son nouveau président, le ministère Ribot, au lieu de s'appeler le ministère Loubet, que M. Loubet lui-même reste modestement au second rang, et surtout que l'ancien ministre de l'instruction publique, M. Bourgeois, passe comme garde des sceaux à la chancellerie. Que signifie maintenant ce ministère plus ou moins métamorphosé? Quelles sont ses opinions, ses résolutions sur ces dangereux conflits qui agitent le monde parlementaire et le monde judiciaire? Voilà précisément la question à laquelle il n'est déjà plus facile de répondre après les premières explications échangées au Palais-Bourbon et les premiers actes qui ont suivi ces explications. Elle est d'autant moins aisée à résoudre que, chaque jour, les incidens se succèdent, des difficultés nouvelles surgissent et qu'on finit par ne plus s'y reconnaître.

Précisons les choses. Assurément, M. Ribot, dans la déclaration qu'il a portée à la chambre pour son avènement à la présidence du conseil, a tenu un langage habilement mesuré, aussi digne que sensé.

Il a parlé en premier ministre à l'esprit élevé, exhortant la chambre à donner l'exemple du sang-froid, à laisser la justice et la commission d'enquête accomplir leur œuvre, à se défendre des émotions trop vives de l'heure présente et à reprendre ses travaux. Jusque-là rien de mieux. Qu'en est-il dans la réalité ? Au premier moment on avait compris que, dans la pensée de M. le président du conseil, il y avait des principes supérieurs, — comme l'indépendance des pouvoirs par exemple, — auxquels « on ne pouvait porter atteinte, » qui étaient l'essence de la société moderne. Son langage avait cette signification ou il n'en avait aucune. Le nouveau garde des sceaux, qui a paru assez novice, assez inexpérimenté dans ses débuts de chef de la magistrature française, M. Bourgeois lui-même, semblait confirmer les déclarations de M. le président du conseil et se montrer préoccupé de sa responsabilité. On aurait pu croire d'après cela que les ministres, en mettant tout leur zèle, toute leur bonne volonté au service de la commission d'enquête, se réservaient cependant de ne pas livrer les droits, les garanties, les traditions de la justice régulière.

On l'aurait cru ainsi : c'était une illusion ! Cela voulait dire que le nouveau ministère était disposé à faire tout ce qu'on voudrait. On demandait l'exhumation d'un mort, une autopsie légale devant laquelle la magistrature et l'ancien ministre de la justice avaient reculé, parce qu'ils ne voyaient rien, — y eût-il même un suicide au lieu d'une mort naturelle, — qui pût légitimer cette intervention de l'autorité publique : M. le garde des sceaux s'est hâté d'accorder l'autopsie, sans en reconnaître l'utilité, il l'avoue, sans y regarder de plus près, sur la foi des « bruits divers qui ont couru ! » On réclamait à grands cris la communication d'un dossier d'information judiciaire qui avait été refusée, parce que le secret est la loi des instructions de justice : le nouveau ministère s'est empressé d'accorder la communication, non plus même une communication partielle et mesurée, la communication entière et complète. Que si des esprits timorés ont encore des scrupules et persistent à penser que c'est traiter bien légèrement les affaires de justice, on leur dit sans façon qu'ils peuvent se rassurer, que toutes les précautions sont prises. On a demandé à la commission de garder le secret sur les papiers qu'on lui confie, de sorte que le gouvernement, ne sachant pas lui-même garder ses secrets, les met pour plus de sûreté en dépôt dans une commission de trente-trois membres. Et sur la foi de cette garantie, M. le garde des sceaux s'est libéralement exécuté ! mais alors que signifie ceci ? Où en sommes-nous ? Si les ministres du nouveau cabinet, qui étaient aussi dans l'ancien, avaient, il y a quinze jours, l'opinion qu'ils ont aujourd'hui, pourquoi ne le disaient-ils pas? pourquoi laissaient-ils M. le président du conseil Loubet s'engager à fond et tomber en défendant les prérogatives de la justice? S'ils partageaient, il y a quinze jours, l'opinion de leur ancien chef,

qui n'est plus que leur collègue, quel est leur rôle aujourd'hui? Ils professent, à ce qu'il semble, assez lestement et à courte distance, la commode théorie des opinions successives!

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que pour pallier ces contradictions ou ces évolutions, pour se mettre à l'abri d'une autorité respectée, on est allé exhumer sérieusement une circulaire écrite en 1877, au lendemain du 16 mai, par M. Dufaure. D'abord, il s'agissait d'une enquête électorale, œuvre plus ou moins politique, fort différente d'une enquête strictement judiciaire. Et de plus, même dans ces conditions, que disait M. Dufaure? « Il rappelait que le magistrat a des devoirs particuliers de discrétion et de réserve, dont il ne peut s'affranchir. » Il recommandait aux chefs du parquet de « concilier le respect dû aux délégués d'un grand corps politique et les prérogatives dont la justice a besoin pour accomplir l'œuvre sociale que la loi confie à ses soins. » Il n'hésitait pas à reconnaître qu'aux magistrats seuls appartient « le droit de mettre au jour les documens judiciaires ou de les tenir secrets. » Il ajoutait enfin, pour la direction de ses procureurs-généraux, que s'ils avaient des doutes, ils devaient les lui soumettre et qu'ils parviendraient ensemble, par un examen attentif, à prévenir les conflits. Est-ce qu'on en est à ces règles sévèrement sauvegardées? C'est à peu près le contraire que fait M. le garde des sceaux d'aujourd'hui, en paraissant s'inspirer des instructions de M. Dufaure. La veille encore, il revendiquait pour lui le droit de décider, sous sa responsabilité, ce qui pourrait être communiqué et ce qui ne devrait pas l'être; le lendemain, il s'est fait une sorte de point d'honneur de tout livrer, sans examen, sans contrôle, sans jeter les yeux sur un papier, et les vagues réserves dont il a accompagné ses communications ne sont plus qu'un vain déguisement. Le fait réel, c'est la capitulation du gouvernement et du chef de la justice devant la commission d'enquête parlementaire, reconnue dans son omnipotence.

Fort bien! Et si, pour sa part, la magistrature, qui n'a pas encore signé la capitulation, se retranche dans la résistance! M. le procureur-général Quesnay de Beaurepaire a déjà refusé de se prêter à ce qu'on lui demandait; soit par un scrupule sincère de magistrat, soit peut-être un peu par calcul, il est allé crânement au-devant d'une révocation, il l'a défiée; on lui a répondu en le plaçant à la cour de cassation! Voilà pour un! Mais si, à son tour, M. le premier président de la cour de Paris et avec lui d'autres juges persistent dans leurs protestations, que fera-t-on? Va-t-on les épurer encore une fois ou les placer tous à la cour de cassation? Allons plus loin : si les avocats des accusés de Panama, qui ont déjà fait leurs réserves, se servent des indiscrétions qui peuvent être commises, qui sont presque inévitables, des irrégularités qui sont déjà nombreuses dans cette triste affaire, pour contester la validité d'une instruction illégalement conduite, et si un

tribunal leur donne raison, qu'arrivera-t-il? On n'entrera pas apparemment en campagne contre les avocats et les magistrats, ce serait ajouter le ridicule à la violence; on n'aura réussi qu'à embarrasser l'action de la justice, à intercepter la vérité. On aura accumulé les complications là où la légalité et les moyens réguliers suffisaient, si on l'avait voulu, pour « faire la lumière, » — cette lumière qu'on prétend chercher.

Que le ministère reconstitué n'ait eu que de bonnes intentions, qu'il ait cru faire pour le mieux en cédant aux circonstances, en se prêtant à une œuvre d'investigation nécessaire, c'est possible. Il n'a pas été sûrement heureux dans ses bonnes intentions jusqu'ici; il s'est engagé à la légère, un peu vraisemblablement pour vivre, pour gagner du temps, et du premier coup, il n'a fait qu'ajouter à cette anarchie qui est l'œuvre de tout le monde, il faut en convenir, qui se manifeste sous toutes les formes, sans frein et sans limites. Au fond c'est là toute la question. Le mal réel, c'est cette anarchie morale qui s'infiltre partout, qui passe des idées dans les faits. L'anarchie, elle est sans doute dans les propagandes sinistres, comme aussi dans ces remuantes municipalités socialistes de Roubaix, de Saint-Denis, de Montluçon, où de médiocres agitateurs abusent des finances de leurs communes, désorganisent la police, pervertissent jusqu'à la bienfaisance. Elle est aussi malheureusement plus haut, dans un État politique indéfinissable où rien n'est à sa place, où une commission parlementaire a la prétention de se substituer à la justice, d'assister sans titre, sans mandat, à des levées de scellés, et où le gouvernement laisse tout faire. L'anarchie, elle est dans cette situation où tout se déprime et se déconsidère à la fois, institutions et hommes, où l'instabilité naît de la confusion : de sorte qu'à des désordres toujours possibles on n'aurait à opposer qu'une légalité émoussée, des pouvoirs affaiblis, complices de leur propre abaissement. M. le président du conseil invitait l'autre jour la chambre à se détourner des misères du temps et à reprendre son œuvre. M. le garde des sceaux, à son tour, prétendait qu'il fallait « franchir la barre qu'opposent certains incidens à la marche en avant de la république. » Soit, franchissez la barre si vous le pouvez, reprenez la marche en avant; mais la première condition, sachez-le bien, c'est qu'il y ait un gouvernement décidé à en finir avec les situations fausses, à faire sentir partout l'autorité des institutions et des lois, à régler la marche pour la sécurité et la considération du pays. Si c'est là ce qu'a voulu dire M. le président du conseil hier devant le sénat en reprenant ses explications, en commentant, en étendant ses premières déclarations, fort bien! S'il est réellement pénétré des dangers de ce « trouble, » de ce « relâchement » qu'il avoue, s'il est décidé, comme il l'a dit, à gouverner, à « ressaisir dans leur plénitude les droits que le pouvoir exécutif tient

de la constitution, » à la bonne heure; mais alors qu'il gouverne, qu'il ne laisse pas plus longtemps les esprits s'égarer, les intérêts s'inquiéter, la France attendre une protection et une direction !

Au moment où nous sommes, ce n'est point seulement en France d'ailleurs qu'il y a de mauvais incidens et des crises intérieures. On dirait qu'il y a en Europe une influence maligne, une sorte d'épidémie d'aventures plus ou moins scandaleuses mêlées aux affaires des peuples et des gouvernemens. La vertueuse Allemagne elle-même n'en est point exempte. Pendant que M. le chancelier de Caprivi dispute sa loi militaire au parlement, voici que tout à coup a surgi un incident bizarre dont le héros est un docteur Ahlwardt, grand antisémite de vocation et de profession, qui vient d'être tout à la fois condamné pour diffamation à Berlin et élu au Reichstag par le district d'Arnswalde-Friedberg dans la province de Brandebourg. Comment cela s'est-il fait?

Ce n'est pas d'aujourd'hui, on le sait, que l'antisémitisme, qui n'est guère qu'une forme du mouvement socialiste contre le capital, sévit en Allemagne. Il a eu même, il y a quelques années, jusqu'à la cour un apôtre véhément dans le prédicateur Stoecker, congédié depuis par l'empereur Guillaume II. Le docteur Ahlwardt est un de ces farouches antisémites qui poursuivent les Juifs d'une guerre acharnée et les signalent comme le fléau de l'Allemagne. Il y a quelque temps déjà, il publiait une brochure, *les Fusils juifs*, où il accusait un fabricant d'armes israélite, M. Lœwe, d'avoir fourni à l'armée allemande de mauvais fusils qu'il avait fait accepter on ne savait comment. Poursuivi pour diffamation, il était naturellement condamné; il avait contre lui le témoignage de quelques généraux et même de fonctionnaires du ministère de la guerre. Il ne se tenait pas néanmoins pour battu. Le procès est revenu récemment devant la cour de Berlin. L'affaire était déjà vivement engagée au milieu d'une certaine émotion publique lorsque tout à coup, en pleine audience, M. Ahlwardt a produit une série de pièces officielles, évidemment dérobées, bel et bien authentiques néanmoins, constatant que tout ce qu'il avait dit était vrai, que les fusils Lœwe étaient de mauvaises armes, dangereuses ou inutiles dans les mains des hommes. Bon nombre de ces armes avaient dû être refusées par les chefs des régimens. Cette révélation a été un coup de foudre pour les juges eux-mêmes. Elle était d'autant plus grave qu'elle éveillait aussitôt bien des doutes sur les marchés de la guerre et qu'elle était de nature à répandre l'inquiétude dans l'armée. Le révélateur a été malgré tout condamné; mais le coup était porté, il avait retenti en Allemagne, et l'impression a survécu au procès; elle a été assez forte pour n'être pas facilement effacée par les explications que M. de Caprivi a cru devoir donner ces jours derniers, pour rassurer le pays et l'armée.

Ce n'est pas tout. Au moment où M. Ahlwardt était devant ses juges à Berlin, il était devant ses électeurs à Arnswalde, et le condamné de Berlin était élu à une immense majorité député au Reichstag dans le Brandebourg. Il a été élu surtout avec l'appui des conservateurs, même de quelques fonctionnaires publics. Et chose plus curieuse, les conservateurs ne se sont pas bornés à donner leurs voix à l'agitateur antisémite; ils viennent de se réunir en congrès pour sceller leur alliance avec l'antisémitisme; ils ont même écarté les réserves que quelques conservateurs modérés voulaient faire. Que peut-il sortir de cette alliance passablement baroque? C'est ce qu'il serait difficile de dire. C'est au moins le signe des progrès de ce mouvement de l'antisémitisme; c'est peut-être aussi le prélude d'étranges évolutions d'opinions et de crises inattendues pour l'Allemagne.

Que se passe-t-il donc au-delà des Pyrénées? La politique de l'Espagne s'est singulièrement embrouillée depuis quelque temps; les mauvaises affaires, les contretemps, les mécomptes, se sont succédé, et tout finit par une crise ministérielle de plus qui a coïncidé avec l'ouverture récente des Cortès, qui n'est que la suite d'une série d'incidens à travers lesquels le gouvernement se traînait péniblement. Il est certain que, depuis quelques mois, rien n'a réussi au ministère de M. Canovas del Castillo, que, tout au contraire, même l'imprévu, a tourné contre lui, — et ses dissentimens intimes, les dissentimens du parti conservateur ont fait le reste. L'ouverture des chambres a mis la situation au vif et a précipité le dénoûment.

On n'est jamais sans doute à l'abri d'une crise ministérielle, à Madrid pas plus qu'ailleurs, pas plus qu'à Vienne ou à Paris. La crise qui vient d'emporter le cabinet de M. Canovas, en Espagne, ne laisse pas cependant d'avoir ses singularités, ses curieuses péripéties, et il est clair qu'elle se préparait depuis quelque temps, qu'on était, comme on dit, au bout d'une situation. A ne voir que les apparences, tout semblait assez favorable, assez rassurant, il y a deux mois à peine. C'était le moment où la régente et son jeune fils, le roi Alphonse XIII, faisaient leur voyage d'Andalousie, accompagnés par le chef du cabinet, allant présider aux fêtes du centenaire de Christophe Colomb, à Huelva même, au port d'où partait autrefois le grand navigateur, — puis visitant Séville. L'éclat des réceptions populaires, la bonne grâce de la régente, l'éloquence de M. Canovas del Castillo, dans ces fêtes flatteuses pour l'orgueil national, tout cela détournait les esprits et pouvait faire un instant oublier la politique; mais c'est ici justement que commençaient les incidens et les contretemps.

La régente avait promis sa visite, la visite du roi son fils à Grenade, et la vieille cité des rois maures, de l'Alhambra, réveillée de son indolence, avait déployé tout son luxe pour recevoir les souverains. Le jour de l'arrivée de la cour était déjà fixé, tous les partis s'étaient associés

à la préparation des fêtes royales, lorsqu'on apprenait tout d'un coup que la maladie retenait le jeune Alphonse XIII à Séville, qu'il n'y avait plus de voyage à Grenade. Grande déconvenue pour la ville privée de ses fêtes, pour ces imaginations andalouses! Aussitôt le mécompte se changeait en exaspération, presque en sédition. On saccageait les arcs de triomphe, et ce voyage qui promettait à la régente, au jeune roi, les ovations, la popularité, ce voyage manqué devenait un grief contre le gouvernement, contre les ministres, contre tout le monde officiel. Ce n'est pas tout : pendant ce temps, à Madrid, où il y avait aussi des fêtes pour le centenaire de Christophe Colomb, une sorte d'émeute éclatait sous le plus futile prétexte, pour l'interdiction de quelque concert. La population se livrait à des manifestations violentes. En réalité, ces manifestations étaient dirigées surtout contre l'alcade, devenu fort impopulaire, accusé, à tort ou à raison, de couvrir de son autorité le gaspillage des finances municipales, toutes sortes de malversations et de fraudes dans l'administration de la ville, — et par le fait, cet alcade, M. Bosch, était obligé de se retirer devant l'animadversion publique. Sur d'autres points de l'Espagne, les scènes tumultueuses se multipliaient à propos des octrois, à propos de tout et de rien. C'étaient autant de signes d'un malaise croissant, d'un certain ébranlement d'opinion.

Bref, ce voyage d'Andalousie, qui semblait avoir si bien commencé, finissait assez mal, dans des conditions assez pénibles ou assez incertaines: de sorte que le gouvernement, en rentrant à Madrid, trouvait devant lui des embarras plus sérieux qu'il ne le croyait lui-même. De petites séditions locales, ou même les manifestations de Grenade, n'auraient été rien encore; mais, de tous ces incidens, le plus grave était évidemment l'incident de Madrid, parce qu'il soulevait une question de moralité publique, qui n'est encore rien moins qu'éclaircie, parce qu'il se rattachait à toute une situation, parce qu'il se compliquait de conflits intimes dans le ministère, dans l'ensemble du parti conservateur. C'était la mauvaise affaire qui restait à débrouiller, qui pesait sur le ministère. Si une crise, devenue inévitable et imminente, n'avait pas éclaté sur-le-champ, si elle avait été ajournée, c'est qu'en ce moment même le roi et la reine de Portugal se trouvaient en visite à Madrid, à la cour d'Espagne, et qu'on ne voulait pas troubler les fêtes offertes aux jeunes souverains étrangers. A peine les princes portugais étaient-ils partis, la question renaissait tout entière. Elle se réduisait à ceci: d'un côté, le successeur du dernier alcade de Madrid, M. Bosch, le marquis de Cubas, chargé de faire une enquête sur l'administration de la ville. Il s'est mis courageusement à son œuvre d'investigation. Il n'avait pas tardé à adresser au gouvernement un mémoire où, en dévoilant les plus crians abus, il réclamait la poursuite des coupables de toutes les fraudes, et il était soutenu par le mi-

nistre de l'intérieur, M. Villaverde, qui lui-même se sentait appuyé et encouragé par une fraction notable du parti conservateur; d'un autre côté, au sein même du cabinet, le ministre d'outre-mer, M. Romero-Robledo, se faisait le protecteur à outrance de l'ancien alcade, M. Bosch, qu'il ne cessait de défendre avec la plus énergique obstination depuis sa démission forcée. Le président du conseil se trouvait pris dans ce conflit d'influences entre le ministre de l'intérieur et le ministre d'outre-mer. A qui resterait le dernier mot? Après bien des hésitations, M. Canovas finissait par se rallier à l'opinion de son terrible collègue, M. Romero-Robledo. Le ministre de l'intérieur se retirait immédiatement, suivi dans sa retraite par son sous-secrétaire d'État, M. Dato, par l'alcade de Madrid, le marquis de Cubas, et quelques heures après, le ministre démissionnaire, M. Villaverde, était remplacé par un des vice-présidens du congrès, M. Danvilla; sous-secrétaire d'État et alcade avaient des successeurs. La crise semblait finie!

Ce n'était au contraire que le commencement, une péripétie de ce curieux imbroglio qui ne pouvait désormais se dénouer que dans le parlement. Dès la réunion des chambres, en effet, il y a quelques jours à peine, le secret de la situation se dévoilait par une scission avouée, éclatante, dans la majorité ministérielle. Un des chefs conservateurs les plus éminens, M. Silvela, qui a été le premier ministre de l'intérieur du cabinet Canovas, et qui se retirait il y a un an, au moment où M. Romero-Robledo rentrait au pouvoir, M. Silvela se faisait le défenseur de M. Villaverde et de sa politique. Il allait plus loin en déclarant qu'il voterait pour le gouvernement, non par sympathie, mais par esprit de discipline, pour ne pas briser l'unité du parti conservateur. Le président du conseil s'est levé à son tour pour déclarer, avec une fierté fort naturelle, qu'il n'accepterait pas un appui qui ressemblerait à un sacrifice, — et le résultat a été un vote assez singulier. Libéraux et démocrates du congrès se sont abstenus sous prétexte qu'ils n'avaient rien à faire dans cette querelle entre conservateurs. Parmi les conservateurs eux-mêmes, les dissidens se sont abstenus aussi, et le ministère est resté avec une centaine de voix fidèles sur 430 députés dont se compose le congrès. M. Canovas del Castillo est allé immédiatement porter sa démission à la reine-régente, — et c'est ainsi que finit ce ministère conservateur qui naguère encore, il y a quelques mois, avait une assez imposante apparence, qui disparaît aujourd'hui victime d'une série d'incidens, surtout de cette question de moralité destinée, à ce qu'il paraît, à faire le tour du monde. Il n'y a pas non plus à s'y tromper : il est clair que M. Romero-Robledo, qui, dans ses évolutions déjà nombreuses, a été le dissolvant de tous les partis, de tous les cabinets où il a passé, vient de continuer son rôle. Il a contribué plus que tout autre à la chute du dernier

ministère, et par les divisions dont il a été la première cause dans le parti conservateur, et par l'obstination qu'il a mise à se faire le protecteur des abus de la dernière administration municipale de Madrid. M. Canovas, en introduisant M. Romero-Robledo dans son cabinet, avait cru se donner une force de plus; il s'est créé une faiblesse. Ce n'est pas lui, c'est son compromettant collègue qui a préparé et décidé la défaite du ministère.

Comment les choses vont-elles maintenant tourner au-delà des Pyrénées? A première vue, M. Silvela, le chef des dissidens, aurait paru devoir jouer un rôle dans le dénoûment de cette crise. En réalité, eût-il été disposé à l'accepter, et il ne paraît pas en avoir eu un instant la pensée, il ne pouvait rien. Il n'aurait pas eu l'appui des libéraux, et il ne pouvait plus compter sur les conservateurs demeurés fidèles à M. Canovas. Dès le premier jour, toutes les chances étaient pour M. Sagasta, qui n'a pas tardé, en effet, à être appelé au palais et qui a eu bientôt formé son cabinet libéral. C'est la situation aujourd'hui. L'Espagne rentre donc avec M. Sagasta dans une expérience libérale après avoir eu depuis deux ans, avec M. Canovas, l'expérience conservatrice. Le tout est de savoir si le nouveau président du conseil réussira à dominer les divisions de son propre parti, à prolonger pour l'Espagne une ère de paix fructueuse.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La crise ministérielle et l'émotion soulevée par l'enquête parlementaire sur les affaires de Panama avaient, dans les derniers jours de novembre, fait reculer la rente française de 99.80 à 99.40. Une nouvelle réaction suivit les premiers incidens de la crise, et la liquidation s'effectua en pleine crise, à peu près au plus bas cours, 99.15 sur le 3 pour 100, avec des taux de report, il est vrai, relativement modérés. La situation était peu encourageante pour les haussiers; les vendeurs comptaient sur l'appui des événemens pour prendre une revanche au moins passagère de leurs longs déboires. Mais l'échec de la combinaison Brisson leur apporta une prompte déception. Les cours de la rente se relevèrent brusquement et les rachats des échelliers poussèrent le

mouvement de reprise jusqu'au cours de 100.10, atteint en moins d'une semaine. Le relevé des achats de la Caisse des dépôts et consignations pour le mois de novembre accusait l'emploi d'un capital de 32 millions pendant cette courte période. C'était autant d'enlevé au flottant du marché.

Toutefois la hausse qui venait de saluer la solution de la crise ne semblait pas pouvoir se développer; les rachats étant terminés, le principal élément d'activité pour les transactions disparaissait. La situation politique était toujours troublée; la place, engagée toute dans le même sens, à la merci du moindre incident. Le 12, des ventes d'origine allemande ont fait perdre brusquement à la rente une demi-unité. Un article de journal, soulevant un coin de voile sur de nouveaux scandales, causait tout cet émoi; ce fut du moins le prétexte invoqué, et la rapidité de la réaction prouva combien la hausse avait été artificielle et restait fragile.

La journée du 13 décembre a vu se produire un mouvement de baisse plus accentué encore que celui de la veille sur la rente 3 0/0. Cette fois les motifs abondaient: vote par la chambre de la prise en considération d'un amendement au projet de loi sur les boissons, visant l'établissement d'un impôt sur les opérations de Bourse; conflit entre le gouvernement et la commission chargée d'examiner la proposition qui confère des pouvoirs indéterminés au comité d'enquête parlementaire; enfin démission du ministre des finances, M. Rouvier, à la suite d'articles de journaux qui, dans les journées du 12 et du 13, le mettaient directement en cause au sujet des incidens qui ont immédiatement précédé la mort du baron de Reinach.

Le 3 0/0 français a reculé dans la Bourse du 13, de 99.72 à 99.05 et s'est relevé à 99.17. L'amortissable reste à 99.20 et le 4 1/2 à 105.25. M. Tirard remplace M. Rouvier aux finances.

Il est impossible de contester que, si les cours de nos fonds publics devaient subir comme jadis l'influence de la politique, le pair de 100 francs serait trop élevé pour le titre principal de notre dette toujours grossissante. Une nouvelle crise ministérielle peut éclater du jour au lendemain; les exigences de la commission parlementaire confondent toutes les notions de gouvernement, dénaturent tous les principes de droit et constituent un état révolutionnaire. La discussion du budget n'a pas même été abordée; et la réforme de l'impôt des boissons, qui en est comme la préface, passe par les phases les plus extraordinaires. Elle n'est, en tout cas, pas encore votée. Les douzièmes provisoires le seront sûrement, mais on n'est pas sûr que c'est le cabinet actuel qui les proposera. Au dehors, rien assurément ne menace la paix, mais la présentation au Reichstag de la nouvelle loi militaire a provoqué, à Berlin, une sorte de crise, et l'on se demande à quelles résolutions s'arrêterait le souverain de l'Allemagne, si son

parlement venait à refuser le vote de cette loi et si le chancelier croyait devoir se retirer devant cet échec.

Mais la rente est aujourd'hui admirablement classée; l'abondance des disponibilités maintient le taux de l'intérêt à un niveau très bas. L'épargne s'habitue à un revenu de 3 pour 100 net, qui donne une sécurité à peu près absolue, et le préfère à un rendement plus élevé comportant des risques plus ou moins prochains. Cette grande débâcle du Panama, qui met au jour tant de défaillances morales, a rendu les petits capitaux soupçonneux et défians. Considérée comme un refuge, la rente 3 pour 100 peut donc se maintenir au pair, même par les temps d'orage. De plus, les achats de la Caisse des dépôts pour les caisses d'épargne ne s'arrêtent pas. On devait réduire le taux d'intérêt alloué par la première de ces caisses aux autres, et cette mesure aurait au moins ralenti l'afflux des dépôts nouveaux; mais, liée au budget, la réduction se trouve ajournée avec l'ensemble de la loi de finances. A la fin de décembre 1891, le solde des caisses d'épargne dépassait 3 milliards. Il se sera accru, en 1892, de 60 millions de dépôts et de 110 millions d'arrérages.

Le marché de Londres reprend peu à peu son activité et son ampleur d'autrefois. Les fonds de l'Amérique du Sud, depuis la poussée trop vive du mois dernier, ont reculé avec brusquerie pendant quelques jours au Stock-Exchange, sur la nouvelle démentie le lendemain d'une crise ministérielle à Buenos-Ayres. Le change argentin reste fixé à 180 pour 100 environ, le Funding Loan vaut 70 après 67 au plus bas. Un commencement de panique s'est déclaré sur les valeurs à base d'argent comme les fonds mexicains et les emprunts anglo-indiens; l'once d'argent a en effet subi un nouveau recul de 38 pence sous l'influence de la probabilité de plus en plus grande d'un complet insuccès de la conférence monétaire internationale.

Les fonds russes sont en hausse, l'emprunt d'Orient de 65.40 à 66.20; le Consolidé 4 pour 100 de 97.20 à 98; le 3 pour 100, de 79.80 à 80.05. Les publications officielles concernant les recettes et les dépenses, le mouvement du commerce extérieur, l'état des récoltes, attestent une amélioration soutenue de la situation économique en Russie. Le 4 pour 100 hongrois avait atteint et même dépassé 97 fr. Mais le marché de Vienne était quelque peu surmené par les haussiers. Une très légère tension du change a suffi pour déterminer les réalisations que la situation de place faisait pressentir; la rente hongroise a été, dans ce mouvement, ramenée à 96 11/16.

Les valeurs turques, que la spéculation avait abandonnées en novembre, ont été reprises par elle depuis la liquidation. Récemment a été publié le compte-rendu officiel du conseil d'administration de la dette publique, précédé d'un exposé très optimiste du président de ce

conseil, M. Vincent Caillard, sur la situation générale des finances ottomanes. D'après ce juge très compétent, le rendement des revenus concédés au conseil d'administration de la dette, qui représente les créanciers étrangers de la Turquie, est susceptible de très fortes augmentations dans un avenir rapproché. Des mesures efficaces contre la contrebande suffiraient, par exemple, pour donner une élasticité extraordinaire aux deux principaux de ces revenus, le tabac et le sel.

La rente italienne s'est rapprochée d'abord de 94 francs, mais le désarroi des deux derniers jours l'a ramené à 93.47. D'après le projet de budget déposé par M. Giolitti pour 1893-1894, cet exercice, si la réalité répond aux prévisions, se solderait par un excédent de 6 millions de lire. Il est juste de noter que certaines dépenses qui avaient été rattachées au budget ordinaire en ont été de nouveau détachées pour être couvertes par des ressources extraordinaires. Le change en Italie se maintient à 103.50 environ. L'obligation unifiée d'Égypte s'est négociée à 2 fr. 50 du cours rond de 500 francs.

La crise ministérielle espagnole et l'arrivée des libéraux au pouvoir avec M. Sagasta ont déterminé une reprise de plus d'une unité sur la rente Extérieure, qui finit à 64 1/4. Les bilans de la Banque d'Espagne présentent depuis quelques semaines des diminutions continues dans le montant de la circulation fiduciaire. Le projet d'emprunt est indéfiniment ajourné, le nouveau cabinet ne voulant présenter de projets financiers qu'après une étude approfondie de la situation et devant une assemblée nouvelle. Le Portugais a reculé à 22 1/2, malgré l'assurance donnée que le paiement du tiers du coupon en or serait effectué à l'échéance de janvier. Les recettes douanières du royaume en novembre accusent une légère augmentation.

Le marché des valeurs a subi les mêmes oscillations que celui des rentes, hausse pendant la première semaine, réaction dans les deux derniers jours. La Banque de France et le Crédit foncier ont été assez vivement atteints, le premier de ces titres a baissé de 85 francs, le second de 30. La Banque de Paris, le Crédit lyonnais, le Comptoir national d'Escompte, ont mieux résisté, mais avec des transactions peu actives. La spéculation a poussé d'abord les cours du Lyon et du Nord, et les a laissés revenir au niveau de la liquidation. L'action du Gaz a perdu 50 francs sur l'annulation du projet de convention passé entre la compagnie et la ville de Paris. Les prix ont peu varié sur les titres des Chemins étrangers.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT QUATORZIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LXII[e] ANNEE.

NOVEMBRE. — DÉCEMBRE 1892.

Livraison du 1[er] Novembre.

La Vie privée de Michel Teissier, dernière partie, par M. Édouard ROD . . 5

L'Évolution agraire en Prusse au xiv[e] siècle, par M. Godefroy CAVAIGNAC, député. 47

Les Hallucinations véridiques et la Suggestion mentale, par M. F. PAULHAN. 65

L'Union latine et la Nouvelle conférence monétaire. — I. — L'Union latine, par M. CUCHEVAL-CLARIGNY, de l'Institut de France 101

Collaboration, par M. Jean REIBRACH. 123

La Question des égouts, par M. J. FLEURY. 137

Edgar Quinet, par M. Émile FAGUET. 170

La Théorie d'un positiviste italien sur les foules criminelles, par M. G. VALBERT. 202

Revue littéraire. — *La Terre promise,* de M. Paul Bourget, par M. F. BRUNETIÈRE. 214

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 226

Mouvement financier de la quinzaine. 238

Livraison du 15 Novembre.

Popes et Popadias, première partie, par M[me] Marguerite PORADOWSKA. . . 241

La Découverte de l'alcool et la Distillation, par M. Marcelin BERTHELOT, de l'Académie des Sciences. 286

La Population française, par M. Alfred de FOVILLE. 301

Du Havre a La Paz, par M. Louis BASTIDE. 329

L'Union latine et la Nouvelle conférence monétaire. — II. — La Nouvelle conférence monétaire, par M. CUCHEVAL-CLARIGNY, de l'Institut de France. 371
La Révolution au Venezuela. — Andueza Palacio et Joaquin Crespo, par M. C. de VARIGNY 398
L'Héroisme dans la musique, par M. Camille BELLAIGUE. 426
Après M. Renan, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGUÉ, de l'Académie française. 445
Revue dramatique. — Théatre du Gymnase : *Celles qu'on respecte*, comédie en trois actes de M. Pierre Wolff. 463
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 467
Mouvement financier de la quinzaine. 477

Livraison du 1er Décembre.

Popes et Popadias, dernière partie, par Mme Marguerite PORADOWSKA. . . 481
Eugène Burnouf, d'après sa correspondance, par M. Philippe BERGER. . . . 533
A Travers la Macédoine slave, par M. Victor BÉRARD. 551
Le Tarif minimum et les Conventions commerciales, par M. A. MOIREAU. . . 579
Jean de Joinville. — L'Homme et l'Écrivain, par M. le vicomte H.-François DELABORDE 602
Paysages des Tropiques. — Le Ravin de Nitla, par M. Lucien BIART. 637
La Réforme de Malherbe et l'Évolution des genres, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE. 660
Madame Mère, d'après une publication récente, par M. G. VALBERT. 684
Revue dramatique. — Grand-Théatre : Reprise de *Sapho*, de MM. Alphonse Daudet et A. Belot. — Théatre du Vaudeville : *les Paroles restent*, de M. Paul Hervieu. — Comédie-Française : *Jean Darlot*, de M. Louis Legendre, par M. Camille BELLAIGUE. 696
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 707
Mouvement financier de la quinzaine. 718

Livraison du 15 Décembre.

Le Secret du précepteur, première partie, par M. Victor CHERBULIEZ, de l'Académie française. 721
Les Juifs et l'antisémitisme. — IV. — Le Génie juif et l'Esprit juif, par M. Anatole LEROY-BEAULIEU, de l'Institut de France. 758
L'Art réaliste et la Critique. — I. — Théophile Thoré, par M. Gustave LARROUMET, de l'Institut de France. 802
En Turquie. — L'Ile de Chio. — I. — L'Arrivée, les Fonctionnaires et la Société du chef-lieu, par M. Gaston DESCHAMPS. 843
Michel-Ange, a propos d'un livre récent, par M. Eugène MUNTZ. 875
L'Heure présente, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGUÉ, de l'Académie française. 904
Revue musicale.— Théatre de l'Opéra : *Samson et Dalila*, de M. Saint-Saëns. *Stratonice*, de M. Fournier-Alix, par M. Camille BELLAIGUE. 924
Les Livres d'étrennes. 933
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 945
Mouvement financier de la quinzaine. 955

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

